

L'ASIE EN NOIR

TRAN-NHUT **L'ESPRIT DE LA RENARDE**

Une enquête du mandarin Tân




Picquier poche

Au monastère de la Tortue Noire, la porte entre le monde des vivants et le royaume des morts s'entrebâille, l'espace d'un instant, pour célébrer la Fête des âmes errantes. Mais les défunts affamés ne sont pas les seuls à se mettre à table, car d'étranges disparitions sont revendiquées par un Gourmet aux appétits cannibales.

Dans le port animé de Faifo, marchands chinois, négociants japonais et aventuriers européens se livrent à de mystérieuses transactions à la lueur de lanternes multicolores. Tel un papillon attiré par le chatoiement des lampions, le lettré Dinh se fait prendre à un piège inextricable.

Alors qu'il tente désespérément de sauver son ami d'une justice expéditive, le mandarin Tân tombe sous le charme d'une ensorcelante femme-renarde, créature de la nuit et gardienne d'un secret. Il lui faudra pourtant recouvrer toute sa lucidité pour venir à bout d'une énigme aux ramifications insoupçonnées.

Avec cette cinquième enquête du mandarin Tân, Thanh-Van Tran-Nhut ressuscite brillamment le Viêt-Nam du XVII^e siècle : « un univers exotique et foisonnant, non sans quelque distance et beaucoup d'humour » (*Livres Hebdo*).

TRAN-NHUT

L'Esprit de la renarde

Une enquête du mandarin Tân



Éditions
Philippe Picquier

OceanofPDF.com

DÉJÀ PARU

AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Le Temple de la Grue Ecarlate

L'Ombre du prince

La Poudre noire de Maître Hou

L'Aile d'airain

Les Travers du docteur Porc

Le Banquet de la Licorne

OceanofPDF.com

© 2005, Editions Philippe Picquier

© 2009, Editions Philippe Picquier pour l'édition de poche

En couverture : peinture d'Ohara Koson, collection Robert O. Muller © Smithsonian Institution

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Ad litteram, M.-C. Raguin – Pourrières (Var)

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

ISBN papier : 9782809700862

ISBN ePub : 9782809708455

OceanofPDF.com

Poussée par le vent comme une feuille de bambou desséchée, la nonne Contemplation Retenue avançait péniblement sur la route qui menait à Faifo. Les arbres ployés, plus torturés que mille âmes en peine, la suivaient de leurs plaintes presque humaines. Depuis l'aube, elle caracolait seule sur le chemin, sa robe soulevée parfois par des rafales violentes qui exposaient des mollets maigres de végétarienne. Sa tête rase, lisse comme les billes de son collier de prière, ne laissait que peu de prise au vent, mais sa progression était rendue difficile par les tourbillons de poussière qui naissaient par vagues avant de se dissoudre dans les nuées. Inquiète, elle huma l'air chargé d'humidité. Pourvu qu'elle parvienne au monastère avant la pluie ! Il ne ferait pas bon s'embourber en pleine forêt, si tôt le matin.

Pour se donner du courage, Contemplation Retenue s'imagina arrivée à la pagode, accueillie par ses consœurs comme une voyageuse venue de loin. Et elle en avait couvert du chemin pour revenir au pays ! Le Cambodge, avec ses stûpas enchâssés dans la jungle luxuriante, n'était plus qu'un souvenir de pierre et d'émeraude noyé dans le rouge sang de la terre khmère. Maintenant, à soixante ans révolus, elle foulait de nouveau le sol de son pays, le Dai-Viêt qu'elle avait quitté quarante ans plus tôt, attirée par la restauration du site d'Angkor. C'était une entreprise monumentale qui avait suscité la curiosité de la communauté bouddhiste dans toute la région. Moines du Siam, bonzesses d'Arakan avaient convergé vers la cité religieuse enfouie que le roi du Cambodge entendait ressusciter. Arraché à la féroce étreinte végétale, un complexe de temples en grès sombre traversés de galeries aux bas-reliefs mythiques avait fini par surgir, se dévoilant dans sa splendeur passée. Des centaines d'immenses visages mangés d'une lèpre de lichen surplombaient une terrasse où une scène de chasse avait été gelée dans la pierre. Processions d'éléphants montés par des princes et des serviteurs coupant à travers l'épaisseur d'une jungle minérale ? Figures du bodhisattva Avalokitesvara souriant énigmatiquement devant une expédition d'un roi d'antan ? Contemplation Retenue soupira. C'était une aventure qui

lui avait assurément beaucoup apporté au niveau spirituel, mais à présent, les os rompus et les orteils usés, elle n'aspirait plus qu'au repos.

Elle accéléra l'allure, le ventre tirillé par la faim. Sans doute, au monastère, on serait en train de préparer la fête de Vu Lan, qui aurait lieu dans quelques jours. Cette célébration bouddhiste, qu'elle affectionnait particulièrement, honorait les âmes perdues de tous ces malheureux morts loin de chez eux, et qui étaient condamnés à errer entre ici et là, ombres sur ombres, murmures à peine audibles sur le fond sonore du monde fluctuant. Ce jour-là, les vivants pardonnaient également aux morts, effaçant leurs anciens méfaits et leurs crimes passés, pour les accueillir de nouveau dans un monde pacifié. Dans les pagodes, les volutes d'encens s'élevant des crédences de cuivre prenaient quelquefois la forme d'une silhouette humaine, faciès émacié et cheveux en bataille, qui épousait les contours du vent. On racontait que ces morts revenaient chercher la nourriture et les vêtements qui leur faisaient défaut dans l'au-delà, et Contemplation Retenue pouvait bien le croire, car sur l'autel, pour les attirer, les fidèles déposaient des bols de riz gluant et des coupelles de fruits assez garnies pour nourrir toute une armée de fantômes. Quelquefois, tels des bijoux captifs de la glaise, se trouvaient, cachés au milieu du gruau, des morceaux de viande que les descendants dévots tentaient de faire parvenir à leurs ancêtres.

Contemplation Retenue pouvait les détecter des lieues à la ronde, car ils dégageaient une telle odeur capiteuse à ses narines que, les yeux fermés, elle les aurait découverts sans faillir en plongeant les baguettes dans les grains de riz. Elle pouvait se fier à son instinct qui s'était affiné d'année en année : condamnée par sa religion au riz blanc et aux légumes macérés, elle était devenue une carnassière refoulée aux appétits muselés et à la salive stérile. Enchaînée à sa promesse de ne point consommer la chair, elle devait passer devant ces offrandes enivrantes la mine égale et la face de marbre, avec un soupçon de compassion pour les défunts, alors que ses entrailles se tordaient de désir et que son ventre hurlait famine. Jusqu'à présent, elle avait résisté à l'appel des mets interdits, mais depuis quelque temps, ses nuits étaient envahies par des rêves illicites où elle se voyait mastiquer des

lamelles de bœuf longuement marinées dans de la sauce au gingembre, ou ronger avec avidité des os de poulet avant d'en croquer le cartilage. Dans ces songes coupables, elle dévorait béatement du poisson rissoié à la graisse de porc, ferme et tendre sous sa robe de citronnelle, gobait sans façons des œufs de cane truffés des plumes noires d'un caneton qui ne verrait pas le jour. Elle connaissait l'extase gustative alors qu'elle semblait résolument dans l'enfer bouddhiste, se débattant dans le vice alimentaire, se complaisant dans les turpitudes de la bouche, la langue assouvie et la luvette satisfaite. Quelque part, dans les régions chastes de son esprit, une petite voix s'élevait en vain pour la mettre en garde et la sauver de ses faiblesses nocturnes, et la scène du Bouddha se battant contre ce démon de Mara revenait fugacement à sa mémoire. Las ! La farandole de grenouilles grillées, suivie de la cavalcade de rats des champs rôtis, avait bientôt chassé ces images pieuses, et Contemplation Retenue se gobergeait allègrement jusqu'à l'aube, où le chant du coq la réveillait en sursaut. Alors, elle se hâtait de réciter quelques sùtras, invoquant le nom du Bouddha avec la ferveur d'une nonne en sursis et le désespoir d'une future damnée.

Dans son for intérieur, Contemplation Retenue imputait ses défaillances à sa vie d'exilée. Sa mission au Cambodge avait exigé pas mal de sacrifices personnels. Certes, jamais la tentation charnelle ne l'avait ébranlée, car là-bas, les moines avaient eu un comportement bourru à son égard et elle les soupçonnait d'avoir des préférences pour des filles très jeunes. Mais alors, côté nourriture, elle avait enduré le pire. Les Khmers se délectaient de soupes au tamarin, si aigres que ses boyaux s'en souvenaient encore. Même les épices les plus violentes ne parvenaient pas à tempérer l'acidité du soja. C'était à cause de cela qu'elle était tombée dans cette déchéance, se disait-elle pour se disculper.

Elle se morfondait en ressassant ses inclinations répréhensibles quand un cri l'arracha de ses pensées.

— Revenez, sales bêtes ! Si je vous rattrape, c'est la fin de votre douce existence !

Sur le chemin, un homme agitait les bras en courant à droite et à gauche, tandis qu'une bande de poussins s'échappait d'une corbeille renversée. Sans doute un paysan qui se rendait au marché de Faifo et qui s'était fait surprendre par une bourrasque. Il s'arrêta pour essuyer une goutte de sueur et se rendit soudain compte de la présence de Contemplation Retenue. Aussitôt, il tourna vers elle un visage désespéré.

— Aidez-moi ! supplia-t-il. Ma femme va m'étriper si je ne tire pas une bonne somme de ces maudites bestioles !

Bouleversée, Contemplation Retenue sentit son cœur chavirer. Non pas par compassion pour ce paysan maladroit accouplé à une épouse irascible, mais à la vue de ces poussins dodus qui s'éparpillaient comme des boules de graisse dorées. Malgré elle, elle voyait défiler devant ses yeux fascinés des brochettes de chair moelleuse qui ne demandaient qu'à fondre sous la langue. Comme possédée, elle allongea la main et se saisit d'un poussin qui couina délicieusement dans sa paume. Sous ses doigts, elle sentait palpiter son cœur affolé et se dit qu'embroché à la queue leu leu avec ses petits frères, il satisferait plus d'un gourmet. Elle déglutit avec difficulté et tendit au paysan le poussin qui soufflait d'aise.

— Tenez, dit-elle, la voix blanche. Je vais de ce pas rassembler sa fratrie qui s'est dispersée sous les bananiers.

Contemplation Retenue s'éloigna d'un pas raide et se mit à réunir les poussins qui ne savaient plus où donner de la tête et qui, par manque d'imagination, tournaient en rond autour d'un arbre. Elle se servit de sa robe pour les ramener à leur propriétaire, occupé à installer les premiers fuyards dans la corbeille qu'il venait de redresser.

— Je ne sais comment vous remercier ! s'écria le paysan, une fois les fugitifs bouclés derrière les croisillons du panier. J'ai fait le compte des poussins, et il n'en manque que trois.

— Ils seront sans doute mangés par le Seigneur Tigre, marmonna Contemplation Retenue, affligée. Quelle chance...

— Pardon ?

— Quelle chance que nous ayons retrouvé les autres, s'empessa de rectifier la nonne en prenant une expression sereine.

Le paysan se fendit d'un sourire radieux. Contemplation Retenue remarqua qu'il était jeune, et pas si laid avec ses traits virils. La mâchoire était volontaire et les lèvres pleines. Et dire qu'un tel gaillard ployait l'échine devant une femme despote !

— Vous allez sans doute à Faifo, fit-il poliment. On n'est plus très loin, mais ce vent est à déshabiller les vieilles filles les plus mijaurées.

— Effectivement, je me rends au monastère du Lotus Parfait, et il me tarde d'y arriver !

Elle se massa longuement les mollets pendant que son compagnon reprenait :

— Quelle surprise ! Moi-même je comptais y faire un tour : avec la fête de Vu Lan qui approche, ma femme m'a chargé de faire des offrandes en avance. Pour être sûr que nos ancêtres soient bien au rendez-vous.

Le jeune homme la considéra avec pitié et proposa :

— Mais puisque vous êtes fatiguée, asseyons-nous un instant sur cette pierre avant de reprendre le chemin ensemble.

Contemplation Retenue fut flattée d'une telle proposition. Rentrer en ville avec un si charmant compagnon n'était pas pour lui déplaire, aussi s'accroupit-elle sur ses talons et mit-elle de côté sa besace en toile.

— Qu'est-ce que vous allez faire à Faifo ? demanda le paysan. Est-ce que vous faites partie de la congrégation des nonnes du monastère ?

— Pas du tout. En réalité, je reviens du Cambodge où j'étais en mission pendant une quarantaine d'années. Aujourd'hui, je rentre au pays, en quelque sorte.

— Comment donc ! Votre famille doit vous attendre avec impatience. Je suis sûr qu'elle sera au monastère pour vous accueillir.

Contemplation Retenue secoua sa tête rase.

— Mais non, vous savez bien que quand on « entre dans les Trois Joyaux », on doit tout laisser derrière soi. J'ai ainsi renoncé à tous mes liens terrestres.

— Vraiment ? Même vos consœurs du monastère ne vous connaissent pas ?

Le paysan se grattait le crâne en l'étudiant avec intérêt.

— Non, mais comme notre ordre prône la solidarité, je peux compter sur leur hospitalité, voyez-vous.

— En somme, vous êtes pratiquement en terre étrangère encore...

— Si l'on veut ! Mais je ne désespère pas d'être bien entourée ce soir : avec les préparatifs de la fête, c'est sûr que les nonnes ne vont pas cracher sur des bras vaillants.

D'un mouvement du menton, le jeune homme acquiesça.

— Certainement qu'il y aura de l'animation, car si des dévots comme moi viennent déposer des offrandes en avance, il faudra avoir préparé les tables et allumé les lanternes pour la circonstance. Ma femme m'a ordonné d'enfouir des morceaux de viande dans le gruau pour que nos ancêtres soient alléchés et rappliquent en masse.

A ces mots, Contemplation Retenue sursauta. La mention de mets carnés lui donnait des fourmis aux doigts.

— Des morceaux de viande ? Tiens, qu'ont fait vos ancêtres pour mériter de telles douceurs ?

Le paysan partit d'un rire embarrassé.

— En réalité, ils ont commis tellement de fautes de leur vivant qu'ils doivent errer la panse vide dans l'au-delà. Comme la mère de Muc Lien, qui avait tant péché qu'elle fut condamnée au jeûne en enfer.

Contemplation Retenue songea un moment à Muc Lien dont la piété filiale avait ému le Bouddha. Celui-ci lui avait donné la possibilité de regarder en enfer où croupissait sa mère. Le fils avait tenté de lui donner de la nourriture, mais chaque fois que la mère tendait la main, le bol partait en fumée. Du coup, le Bouddha avait permis que le quinzième jour du septième mois lunaire, on offre riz et vêtements aux morts revenus des enfers.

— Vous n'avez pas l'air d'avoir des ancêtres criminels, pourtant, continua la nonne.

— Criminels est un grand mot, répliqua son compagnon en toussotant, non sans quelque gêne. Ma mère n'hésitait pas à exterminer des colonies d'escargots qui ravageaient son potager, et sans doute a-t-elle noyé quelques portées de chattes trop prolifiques. Une grand-tante éloignée était partie avec les économies que lui avait confiées un couple d'aveugles dont elle s'occupait. Quant à mon arrière-grand-père, il avait vendu une potion de jeunesse à une femme qui a ensuite perdu toutes ses dents.

— Oui, je vois, murmura la nonne. Pas de doute, ils n'ont aucune chance de manger à leur faim, ceux-là...

Le paysan pivota sur ses talons et s'empara d'un panier dont il souleva le couvercle. Contemplation Retenue faillit en tomber à la renverse et se retint de justesse à un arbuste providentiel.

— Tenez : voici du poulet aux pousses de bambou pour ma mère, du canard en lamelles pour la grand-tante et une poignée de crevettes pour l'arrière-grand-père.

La nonne était près de tourner de l'œil, tant le parfum des mets prohibés lui chatouillait les poils du nez. Elle battit des cils en considérant les morceaux de choix dans leurs feuilles de bananier. Elle aurait juré qu'ils frétilaient pour l'inciter à une consommation immédiate.

— Tout ça pour des morts, bredouilla Contemplation Retenue à part elle. L'autre eut une moue dépitée.

— Je ne suis même pas sûr que ça leur convienne. Ma femme est mauvaise langue mais encore pire cuisinière. Il lui arrive d'avoir la main lourde sur le sel, et d'oublier des ingrédients indispensables. J'ai peur que les ancêtres ne boudent ces offrandes. S'ils ne viennent pas, le malheur s'abattra sur ma maisonnée.

A ses côtés, Contemplation Retenue se remplissait les poumons des fumets. La viande était peut-être trop salée, mais l'odeur irrésistible. Le gosier noyé de salive, elle se voyait déchiqueter les tranches de canard et décapiter les crevettes d'un coup de dents. Son compagnon se caressait pensivement les joues quand une idée hardie l'effleura.

— Dites, vous qui connaissez bien la mentalité des morts, vous ne pourriez pas...

Il n'acheva pas sa phrase, craignant l'opprobre.

— A quoi pensez-vous donc ? l'encouragea Contemplation Retenue, la curiosité piquée au vif.

Le paysan se frotta les genoux et baissa le regard, irrésolu.

— Eh bien, je me disais que peut-être vous pourriez goûter aux mets avant que je les offre aux aïeuls... S'ils ne font pas l'affaire, j'irai acheter quelque chose chez la marchande de nouilles...

Visiblement penaud, le jeune homme osait à peine dévisager la nonne qui sentait son estomac bondir de joie.

— Mais voyons, vous n'y pensez pas ! se forçat-elle à riposter d'une voix scandalisée. Je me dois d'être végétarienne. J'ai juré de ne pas manger gras !

— Oui, bien évidemment. C'était vraiment trop déplacé de ma part. Je vous demande pardon.

Et il referma lentement le panier. Mais un mouvement maladroit ouvrit en grand une feuille de bananier qui libéra l'arôme étourdissant de crevettes fraîches.

— Attendez ! glapit Contemplation Retenue, en l'arrêtant d'une main convulsive. C'est vrai que ce serait pour une bonne cause...

— Et les morts ne pourraient que vous en remercier...

— Oui, ce serait dommage qu'ils fassent tout ce chemin pour consommer des plats trop salés...

— En plus, vous pourriez empêcher une terrible malédiction...

Le paysan tournait vers elle des yeux implorants où l'espoir commençait à renaître. Contemplation Retenue se persuada que le Bouddha lui-même n'aurait pas hésité à gober ces morceaux de viande pour venir en aide à un homme en peine. Vraiment, quel mal y aurait-il à goûter à un minuscule bout de chair ? Vu Lan était la fête des morts, et on n'honorait pas les défunts avec du riz brûlé et des mets mal assaisonnés...

D'un geste tremblant, elle prit entre les doigts un lambeau de poulet qu'elle déposa sur sa langue comme s'il s'agissait d'un mets de roi. La viande provoqua une affluence de salive, et ses dents s'activèrent d'elles-mêmes. Elle mâchouilla avec bonheur l'échantillon jusqu'à lui tirer tout son suc, avant de l'avaler. Alors, elle tendit le cou et s'attaqua à la première crevette qu'elle enfourna avec toute sa carapace. Le souffle court, elle dégustait les saveurs salées de la mer et la résistance élastique de la bête.

Au bout de la cinquième crevette, Contemplation Retenue sentit une étrange chaleur lui envahir l'estomac. On aurait dit un feu liquide, fait d'acide bouillonnant, qui remontait doucement vers sa gorge. Elle écarquilla les yeux pour faire signe au paysan, mais sa vue était toute brouillée et sa bouche devenue pâteuse refusait de s'ouvrir. A travers un voile de brume, elle distinguait seulement le jeune homme qui la fixait avec intensité. Son sourire s'était tordu en un rictus, tandis qu'il commençait à remballer ses affaires. Vaincue, elle se laissa submerger par une lame de fond ardente qui l'entraîna vers un gouffre ravagé de flammes, où croupissaient des monstres sortis tout droit de l'enfer.

*

— Attention ! Ne la laisse pas s'échapper !

— Je fais ce que je peux ! Elle n'a aucune envie de se laisser faire, cette petite...

— Attends, je vais la prendre par-derrière !

— Doucement, il ne s'agit pas de la blesser, elle est à moi !

Nus jusqu'à la ceinture, deux hommes échevelés tentaient vainement de mettre la main sur leur proie. Leur figure baignée de sueur n'avait rien de jovial, car ils estimaient que le jeu n'avait que trop duré.

— Je t'avais pourtant dit qu'elle ne valait rien, grondait le plus grand gaillard, les muscles bandés et les bras écartés pour couper la retraite à la fugitive. Plus elles sont jeunes, plus elles se braquent, c'est bien connu.

— Cette vieille bique m’a bien eu, la garce ! reconnut son compagnon aux épaules maigres, en esquissant des sautillements pour se mettre en jambes. Dire qu’elle m’avait assuré de sa docilité en empochant mes sapèques. « Elle fera tout ce que vous voudrez », c’est ce qu’elle prétendait, cette maquignonne avide. Que les démons de l’enfer lui arrachent ses dernières dents jaunâtres !

Il grogna, dépité, et considéra la fuyarde avec haine. D’une main rageuse, il tira sur le pantalon dans lequel il flottait.

— Et elle refuse la monte, cette mijaurée ! Belle croupe, mais mauvaise tête ! Je vais lui montrer qui est l’homme ici !

En l’entendant, l’apostrophée se contenta de les dévisager d’un air pitoyable, prête à détalier. Sous la robe brune, son cœur battait à tout rompre et sa respiration saccadée trahissait une peur qui suintait jusque dans ses prunelles couleur d’agate.

Le gaillard carré secoua la tête, narquois.

— *Ne jamais violenter qui on espère chevaucher !* C’est la règle d’or – je croyais que tu le savais.

— Gare ! Elle coupe par les fourrés ! s’écria le maigrichon en s’élançant.

Les deux hommes se démenèrent comme des forcenés, car elle les avait pris par surprise. Motivée, elle cavalait vite, mais les branches basses l’empêchaient de semer ses poursuivants qui s’époumonaient pour s’encourager mutuellement. Un coup d’œil en arrière lui apprit qu’ils gagnaient du terrain. Le maigrelet, se frayant un chemin à travers les lianes, semblait fermement décidé à lui couper la route par la gauche.

— Reviens ! clamait-il, furibard. Je n’ai pas dépensé toutes mes sapèques pour me faire humilier comme le premier venu !

Il fit signe à son compagnon qui accourait à enjambées de géant.

— Elle tente de s’esquiver par là ! Dépêche-toi ! Quand tu auras fini de traîner comme un éclopé, on finira peut-être par la coincer ! Elle va tâter de ma trique, tu vas voir !

Affolée, elle chercha désespérément une issue sous les frondaisons. Soudain, elle sentit le sol se dérober sous ses pas, et mit un genou à terre.

Un maudit nid de fourmis, tout en creux, venait de lui jouer un sale tour. Alors, la panique la submergea, et elle sentit des bras l'agripper par derrière.

— Je la tiens ! s'écria l'homme à la peau pâle avec un ricanement de triomphe, tandis qu'il la plaquait de tout son corps.

Il s'adressa à son compagnon sur un ton sans réplique :

— Vas-y, mets-la-lui !

Le gaillard tout en muscles arrivait, goguenard, le torse soulevé de satisfaction et le sourire aux lèvres.

— C'est bon, fit-il, en lui passant la bride au cou.

Ils ramenèrent alors sur le chemin la jeune jument enfin maîtrisée, et enfilèrent à nouveau leurs vestes.

— Ça t'apprendra à malmener ta monture, Lettré Dinh, dit sentencieusement l'homme aux pectoraux comme des boucliers. Une jument, c'est comme une femme, elle supporte mal les coups de pied et ne répond qu'aux cajoleries.

— Je ne suis pas au courant, renifla son compagnon, les narines pincées. Je préfère encore la vieille carne que j'avais au départ. Dommage qu'elle se soit fait mal en chemin. Cette jeune impétueuse n'est vraiment pas à mon goût. Elle n'en fait qu'à sa tête et suit avec trop d'insistance ton étalon puissamment membré. Impossible de lui faire ralentir son allure quand le mâle tortille son fondement musclé devant son bout du nez excité.

Il ramassa les ballots que la rétive avait jetés bas en même temps que son cavalier. Tout en secouant la poussière de ses effets, le lettré grommela :

— Heureusement que je n'ai que des vieilles fripes là-dedans, sans quoi il aurait fallu renouveler toute ma garde-robe ! Enfin, nous voilà prêts à repartir !

Le vent déchaîné faisait voler ses mèches artistement nouées en chignon et claquer les pans de sa tunique fendue à la taille. Visiblement, il bouillonnait d'une énergie contenue qui accentuait ses traits acérés. Ses yeux pétillaient d'excitation, et il réprimait avec peine sa hâte de reprendre la route.

— Aide-moi à me remettre en selle, Mandarin Tân ! intima-t-il à son ami qui le fixait, les bras croisés. Puisque te voilà accoutré comme un simple paysan, tu pourrais au moins te rendre utile à un lettré qui se rend à la ville.

L'autre se contenta de le prendre par le col de son habit et le jeta sans ménagement sur le dos de la jument. Le lettré s'agrippa comme il put à la crinière de sa monture, tout en enfonçant ses genoux pointus dans les flancs de la bête. Mais la belle était rancunière et n'entendait pas se laisser monter par un propriétaire aussi dépourvu de classe. Elle effectua une torsion de la croupe et le lettré se retrouva à terre, le regard assassin.

— J'en ai assez de ce quadrupède à la cervelle de blatte ! Je ferai le reste du chemin sur mes propres pieds. La première chose que je vais faire en arrivant, c'est de vendre cet animal à un restaurateur chinois. Qu'il en garnisse les brioches à la vapeur s'il veut – moi, je m'en lave les mains !

Ce disant, il tira sur la bride et avança, tête baissée, arc-bouté contre le vent qui soufflait en rafales. De colère, il agitait les bras et martelait le sol de ses talons, laissant des traînées dans la poussière.

Son compagnon, le voyant décidé à marcher, mit pied à terre et l'accompagna avec un hochement de tête incrédule.

— Franchement, je ne vois pas pourquoi tu t'énerves comme ça ! On finira par arriver à Faifo, déhanchements grotesques ou pas, alors un peu de retenue, Dinh !

Le lettré haussa ses sourcils et fit la moue. Il observa son comparse qui cheminait placidement, la dégainée décontractée.

— Regarde qui parle ! Un mandarin impérial qui traîne ses savates depuis l'aube sur une route défoncée ! On dirait un péquenot qui vient chercher du travail en ville. Tes beaux atours de magistrat ne te manquent pas depuis tout ce temps, Tân ?

Il désigna du menton la veste brune en coton et le pantalon fatigué qui ne réussissaient pas à dissimuler les muscles puissants de son ami. La mâchoire serrée, celui-ci s'appuyait contre le vent qui plaquait ses vêtements contre son torse et ébouriffait la mèche échappée de son catogan.

— Justement si, rétorqua le mandarin d’une voix égale. Et c’est pour cela que nous allons passer le moins de temps possible dans ce port grouillant, nid de tous les vices, pour regagner le Nord, région fidèle à l’Empereur !

A ces mots, le lettré Dinh tourna vers lui un visage que l’irritation avait rendu plus blême encore.

— Ah non ! Après ces derniers jours claquemurés dans ton village natal, à fréquenter cochons et oies, à passer de basses-cours en champs de riz, j’estime que je mérite un petit séjour dans la civilisation, parmi des hommes qui ont de la conversation et de l’allant ! Je t’ai sacrifié une semaine de ma vie, j’ai fait le deuil de mon élégance proverbiale, je t’ai suivi dans la cambrousse sans la moindre rétribution. Alors, maintenant, à moi une vie de culture et de plaisirs !

Il s’interrompt, à bout de souffle et furibond, tandis que le mandarin Tân l’épiait avec un petit sourire.

— Je n’aurais jamais soupçonné que notre précédente aventure t’avait à ce point affecté, cher Dinh. Si j’avais su que tu tenais tant à ton petit confort, je t’aurais laissé remuer les orteils dans des escarpins recourbés, un recueil de poésie sur les genoux, au lieu de t’entraîner dans ce pénible voyage. Mais nous sommes encore en territoire hostile, ne l’oublie pas. Ce fourbe de seigneur Nguyễn règne en maître sur tout le Sud, alors nous n’avons aucun intérêt à faire de vieux os ici...

Comme son ami esquissait un mouvement d’humeur, la lèvre querelleuse, le mandarin leva une main pour endiguer le flot d’invectives qui menaçait de déferler.

— Mais, comme tu le soulignes si bien, notre dernière aventure s’est déroulée dans un environnement fruste...

— Voire primitif...

— Disons dépouillé...

— Non, j’insiste : sommaire...

— Passons. Eh bien, soit, nous allons faire halte à Faifo, le temps d’échanger ta monture contre un cheval docile.

Le lettré Dinh rougit de plaisir.

— Entendu, déclara-t-il, magnanime. Pendant que tu me choisiras une nouvelle bête, je vais profiter de la vie trépidante de ce port qui est une fenêtre sur le monde. Ce n'est pas tous les jours qu'on peut se frotter aux marins de Java ou de Macao ! Le contact sera des plus enrichissants et les échanges des plus féconds, j'ose l'espérer.

— Fais attention, Dinh, l'avertit son ami. Je ne voudrais pas que les alliés du seigneur Nguyễn détectent la présence d'un mandarin impérial et de son sous-fifre dans leur ville.

— Sous-fifre ! hennit le lettré, les ailes du nez relevées de dédain. Je suis ton bras droit, et tu le sais. Sans moi, les affaires de ta province iraient à vau-l'eau, les dossiers s'entasseraient dans des recoins inexplorés de ton tribunal, et les greffiers passeraient leur temps à siffler une soupe sucrée au lieu de s'atteler au travail.

Il rajusta sa tunique d'un geste digne, et poursuivit :

— D'ailleurs, m'est avis que tu vois le danger partout, depuis que tu as quitté le nord du pays. Parce que, entre nous, les amis de ce seigneur n'ont pas l'air d'être excessivement lestes du cerveau. Jusqu'à présent, nous n'avons croisé que des militaires proches de l'idiotie, et là, regarde : sur le bas-côté, il n'y a qu'un homme qui partage sa pitance avec une nonne. Ils ont plus l'air de se remplir la panse que de conspirer contre notre Empereur ! Vraiment, tu te fais des peurs de vieille femme, mon ami.

— Prends garde, Dinh, à ne pas sous-estimer la perfidie des gens qui servent le seigneur Nguyễn !

Mais, assoiffé de nouveautés et friand des sensations exotiques que promettait le port de Faifo, le lettré Dinh avait déjà disparu derrière un repli de terrain.

*

Sous les palmiers qui surplombaient la rivière, deux vieilles femmes accroupies tentaient de se laver le peu de cheveux qui leur restait. Les mèches blanches ténues comme fils d'araignée s'emmêlaient dans leurs

paumes tandis que des gouttes claires dégouлинаient le long de leurs rides. Le vent s'était calmé, mais le soleil au zénith laissait dériver sur l'eau un scintillement de diamant.

— Je n'ai pas envie de voir de près les Sources Jaunes ! se plaignait Madame Jonc à son amie, des larmes dans la voix. Pourtant, de jour en jour, j'ai l'impression de perdre mes forces. Les aliments ont du mal à passer...

Tristement, elle détourna le regard de son image qui se reflétait entre deux renoncules éclatantes. Au fond, près de la vase, des têtards soulevaient des colonnes de poussière, brouillant cruellement la figure flapie.

— Ça ne m'étonne pas ! répliqua Madame Roseau en mâchonnant dans le vide. Sans dents, comment veux-tu qu'on mastique convenablement les grains de riz ? Ils ont beau être bouillis, on dirait des cailloux à bords tranchants.

— A moins que ce ne soient vraiment des cailloux que nos enfants nous servent pour se débarrasser plus rapidement de nos vieilles carcasses ? Tu n'as jamais eu de doutes à cet égard ?

Madame Roseau hocha la tête, pensive.

— Maintenant que tu le dis... Avec notre vue qui baisse, ils peuvent nous donner n'importe quoi, ces ingrats sortis d'entre nos cuisses. Je suis certaine que ma bru m'a déjà filé des tendons de volaille à la place de viande.

— Brus de malheur ! rumina Madame Jonc, en se balançant sur ses talons. La mienne doit laisser exprès des arêtes dans les morceaux de poisson qu'elle me prépare.

— Pour que ça te transperce les intestins, tiens !

Madame Roseau grogna en relevant ses mèches en un petit chignon.

— Ils seront bien contents quand on ne sera plus là.

— Une bouche de moins à nourrir, et un lit de plus dans la paillote.

— Pour le nouveau-né, tu penses !

— Et les garnements qui montent en graine, ils n'hésitent pas à faucher les meilleurs morceaux de poulet sous prétexte que tu ne réagis pas assez vite.

— Quelquefois, ils fouillent même tes poches pendant ton sommeil et te volent des sapèques pour s'acheter des sucreries ! Plus aucun respect pour les aînés. C'est à peine s'ils ne te traitent pas de vieille peau !

— Sales gosses !

Agacée, Madame Jonc cracha un jet rouge sang. Le jus de bétel suintait autour de ses lèvres fripées où il dessinait des sillons écarlates.

— Pourtant, souviens-toi comment on était belles dans le temps !

— Tous ces prétendants qui promettaient cochons et buffles pour une nuit avec nous !

— On mettait des jupes fendues et des tuniques couleur de bambou...

— On faisait les difficiles en allant danser à la fête du village...

— Les femmes mûres, avec leurs doubles mentons et leur ventre distendu, nous enviaient nos joues de pêche et notre taille de fourmi.

Elles partirent d'un rire craquelé comme de la faïence qu'on brise. Soudain, Madame Jonc sursauta.

— Tu as entendu ce bruit dans les fourrés ?

— Quel bruit ? Ce n'est que de l'eau dans tes oreilles, va ! Qui veux-tu qui vienne par ici à cette heure ? Il n'y a que des ancêtres comme nous qui ne font plus la sieste, les jeunes doivent ronfler le gosier déployé, allongés sur leurs nattes.

Madame Roseau, que les souvenirs d'antan émoustillaient, était plus intéressée par des réminiscences flatteuses.

— Qu'est-ce que je donnerais pour avoir la gorge lisse et les seins remontés ! Rappelle-toi le beau Phuoc qui louchait sur ma poitrine en allant à la rizière.

— Il avait une prédilection pour les jolies filles, celui-là. Sa fin n'a pas été glorieuse, dommage pour lui.

— Pas glorieuse, mais originale.

— Périr étouffé sous sa femme enceinte, il faut le faire. Incapable de se retenir, toujours à la recherche du plaisir, il a payé de sa personne.

— Quand on l'a extirpé de là-dessous, il était aussi mince qu'une galette de riz !

Elles rirent de bon cœur. L'ombre des palmiers passait, légère, sur leurs visages marqués par toutes les expressions de leur passé.

— La jeunesse part toujours trop vite, regretta Madame Jonc en écrasant une larme. Toute notre beauté disparue, comme lavée par la pluie. Après les grossesses répétées, les seins ressemblent à des mangues abîmées. Les enfants, avec leurs becs goulus, ont tout pris, sans rien donner en retour.

— Et que dire de la matrice desséchée ? railla sa compagne, plus prosaïque. Même les maris n'en veulent plus, à force. Quand ils deviennent insatisfaits, ils dilapident l'argent du ménage pour des plaisirs en ville.

— La nuit tombée, ils rappiquent la queue entre les jambes, avec des dettes de jeu...

— Et quelquefois avec une maladie gracieusement offerte par la dame qu'ils ont payée.

— Bande de vauriens !

Elles s'apprêtaient à charger la barque de leurs maris défunts quand un cri leur coupa la parole.

— Pastèque ! Liseron ! Où êtes-vous ? Revenez tout de suite, vous entendez ?

Intriguées, elles se retournèrent au moment où un homme débouchait sur la berge, l'air contrarié. Il ne semblait pas avoir plus d'une trentaine d'années et portait des vêtements simples qui avantageaient sa personne. La veste, un peu étroite, soulignait ses épaules bien découpées et son pantalon, dont il avait remonté le bas jusqu'aux genoux, ne cachait rien de ses mollets nerveux. Aux yeux de Madame Roseau, c'était un gars particulièrement avenant, avec un front haut et une vigueur de taurillon.

— Eh bien, jeune homme, fit-elle en se fendant d'un sourire coquet, bien qu'édenté. Qu'est-ce que vous cherchez exactement ? Des cochons qui se sont égarés ?

— On ne les a pas vus par ici ! certifia Madame Jonc, tentant de rajuster son maigre chignon.

L'autre s'arrêta et salua les deux femmes assises sur leurs talons, les bras posés sur les genoux. Leurs lèvres s'agitaient sans cesse pendant qu'elles

mâchouillaient une chique de bétel en lançant nonchalamment alentour des gerbes de salive rouge.

— Pas du tout, ce sont des enfants que je cherche, répondit le nouvel arrivant d'une voix qui sonnait agréablement. Ils étaient là tout à l'heure, en train de s'amuser, et quand je me retourne, ils ont disparu !

Il écarta les mains en un geste d'impuissance et fit une moue que Madame Roseau trouva tout à fait charmante.

— Eh oui ! dit-elle, l'air compréhensive. Les enfants savent être espiègles, ces petits chéris !

— Ils ont quel âge, vos enfants ? s'enquit Madame Jonc, faussement attendrie.

Le jeune homme secoua la tête et, sous les frondaisons, ses prunelles pétillèrent.

— En réalité, ce ne sont pas mes enfants...

— Vos frère et sœur, sans doute. Les gamins, ils ne savent pas tenir en place, il faut les comprendre !

L'homme secoua la tête, embarrassé.

— Non, en fait, il s'agit de mes petits-enfants.

Prise de court, Madame Roseau perdit l'équilibre et posa une fesse par terre.

— Vos petits-enfants ? Mais...

— Excusez notre surprise, hasarda son amie, volant à sa rescousse, mais vous avez dû vous exercer à la chose terriblement jeune...

L'autre eut un sourire indulgent et leva la main en signe de dénégation.

— Vous vous trompez ! Je n'ai pas effectué des prouesses immodérées ! C'est que j'ai simplement l'air plus jeune que je ne le suis.

— Allez ! Ne vous moquez pas de deux vieilles femmes qui sont deux fois plus âgées que vous, rétorqua Madame Roseau, se relevant péniblement de sa petite chute.

— Mais je vous assure que j'ai soixante-dix ans depuis trois mois.

— A d'autres ! Nous ne sommes pas nées de la dernière pluie !

Madame Roseau commençait à s'énervier et arrosait copieusement sa chemise de postillons de bétel.

— Bon, dit l'homme paisiblement, mettons que je n'ai rien dit. Je vous souhaite une bonne journée, Mesdames. Si vous voyez les enfants, dites-leur simplement que leur grand-père les attend sur la route.

Et il se détourna pour partir.

— Non, attendez ! s'écria Madame Jonc, saisie d'un doute. Ne vous vexez pas si vite ! Je vous croirai, moi, si vous me dites par quel moyen vous gardez une apparence si flatteuse.

— Je n'aime pas être traité de menteur, répliqua son interlocuteur, l'œil sombre.

— Je vous demande pardon pour nous deux ! Mon amie est incrédule de nature, mais ce n'est pas une mauvaise femme.

Madame Roseau, titillée à son tour, afficha un sourire contrit plus fin qu'un trait de pinceau.

— C'est bon, concéda l'homme avec un soupir. Puisque vous voilà moins méprisantes, je vais partager mon secret avec vous.

Il s'interrompit et les observa longuement pendant qu'elles ouvraient grand leurs oreilles.

— Un jour, il y a deux ans, j'ai sauvé de la noyade un ermite taoïste que sa barbe gorgée d'eau menaçait d'entraîner au fond d'un étang. Pour me remercier, il m'a donné des graines qu'il m'a conseillé de planter. C'est ce que j'ai fait. L'arbre qui se développa donna des fruits qui m'étaient inconnus, mais d'une saveur exquise. J'en ai fait une consommation régulière, et j'ai été émerveillé par l'effet qu'ils produisaient sur mon corps.

Madame Roseau, suspendue à ses lèvres, ne ricanait plus. Il poursuivit :

— Figurez-vous que mes cheveux, qui étaient devenus rares, ont commencé à repousser drus et noirs. De jour en jour, je sentais renaître mes forces de jeune homme, alors que ma femme, qui n'a jamais voulu goûter à ces fruits étranges, est morte l'automne dernier. C'était comme si l'ermite m'avait donné la jeunesse éternelle...

Une main sur la bouche pour étouffer un cri d'émerveillement, Madame Jonc le fixait de ses yeux transis. La jeunesse éternelle ! Que ne donnerait-elle pas pour revenir en arrière et retrouver sa fraîcheur d'antan !

— Et vous n'auriez pas un de ces fruits sur vous, par hasard ? demandait-elle, le cœur soulevé d'espoir.

— Hélas, non ! Il se trouve que je n'en ai emporté que quelques-uns avec moi ce matin, et je les ai tous mangés en cherchant ces petits polissons.

— Vraiment ? Vous n'avez plus un seul fruit avec vous ? insista Madame Roseau qui avait entendu parler des techniques de longévité maîtrisées par les adeptes du taoïsme.

— Eh non, plus un seul !

Elles le dévisagèrent non sans quelque suspicion. Il devait certainement leur mentir pour ne pas partager les précieux spécimens avec elles, l'égoïste ! Devant leur grimace sceptique, l'homme haussa les épaules, et pour prouver ses dires, vida sa besace d'un geste sec. Quelques sapèques tombèrent en tintinnabulant, une gourde vide s'échappa, suivie de deux boulettes de riz. Au comble du désespoir, les deux femmes sentaient s'envoler le rêve de leur vie quand soudain, avec un bruit mat, un fruit rond roula dans l'herbe.

— A moi ! glapit Madame Roseau, en allongeant une main crochue.

— Moi d'abord ! cria Madame Jonc avec une vivacité insoupçonnée.

Elle repoussa sa compagne et se projeta en avant pour s'emparer du fruit juteux dans lequel elle mordit sans façons. Les yeux étincelant d'avidité, elle voulut l'avaler complètement. Mais son amie, revenue de sa surprise, réagit féroceement par une tape sur la tête qui lui fit lâcher le fruit si convoité. Plus véloce qu'un corbeau fondant sur une noix, Madame Roseau s'en saisit et, avec à peine un regard pour sa voisine qui râlait de rage, le goba en entier.

Il n'y avait pas à dire. Au bout de quelques instants, les deux femmes sentirent monter dans leurs entrailles une chaleur diffuse, qu'elles attribuèrent au rajeunissement immédiat de leurs ovaires flétris. Un sourire satisfait commençait à s'épanouir sur leurs lèvres, quand brusquement la

tiédeur bienfaisante se mua en une douleur inextinguible. Ensemble, elles exhalèrent un gémissement, entre râle et cri, qui ressemblait à un dernier soupir.

*

— Comment ? Ils ont encore commandé deux soupes ? Avec le riz sauté à la couenne de porc, les brochettes de poulet à la citronnelle et un plat de grenouilles frites se vautrant au milieu d'anguilles caramélisées, ça fait beaucoup pour deux péquenots... Ils ont intérêt à avoir de quoi payer !

Monsieur Lao, restaurateur de profession et pingre de nature, fronçait les sourcils en examinant la commande de l'une des tables qui donnaient sur la rivière. Le serveur, qui avait eu la malchance de s'occuper de ces deux convives affamés, rentrait la tête dans son cou comme une tortue qu'un cuisinier s'apprêterait à décapiter. Le patron du *Héron d'or*, tout le monde le savait, n'aimait que les clients étrangers qui payaient sans rechigner parce qu'ils ignoraient les marges proches du fantastique qu'on faisait sur leur dos. Et ces deux voyageurs-là n'avaient rien d'étrangers et encore moins de dupes.

— En fait, précisa le serveur d'une voix éteinte, le plus grand a aussi demandé des nouilles pour accompagner les boulettes de viande à la sauce aigre-douce.

— Mais c'est un vrai estomac sur pattes, cet énergomène ! gronda Monsieur Lao à part lui, tout en arborant un sourire affable destiné à tromper la clientèle.

Il excellait dans cette façon de parler sans remuer les lèvres, qu'il gardait étirées dans un simulacre de bonhomie. Il jeta un œil sur l'homme dont l'appétit défiait l'entendement. Avec ses épaules larges et ses longues jambes, il avait l'air d'un travailleur de force, ce qui n'était pas sans inquiéter le restaurateur. Si le client ne réglait pas l'addition qui atteignait des hauteurs indécentes, jamais lui et ses serveurs mal nourris n'arriveraient à lui faire cracher les sapèques dues. Son comparse, lui aussi, mangeait avec

appétit, sans doute pour tenter d'étoffer une musculature inexistante. A eux deux, ils avaient passé une commande qui avait la longueur d'un avant-bras. Monsieur Lao se promit d'embaucher à l'avenir un repris de justice pour veiller à la bonne marche des affaires, ou alors d'empêcher des voyageurs sans le sou de poser leurs fesses sur les tabourets de son établissement. Il fit une moue de contrariété imperceptible qui ne vint pas perturber son apparente jovialité, mais se jura de surveiller de près ces deux larrons.

— Pas mauvaise, cette soupe ! dit le mandarin Tân en avalant son bol d'une traite. Dommage que les portions soient si petites. Plus le restaurant se veut huppé, plus ils sont avares en nourriture. Qu'est-ce qu'ils croient, qu'on vient ici pour admirer la décoration ?

Il reposa son bol minuscule embelli de motifs de saule et s'empara des fines baguettes laquées qu'il faillit lâcher, tant elles étaient mal conçues pour des doigts normalement constitués.

— Bon, d'accord, convint le lettré Dinh en haussant les épaules. J'ai peut-être eu tort de choisir ce restaurant au bord de l'eau, mais c'est si joliment illuminé avec toutes ces lanternes de soie multicolore et ces tables aux pieds ciselés... On se croirait posé sur la rivière, en train de dériver au fil du courant...

— C'est seulement parce que tu as enduré quelques vicissitudes dans mon hameau natal que j'ai bien voulu te suivre dans ce lieu chic, mais crois-moi, on ne m'y reprendra plus ! Regarde, tu vois bien qu'il n'y a que des étrangers qui viennent manger ici. Les locaux n'y mettent pas les pieds, et ça, c'est mauvais signe !

Son compagnon le toisa non sans un certain mépris.

— Crois-tu que les étrangers vont se ruer dans la première gargote venue, alors que la concurrence est féroce ? Je suis sûr que les Hollandais que tu vois là-bas ont choisi cet endroit pour le fameux potage aux nids de salangane, qui fait la réputation de cette ville ! Malgré tes goûts frustes, tu as dû apprécier la saveur exquise de ce mets digne d'un roi. Les hirondelles de mer, qui nichent sur les hautes falaises d'une île toute proche, mettent des mois pour fabriquer des nids de la taille d'un œuf avec leur salive. Il

faut ensuite aller les chercher avec des échelles de bambou, puis les débarrasser de leurs impuretés, ce qui explique la rareté de la chose.

— En effet, c'est si rare que je distingue à peine les fils du nid, admit le mandarin Tân. Avec un seul nid, on a dû faire une généreuse marmite de soupe. Le patron craint certainement que ses clients étrangers ne s'étouffent avec une nourriture trop abondante. Ils seraient incapables d'appeler à l'aide dans notre belle langue nationale.

— Gausse-toi, pour une fois qu'on se restaure dans un lieu qui ne sent pas le graillon, comme ces auberges que tu as l'habitude de fréquenter, rétorqua Dinh de sa voix la plus hautaine. Tu noteras que les gens ont l'air d'avoir vu du pays, et qu'ils ont cette apparence rude et excitante de ceux qui ont foulé des terres lointaines.

Le mandarin Tân désigna un groupe de convives bruyants qui sifflaient des verres d'alcool de riz comme si c'était du thé.

— Je suppose que tu parles de ces marins au long cours qui se bâfrent en éructant avec élégance ?

Vexé, le lettré Dinh se concentra sur un fragment de nid noyé dans le consommé clair.

Le mandarin embrassa d'un regard distrait les tables où se tenaient des conversations dans des idiomes divers et variés. Les accents rauques se mélangeaient aux intonations mélodieuses, les sons gutturaux se jetaient à l'assaut des inflexions chantantes, dans une étrange cacophonie qui enflait telle une vague avec des crêtes sonores inégales.

— Heureusement que nous ne restons que peu de temps dans le coin, dit-il en vidant son quatrième bol de riz. Il me tarde vraiment de retrouver le Nord.

— Attends ! J'ai l'intention d'explorer ce port plus intimement demain soir. Cette soirée passée en ta compagnie ne compte pas, c'est juste pour que tu ne dînes pas seul dans une ville que tu ne connais pas. Nous pourrions repartir le jour suivant, si vraiment tu ne supportes pas la douceur de l'air local.

— Je ne te répéterai jamais assez qu'il faut se tenir sur ses gardes dans cette partie du pays, et rester aussi discrets que possible. En tant qu'officiers du Nord, nous serions considérés comme des espions à la solde du seigneur Trinh et pendus aussitôt par les pieds, avant de goûter à quelques supplices bien concoctés.

— La nuit me servira de couverture, ne t'inquiète pas ! marmonna le lettré, agacé. Je ne laisserai pas mon élégance d'homme du Nord me trahir, va !

— Messieurs, voici l'addition, intervint le serveur en leur tendant un morceau de papier où Monsieur Lao avait entouré le montant à régler d'un trait de pinceau insistant.

D'une main nonchalante, Dinh s'empara de la note qu'il refila tout aussi vite à son ami en disant :

— Tiens, pour une fois, c'est toi qui m'invites.

Le mandarin, tombant dans le traquenard, accepta le papier. Il dut regarder le montant à deux fois avant de s'exclamer :

— C'est du vol ! A ce prix, on sert des plats dignes de l'Empereur Céleste et non des portions pour nains !

Les autres convives, étonnés, se tournèrent vers lui et attendirent la suite, non sans délectation.

— Qu'on appelle le tenancier de cet établissement ! vociféra le mandarin qui n'aimait pas qu'on se paye sa tête avec ses propres sapèques.

— Me voici, susurra Monsieur Lao, le sourire faux. Baissez la voix, je vous prie, car vous dérangez mes autres clients.

— Vos autres clients ne savent pas un traître mot de notre langue nationale, et encore moins la valeur d'une sapèque. Libre à vous de les détrousser à la queue leu leu, mais si vous croyez qu'un Viêt qui se respecte va payer une somme aussi exorbitante pour quelques bouchées qui le laissent sur sa faim, vous allez devoir me montrer quelques arguments percutants.

Il se leva et se déploya de toute sa taille. Plafonnant quelque part entre les épaules et les pectoraux du mandarin, la tête de Monsieur Lao dodelinait

sans grande conviction. Le tenancier de la gargote n'en menait pas large : d'un côté, les étrangers, rameutés par le bruit de la conversation, avaient compris qu'il y avait un désaccord et espéraient bien une bagarre, histoire d'ajouter à la couleur locale ; d'un autre côté, ce grand gaillard n'avait pas tout à fait tort, même s'il n'employait pas des mots flatteurs. Mais surtout, il ne fallait pas que les habitués commencent à soupçonner qu'il les trayait à la manière des fourmis quand elles sucent les pucerons – c'est-à-dire, à sec.

— Alors, rassurez-moi, poursuivit le malandrin sur un ton égal. L'erreur grossière provient de vos lacunes en manipulation d'abaque, n'est-ce pas ?

Monsieur Lao avisa des biceps gonflés à bloc sous la veste en coton défraîchie et imagina sans problème qu'un coup de poing du brigand lui soustrairait une bonne poignée de dents, ce qui nuirait à son sourire professionnel. Mentalement, il fit le tour des serveurs qu'il pourrait éventuellement jeter en pâture au coupe-jarret avant l'arrivée des sbires, mais force était de constater qu'ils seraient tous réduits en bouillie aussitôt sacrifiés.

— Tiens, c'est étrange, reconnut Monsieur Lao avec une surprenante sincérité. Je crois bien que vous avez raison, après tout...

Il accusa du doigt le cuisinier qui pointait innocemment son nez.

— C'est lui qui a fait ce calcul digne d'un cancre conçu une nuit sans lune et sans étoiles. Je vais faire quelques retenues sur ses appointements, ça lui apprendra à compter, croyez-moi !

Ramené à de meilleures dispositions, le mandarin Tân hocha la tête, tandis que le lettré Dinh ajustait d'un geste digne la veste cintrée qui pendait sur sa maigre personne. Magnanime, le magistrat divisa la note par trois et y ajouta quelques sapèques supplémentaires. Les autres convives, déçus par la tournure pacifique qu'avait prise le conflit, s'étaient détournés et savouraient, impassibles, les mets qu'on allait leur facturer au triple de leur valeur.

— Commerçants de malheur ! pesta le mandarin Tân à la sortie de la gargote. Dès qu'il y a des étrangers, ils abusent de leur ignorance et de leur

naïveté. Ça n'annonce rien de bon quant à l'honnêteté générale des habitants de ce port...

— Le restaurateur a dû voir qu'on était deux, et il n'a pas osé se rebiffer, conclut le lettré Dinh en faisant des flexions de bras. Je ne suis pas sûr qu'il se serait laissé faire si tu avais dîné seul.

Ils cheminèrent en silence le long du pont qui enjambait un bras d'eau. Des lampions violets, orangés et verts s'égrenaient en une farandole de lumière. L'air était doux car le vent était tombé depuis le début de la soirée. Quelque part, des dernières auberges ouvertes, montaient les voix mélancoliques de chanteuses qui tentaient de distraire les clients repus. Des notes de cithare, languides, s'élevaient pour les accompagner. Le mandarin Tân soupira. Faifo n'était pas aussi désagréable qu'il ne le faisait croire à Dinh. Les maisons aux balcons ouvragés n'étaient pas dépourvues de charme et les rues étroites se révélaient plutôt pittoresques. De toute façon, le port était sur le chemin du retour, alors pourquoi ne pas profiter de cette étape exotique ?

— Vas-y ! Attrape-la ! cria soudain une voix en cantonais.

Cela venait d'un coupe-gorge envahi par l'obscurité devant lequel ils étaient en train de passer.

— Je vais la ceinturer vite fait, cette garce ! s'exclama une deuxième voix, grasse de concupiscence. Et après, tu pourras t'occuper d'elle !

Le mandarin se raidit aussitôt et retint son compagnon par la manche. Ses rudiments de cantonais lui avaient livré la teneur des exclamations.

— Quoi ? fit le lettré Dinh avec légèreté. Ils sont peut-être en train d'essayer d'attraper une jument.

Son ami eut juste le temps de faire une grimace exaspérée avant de disparaître à grandes enjambées dans le boyau obscur.

Quatre hommes étaient en train d'encercler une femme acculée contre un mur. A la lumière de la lune, on pouvait distinguer sa robe déchirée sur une poitrine pâle et la rivière noire de ses cheveux défaits qu'elle tentait de ramener sur son buste. A ses pieds gisaient cinq hommes blessés, tandis qu'elle faisait face à leurs acolytes. Visiblement, la jeune femme avait livré

une bataille sans merci avant de se faire cerner par les attaquants en surnombre.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda le mandarin Tân.

— Oh, un local qui veut s'immiscer dans nos réjouissances ! railla l'un des hommes en crachant par terre. Doucement, l'ami, si tu patientes, tu pourras avoir ta part. Chacun son tour !

— Lâchez-la ! dit calmement le mandarin. Pourquoi ne pas vous frotter plutôt à un corps consentant ?

L'un des hommes eut un rire lubrique et exécuta une giration obscène du bassin.

— Tu en as un autre à nous proposer ?

— Le mien, répliqua le magistrat en enlevant sa veste.

Les rayons de lune creusèrent les muscles qui se dessinaient sur son abdomen et accentuèrent la ligne brisée de ses clavicules. Il dominait d'une tête les marins chinois qui levaient vers lui des figures burinées par le vent et marquées par la luxure. Des éclairs étincelaient dans ses yeux, comme ceux d'un tigre qui se met en appétit avant le carnage.

— D'accord, tu es beau, mon gars, reconnut le premier homme non sans une pointe d'envie. Viens donc te joindre à nous, ça te fera de l'exercice.

Il se retourna et commença à jouer avec le lien de son pantalon, tandis que la femme s'appuyait contre le mur, une main comprimant une plaie qui saignait.

Le mandarin fit un pas en avant.

— Vraiment, vous ne voulez pas tâter de cette épaule-là ? demanda-t-il en lançant en avant un coude qui atteignit le marin le plus proche à la tempe. La tête presque dévissée, celui-ci se plia en deux, juste à temps pour rencontrer le genou du mandarin Tân venu fracasser sa mâchoire. De douleur, il se renversa en arrière, et là, fut achevé par un coup du tranchant de la main.

Il était déjà à terre, les bras en croix, quand les autres se rendirent compte de ce qui arrivait. Leur attention un moment détournée de leur proie, ils convergèrent sur le nouvel arrivant.

— Le local veut gâcher notre petite fête ! s'écria le meneur. Si tu ne voulais pas goûter au dessert, il ne fallait pas venir !

Excédé par leurs mauvaises manières, le mandarin prit au hasard un marin qui ricanait, la bouche de travers, et faisant un tour sur lui-même pour générer de la vitesse, lui balança un coup de pied qui le frappa au niveau de la lèvre. Une fontaine de sang gicla, agrémentée de quelques dents.

Les deux autres regardèrent, éberlués, leur camarade s'affaler dans la poussière, la main sur le visage.

— Mon nez ! Tu m'as cassé le nez !

— Ta dernière heure est venue, mon mignon ! gronda le meneur qui fit signe à son comparse.

Celui-ci sortit de son turban un coutelas qu'il fit tournoyer autour de son annulaire.

— Je te présente notre chef cuisinier. Sa spécialité, c'est d'étriper poissons et cochons. Mais ce soir, je crois qu'il se ferait bien un petit taurillon.

— Appelle-moi l'Equarisseur ! annonça le cuisinier sur un ton suave, en guise de préambule.

Il lança en l'air le couteau dont la lame brilla froide et tranchante. Les yeux fermés, il exécuta une danse faite de déhanchements suggestifs et animée de quelques rôles, avant de rattraper l'arme d'un geste plein de maîtrise.

— Je vais t'ouvrir la panse et je te ferai bouffer tes boyaux, tu vas voir ! Après, je te croquerai tout cru !

— C'est ça, gâte-sauce du pauvre ! déclara le mandarin.

Et il fit quelques sautillements devant le cuisinier qui tentait de le larder de coups de couteau. Le marin avait beau viser le ventre de son adversaire, il ne taillait que dans le vide. Le mandarin s'était déjà décalé sur sa gauche. Alors, il plongea la lame vers le cœur, mais ne rencontra que du vent.

— Tu me cherches ? demanda-t-on dans son dos.

L'Equarisseur se retourna, lame en avant, essayant d'atteindre sa cible au hasard. Chaque fois, il frôlait une ombre.

— Pas très impressionnant ! ironisa le mandarin. Je vois pourquoi tu ne t'attaques qu'aux bêtes mortes qui ne bougent plus ! Cela dit, contre un aveugle centenaire et cul-de-jatte, tu aurais peut-être tes chances.

— Cause toujours ! Tu vas goûter à ma botte secrète !

Le cuisinier fit sauter le coutelas d'une main à l'autre, puis le fit passer entre ses jambes, pour le récupérer en équilibre sur un pied. Alors il jongla avec la lame en se servant de ses pieds, comme ces artistes de cirque qui font un numéro avec une balle. Soudain, au moment où l'on s'y attendait le moins, il décocha un coup de pied dans le couteau en chute libre pour le propulser à une vitesse vertigineuse vers sa cible.

Le mandarin Tân reçut la lame dans l'abdomen, les deux mains agrippées autour de l'arme. L'autre partit d'un rire triomphant.

— Te voilà fini, maintenant ! Aussitôt que tu dégageras le couteau de ton lard, tu pisseras tellement le sang que tu vas en crever !

Il se détourna en se frottant les mains.

— Pour sortir le couteau de mon lard, il faut déjà qu'il y soit fiché, imbécile.

C'est alors que le mandarin Tân exhiba l'arme qu'il avait arrêtée en coinçant la lame en plein vol entre ses paumes. Son ennemi, qui se retournait à demi, eut à peine le temps de s'étonner de cette prouesse qu'il recevait dans le dôme de la fesse son couteau fétiche, que le mandarin avait jeté avec une dextérité hors du commun. Le manche tremblotant dans son anatomie rebondie, le cuisinier hurla tel un goret qui avise la pique de bambou et le feu de bois. Vaincu, il mordit la poussière.

— Joli, mais c'est toi qui perds ! dit une voix gouailleuse.

Le meneur, voyant ses acolytes tomber comme des mouches à qui un gamin aurait arraché les ailes, s'était approché de la jeune femme blessée et l'avait saisie par-derrière, en se protégeant de son corps. Autour de sa gorge déployée, il avait passé un filin qui entaillerait le cou sur un simple mouvement de sa part.

— On dirait que tu as trouvé ton maître ! La belle est à moi, j'en ferai ce que je veux. Les petits Viêts comme toi feraient mieux de rentrer sagement

dans leur cahute et de laisser la rue aux vrais hommes.

Comme son adversaire le fixait sans un mot, il fit un signe dédaigneux de sa main libre.

— Allez, allez ! Dégage ! Sauf si tu veux rester pour voir comment font les mâles dignes de ce nom ?

Il ricana en se collant à la femme qui lui lançait des regards assassins en tentant de se dégager. Mais sa blessure qui dégoulinait de sang l'empêchait de se défaire de son agresseur.

— C'est bon, je m'en vais, dit le mandarin Tân. Tes coups de boutoir répugnants ne m'allèchent pas.

En un battement de cils, il se baissa pour arracher le coutelas de la fesse du marin qui gisait à terre. Plus véloce qu'une chauve-souris plongeant sur un mulot, la lame partit. Le meneur, qui agitait une main arrogante, sentit le métal déchirer sa paume et la traverser de part en part. La pointe alla se ficher dans le mur, clouant sa main contre la paroi. Il hurla de rage et lâcha prise. La prisonnière lui décocha un coup de pied vengeur avant de s'échapper.

— Non mais, c'est quoi, cette plaisanterie ? demanda une voix désabusée. Je te quitte juste un instant, et te voilà avec huit hommes à tes pieds ?

Le lettré Dinh venait de faire son apparition et observait, la moue pointue, les corps se tordant dans la poussière. C'est à ce moment que la jeune femme, cherchant la sortie de l'impasse, tomba directement dans ses bras.

— Désolé, s'excusa Dinh en la repoussant avec une fermeté polie. Ces hommes ont-ils eu des gestes déplacés à votre rencontre ?

— Ces malfrats sont hors d'état de nuire, intervint le mandarin Tân en s'approchant. Les sbires vont sans doute les ramasser avant la fin de la nuit.

Il s'inclina devant la jeune femme, dont les iris clairs avaient des lueurs de rage.

— Je dois vous remercier...

— Je n'ai fait que passer par là, Madame, fit-il galamment. N'importe qui aurait réagi de la même manière.

Il posa ses yeux sur sa figure d'une finesse inhabituelle. Sous des arêtes délicates, les ailes du nez frémissaient comme des ailes de papillon. La bouche, quoique sensuelle, avait une sévérité pleine de retenue qui détonnait avec la jeunesse des traits. Les cheveux, lâchés sur ses épaules nues, ruisselaient telle une onde lisse de soie noire. Le mandarin remarqua fugacement la fermeté du corps que dévoilait la fine étoffe de soie déchirée, et son cœur en fut étrangement remué.

Mais une silhouette déboula de l'ombre et vint tirer sur la manche de cette dernière.

— Venez vite, Maîtresse ! pantelait une femme plus âgée avec une énorme bosse sur son front. Il faut partir avant que ces brigands reviennent à eux ! La justice s'occupera d'eux plus tard, allez !

Celle-ci, après un moment d'hésitation, se laissa entraîner par sa dame de compagnie. Elle se tourna vers le mandarin Tân et lui glissa :

— Soyez assuré que je n'oublierai pas votre geste ! Dites-moi seulement votre nom...

— Tân... Lettré Tân, à votre service.

Elle fronça les sourcils en le dévisageant puis, tirée par sa compagne, disparut dans l'étroite venelle qui menait vers la rue principale, tandis que le mandarin la voyait partir avec une expression troublée.

— Est-ce bien convenable de s'exhiber de la sorte devant une femme de bonne éducation ? demanda le lettré Dinh en passant un doigt sur le torse couvert de poussière de son ami.

C'est alors que le mandarin s'aperçut qu'il n'avait pas remis sa veste. Il regretta soudain sa tunique de brocart et son bonnet de magistrat. La femme avait dû le prendre pour un coolie en goguette pressé de se mettre en valeur.

— Hé, les deux benêts ! siffla le meneur en tirant sur sa main sanguinolente où le couteau restait fiché comme un clou géant. Quand vous aurez fini de jacasser, pensez à me libérer ! La belle est saine et sauve, alors pourquoi se fâcher bêtement, hein ?

Il tenta un sourire amical que démentait un grincement de dents hargneux.

— Tiens, je l'avais oublié, déclara le mandarin, tiré de sa rêverie.

A grands pas, il se dirigea vers le marin qui grommelait des grossièretés.

— C'est vrai que le coutelas appartient à l'Equarrisseur, concéda le mandarin en enlevant d'un coup sec la lame.

Il s'accroupit pour la remettre à sa place – dans le fessier gauche du cuisinier qui sursauta avec un gémississement.

— Imbécile ! s'exclama le meneur, enfin libre de ses mouvements. A nous deux maintenant !

Et il essaya de ceinturer le magistrat qui se relevait. Mais celui-ci, avec une nonchalance blasée, avait fait un quart de tour sur lui-même, et l'abattit du revers de la main.

Le mandarin ramassa sa veste et l'enfila.

— Rien de tel qu'un petit combat digestif pour faire passer un dîner trop copieux.

— Qui était donc cette femme que tu as sauvée de l'infâme étreinte de ces pourceaux ? voulut savoir Dinh, la curiosité éveillée.

— Une créature hors de ce monde, murmura le mandarin, la voix rêveuse. Une chimère d'une beauté à couper le souffle... La plus belle femme qu'il m'ait jamais été donné de voir...

— Encore une, soupira le lettré, les yeux levés au ciel.

Au tribunal de Faifo, une nouvelle journée s'annonçait dans la joie et la bonne humeur. Les greffiers, à peine arrivés, avaient relevé leurs manches pour se livrer à un petit tournoi de cartes. Le jeu des *nids de crevettes* était passionnant et facilitait les paris entre collègues. Les plus motivés avaient le regard mordant et la main nerveuse. Remporter le tournoi en interne n'était pas une mince affaire, car les officiers du tribunal étaient des joueurs réputés pour leur entraînement presque permanent. Les éliminés de la veille suivaient la partie de la matinée en se permettant des conseils stratégiques qui, s'ils étaient suivis par un amateur naïf, le mèneraient tout droit à la défaite. Ceux qui étaient encore en lice jouissaient d'un certain prestige et, pour épater la galerie, faisaient craquer leurs phalanges d'un air viril. Les malheureux du premier tour, ridiculisés par une défaite précoce, avaient apporté des bols de soupe pour nourrir les champions et leur assurer une compétitivité sans faiblesse. Les autres spectateurs s'étaient regroupés par affinités, prêts à commenter la partie qui allait se disputer sous peu.

A l'heure où le port s'éveillait doucement sous les rayons rosés du soleil, cette congrégation se félicitait d'être déjà à pied d'œuvre. Par la fenêtre ouverte pour laisser entrer la brise marine, leur parvenaient les cris matinaux des vendeuses de soupe et les odeurs alléchantes de riz sauté aux oignons. Les femmes pouvaient bien courir les rues avec leur palanche sur l'épaule, c'était leur occupation préférée, après tout – entre hommes, on s'accroupissait fraternellement sur les dalles du tribunal pour suivre le déroulement d'un tournoi sérieux.

Comme toute la force vive du tribunal s'était concentrée dans la Salle des Délibérations – car c'était la plus spacieuse et la plus plaisante avec ses poutres en bois ouvragé –, les deux premiers plaignants à arriver, pieds nus et front en sueur, ne trouvèrent personne pour les accueillir à l'entrée. C'étaient des hommes qui vivaient dans les hameaux à la périphérie du port, au vu de leurs vêtements usés et de leurs visages bistre. Les corridors étant déserts, ils se faufilèrent dans le cœur du tribunal, avec l'étonnement

légitime de ceux qui s'imaginent que les officiers de justice croulent sous une charge de travail inhumaine.

— Il y a quelqu'un ? demanda le premier paysan aux jambes arquées.

Le silence lui répondit. Il se tourna, interrogateur, vers son compagnon dont les cheveux poivre et sel étaient collés à son front ruisselant.

A ce moment, une clameur monta du fond du bâtiment. Ils s'y précipitèrent, à la recherche des fonctionnaires à qui la ville avait confié la charge de faire respecter la loi.

— A moi les sapèques ! criait le responsable des archives, radieux, en faisant signe à un collègue. J'ai misé sur le bon cheval, apparemment !

Il donna une tape d'encouragement sur le dos du jeune scribe qui venait de gagner la partie.

— Excusez-nous ! hasarda le paysan, gêné d'interrompre tous ces hommes en uniforme qui avaient l'air très absorbés.

— C'est pourquoi ? demanda un officier, l'air irrité, car il se demandait sur qui parier au tour suivant. Vous ne voyez pas qu'on est occupés ?

— On vient déposer plainte.

— Déposer plainte ? rumina l'autre en comptant sa mise. Vous êtes sûr que c'est urgent ?

L'homme aux cheveux gris s'interposa.

— Ben tiens, c'est urgent ! C'est la vieille et son amie qui manquent à l'appel !

— Depuis hier, ajouta son compagnon.

L'officier, perturbé par la litanie de ces deux visiteurs, dut recompter ses sapèques.

— Depuis hier ? Bah, vous avez attendu un jour, vous pouvez bien attendre un autre jour ! Revenez donc demain. Le tournoi sera terminé.

— Mais vous trouvez ça normal qu'une femme ne rentre pas à la maison ? questionna l'homme aux jambes arquées, incrédule.

— Non, entre nous, ce n'est pas normal. Qui ferait à manger dans ce cas ?

Le fonctionnaire jeta quelques pièces en direction d'un collègue.

— Tiens, mets ça sur le petit Quynh ! Il a intérêt à me rapporter gros !

Le plus âgé des paysans s'accrocha à sa manche.

— Vous m'entendez, il y a deux vieilles femmes qui ont disparu !

— Sans laisser de traces ! renchérit son comparse.

— Oui, eh bien, si vous n'arrêtez pas de me harceler, ce sont mes sapèques qui vont disparaître sans laisser de traces ! grommela le greffier, poussé à bout.

Comme les plaignants n'avaient pas l'intention de le lâcher, il cria à la cantonade :

— Quelqu'un a enregistré un rapport sur deux vieilles qu'on aurait retrouvées hier ?

Personne ne broncha. Les uns étaient penchés sur le livre des paris, les autres se consultaient mutuellement sur la valeur de ceux qui allaient livrer la partie.

— Bon, vous voyez, personne ne les a vues.

— C'est justement pour ça qu'on veut porter plainte, enfin ! s'exclama le paysan, dont les pommettes commençaient à virer au rouge.

Il allait saisir l'officier par le col de sa tunique quand un sbire arriva avec un paquet ficelé.

— Quelqu'un attend un colis ?

— Pas moi, dit le responsable des archives, le visage dénué d'expression.

— Moi non plus, marmonna son collègue de bureau, en battant des cils.

— Ouvrez donc ! C'est peut-être le mandarin Châu qui nous envoie des douceurs de Phu Xuân !

— Au moins, son voyage aura servi à quelque chose ! Je parie qu'il nous a fait parvenir des graines de lotus confites !

— Je dirais plutôt des chapelets de saucisses chinoises !

— Du gingembre et des gâteaux au soja !

Les officiers, les babines mouillées de salive, avaient momentanément délaissé leur tournoi de cartes pour se regrouper autour du colis qui venait d'être livré. Des sucreries offertes par le patron du tribunal, accompagnées de thé à l'orchidée, voilà qui rendrait les journées plus agréables !

La ficelle rudimentaire qui fermait la boîte fut coupée avec un zèle gourmand. D'un geste théâtral, le responsable des archives souleva le couvercle. Tous se penchèrent en avant, puis reculèrent comme un seul homme.

— Qu'est-ce que c'est que ça ! s'écria l'archiviste en chef, le cœur au bord des lèvres.

Devant leurs yeux écarquillés d'horreur, un pied et une main, tranchés net, reposaient sur du papier de soie maculé de sang séché. Un papier accompagnait le macabre envoi.

— Lis le message, Quynh ! ordonna le responsable des archives, faisant valoir son autorité d'ancien.

Tous les regards convergèrent sur le jeune Quynh. Contraint et forcé, celui-ci se saisit délicatement du feuillet et le déplia du bout des doigts.

Juste un mot pour signifier combien j'ai trouvé ces deux femmes délicieuses ! La chair, un peu faisandée, certes, a acquis avec l'âge un goût prononcé assez caractéristique qui n'est pas sans déplaire à un connaisseur comme moi. Le sang, en revanche, coule toujours agréablement dans la gorge. Repu, je n'ai pas pu finir la main droite de Madame Jonc, ni le pied gauche de Madame Roseau. Je vous en fais donc gracieusement cadeau. Signé : Le Gourmet.

— Mère ! s'écrièrent en même temps les deux plaignants, en se précipitant sur l'ignoble colis.

Hagards, ils fixèrent sans comprendre les membres sectionnés à la peau fripée, qui étaient tout ce qui restait de leur génitrice, puis s'écroulèrent avec un bel accord, tandis que les greffiers se grattaient la tête en murmurant d'effroi.

*

L'esprit ailleurs, le mandarin Tân déambulait dans les rues de Faifo. Malgré la fatigue du voyage et le combat nocturne, il avait eu du mal à fermer l'œil. La silhouette de la belle inconnue n'avait cessé de le

poursuivre. Quand il se sentait sur le point de sombrer dans un sommeil bienfaisant, un brin de cheveux soyeux venait lui frôler l'épaule et il se redressait en sursaut, pour constater que la lune avait encore glissé dans le firmament. La bouche sévère et le regard indompté lui revenaient à la mémoire, et il se fustigeait de ne pas lui avoir demandé son nom. Il se souvenait de sa voix d'une étrange légèreté qui portait un accent étranger à peine perceptible. D'où venait-elle ? Que faisait-elle si tard la nuit dans les rues d'un port fréquenté par des coolies de tout poil ? Ces interrogations avaient galopé dans son crâne, sans qu'il y trouve la moindre réponse.

Ce matin, encore sous le charme de cette apparition, il errait sans but, tourmenté par le secret espoir de l'apercevoir au détour d'une rue ou au balcon d'une demeure aux couleurs chaudes. Mais il avait beau lever les yeux vers ces maisons peintes en ocre et habillées de marron, il ne voyait que des plantes fleuries qui égayaient des façades coquettes. Il soupira. C'était une attente utopique, il le savait, mais la rencontre avec la jeune femme avait marqué sa mémoire d'une empreinte indélébile.

Il avait laissé Dinh à l'auberge, dormant comme un bienheureux. De toute façon, le lettré l'avait prévenu : inutile de le réveiller, il avait besoin de reprendre des forces, car il se devait d'être au faîte de sa forme pour plonger dans la vie nocturne de ce port fascinant.

Le matin était clair, le ciel complètement lavé par les bourrasques de vent de la veille. Le long de l'eau, les boutiques venaient d'ouvrir. Les commerçants avaient enlevé les volets en bois qui protégeaient leur échoppe des rôdeurs et se postaient, la mine avenante, sur le pas de la porte.

— Jeune homme ! héla un marchand de poteries. Achetez-moi un service à thé ou des vases ! Je les peins moi-même. Il y en a avec des motifs de poissons ou de feuilles, c'est comme vous voulez.

— Désolé, c'est trop lourd à emporter ! répliqua le mandarin. J'ai du chemin à couvrir.

— Venez ! Je vous en donnerai un bon prix, vous verrez : vous serez mon premier acheteur. J'ai aussi des pièces superbes provenant de naufrages dans nos eaux. Allez, portez-moi chance !

Avec un sourire poli, le magistrat passa la boutique, avant d'être interpellé par une femme qui lui décocha un sourire mercantile.

— Entrez chez moi ! Un beau gosse comme vous serait éblouissant dans une veste en soie ! J'ai toutes les teintes et je sais exécuter tous les styles ! Tous les étrangers nantis viennent se faire habiller chez moi, la Reine des ciseaux et la Fée de l'aiguille !

Intrigué, le mandarin ralentit son allure. Un coup d'œil à l'intérieur de l'échoppe lui révéla un antre de tissus en tous genres, des amoncellements de cotonnades et de soieries qui auraient rendu fou l'ami Dinh, s'il avait été là. Brièvement, l'idée de se faire tailler une tunique à la mode l'effleura, car la honte d'avoir été surpris torse nu la nuit précédente le tenaillait toujours. Si jamais il devait croiser la jeune femme une nouvelle fois, une veste de belle facture lui donnerait au moins un air crédible. Hésitant, il considéra les modèles de vestes courtes et de tuniques amples qui tournoyaient, chatoyants comme des costumes de princes.

— Visez-moi ces belles épaules ! minaudait la couturière en jugeant son envergure. Une coupe carrée mettrait en valeur votre charpente de guerrier, et une ligne un peu cintrée ferait ressortir ces muscles que cache votre veste si mal coupée.

Le mandarin rougit sous son hâle. C'est vrai que ce qu'il portait sur le dos n'avantageait pas sa personne. Avec la couche de poussière et les taches de sueur, l'habit lui faisait honte devant les modèles luxueux qui se balançaient devant son visage. Assurément, c'était l'accoutrement d'un coolie qui avait perdu au jeu. Il était mandarin de l'Empire, après tout ! C'était bien beau de se faufiler incognito en territoire ennemi, mais le faire en haillons n'était peut-être pas nécessaire.

— Vous en demandez combien ? demanda-t-il en s'imaginant dans des atours de noble, radieux et irrésistible.

La réponse, donnée sur un ton anodin, fit voler en éclats l'image scintillante qui miroitait, flatteuse au-delà de tous ses espoirs.

— Eh bien, conclut le mandarin, revenu à la réalité, dans ce cas, ce sera pour une autre fois. Je reviendrai vous voir quand j'aurai dévalisé l'usurier

du coin.

La couturière, sentant le client lui échapper, consentit alors à une baisse substantielle du prix. Mais rien n'y fit. Le mandarin échaudé était déjà loin.

Désœuvré, il promena ses pas sur le port où des navires européens et des jonques chinoises étaient amarrés quille contre quille, tandis que des équipages s'affairaient sur le pont, profitant à peine de la douceur matinale. Des commis, chargés comme des ânes, montaient et descendaient, le dos ployé sous les marchandises. Des cris en portugais, japonais et chinois résonnaient dans une cacophonie générale qui ajoutait au désordre. Le mandarin hocha la tête. Les vents favorables du sud allaient permettre aux navires de remonter la côte, les cales lestées de cire d'abeille, de poivre, d'ivoire, de nacre et de porcelaines. En Chine et au Japon, ces biens devaient se vendre à un prix intéressant pour l'importateur, car le commerce avec le Dai-Viêt ne cessait de s'intensifier d'année en année.

Dans le nord du pays, le port de Phô Hiên, qui commerçait principalement avec des Hollandais, ne présentait pas la vie exubérante de Faifo, point d'entrée d'une foule d'étrangers qui trouvaient sans doute plus relâchée la politique commerciale du seigneur Nguyễn. Le mandarin comprenait bien l'attrait de cette ville remuante pour quelqu'un d'aussi curieux que l'ami Dinh. Il n'y avait que là qu'on pouvait côtoyer des Européens à la pilosité surabondante et des Javanais sombres comme la laque. Des Malais frisés donnaient le change à des Chinois imberbes, tandis que des Indiens enturbannés discutaient âprement avec des locaux qui se pavanaient torse nu. Les langues s'enchevêtraient allègrement et les négociations se faisaient à l'aide des mains et d'expressions faciales. Immergé dans cet environnement coloré où tout n'était qu'agitation et brouhaha, on avait l'impression de plonger dans un océan brassé par des courants lointains qui finissaient par se mêler en un tourbillon de vie.

Le mandarin leva le nez vers les maisons qui donnaient sur la rivière Thu Bon. Des balustrades masquées de vignes surplombaient la rue bruyante, mais quelquefois il apercevait des cours intérieures, fraîches et isolées, où l'on avait installé un arbre nain et des plantes aux fleurs pourpres légères

comme du papier. Dans cet espace privé, l'air circulait, la lumière tamisée posait une touche dorée sur les dalles de pierre et l'on pouvait siroter des thés aux senteurs de brume. Nul doute que des négociants étrangers y avaient élu résidence, le temps de monter des affaires florissantes, car on se trouvait au cœur de la ville tout en ayant une vue sur la rivière qui allait, un peu plus loin, se jeter dans l'immense mer de Chine.

— Attention ! cria soudain un coolie qui le frôla, ployant sous des corbeilles de noix d'arec.

Le mandarin fit un écart et écrasa par mégarde le pied d'une femme qui passait avec une démarche de crabe, une palanche sur l'épaule. Elle hurla de douleur et laissa échapper un chapelet d'injures.

— Regarde où tu mets les pieds ! Un peu plus et tu renversais ma soupe sucrée ! Tu crois que j'ai envie de rater le marché à cause d'un maladroit de ton espèce ?

Le mandarin bredouilla une excuse tout en retenant l'information essentielle : c'était jour de marché. Il affectionnait particulièrement ces manifestations où on trouvait sans faillir de quoi manger. Il n'avait encore rien pris pour se caler le ventre, et il décida donc d'emboîter le pas à la vieille qui se hâtait vers son lieu de travail. Se tortillant pour garder l'équilibre, elle traversa un pont couvert dont l'arc plein d'élégance enjambait le cours d'eau. De construction relativement récente, il avait une sobriété gracieuse qui tranchait avec le style viêt plutôt surchargé. A chaque bout, un couple de chiens et de singes montait la garde. Au milieu du pont, le mandarin jeta un coup d'œil dans l'eau et y vit des poissons géants évoluer au milieu d'herbes flottantes. De l'autre côté, les maisons cossues avaient l'air excessivement ornées. Des lanternes rouge et or se balançaient devant les portes, rondes comme des citrouilles bardées de vermeil. Il était sans doute arrivé au quartier chinois. Les commerçants de l'Empire Céleste, il le savait, s'étaient installés depuis longtemps dans la région et avaient accumulé des richesses qui allaient de pair avec leur activité.

Les rues tortueuses, encore à l'ombre, exhalaient un parfum d'eau et de jasmin. Le mandarin admira les serpents et les liserons sculptés qui

s'enroulaient autour des colonnes en bois de jacquier devant l'entrée des demeures. Des toits, dont les tuiles convexes et concaves s'emboîtaient parfaitement, protégeaient des portes surmontées de pièces de bois circulaires à l'emblème enlacé du *yin* et du *yang*. Les maisonnées s'éveillaient lentement, car il entendait le bruit de l'eau qu'on éclabousse sur le corps encore endormi et les rires des servantes que les maîtres n'allaient pas tarder à solliciter. Il se plaisait à suivre de loin la commère qui ne savait pas qu'elle lui servait de guide à travers le labyrinthe des venelles.

Enfin, ils débouchèrent sur une place inondée de soleil, où l'on commençait à dresser des auvents pour abriter les étals. Des toiles tendues, blanches et bleues, serties de poussières et tachées par d'anciennes pluies, claquaient gaiement tandis que les gens s'accroupissaient aux emplacements désignés. Un grand gaillard arpentait le marché, la bouche rogue et l'œil perçant. Sa dégaine de caïd était renforcée par des épaules développées et des jarrets musculeux. Un bâton à la main, il vérifiait que l'exposant avait bien réglé son dû pour la place qu'il occupait. Gare à celui qui n'était pas en règle, car un coup sec le surprenait au bas du dos, avant qu'une sapèque ne passe dans la main tendue du chef du marché.

Le mandarin ricana. Les gens qui sévissaient sur les marchés jouaient volontiers de leur autorité, mais c'étaient des truands à qui il fallait graisser la patte pour avoir la paix. D'ailleurs, la petite vieille lui tendait une pièce avec avant de s'installer sous l'auvent, à croupetons, pour attendre le chaland. A côté d'elle, une jeune femme était en train de déballer un grand panier de riz sauté. Mine de rien, la vieille, d'un coup de hanche, s'octroya un large espace et accula sa voisine dans un coin minuscule. Le magistrat s'approcha avec l'air de celui qui hésite à faire son choix.

— Venez, jeune homme ! cajola la marchande, qui avait déjà oublié ses orteils écrasés. Goûtez-moi cette soupe aux algues et au lait de coco ! Personne n'en fait de meilleure par ici !

Le mandarin se frotta pensivement le menton, pendant qu'elle se démenait pour le retenir.

— Pour vous, j'en mettrai une louche de plus, allez !

— Pas la peine, se décida-t-il au bout d'un moment. Je crois que je vais plutôt prendre de ce riz au piment.

Et il s'installa, ostensiblement satisfait, devant sa jolie voisine à qui il fit un grand sourire.

*

Pourvu que les bonzes du monastère de la Tortue Noire n'aient pas fini de manger ! se dit le moine Pensées Inquiètes, en pressant le pas. Qu'ils lui gardent au moins quelques miettes en signe de bienvenue !

Son visage sillonné de rides était ratatiné comme un coing trop mûr dont la peau jaunâtre aurait pris la consistance d'un morceau de cuir. Les paupières agitées par un tressautement anxieux abritaient un regard las où brillait une petite flamme pleine d'angoisse.

Il n'en pouvait plus de se traîner sur cette route sans fin. L'estomac dans les talons, il tâta sa besace vide. Il ne se souvenait pas d'avoir épuisé toutes ses réserves, lui qui était si prévoyant. Est-ce que l'on aurait profité d'un moment d'inattention de sa part pour lui prendre le dernier beignet aux liserons ? Les ailes du nez palpitant d'énervement, il laissa échapper un grognement. Les gens étaient prompts à exploiter sa faiblesse de vieillard. Il promenait un faciès bénin sur un corps chétif, ce qui faisait l'affaire des malotrus et profiteurs de tout poil.

Un bruit dans les fourrés l'effraya soudain. Pensées Inquiètes jeta des coups d'œil apeurés alentour. Ce monde était décidément un nid de cruauté, où les nonnes les plus inoffensives pouvaient s'avérer des prédateurs des plus féroces. Oui, c'était sans doute elle qui lui avait subtilisé le beignet de secours. Elle avait bien une tête à ça, avec ses dents aiguisées toujours à la recherche de quelque chose à grignoter. Maintenant qu'il y pensait, il était sûr d'avoir vu de la bave suinter aux commissures de ses lèvres quand il avait ouvert innocemment son sac pour prendre un peu d'eau. Le renflement moelleux du beignet avait excité les sens de la consœur, il en aurait donné sa tête à couper.

Une colère fugace agita ses traits avant d'être balayée par la peur : un cri, vibrant de fureur, avait retenti sous les frondaisons. La forêt serrait de près le chemin, et il ignorait quels monstres, animaux ou humains, y étaient tapis, n'attendant que son passage pour fondre sur lui. Les singes des jungles avaient des appétits bestiaux qui ne se limitaient pas à la nourriture, avait-il entendu dire. En frissonnant, Pensées Inquiètes resserra autour de sa frêle charpente les plis de son habit. La poussière en avait terni la couleur, alors fasse le Bouddha que ces sauvages poilus ne la prennent pas pour la robe d'une de leurs femelles consentantes !

D'un autre côté, un animal serait moins dangereux qu'un soldat, par exemple. Le dos rond, le bonze accéléra l'allure. Il savait avec quelle délectation ces hommes en uniforme volaient et violentaient tout ce qui bougeait.

Faifo était encore loin ! Quand arriverait-il enfin à bon port ? Avec la nuit qui tombait, il avait intérêt à se dépêcher, sans quoi il serait obligé de se réfugier sous des banians en compagnie d'un régiment de singes jaunes aux goûts ambigus...

*

La taverne de *La lune rose* bénéficiait d'un emplacement de choix. La rivière qui passait sous la terrasse renvoyait les reflets sourds des lanternes de soie que la tenancière avait enfilées sur un fil courant le long de la façade. Faifo s'enorgueillissait de ces lampions tendus d'étoffe qui abritaient des flammes multicolores. Des feux violets frissonnaient derrière un damas aux motifs fleuris, tandis que l'or jaillissait dans une coque en satin couleur de safran. Des plantes grimpantes décoraient la pergola avec leurs feuilles qui papillonnaient dans la brise nocturne. Le service était soigné, sans être ostentatoire, car la clientèle venait pour la discrétion des lieux et la convivialité ouatée de l'atmosphère.

Le soir, en flânant

*Je contemple le monde, l'instant d'un vol d'oiseau.
Ces monts, grands ou petits, les nuages les mesurent.
Ces arbres, souples ou droits, le vent les a jaugés.
Mille automnes ont passé, l'eau garde son visage.
Mille générations ont contemplé la lune,
pareille à elle-même.
On connaît toute chose,
Seul le cœur humain reste insondable.*

Celui qui énonçait ce poème ferma ses yeux fuselés comme une herbe des marécages. Ses joues douces, à peine assombries par le velouté de fossettes, rehaussaient ses lèvres pleines, aussi jolies qu'un bouton de rose.

— *Improvisation* de Nguyễn Trai, murmura le lettré Dinh, captivé par le charme mélancolique de son interlocuteur. Deux cents ans ont passé depuis, mais ses vers gardent toute leur profondeur et toutes leurs interrogations.

— Oui, concéda Monsieur Joli, la mine songeuse. Notre héros, stratège de génie qui épaula le grand Lê Loi contre les Chinois, écrivait comme le vent sur les nuages.

Dinh battit des cils. Son compagnon alliait décidément une beauté fragile à une solide érudition, et il se félicitait de l'avoir rencontré par hasard dans cette taverne posée sur l'eau. L'endroit étant très couru, il ne restait plus qu'une place de libre – à la table de Monsieur Joli, qui sirotait seul un alcool de riz, l'air absorbé. Le lettré dévisagea sa figure intelligente que ne venait point gâter un corps fin et délié. Sa tunique à la coupe sobre révélait un goût esthétique sans reproche, et le lettré se prit à regretter sa propre mise un peu négligée.

— Dites-moi, reprit-il, où avez-vous appris à apprécier l'œuvre de l'immense Nguyễn Trai ?

Monsieur Joli leva vers lui des prunelles liquides où dansaient des étincelles pourprées.

— Je suis moi-même un peu poète à mes heures, vous savez ! Oh, rien de bien intéressant, en vérité. Disons simplement qu'il m'arrive de tracer des

phrases que j'ai rêvées au moyen d'un pinceau grossier !

— Vraiment ! s'extasia Dinh, avec un sourire ravi. J'ignorais que ce port grouillant de marchands et de marins abritait aussi des âmes d'une finesse exemplaire. Je ne m'attendais pas à ce que, si loin de la Capitale, on trouve des connaisseurs de la littérature nationale.

— Thang Long n'est pas la seule ville où l'on ait des lettres, heureusement ! Je dirais même que, grâce à son ouverture vers d'autres mondes, Faifo surpasse la Capitale avec le foisonnement des cultures qui viennent se mêler intimement en ces lieux.

— Se mêler intimement, vous exagérez ! protesta le lettré. Les cultures coexistent ou se côtoient avec indifférence. Tout au plus y a-t-il des échanges hâtifs, voire subreptices, j'imagine.

Le jeune poète le regarda en secouant la tête.

— Vous vous trompez. Les courants divers s'enroulent les uns autour des autres, dans un brassage effréné, qui se termine dans un abîme de jouissance. Intellectuelle, bien sûr.

— Cela va de soi.

Dinh fixa les mains aux attaches délicates et admira les ongles polis, lisses comme des éclats de nacre. Monsieur Joli, tout à son propos, les agitait à la manière d'hirondelles évoluant avant la pluie.

— Ainsi, savez-vous qu'en ce moment même, en Chine, circule un manuscrit qui marie des histoires de mœurs à la satire, avec une forte dose d'érotisme ? C'est un roman plein de fiel, et pourtant d'une richesse inégalée au niveau de la langue, qui relate les aventures sexuelles d'un apothicaire amateur de femmes. Il y est question d'aphrodisiaques et de collections d'instruments qui enchaînent les femmes à l'amant prolifique.

— Sérieusement ? interrompit le lettré. Une telle littérature devrait choquer les confucéens et bouddhistes du Céleste Empire, cependant.

— C'est bien pour cela qu'il n'existe que sous forme de copies à l'heure actuelle.

Intrigué, Dinh se pencha en avant.

— Fascinant. Comment s'appelle ce roman ?

— *Chin P'ing Mei*, ou *Prunier dans le vase d'or*.

Le lettré hocha la tête avec l'air d'un connaisseur. Rien qu'au titre, suggestif et audacieux à la fois, on pouvait présager une prose hardie venant enrichir une histoire riche en rebondissements. C'était le genre de littérature qu'il trouvait excitante à cause de sa témérité.

— La morale y est joyeusement traînée dans la boue ! continua Monsieur Joli. Savez-vous que le titre si imagé se rapporte aux noms des trois femmes du roman ? P'an Chin-lien, Lotus d'or, Li P'ing-erh, Vase, et Ch'un-mei, Prunier au printemps...

Dinh approuva d'un haussement de sourcils.

— Dommage que notre propre littérature soit plutôt retenue, voire entravée, regretta-t-il. Les poèmes épiques relatant des batailles héroïques, où l'homme se transcende par le sacrifice et la mort, voilà notre patrimoine.

— C'est exaltant, mais ce n'est guère émoustillant, c'est cela que vous voulez dire ?

— Précisément ! Les sentiments d'une noblesse altière, faits d'abnégation et de fierté, habitent bien les héros, mais le petit peuple ? Notre littérature dépourvue de saillies et pauvre en soubresauts charnels manque lamentablement de pénétration, force est de le constater.

La bouche pointue, Monsieur Joli objecta :

— Pourtant il reste des vers nostalgiques, empreints de douceur et brodés d'images languissantes, qui font pleurer les femmes sur les nattes de jonc et les hommes à dos de buffle. Notre peuple est friand de ces poèmes tristes à en mourir, qu'il accompagne au son d'une flûte à la pleine lune...

— J'en conviens, ironisa le lettré. Une poésie qui encense piété filiale et fidélité conjugale. Il est plus acceptable de faire réciter aux écoliers des vers policés que des textes cochons.

Il se pencha en avant, la main levée.

— Néanmoins, est-ce que ces poèmes doucereux arrivent à saisir la réalité des sentiments humains ? Il serait vain de nier le côté tortueux de l'homme : son esprit se vante d'être pur, pendant que son corps se tord dans la lascivité. La jalousie, le désir, la licence...

— La tentation, le sexe, la jouissance...

— Voilà les motivations réelles d'un homme en chair et en os !

Les deux compagnons s'abîmèrent dans un silence méditatif. Les flammes des lanternes jouaient sur la surface de l'eau comme des pensées qui passent et repassent.

— Eh bien, reprit le lettré Dinh au bout d'un moment, puisque notre littérature nationale ne contient pas d'œuvre aussi juste que ce fameux *Chin P'ing Mei*, serait-il possible que j'y jette un œil ? La curiosité me titille terriblement, et je m'en voudrais de passer à côté de cette expérience apte à ouvrir l'esprit.

Monsieur Joli eut un battement de cils navré.

— Je suis désolé, car je ne l'ai pas sur moi. Il est resté dans ma chambre, malheureusement.

— Dans votre chambre, répéta Dinh, attristé. Oui, c'est fort contrariant.

— Cependant, enchaîna son jeune compagnon après un moment de réflexion, peut-être pourriez-vous le consulter là-haut ? Je loue justement une petite pièce à Madame Prune, qui tient cette taverne. Il suffit de prendre l'escalier et de tourner à gauche, ma chambre est la troisième sur la droite.

Il se leva et lissa sa tunique d'une blancheur presque virginale.

— Allez-y pendant que je règle notre petite consommation. Je vous y rejoins de suite.

*

Le pas léger, Dinh monta les escaliers. La fumée des lanternes, volutes bleutées presque transparentes, s'élevait comme pour l'accompagner au firmament. Penché sur la balustrade, il considéra les tables en contrebas, où des clients sirotaient un verre d'alcool de chrysanthème, savourant un instant de complicité pour oublier le brouhaha qui s'emparait de la ville pendant la journée. A la lumière tamisée des lampions, on pouvait déguster sereinement des moments de confiance et partager des sujets intimes :

c'était pour cette raison que les gens venaient à la taverne de Madame Prune.

Il n'était pas mécontent d'avoir déniché un esprit intelligent parmi la population somme toute fruste du sud du pays. Monsieur Joli disposait non seulement d'une vaste culture littéraire, mais également des échos des nouveautés qui circulaient hors des frontières du Dai-Viêt. C'était chose singulière car d'après son expérience, ses compatriotes ne s'intéressaient qu'à ce qui se passait devant leur propre perron, aveugles et sourds à toute autre influence, surtout étrangère. Même l'ami Tân, pourtant brillant et plein de ressources, comme le prouvait son classement aux concours triennaux, se cantonnait aux Classiques confucéens qui étaient la clé de voûte de tout le système mandarinal. Avec le recul, Dinh se demanda comment lui-même avait pu arracher un grade pas trop honteux aux concours, malgré sa fantaisie et les mauvaises appréciations des examinateurs.

Il arriva en haut des escaliers et s'engagea dans le couloir de droite, comme l'avait indiqué Monsieur Joli. Oui, assurément, tout cet immobilisme social et intellectuel, qui niait la liberté de l'homme, se reflétait dans la littérature de son pays. Des poèmes à l'eau de rose et des récits grandiloquents, voilà ce qui allait passer à la postérité. En Chine, pays de Confucius, les gens avaient su évoluer. Ou alors, le territoire était trop grand pour être régenté par une pensée unique. C'est pour cela qu'on pouvait y écrire des œuvres libertines, qui se gaussaient des mœurs dépravées tout en les décrivant avec jouissance. Des siècles passeraient, et on se souviendrait du *Chin P'ing Mei* – non seulement en Chine, mais dans le monde entier – alors que les productions édulcorées des Viêts seraient connues d'une infime poignée de gens bien-pensants.

Les portes qui s'alignaient de part et d'autre du couloir étaient faites de bois de *lim*, sombre et solide. La patronne avait apparemment exigé des finitions soignées, comme en témoignaient les poignées travaillées. Même le plancher était bien astiqué, avec çà et là des motifs géométriques pour en

rompre la monotonie. Dinh s'avança vers la troisième porte à gauche et tourna la poignée.

La chambre, spacieuse et aérée, donnait sur la cour. Une grande table en lilas des Indes servait de bureau. Un pinceau et une pierre à encre jouxtaient des liasses de papier. Sans doute était-ce là toute la production poétique de Monsieur Joli. Un abaque avec des boules polies trônait dans un coin, près de la lampe à huile qui répandait une lueur dorée. Un vase de tubéreuses exhalait un parfum entêtant, apte à engendrer des images artistiques d'une indubitable originalité. Aux murs étaient accrochées des peintures dont le sujet était quelque peu apprêté : des paysages de rizières où barbotaient des buffles massifs, ainsi que des fleurs butinées par des oiseaux grassouillets. Seul un tableau détonnait, un gribouillis hardi de couleurs dont on ne reconnaissait pas le sujet. Etonné, Dinh se demanda si Monsieur Joli en était l'auteur.

Dinh chercha une étagère avec des livres, mais n'en trouva pas. Le poète gardait nul doute précieusement sa copie du *Chin P'ing Mei*. Peut-être l'avait-il même dissimulé. Un manuscrit qui circule sous le manteau ne devait pas être laissé à la portée de tous. Ce jeune homme était quelqu'un de prévoyant, malgré son émouvante jeunesse et son apparente innocence. Rares étaient les lettrés à la mine avenante, et si Monsieur Joli devait se rendre à la Capitale, il y avait fort à parier qu'il y rencontrerait beaucoup de succès.

Dinh se gratta la tête, interdit. Où donc était la couche ? Il fit le tour du paravent délicatement ciselé, qui représentait des phénix enlacés au milieu d'un champ de pivouines, mais ne décela que quelques tuniques jetées en vrac sur le montant. Mais il n'eut pas le temps de se poser des questions, car la porte s'ouvrit.

Le lettré s'apprêtait à accueillir son agréable hôte, quand il se figea soudain.

Une femme venait de faire son apparition. La cinquantaine bien amortie, elle portait un chignon assis comme un crapaud sur le sommet de sa tête. Abasourdi, Dinh n'eut que le temps de se tapir derrière le paravent. Que

venait-elle faire chez le poète ? Trop vieille pour être une de ces dames qu'on paie, elle ne possédait pas non plus des traits qui pouvaient se monnayer. Sa poitrine affaissée, même dans de meilleurs jours, n'avait pas de quoi exciter les sens et le fard appliqué à la truelle sur sa figure matoise dissimulait mal l'éclat roué de ses yeux. Pourtant, la dame devait bien gagner sa vie, au vu des bracelets de jade qui encerclaient ses poignets rebondis et des bagues qui scintillaient à ses doigts aussi épais que le manche du pinceau.

L'esprit tourbillonnant, Dinh se réfugia derrière un ample pantalon de soie qui masquait les interstices du paravent. Se pouvait-il que cette femme soit venue chercher le manuscrit scabreux ? Une œuvre interdite devait susciter des convoitises pour ceux qui savaient comment l'écouler. Une voleuse ! Ou alors, une espionne dépêchée par des factions adversaires de la dérive des mœurs ? Effectivement, la femme s'installa au bureau, dos à lui, et se mit à fouiller furieusement dans la liasse de papiers. Pourvu qu'elle ne débusque pas le *Chin P'ing Mei* avant l'arrivée du poète ! Que faire ? La ceinturer et la ligoter pour l'empêcher de poursuivre ses recherches ? L'assommer avec l'abaque ?

Désespéré, Dinh pesait le pour et le contre. Avec son physique peu glorieux, il risquait d'être débordé par la dame plus imposante s'il attaquait de front. Non, mieux valait agir comme un pleutre et la surprendre par derrière. Il s'empara du pantalon flottant, dont les jambes serviraient à étouffer l'espionne pendant qu'il donnerait l'alerte. Il prenait une grande respiration avant de lancer l'assaut quand un bruit étrange le pétrifia.

La femme avait cessé de farfouiller dans les papiers et se tenait agrippée à la table. Penchée en avant, elle cherchait visiblement sa respiration en émettant des râles bizarres. On aurait dit qu'elle tentait d'expulser des serpents de sa gorge tout en essayant de happer de l'air par la bouche. Sidéré, Dinh se rendit compte qu'elle était en train d'étouffer sur place. N'écoutant que son courage, il lâcha le pantalon et se précipita vers la femme qui s'était renversée sur le siège, le visage cramoisi. Le lettré lui donna de petites tapes pour la raviver, mais elle restait immobile,

parfaitement flasque dans le fauteuil. Il approcha la lampe et constata que ses pupilles n'avaient plus de réaction à la lumière. Ça sentait le roussi ! Pris de panique, Dinh ouvrit la porte et appela à l'aide.

Deux serveurs firent irruption dans la pièce, aussitôt suivis par des clients rameutés par les cris.

— Vite, il faut lui donner de l'air ! Ouvrez la fenêtre !

— Desserrez-lui son col, à la patronne !

Un bouton sauta et dévoila un cache-seins couleur chair qui comprimait un poitrail sans grâce.

— Eh bien, ordonna le serveur en chef, qu'on écoute son cœur !

Il y eut un moment de flottement dans la chambre, car les hommes présents ne se sentaient pas particulièrement motivés pour poser l'oreille contre la poitrine molle.

Excédé, le cuisinier intervint de façon musclée, secouant vigoureusement la femme inerte. Comme elle ne bougeait toujours pas, il la coucha sur la table et appliqua des pressions sur son thorax avec des ahanements véhéments. En vain.

C'est alors que l'un des serveurs se souvint.

— Où est-il, le gringalet qui criait à tue-tête tout à l'heure ?

Interloqués, les autres se retournèrent pour le chercher des yeux.

Mais la porte était entrebâillée, et Dinh avait disparu.

— Quelle journée radieuse ! s'exclama le mandarin Tân, frais et dispos après une bonne nuit de sommeil. Rien de tel qu'un soleil éblouissant et une petite brise pour rendre le chemin agréable !

Il avait endossé sa vieille veste poussiéreuse et ne tenait plus en place. L'idée de partir de cet antre de plaisirs lui donnait des ailes.

— Et toi, Dinh, tu m'as l'air un peu fatigué. La soirée d'hier a-t-elle été éprouvante ?

La bouche pâteuse, le lettré haussa les épaules. La lumière du matin lui donnait la migraine, et ses prunelles se contractaient douloureusement chaque fois qu'un éclair jaillissait de l'eau.

— J'ai passé une merveilleuse soirée, répliqua-t-il froidement. J'aurais aimé rester un peu plus longtemps ici. Il me reste tant à découvrir !

Ils déambulaient lentement dans les rues de Faifo, à la recherche d'une gargote où remplir leur ventre avant de se mettre en route. Sur le port, les gens commençaient à s'affairer et déjà les odeurs de nourriture envahissaient le quartier commerçant. Quelques lève-tôt faisaient des génuflexions à l'ombre des sophoras pour assouplir leurs articulations ; d'autres, moins courageux, suivaient des yeux le chargement des navires qui avait repris depuis l'aube. C'était toujours impressionnant d'observer les coolies qui s'échinaient sans relâche, à monter des caisses et des ballots, comme si les cales avaient une capacité infinie. Des paquets oblongs, renfermant sans doute des rouleaux de soie sauvage, suivaient des jarres remplies de mélasse et des paniers contenant des épices. Cardamome, poivre, cannelle, anis étoilé s'entassaient pêle-mêle aux côtés de bois précieux et de cargaisons de thé.

A voir les bateaux tanguer sur les petites vagues, gémissant à mesure que leur structure travaillait, Dinh éprouvait un haut-le-cœur qui lui conférait un teint terreux. Les hommes surchargés qui passaient en courant sur les passerelles instables lui donnaient la nausée. Pour ajouter à son malaise, des passants dépourvus de tact dardaient sur lui des regards furtifs.

— Qu'est-ce qu'ils ont, ces malappris ? renâcla le lettré, les lèvres renversées de mécontentement. Décidément, cette ville serait plus agréable sans ses habitants.

— Ils admirent sûrement ton profil pincé et ta figure pâlotte, riposta le mandarin, jovial. Pour ma part, cet air qui apporte des odeurs du large me revigore tout à fait.

Ils firent quelques pas en direction du marché, abrités par les auvents tendus devant les échoppes. Le mandarin Tân ne pouvait s'empêcher de scruter les balcons dans le secret espoir de revoir une dernière fois la femme mystérieuse de l'autre nuit. Quand ils auraient quitté la région, il y aurait peu de chances qu'il remette un jour les pieds dans ce port.

— Tu as des regrets à partir ? demanda Dinh à qui ce manège n'avait pas échappé.

— Nullement ! Plus vite nous aurons laissé derrière nous cette ville grouillante, plus vite je retrouverai la tranquillité qui me sied. Avec tous ces biens qu'on nous agite sous le nez et tous ces spectacles payants, j'aurais vite fait de dépenser mes dernières sapèques de fonctionnaire.

Dinh renifla bruyamment.

— Dommage que ce fief soit aux mains du traître que tu sais. J'y coulerais bien le reste de ma vie, si ça ne tenait qu'à moi.

Il gratifia d'une grimace un promeneur qui le dévisageait avec insistance.

— Ces provinciaux n'ont vraiment aucun savoir-vivre ! Avec leurs faces lunaires de sudistes bien nourris, ils doivent envier mes traits acérés qui me viennent d'ancêtres raffinés...

Leurs pas les menèrent vers le coin des gargotes, où l'on était en train d'installer les chaises. Non loin d'eux, un homme était en train de placarder une feuille sur un mur ocre. Apparemment, il avait œuvré sur toute la place, car les petites affiches s'agitaient gaiement dans le vent. Des passants s'arrêtaient pour faire des commentaires et repartaient avec des hochements de tête hilares.

— Tiens, ils annoncent peut-être l'arrivée d'une troupe de théâtre, s'enthousiasma Dinh, particulièrement friand de ce genre de spectacles. Si

c'est le cas, nous pourrions ajourner notre départ, qu'en dis-tu ?

— Compte là-dessus ! rétorqua le mandarin Tân, que ces manifestations intéressaient autant qu'un cours de broderie sur soie.

Mais déjà le lettré l'entraînait devant l'affichette qu'il examina non sans ironie.

— Regarde-moi ça, Tân ! Les autorités de la ville promettent une récompense à qui attrapera ce malfaiteur.

Il s'esclaffa, soudain oublieux de sa migraine.

— Franchement, ça, un brigand ? Tu as vu ces épaules maigrichonnes, pour ne pas dire inexistantes ? On dirait que sa tête prolonge directement son corps de garçonnet ! Et ce visage à couper au couteau ! Un nez interminable et une bouche des plus veules ! Il a l'air aussi fort et menaçant qu'un gamin affamé !

Comme le mandarin Tân ne disait mot, la main caressant son menton, Dinh demanda :

— Quoi, tu le reconnais, ce gringalet ?

Mais avant que son ami n'ait eu le temps de répondre, des cris résonnèrent derrière eux, tandis qu'un groupe d'hommes arrivait en courant.

— Oui, je suis certain que c'est lui !

— C'est son portrait tout craché !

— A moi la récompense !

Le lettré se dévissa le cou pour apercevoir le bandit qu'on allait attraper, mais les hommes convergeaient droit sur lui tandis que, déboulant d'une ruelle transversale, des sbires rappliquaient en masse, la matraque en position de frappe.

*

Appuyé contre la grande table jonchée de paperasses, Monsieur Canh contemplait le laisser-aller qui s'était emparé du tribunal. La salle principale, où il se trouvait, était d'un calme plus que suspect. La raison en

sautait aux yeux : les officiers étaient en train de se livrer à leurs jeux de cartes au lieu de servir la justice. Blême dans sa tunique aux motifs de saule, il se demanda comment on pouvait à ce point se moquer de l'administration pour laquelle on était censé travailler. Bien entendu, les traites qui tombaient avec régularité tous les mois n'incitaient pas les hommes à se décarcasser pour mériter leurs appointements. Pire : ils savaient qu'ils auraient toujours de quoi payer les paris les plus stupides qu'ils se faisaient entre collègues. Monsieur Canh regrettait amèrement que son jeune âge le desserve devant les vieux roués qui s'étaient incrustés à vie dans la marche du tribunal. Il n'avait qu'une trentaine d'années, et ce n'étaient pas ses joues lisses qui allaient impressionner les prétendus serviteurs de l'ordre, que des années de paresse avaient confits dans une inertie impossible à vaincre.

Monsieur Canh sursauta quand une salve de rires s'échappa de la Salle des Délibérations, qui aurait mérité le nom de Pièce de Repos, voire de Chambre de Sieste. Nul doute que les hommes se gaussaient des pertes subies par un de leurs collègues à ce jeu ridicule des *nids de crevettes* qui les occupait à plein temps. Ce qu'il faudrait, c'est qu'une unité de forces spéciales – des mercenaires impitoyables, si nécessaire – vienne là-dedans distribuer à droite et à gauche, sans distinction d'âge aucune, des coups de gourdin bien avisés qui ôteraient à cette bande d'oisifs le goût de la fainéantise. Les yeux rêveurs, Monsieur Canh s'imaginait prêt à payer de sa poche une telle intervention, dont le plaisant spectacle justifierait quelques sacrifices.

Las, les seules troupes musclées à sa disposition avaient été dépêchées en ville ce matin même, et au prix de quelles négociations ! Les sbires, qui portaient avec orgueil un attirail de soldat suréquipé, répondaient toujours présents quand il s'agissait de défiler au premier rang pour épater les citadines, mais dès qu'il fallait œuvrer pour le respect de la loi, il fallait aligner quelques sapèques en sus de paroles lénifiantes qui les caressaient dans le sens du poil.

Le jeune homme fit une grimace de mécontentement qui froissa ses traits réguliers d'une finesse presque aristocratique. Sa silhouette aux proportions harmonieuses et aux épaules bien découpées, mise en valeur par une tenue sobre, se découpait contre la fenêtre, un peu voûtée par la tension.

Le front soucieux, Monsieur Canh examinait la feuille qu'il tenait dans les mains. Par un heureux hasard, il était tombé là-dessus en venant au tribunal la veille au matin. Oubliée sur un coin de table avec le macabre colis qui l'accompagnait, elle avait atterri sous sa botte quand il avait fait son entrée dans la salle principale.

— Vous ne savez pas où le mandarin Châu a laissé la clé de l'armoire en bois de sophora ? demanda une voix derrière lui.

Le greffier d'une cinquantaine d'années, qui avait passé la tête par l'entrebâillement de la porte, affichait une mine consternée.

— Aucune idée, dit Monsieur Canh, agréablement surpris par la requête. J'imagine que vous avez besoin de l'ouvrir pour classer les dossiers en souffrance ?

— Pas du tout ! C'est là que sont rangées les boîtes de thé à l'orchidée. Il nous en faut pour accompagner les graines de pastèque que le jeune Quynh vient d'apporter.

Dépité, Monsieur Canh se retint de faire une remarque qui aurait glissé sur le fonctionnaire comme de l'huile sur une poêle chauffée à blanc.

— Eh bien, puisque vous êtes là, dites-moi qui s'est occupé de la plainte concernant cette missive.

— De quoi parlez-vous ? fit l'autre en tendant son cou.

Son interlocuteur agita devant lui la terrifiante lettre qu'il était en train d'examiner. L'autre se gratta le crâne, perplexe.

— Ah, ça ! C'est vrai qu'on l'a reçue hier matin... Une histoire sordide de membres arrivés en pièces détachées.

— Certes, j'avais bien saisi de quoi il retournait. Mais l'investigation a-t-elle été consignée dans le grand registre ?

— Le grand registre ? répéta le fonctionnaire, tel un perroquet, en battant des cils.

— Oui, vous savez bien, le cahier-qui-sert-à-suivre-les-affaires dont vous êtes censés être responsables, vous et vos collègues.

Monsieur Canh fulminait pendant que son associé affichait un faciès dénué d'expression. Était-il possible que de pareils incompetents prétendent servir la justice ?

— Donc, si je comprends bien, personne ne s'est intéressé à cette lettre qui expliquait l'effroyable envoi ?

L'autre mâchonnait une graine de pastèque en tentant de rassembler ses souvenirs.

— Ah, mais on était bien obligés de s'y atteler, puisque deux paysans sont venus signaler la disparition de leurs mères respectives. Justement, il s'agissait des vieilles que mentionnait la lettre...

— Mesdames Jonc et Roseau.

— C'est cela même, résuma le fonctionnaire, une lueur s'allumant faiblement dans les profondeurs vides de son regard.

— Qui a donc commencé l'investigation ? questionna Monsieur Canh avec une patience infinie.

— Mais personne ! Comme je vous l'ai dit, le paquet est arrivé hier seulement ! Les vieilles sont mortes. Où est l'urgence ?

Monsieur Canh se retint de frapper son collaborateur. Pour cacher sa fureur, il se détourna et planta ses ongles dans ses paumes. Placide, l'autre recracha un tégument et se mit à se curer les dents en faisant d'insupportables bruits de succion.

A ce moment, des cris s'élevèrent dans l'entrée tandis qu'un bruit de pas précipités résonnait dans le corridor.

— Mais lâchez-moi ! protesta une voix courroucée. Il y a maldonne ! Vous vous trompez de personne, je vous dis !

— A d'autres ! On va te jeter en geôle, avec les truands de ton espèce !

— Bas les pattes ! Ne t'avise pas de toucher à ma personne avec tes mains moites !

— Hé, pas de manières entre nous ! Tu feras moins le grand seigneur quand tu croupiras sur la paille souillée de nos cachots, va !

Le battant de la porte s'ouvrit violemment et la troupe de sbires fit son apparition, encadrant le prisonnier, un homme maigre et furieux qui se débattait comme un forcené.

— Tenez, Monsieur Canh, voici l'assassin qu'on recherche ! Il a suffi de quelques portraits dans la ville pour que des habitants observateurs le dénoncent !

— Assassin, moi ? s'étonna le prisonnier, le sang se retirant de sa figure. De qui ?

— Fais pas le malin, toi ! cracha le sbire en chef. Tu sais bien que grâce à toi, la mère Prune est passée de vie à trépas. Quand on est intervenus, elle était raide morte sur sa chaise avec son poitrail à l'air. Si ça se trouve, tu l'as aussi violentée !

Monsieur Canh pensa qu'il était temps d'intervenir.

— Lâchez-le ! ordonna-t-il. Vous porterez les accusations en temps voulu, Monsieur Ma.

Il se tourna vers l'homme que les sbires avaient traîné au tribunal. Ses pommettes d'une pâleur extrême soulignaient un regard perçant mais bouleversé. Dans la lutte avec les hommes du tribunal, ses cheveux s'étaient échappés de son bonnet de lettré et retombaient sur ses épaules en longues mèches désordonnées.

— Identifiez-vous ! lui intima-t-il avec autorité. Vous êtes soupçonné d'avoir tué Madame Prune, tenancière de l'auberge de *La lune rose*.

— Je suis le lettré Dinh, marmonna le prisonnier. Mais sur la tête de ma mère, je n'ai jamais commis le crime que vous citez !

— Je me porte garant de son intégrité.

Tous se tournèrent vers celui qui venait de parler. C'était un grand gaillard en veste défraîchie, dont la carrure suscitait une franche envie parmi les sbires qu'il dominait d'une tête. Le front intelligent démentait la mise négligée, et les yeux brillaient de détermination dans un visage tanné par le soleil.

— Et vous êtes ?

— Vas-y, Tân, dis-lui ! s'exclama le lettré Dinh, qui n'avait pas vu son ami suivre la troupe. Mets-leur-en plein la vue !

— Je suis le lettré Tân, énonça l'autre. S'il y a le moindre doute sur l'innocence de mon ami, sachez que je m'emploierai à le lever très vite.

A la mention de son nom, Monsieur Canh pâlit.

— Et comment comptez-vous blanchir le suspect ?

— Je propose mes services au tribunal pour enquêter sur cette affaire de mort inexpiquée, si vous l'acceptez.

Le chef des sbires éclata de rire.

— Tu as beau être lettré, ça ne suffit pas pour rentrer dans les rangs de l'élite qui sert la justice dans ce tribunal dont la réputation n'est plus à faire.

— C'est quelqu'un d'extrêmement perspicace, tiens-le-toi pour dit ! rétorqua le lettré Dinh. Il réfléchit plus vite que tous vos cerveaux attachés ensemble, et il sait lire et écrire, lui !

Monsieur Ma haussa les épaules et s'adressa à Monsieur Canh.

— Le plus simple, c'est de jeter l'assassin en prison en attendant le retour du mandarin Châu, qui le pendra sans autre forme de procès, qu'est-ce que vous en dites ?

L'autre fit la moue devant cette suggestion. Il croisa les bras sur sa poitrine et fit face aux hommes qui dégageaient une forte odeur de sueur.

— Bon, vous pouvez disposer, Messieurs les sbires. Vous avez fait votre travail – de façon irréprochable, je vous l'accorde. Maintenant il m'appartient, en tant que responsable du tribunal en l'absence du mandarin Châu, de décider de la marche à suivre.

Non sans dépit, les sbires se retirèrent en faisant tournoyer leur trique.

Demeuré seul avec l'accusé et son compagnon, Monsieur Canh s'inclina.

— Désolé de vous avoir fait subir les inanités des sbires. Ils n'ont pas été recrutés pour la taille de leurs méninges.

— Ni pour la grâce de leurs manières, ajouta le lettré Dinh en rajustant son col.

Son ami enchaîna :

— Alors, que pensez-vous de ma proposition ? Je suis prêt à travailler sans solde pour élucider cette affaire.

— C'est dire s'il est certain de mon innocence ! intervint Dinh, le doigt levé.

Monsieur Canh toussota, visiblement gêné.

— J'apprécie énormément votre offre car, pour être honnête, ce tribunal est une vaste plaisanterie gérée par des bouffons en uniforme. Je crains que la vérité ne soit jetée aux oubliettes si l'enquête est confiée à un membre de l'administration. Vous êtes peut-être le meurtrier de Madame Prune, Lettré Dinh, mais il me faut des preuves de votre crime, et non une simple dénonciation. Si je les laisse faire, la mort de la tenancière ne sera toujours pas élucidée dans une centaine d'années, et vous serez de toute façon exécuté au retour du mandarin Châu, qui ne s'embarrasse pas d'investigations ni de procès.

Il soupira, avant de reprendre :

— Cependant, je ne suis qu'adjoint en charge des affaires pendant le voyage du mandarin...

— Laissez-moi au moins le temps de travailler là-dessus tant qu'il sera ailleurs ! insista l'ami du lettré Dinh. Je dispose de combien de temps ?

A l'évidence, Monsieur Canh hésitait.

— Vous avez cinq jours avant que le mandarin Châu ne reprenne les choses en main au tribunal.

— Cinq jours ! Ça me va ! Je commence de suite !

Le lettré Dinh glissa un regard intrigué vers le jeune adjoint qui étudiait avec intérêt son ami.

— Je suis le premier à vous être redevable, Monsieur Canh, mais j'aimerais bien savoir pourquoi vous acceptez aussi facilement la proposition du lettré Tân.

L'autre s'inclina gravement et répondit :

— Parce que c'est le lettré Tân qui, l'autre nuit, a sauvé ma femme des griffes de malandrins chinois.

*

Encadré par deux sbires, le lettré Dinh avançait de mauvaise grâce dans les couloirs du tribunal. Jamais de sa vie il n'avait subi un tel camouflet. Un cochon, sanglé dans sa couenne, qu'on menait au marché était mieux traité que lui. Pour le presser, l'un des gardes lui avait flatté le mollet avec son bâton, y imprimant une marque cuisante qui le lancinait furieusement. Le chef des sbires, qui avait tenu à s'occuper de lui personnellement, les conduisait d'un pas allègre vers la prison souterraine.

— Allez, du nerf ! On ne lambine pas dans les locaux où de respectables fonctionnaires s'échinent au travail ! Ta place est aux côtés des voleurs de poules et violeurs de femmes.

Dinh allait répondre à l'affront quand il aperçut une silhouette connue qui se dirigeait vers eux.

— Monsieur Joli ! s'écria-t-il en reconnaissant le jeune homme qui arrivait, la démarche sautillante et le sourire aux lèvres. Qu'est-ce que vous faites dans cet endroit sordide ?

L'autre sursauta, tiré de sa rêverie. Sa figure blanchit soudain et il mit précipitamment la main dans sa poche. Pas assez vite, cependant, pour escamoter la ligature de sapèques que Dinh remarqua non sans un pincement au cœur.

— Traître ! laissa tomber le lettré, dégoûté. Vous auriez pu dresser un portrait plus réaliste de ma personne. Les lèvres étaient trop minces et les épaules trop étroites ! Aucun sens de l'observation !

La bouche hautaine, il suivit les sbires qui raclaient leur gourdin contre le mur en descendant joyeusement les marches vers les cellules. Situés au-dessous du tribunal, les quartiers des prisonniers étaient pratiquement privés de lumière, mais bénéficiaient d'une fraîcheur humide qui faisait prospérer des moisissures verdâtres d'une éclatante vigueur. A cause de la proximité du fleuve, une odeur d'eau filtrait à travers les parois et faisait rêver à un monde libre que les prisonniers n'étaient pas près de retrouver.

— Nous y voilà ! annonça Monsieur Ma avec grandiloquence. C'est petit, mais douillet. Fais comme chez toi !

Il donna une grande tape dans le dos du lettré et partit d'un rire enjoué.

— Profite bien de la vie avant que le mandarin Châu ne vienne te la prendre !

Dinh atterrit à genoux dans une geôle sombre, fermée par une rangée de barreaux. Il se retourna pour fixer le chef des sbires.

— Rappelle-toi qu'il me faut des vêtements propres et une nourriture pas trop épicée, sinon je me plaindrai à ton supérieur.

Il haïssait ces individus au cou épais et au cerveau atrophié, qui tenaient plus du taureau que de l'homme. Il aurait dû écouter l'ami Tân et déguerpir au plus vite de ce maudit port sudiste dont la population était constituée de délateurs et de coupe-jarrets. Pourquoi était-il allé se fourrer dans cette situation impossible ? A cause d'une petite crapule au regard de velours, il était maintenant accusé du meurtre d'une femme qu'il n'avait jamais vue auparavant ! Le mandarin Tân avait beau prendre les affaires en main, il fallait une confiance inouïe pour garder l'espoir d'être innocenté avant le retour de l'abominable responsable du tribunal. Aux dires de ses subalternes, ce dernier avait la justice leste, voire expéditive. Dinh sentit une sueur malsaine ruisseler dans son dos. Il était trop jeune pour mourir ! Tant de talent gâché ! Et l'humanité qui allait être privée d'un lettré sémillant et plein de promesses !

— Alors, ce sera quoi pour vous ? Décapitation ou écartèlement ? Quelquefois le mandarin Châu pousse la clémence jusqu'à autoriser la pendaison, mais il ne faut pas trop compter là-dessus.

Le lettré se retourna brusquement. Tapi dans l'ombre de la geôle, un autre prisonnier mâchouillait un brin de paille en l'examinant avec curiosité. Il portait une tunique de coupe élégante, mais maculée par un séjour assez long dans l'humidité ambiante. D'une quarantaine d'années, il ressemblait à une fouine à qui on aurait collé une moustache et des yeux inquisiteurs qui ne cessaient de tourner dans leurs orbites.

— Pour moi, ce sera bientôt la liberté, renifla Dinh. Je suis innocent du crime dont on m'accuse.

— Qui est ?

— Meurtre d'une femme.

L'autre siffla entre ses dents.

— Ah, bien. Les peines que j'ai citées, c'était pour des chapardeurs de fruits et des lapideurs de chiens. Mais les meurtriers seraient plutôt écorchés vifs avant d'être brûlés à petit feu. A moins qu'ils ne soient ébouillantés après une flagellation collective. C'est selon.

Le lettré refoula une vague de panique.

— Et vous, quelles joyeusetés vous attendent ?

— Oh moi, je crois qu'ils se contentent de me garder ici pour informer les nouveaux arrivants de leur sort.

— Votre délit étant...

Son interlocuteur se racla la gorge.

— J'écris des pamphlets.

— Ils sont si mauvais que ça ? demanda Dinh.

— Il paraît que certaines personnes en prennent ombrage. Mais c'est parce que mes écrits dévoilent une vérité qu'elles préfèrent taire.

Dinh dévisagea la fouine à moustache, intrigué.

— Les sujets que vous abordez sont d'ordre politique ou religieux ?

— Disons que je traite de sujets de société, résuma l'autre, évasif. Des questions d'ordre social, si vous préférez.

Mais, titillé, le lettré voulait en savoir plus.

— Une diatribe contre le confucianisme ? C'est un système exécrationnel qui mérite d'être démantelé.

Las d'être harcelé, l'autre finit par cracher le morceau.

— Non, pas exactement. Mon dernier texte décrivait comment Madame Rose avait trompé son vieux mari avec le garçon d'écurie, dont l'anatomie n'avait rien à envier aux bêtes qu'il soignait. Le précédent énumérait avec minutie les obsessions charnelles de Monsieur Khiêm, marchand d'épices.

— Je vois. Sans doute ces productions littéraires étaient-elles envoyées aux principaux intéressés ?

— Bien évidemment.

— Moyennant sapèques sonnantes et trébuchantes pour en limiter la distribution ?

— Cela va de soi.

Le lettré conclut d'une voix blanche :

— Du chantage, en somme.

— C'est un vilain mot employé par mes détracteurs, qui me meurtrit particulièrement, reconnut la fouine.

A ce moment, un sbire apparut dans l'escalier et les héla avec bonhomie.

— Alors, tu l'as mis au parfum, Postillon Fétide ? Il connaît maintenant toute la panoplie des supplices qu'on offre à nos hôtes ?

Il se tourna vers Dinh et lui fit un clin d'œil.

— Tiens, une visite pour toi, l'assassin ! C'est ton ami qui vient voir comme tu es bien installé chez nous.

Il s'effaça pour céder le passage au mandarin Tân, voûté pour descendre dans le boyau. Celui-ci contempla pensivement la cellule que Dinh partageait avec un compagnon. Deux nattes en jonc déroulées à même le sol présageaient des nuits humides. Il n'y avait rien d'autre dans la pièce, à part un seau et un baquet d'eau claire, sans doute pour permettre aux prisonniers de se laver. D'ailleurs, quoique exiguë, la pièce était propre et dépourvue des remugles habituels qui soulevaient le cœur.

— Eh bien, voilà ton vœu exaucé à présent, dit-il à Dinh. Des jours supplémentaires dans cet agréable port de Faifo, comme tu le souhaitais.

— Oh, ça va ! riposta Dinh, maussade. Je n'en demandais pas tant.

— Alors, raconte-moi tes frasques d'hier soir. Qu'est-ce que tu m'as encore caché, que je devrais savoir pour tenter de t'aider ?

Le mandarin Tân s'assit sur un tabouret qui se trouvait devant la cellule et allongea ses jambes, prêt à entendre toutes les turpitudes nocturnes de son ami.

— Quoi, que veux-tu savoir ? J'ai passé une excellente soirée à parler littérature avec un soi-disant poète qui prétendait posséder un manuscrit chinois d'une grande valeur intellectuelle. Ma curiosité fortement excitée, j'ai demandé à y jeter un œil. Malheureusement, cet écrivain d'opérette ne l'avait pas sur lui.

— Tiens donc ! s'exclama le mandarin Tân, mimant un effarement qu'il était loin de ressentir.

Dinh se gratta nerveusement la tête.

— Eh non ! Le précieux manuscrit était remisé dans sa chambre, qui se trouvait justement à l'étage de l'auberge de *La lune rose*, où nous étions en train de boire du thé.

Son compagnon leva des sourcils exaspérés.

— Et tu t'y es rendu, la bouche en cœur ?

— Forcément ! L'idée de passer à côté d'un écrit qui fait scandale en Chine ne m'a même pas effleuré l'esprit. Je suis monté dans la chambre, en attendant que Monsieur Joli règle les consommations.

— Il n'avait pas assez d'argent sur lui, alors tu es revenu sur tes pas pour tuer la tenancière ? proposa ironiquement le mandarin.

— Ce serait trop simple, fit Dinh. Non, en fait, j'ai dû me tromper de chambre et je me suis retrouvé dans le bureau de la patronne. Celle-ci, qui est arrivée peu après, s'est étouffée toute seule à son bureau.

Le mandarin se pencha en avant, l'étonnement se lisant sur son visage.

— Toute seule ? Elle a avalé son thé de travers ? Ou mangé un trop gros morceau de gâteau ?

— Non, elle n'a rien consommé dans le bureau. C'est ça qui est étrange. Elle s'est assise, puis elle a commencé à grogner comme une truie qu'on égorge. Quand je suis arrivé à ses côtés, elle était déjà inconsciente.

Dinh grinça des dents.

— Je me suis éclipsé après avoir donné l'alerte, mais l'écrivain a mis les sbires sur mes traces en établissant un signalement grotesque qui lui a rapporté une somme rondelette.

— C'est donc la vieille Madame Prune que vous avez assassinée ?

C'était Postillon Fétide qui venait de parler, en laissant courir un doigt sur sa moustache.

— C'est Madame Prune qui est morte, rectifia le lettré. Et si vous avez suivi l'échange, vous aurez compris qu'elle est morte sans mon aide.

— Comme vous voulez, reprit l'autre, que la précision n'avait pas l'air d'émouvoir. N'empêche que c'est une surprise d'apprendre qu'elle n'est plus de ce monde, cette brave magouilleuse.

— Magouilleuse ? Comment donc ? demanda le mandarin, intéressé par les propos du délateur né.

— Tout le monde sait que la mère Prune était une commerçante zélée dont le sens des affaires était plus développé que la probité. *La lune rose* était une récente acquisition : cela fait juste un an qu'elle a ouvert l'auberge avec vue imprenable sur le fleuve.

Il afficha une mine de connaisseur.

— C'est un endroit très couru pour des rendez-vous en tous genres. On y vient pour conclure des marchés ou pour discuter art et poésie. En tout cas, l'argent qui rentrait ne faisait pas des petits dans la caisse : il passait directement dans les mains avides du fils de la dame. Dommage pour elle que son rejeton ait délaissé ses études pour les tables de jeu.

*

Penché sur la liste des employés du tribunal, Monsieur Canh tentait d'assigner des noms aux différentes affaires ouvertes depuis quelque temps, et qui n'avaient toujours pas trouvé de conclusion. Le vol des sous-vêtements en soie de Monsieur Ly était encore irrésolu, ainsi que l'enlèvement des canards de Madame Bo. La plainte de Monsieur Cho concernant l'envoûtement de sa femme par le marchand de fards était restée aussi en suspens, tout comme le cas de querelle de voisinage qui avait fait douze blessés. Apparemment, les officiers du tribunal se contentaient de consigner les affaires et de les enterrer sous un fatras de paperasses avant de

se livrer à leurs distractions préférées. Il était grand temps de changer ce comportement scandaleux.

— Il paraît qu'on vient d'arrêter l'immonde assassin de ma mère ! s'écria une voix rogue. Tu l'as fait découper en petits morceaux avant de le jeter aux cochons ?

Monsieur Canh leva la tête. Il réprima une moue de lassitude en apercevant le visage séduisant mais colérique de son visiteur. Vêtu de blanc en signe de deuil, celui-ci portait néanmoins une veste taillée avec élégance qui ne gâchait pas la musculature avantageuse dont il était fort conscient. C'était bien le moment ! Il avait assez vu ce fils gâté qui venait réclamer vengeance, alors qu'il avait largement profité de sa génitrice de son vivant.

— Effectivement, nous avons mis sous les verrous un suspect, mais il reste encore à le juger avant de décider s'il est coupable.

— Le juger ? demanda Monsieur Phi, la mâchoire tombant d'effarement. Depuis quand s'embarrasse-t-on de juger les gens dans ce tribunal ?

— Depuis que j'en suis responsable, en l'absence du mandarin Châu, répliqua Monsieur Canh avec fermeté.

Son interlocuteur vint s'appuyer contre la table, comme pour le dominer.

— Tu ne sais pas ce que c'est que de perdre sa mère dans de pareilles circonstances ! Elle était tout pour moi ! Elle n'avait que des qualités, elle prenait des initiatives de génie et avait encore des projets plein la tête. Et la voilà brutalement fauchée dans l'automne de sa vie ! C'est insupportable ! Et je ne peux même pas lui offrir des funérailles convenables !

— Tu sais bien qu'on doit attendre le retour du mandarin Châu pour pouvoir s'occuper du corps. Il ordonnera peut-être une autopsie – c'est une décision que je n'ai pas l'autorité de prendre. Pour l'heure, elle repose dans une salle froide, où elle ne sera pas dérangée.

— Espèce de bureaucrate sans audace, tu ne vois pas que ça me crève le cœur de la voir dans cette pièce humide, sans personne pour lui rendre les respects qui lui sont dus ?

Monsieur Canh battit des cils devant un tel déballage de sentiments insincères. Nul n'ignorait que Monsieur Phi aimait sa mère surtout pour les

sapèques qu'elle lui prodiguait.

— Figure-toi que tu n'es pas le seul fils orphelin qui vient demander justice ! En ce moment même, deux paysans sont en train de pleurer la mort de leurs mères. Et je t'avouerai qu'elles ont subi un sort pire que Madame Prune !

Il darda un regard exaspéré sur Monsieur Phi qui affichait une expression hautaine.

— Oui ! Dis-toi que ta mère n'a pas connu l'ignominie d'une mutilation posthume, alors que les deux pauvres femmes ont été débitées comme de vulgaires bêtes, dont on aurait dispersé les membres aux quatre vents !

L'autre renifla sans montrer de compassion.

— Et alors ? Ce ne sont que des paysannes ! Elles ont dû en découper, des canes, pour nourrir la famille, et aujourd'hui, c'est leur tour. C'est triste pour elles, mais je n'y peux rien.

— Comment donc ? Tu ne sais pas que la pire des choses est de mourir privé d'intégrité corporelle ? Leurs âmes vont errer sans sépulture décente, et elles seront vouées au tourment éternel.

Monsieur Phi fit un geste de la main qui signifiait clairement son désintérêt.

— Et tu as arrêté leur meurtrier ?

— Pas encore, mais je vais lancer les sbires à ses trousses, tu peux en être certain. Un crime aussi horrible ne peut rester impuni.

— Fais comme tu veux, puisque tu es promu chef pendant un court laps de temps. Mais je te signale que tu as des priorités.

Il croisa les bras sur sa poitrine en martelant ses mots.

— C'est bien beau de vouloir servir la justice, mais n'oublie pas que les liens de sang sont plus importants que tout.

Les yeux rivés sur le responsable du tribunal, Monsieur Phi asséna un coup sur la table, le poing fermé.

— Au cas où tu l'aurais oublié, cousin, Madame Prune était ta tante !

— Il n’y a pas de temps à perdre, vous devez vous prémunir contre les velléités commerciales des producteurs du Sud ! Si vous n’y prenez pas garde, vous serez bientôt évincés par les marchands de Malacca. Depuis longtemps, ces Malais contrôlent les échanges de poivre, de cire d’abeille et de benjoin avec l’Est de Sumatra. Ils gèrent le transit de l’or, du camphre et des textiles entre la péninsule malaise et Java. Ils chapeautent également le transport de la muscade et des pierres précieuses vers Bornéo. Mais leur influence rayonne aussi vers les Indes, la Perse, le Siam. Il suffit que vous lâchiez du lest pour qu’ils vous passent sur le corps !

Celui qui parlait à l’assemblée des chefs de guilde était un homme d’une soixantaine d’années, au corps sec et à la barbe blanche savamment taillée. Il déployait sa silhouette longiligne devant un parterre d’une trentaine de personnes, toutes habillées de tuniques de soie de la meilleure facture.

La réunion se déroulait dans la maison du clan des Yuan, des marchands chinois du Fu-chien établis à Faifo depuis quelques générations. Sur le mur nord de la vaste salle courait une fresque représentant Thiên Hau, une divinité originaire de cette région de Chine, une lampe à la main pour guider les navires à travers les flots démontés. Des colonnes peintes s’élevaient pour rejoindre la poutre faîtière où rampaient des serpents de mer sculptés. Derrière l’orateur, des panneaux muraux dépeignaient des scènes maritimes qui retraçaient l’arrivée de cette famille sur le sol du Dai-Viêt.

— Je vous en conjure, mes amis, ne prenez pas à la légère la menace que représente Malacca, forte d’une longue expérience d’échanges avec les Occidentaux !

Il se pencha vers l’auditoire tenu en haleine, qu’effrayaient ces échanges commerciaux qui se faisaient pratiquement à leur porte, sans qu’ils y aient part.

— Vous n’êtes pas sans savoir qu’il y a une centaine d’années, les Portugais ont pris possession de cette cité stratégique, placée dans le détroit

qui porte son nom, et qu'ils contrôlent aujourd'hui le passage des biens vers Goa et Zanzibar.

Ces noms étrangers, nimbés du parfum indien et de l'énigme africaine, résonnaient mystérieusement sous la voûte, comme si les serpents marins s'étaient mis en mouvement et entraînaient sur leur dos tous ces chefs de guilde, un moment portés par les vagues de la mer de Chine et les courants de la mer d'Andaman. L'imagination débridée, ils voyaient surgir des flots des cités miroitantes sentant la cardamome et le girofle, truffées de mines d'or et de pierres précieuses.

— Mais nous ne commerçons pas beaucoup avec ces pays lointains, protesta Monsieur Duy, chef des producteurs de bois rares. En quoi ce trafic nous concernerait, Monsieur Tho ?

Monsieur Tho, l'orateur, interrompu dans son discours par cette question opportune, reprit immédiatement la parole.

— Effectivement, c'est une bonne remarque, déclara-t-il en lissant sa belle barbe blanche.

Monsieur Duy, les narines dilatées de fierté d'avoir été ainsi jugé par le meneur de jeu, pivota imperceptiblement la tête afin que tous puissent admirer son profil intelligent.

— Cependant, poursuivit Monsieur Tho, vous ne pouvez ignorer que les Portugais ont établi d'autres comptoirs dans cette partie du monde... Je veux parler de Macao et de Nagasaki.

Un vent glacial balaya soudain la salle pétrifiée.

— Or, la Chine et le Japon sont des pays friands de nos marchandises, si je ne m'abuse. Où vont nos soieries ? Qui achète notre production de bois d'aigle ? Le gingembre, l'anis, le styrax : voilà ce qui les intéresse chez nous, n'est-ce pas ?

Les chefs de guilde hochèrent la tête de concert.

— Vous voulez dire que les marchands de Malacca, grâce aux Portugais, pourraient étendre leur emprise jusqu'au Nord de l'Asie ? demanda Monsieur Bon, de la guilde des potiers.

— C'est exactement cela ! Imaginez que vos bols décorés soient supplantés par la céramique de Sukhothai. Les Siamois, très présents à Malacca, seraient fort capables de faire pression pour introduire leurs produits dans la boucle commerciale qui va vers le nord. Vous me suivez ?

Il y eut un moment de silence, chacun pesant les conséquences de nouveaux intrus dans les circuits existants. Cela représentait un danger indiscutable, car si les producteurs locaux n'arrivaient plus à écouler leurs stocks vers les pays importateurs, les échanges seraient en chute libre et Faifo, en tant que port, verrait son activité péricliter.

La mine grave, les chefs de guilde se grattaient qui le menton, qui le pied, en essayant de récapituler la situation. Mais Monsieur Tho n'avait pas fini de les inquiéter.

— Je vous parlais donc de l'enclave portugaise dans la péninsule malaise. Cependant, sachez qu'il y a quelques années, les Hollandais sont entrés en lice et ont tenté de ravir Malacca aux Portugais. Ils n'ont pas réussi. En revanche, ils ont installé un comptoir sur l'île de Java et sont en train de s'étendre un peu partout dans l'archipel, parvenant jusqu'aux Moluques.

Monsieur Duy, qui voulait revenir sur le devant de la scène, objecta :

— Peut-être que les Hollandais se sont bien implantés dans les îles des Célèbes, mais à Faifo, ils ne sont guère nombreux. Pourquoi aurions-nous peur d'eux ?

Le chef des producteurs de bois entendit avec satisfaction une rumeur qui prouvait l'adhésion de ses pairs à son interrogation et se tapa la cuisse d'un air pénétré.

Monsieur Tho, qui n'attendait pas une si bonne résistance de la part de ces confréries professionnelles, se pencha en avant, les prunelles de braise.

— Vous n'avez pas tort, Monsieur Duy. Nous ne comptons pas beaucoup de Hollandais dans notre port. Cependant, je peux vous assurer qu'ils fourmillent dans le nord du pays, car l'Empereur Lê et le seigneur Trinh s'entendent mieux avec eux qu'avec les Portugais.

— Vous voulez dire que les Lusitaniens ont la faveur de notre honorable seigneur Nguyễn ? voulut savoir Monsieur Sau, chef de la guilde des

tisserands.

L'orateur croisa les bras et fit face à son interlocuteur qui balançait négligemment son soulier où tressautaient des perles multicolores.

— C'est cela même, convint Monsieur Tho. Pourtant, il y a un autre facteur qui montre qu'il faut prendre en considération ces Européens.

Pour s'assurer de toute l'attention de son auditoire, Monsieur Tho fit une petite pause. Quand tous les yeux furent rivés sur sa personne, il laissa tomber :

— Les Hollandais vont représenter un poids non négligeable dans les flux commerciaux, parce qu'ils viennent de fonder la Compagnie réunie des Indes orientales, qui gérera les échanges de la région. Je vous prédis que cette compagnie gagnera en importance dans les années à venir, et qu'il faut la prendre en compte dès aujourd'hui.

Son regard aigu sous des sourcils de neige passa sur l'assistance pour marquer ses mots. Chacun réfléchit intensément, ingérant cette nouvelle donne pour tenter d'en cerner la portée dans son propre champ d'activité. Ce qui était clair, c'est que dans les eaux territoriales allaient croiser de nouveaux vaisseaux qui transporteraient des cargaisons venues de contrées lointaines, une concurrence évidente pour la production locale.

Au bout d'un moment, Monsieur Duy revint à la charge, les lèvres plissées de défiance.

— Alors, face à cette conjoncture préoccupante, que nous suggérez-vous ?

C'était à ce point précis que conduisait tout l'argumentaire de Monsieur Tho. Les fils qu'il avait tissés autour de la situation économique et géographique venaient se nouer là – dans cette interrogation émise par le chef des producteurs de bois.

— Ce que je préconise, énonça Monsieur Tho avec une lenteur calculée, c'est que vous vous prémunissiez contre une invasion de votre marché. Il y a plusieurs acteurs en jeu : aux côtés des Portugais et des Hollandais, acheteurs pour leurs pays et convoyeurs de marchandises, on trouve les importateurs chinois et japonais, qui représentent nos principaux clients. Il

suffit de les mettre de notre côté, pour que les uns augmentent un peu les frais de transport pour les Malais, et que les autres affichent une préférence pour nos biens.

Il scruta la salle avant d'asséner la conclusion qui s'imposait d'elle-même.

— Pour ce faire, il faut réunir des fonds qui serviront à – comment dire ? – influencer favorablement les intéressés et amadouer les rétifs. Je vous propose mes services pour gérer cette somme. N'étant pas associé à une guilde quelconque, je ne favoriserai pas un secteur particulier. En tant que général à la retraite, je dispose de contacts stratégiques qui me permettront d'approcher directement les Portugais et les Bataves, ainsi que les Chinois. Et pour finir, dois-je vous rappeler que par ma belle-famille, j'ai une vision précise des commanditaires japonais qui influent tant sur les importations ?

Il inclina gravement la tête, ravi de constater que l'assistance accueillait assez positivement cette proposition. Néanmoins, il restait un point primordial à régler.

— Votre plan me semble astucieux, concéda Monsieur Bon qui avait vraisemblablement graissé quelques pattes dans son existence. Mais nous nous demandons tous à combien se monteraient les cotisations pour ce fameux fonds.

Un silence se fit, tandis que Monsieur Tho se caressait la barbe.

— A la louche, mes amis, je dirais que chaque guilde devrait donner trois lingots d'or pour commencer.

Un brouhaha s'éleva, chacun discutant avec son voisin sur la somme à payer.

— Trois lingots, c'est beaucoup ! gémit Monsieur Duy. Pensez-vous que ce soit vraiment nécessaire ?

— C'est à ce prix que nous maintiendrons notre position sur le marché, assura le général. Ce ne sont pas quelques ligatures de sapèques qui vont satisfaire nos interlocuteurs, vous pouvez me croire.

Mais l'exportateur de bois lâchait moins facilement des lingots d'or que des contestations fougueuses.

— Sommes-nous si mal placés que ça dans la boucle des échanges ? Si nos marchandises sont véritablement de qualité, peut-être que nous pourrions nous passer d'un tel fonds.

Monsieur Tho lui décocha un regard de glace.

— Comme vous voulez. Mais à votre place, je me méfieraient de la concurrence des Malais. Ma belle-famille me disait justement l'autre jour qu'au Japon, le bois de calambac viêt était en passe de se faire détrôner par celui de Malacca. Je pense que, livré à lui-même, le gros acheteur japonais se laissera plutôt tenter par la production malaise. Avec un petit encouragement pécuniaire, en revanche, il verrait sans doute d'un autre œil le bois que gère votre guilde...

Il agita ses mains veinées qui avaient livré quelques batailles en leur temps.

— Mais bien sûr, je peux aussi me tromper.

Ebranlé par un argument qui lui parlait tout particulièrement, Monsieur Duy s'était affaissé sur sa chaise, tandis qu'autour de lui, ses pairs se demandaient déjà comment convaincre leur guilde de cracher la cotisation qui allait leur assurer la tranquillité d'esprit tout en endiguant la menace étrangère.

*

Dans la salle principale du tribunal, le mandarin Tân se trouvait confronté à la pire humiliation de sa vie : endosser un costume de fonctionnaire d'une province du Sud. Rouge de honte, il enfilait l'uniforme gris qui le serrait aux entournures, en maudissant l'ami Dinh dont la conduite inconséquente les avait fourrés dans un pétrin inextricable. Il aurait mieux fait de le pousser hors de cette ville de malheur avant qu'il ne se mette dans la tête d'en découvrir toutes les joies. Le mandarin s'en voulait amèrement pour sa faiblesse. Il était pourtant armé contre les jérémiades de

son ami qui ne savait résister ni aux flamboiements de la nuit, ni aux lueurs ensorcelantes des belles étoffes. Chaque équipée qu'ils faisaient ensemble était ponctuée de plaintes sans fin sur la rudesse du chemin, la mauvaise volonté de la monture et le peu d'apparat dont ils s'entouraient. Il n'y avait rien de nouveau. Pourtant, il avait cédé pour Faifo, donnant du mou à celui qu'il aurait fallu tenir enchaîné à sa jeune jument. Et voilà le résultat.

Le mandarin Tân étouffa un juron. Le lettré fantasque était allé dans des endroits innommables se faire accuser du meurtre d'une vieille tenancière. Il ne leur manquait plus que ça ! Et alors qu'ils auraient dû galoper vers le Nord, cheveux au vent et l'esprit léger, ils se trouvaient immobilisés dans un port malfamé, sous la coupe de leur ennemi juré, le seigneur Nguyễn. Il grinça des dents. En portant cette veste maudite, il déclarait servir la justice au nom de l'ignoble personnage, lui, mandarin impérial fidèle à l'Empereur ! Jusqu'où n'allait pas l'amitié...

— Tiens, une nouvelle recrue ! Tu devrais demander une veste plus large. Celle-là va craquer dès que tu étendras le bras.

Le mandarin se retourna. Un sbire aux joues ourlées d'un fin duvet l'étudiait avec une moue dubitative.

— C'est la veste la plus grande que j'aie pu trouver. Apparemment, il y a une taille réglementaire pour travailler dans ce tribunal.

— Et ce ne sont pas les tâches administratives qui développent la musculature, je peux te le certifier.

Comme le magistrat le dévisageait en silence, il expliqua :

— Oui, on passe notre temps à jouer aux cartes, alors les biceps sont rarement sollicités. Par chance, les pantalons sont amples, parce qu'il faut se tenir accroupi toute la journée.

Le jeune homme inclina la tête, un sourire franc illuminant sa frimousse.

— Moi, c'est Quynh, et toi ?

— Je suis Tân, fit le mandarin. Monsieur Canh vient de m'embaucher pour travailler sur le meurtre de Madame Prune.

— Ah oui, celle qui s'est fait sauvagement assassiner par le prisonnier qu'on vient d'amener.

— Celle-là même.

— On m’a dit qu’elle avait été égorgée, puis étripée. D’aucuns assurent qu’il l’a violentée après coup. C’est un vrai malade, ce meurtrier !

Le mandarin leva promptement une main en signe de dénégation.

— Hé là ! Il ne faut pas croire tout ce qu’on dit ! Non, la victime a péri étouffée et on ne sait pas encore comment. C’est cela que je dois élucider, justement.

Il désigna du menton la boîte que portait le jeune employé sous son bras.

— Qu’est-ce que c’est que ça ? Ta gamelle pour midi ?

— Le démon de la gourmandise m’en préserve ! répliqua le sbire Quynh, l’air dégoûté. J’ai perdu au jeu des *nids de crevettes*, et voilà mon gage.

Alliant le geste aux propos, il enleva d’un mouvement théâtral le couvercle et le mandarin Tân, qui s’était penché en avant, chatouillé par la curiosité, fit un bond en arrière.

— Par mes aïeux ! cria-t-il, livide malgré lui.

— Tu ne crois pas si bien dire : ce sont bien la main et le pied de deux vieilles qui viennent de se faire manger.

— Se faire manger ?

Le magistrat n’en croyait pas ses oreilles.

— C’est arrivé hier, voilà pourquoi tu n’es pas au courant. Tiens, lis la lettre qui est arrivée au tribunal avec ce joli paquet.

Le mandarin parcourut avec horreur la missive du Gourmet qui disait se délecter du corps des deux femmes, tandis que le sbire Quynh déroulait un fil qu’il attachait au pied. Il prit un morceau de papier sur lequel il inscrivit *Madame Roseau* avant de le nouer au fil.

— Voilà ! Comme ça, on sait à qui appartient chaque chose, histoire de ne pas tout mélanger.

Les narines pincées, le magistrat se força à examiner la main qui commençait déjà à blanchir. Il la manipula à l’aide d’un pinceau, reculant devant le contact avec la chair morte.

— Bizarre, on dirait des traces de piqûre sur la paume...

En effet, une zone de rougeur se détachait sur la peau fripée, comme si l'on y avait enfoncé une aiguille.

— Si ça se trouve, le Gourmet les a endormies avant de les tuer, hasarda le sbire Quynh en coupant la ficelle de ses dents.

Il leva la tête, une lueur horrifiée dans ses prunelles.

— A moins qu'il ne les ait simplement engourdies pour les manger crues ?

— Difficile à dire, assura le mandarin qui le laissa étiqueter la main. Il faudrait connaître mieux ses goûts.

Du bout du pinceau, il toucha le pied de Madame Roseau et constata que la peau présentait la même consistance que celle de la main de Madame Jonc. Vraisemblablement, elles avaient été tuées et dégustées en même temps.

— Je parie qu'il y en aura bientôt deux autres qui vont passer sur le billot, poursuivit le sbire qui tentait d'extirper un bout de ficelle coincé entre ses incisives.

— Comment le sais-tu ?

— Eh bien, l'année dernière, on a reçu deux pieds et deux mains.

Le mandarin le fixa, atterré.

— Comment ? Le Gourmet avait déjà sévi l'année dernière ?

— Mais oui ! C'est pour ainsi dire une vieille accointance !

— Et vous n'avez pas réussi à l'attraper ?

Le jeune officier cracha un morceau de fil avant de répondre.

— C'est qu'il s'était fait discret après ses envois. Pour tout dire, on l'avait même un peu oublié, ici. Comme on n'avait plus de ses nouvelles depuis plusieurs mois, on s'était dit qu'il souffrait peut-être d'une indigestion, ou même qu'il était mort suffoqué par un tendon trop coriace.

— Je ne comprends pas, insista le mandarin, abasourdi. Même si vous avez fait montre d'un laxisme évident, leurs familles ne se sont pas plaintes de la lenteur de l'enquête ?

— Si. Elles nous ont bien harcelés au début. Mais que veux-tu, c'étaient de pauvres paysans, alors le mandarin Châu ne s'y est guère intéressé.

En son for intérieur, le mandarin Tân fulminait. C'était exactement ce genre de comportement indécent de la part des autorités qui suscitait la grogne, voire la haine, du petit peuple. A le mépriser ainsi, les mandarins allaient bientôt se trouver dans une position contestée, eux dont la mission était de pourvoir aux besoins de leurs administrés.

— Et les familles ont fini par abandonner tout espoir de retrouver l'assassin de leurs aïeules ?

Monsieur Quynh secoua la tête en remballant le macabre colis.

— Il ne s'agissait pas de petites vieilles, l'année dernière. Les victimes étaient quatre adolescents.

*

Les épaules à l'étroit dans son nouvel uniforme, le mandarin Tân se dirigea vers le marché avec l'impression d'être dans la peau d'un autre. Désagréablement ému par le laisser-aller honteux des employés du tribunal concernant l'affaire du Gourmet, il avait dû faire un effort sur lui-même pour se concentrer sur le meurtre de Madame Prune, qui intéressait directement l'ami Dinh. Après tout, c'était pour sortir ce dernier de sa geôle qu'il s'était abaissé à endosser le costume sudiste. Grâce aux insinuations distillées par le maître chanteur Postillon Fétide, il savait que le fils de la morte profitait des largesses maternelles pour payer ses dettes de jeu. Le compagnon de cellule de Dinh avait par ailleurs livré sans difficulté le nom et l'occupation dudit rejeton, dans l'espoir de voir un peu d'action dont il essaierait de tirer quelque bénéfice.

Le soleil jouait sur la surface de la rivière, tandis que l'eau clapotait doucement contre les flancs des navires. Le mandarin franchit le pont aux singes et tenta de retrouver le chemin du marché. Deux jours plus tôt, il déambulait avec insouciance dans les ruelles, persuadé qu'ils seraient bientôt sortis de cette région hostile. Et voilà qu'entretemps le lettré s'était vu accusé d'un meurtre et qu'il avait appris, non sans déception, que la belle inconnue entrevue dans un coupe-gorge était en réalité la femme du

responsable provisoire du tribunal. Les belles femmes étaient invariablement mariées, c'était une vérité qui souffrait de peu d'exceptions, il l'avait appris lors de ses enquêtes. Mais, malgré lui, la figure pâle à peine aperçue traversa douloureusement son esprit et dans l'air chaud du matin, une mèche balayée par un rayon de lune lui caressa la joue.

Il s'ébroua. Il venait de déboucher sur la place abritée par des auvents tendus. L'odeur d'herbes fraîchement cueillies le frappa de plein fouet, et il erra un moment parmi les senteurs toniques de coriandre et de menthe, suivit le parfum du gingembre, puis se laissa conduire par la trace poivrée de la muscade. Il passa d'étal en éventaire, les yeux éblouis par les rouges éclatants de piments tordus, l'or des courges striées de vert, le pourpre d'aubergines à la peau lustrée. Attiré par la variété des marchandises, il s'attardait devant les baquets d'eau où s'ébattaient des crevettes grandes comme la main et de petits crabes dont on avait ligoté les pinces, quand un bruit de voix lui fit lever la tête.

— Ce n'est pas ta place ici, que je sache ! Tu as intérêt à déguerpir au plus vite, sinon tu vas tâter de mon gourdin !

C'était le grand gaillard qu'il avait remarqué lors de son précédent passage, qui se penchait sur un étal, la mine menaçante. Le bâton prêt à entrer en action, il battait nerveusement du pied en attendant de déloger l'homme accroupi à côté d'une grande corbeille en rotin tressé.

— Mais, le vieux Cam qui s'installe ici d'habitude m'a dit qu'il ne viendrait pas aujourd'hui ! Il est cloué au lit avec des courbatures, protesta le marchand de canards, le bras levé pour parer un éventuel coup de trique. Il m'a proposé de prendre sa place.

— Tiens, tiens ! Depuis quand le vieux Cam, qui n'est qu'un misérable vendeur de bananes, attribue-t-il les emplacements au marché ? C'est lui qui fait régner l'ordre ici ? C'est lui qui roue de coups les contrevenants ?

Comme le commerçant ne répondait pas, le dos rond, le chef du marché poursuivit, la voix railleuse :

— Je peux t'assurer que le vieux Cam aura de mes nouvelles quand il se pointera à sa place la prochaine fois. Aujourd'hui il est peut-être cloué au lit

par des courbatures, mais il va y retourner avec les jambes cassées quand j'en aurai fini avec lui !

Il éclata de rire, leva sa matraque et l'abassa brutalement sur le pauvre marchand de canards, qui recula de panique. Juste au moment où le bois allait toucher l'échine, il arrêta net son geste et ricana.

— Si tu veux profiter de cet emplacement, tu sais ce qu'il faut faire, n'est-ce pas ? fit-il d'une voix douce, en faisant un clin d'œil complice.

— Mais la place est déjà payée par le vieux Cam ! s'insurgea le marchand de canards, outré.

Comme les prunelles de son interlocuteur commençaient à jeter des éclairs et que sa complexion basanée prenait des tons sanguins, il battit en retraite et sortit précipitamment des sapèques, qu'il tendit de mauvaise grâce à son tortionnaire.

— Ah, je vois qu'on parle la même langue, toi et moi, rétorqua celui-ci en s'emparant des piécettes. J'aime mieux ça ! Malgré mes airs sévères, j'ai un cœur d'or, et je te permets d'occuper ce petit recoin tant convoité.

Voyant le marchand de canards grimacer de rage, il asséna :

— Alors, on remercie qui ?

— Merci, Monsieur Phi, lâcha l'autre du bout des lèvres.

A cet instant, le mandarin Tân fit un pas en avant.

— C'est donc vous, Monsieur Phi ?

— Lui-même en personne. Tu cherches à louer un emplacement au marché ?

Puis il nota l'uniforme du tribunal et se renfroigna.

— C'est à quel sujet ? demanda-t-il, soupçonneux.

— J'ai été chargé par Monsieur Canh d'enquêter sur la mort de votre mère, Madame Prune. J'aimerais vous poser quelques questions.

— Ah, ce cher cousin Canh ! Enfin, il se réveille et met quelqu'un sur l'affaire ! Encore que votre tête me soit inconnue...

— Je viens d'être embauché, dit hâtivement le mandarin Tân. Monsieur Canh est donc votre cousin ?

— Ma vénérable mère était la sœur de son père, et ce bon à rien de Canh a traîné des savates pour s'occuper de son meurtre. Pourtant, si je comprends bien, on a arrêté l'infâme assassin. Qu'est-ce que vous attendez pour le pendre ?

— Il faut d'abord s'assurer que c'est bien lui le meurtrier. Inutile de condamner un innocent.

Le chef du marché haussa les épaules, visiblement peu convaincu par l'argument.

— Puisqu'on tient un coupable, il n'y a qu'à le châtier, c'est aussi simple que ça. Vous n'avez pas assez d'hommes pour dresser le gibet, ou quoi ?

— C'est-à-dire que, pour l'heure, une autre affaire urgente accapare toutes les forces du tribunal, expliqua le mandarin.

— Ces petites vieilles qui ont atterri dans le bol d'un cannibale ? répliqua l'autre avec un rire méprisant. Le cousin m'en a parlé, mais il ferait bien de donner la priorité à sa famille.

Le mandarin Tân hocha la tête pour l'amadouer.

— C'est bien pour ça que je suis là ! Dites-moi si votre mère avait des ennemis qui auraient cherché sa perte.

— Ma mère ! C'était une femme exemplaire ! Honnête jusqu'à la manie, pointilleuse à l'extrême. Sur sa tête, je ne lui connaissais aucun ennemi !

Il leva la main, comme pour jurer devant les dieux, tandis que le mandarin le considérait avec un scepticisme qu'il dissimulait à grand-peine.

— Bien. Parlons des derniers jours de votre mère. Y a-t-il eu une rencontre particulière avec une personne inconnue ? Quelquefois, un fait bizarre est à l'origine d'un drame et on ne s'en rend compte que bien plus tard.

— Pourquoi s'embarrasser de détails ? Moi, je reste persuadé que le criminel que vous détenez est monté chez ma mère la nuit dernière pour la détrousser. Qu'il ait croisé sa route avant ou pas, qu'est-ce que ça peut faire ?

Le mandarin se retint de secouer son interlocuteur décidément très borné.

— C'est une possibilité, certes, mais mon but est d'explorer d'autres pistes. Alors, faites un effort de mémoire et dites-moi ce qu'elle a fait dernièrement.

— La gestion de l'auberge était son occupation principale, s'obstinait le fils en se grattant la joue. D'ailleurs, ça fait justement un an qu'elle avait ouvert *La lune rose*.

Il hocha la tête avec tristesse.

— Au moins, elle aura passé une bonne soirée pour fêter cet anniversaire. Le mandarin dressa l'oreille, soudain intéressé.

— Une soirée ? Elle avait organisé une fête ?

— Non, son frère nous avait invités chez lui pour une petite célébration. Il n'était pas peu fier du succès en affaires de sa sœur.

— Son frère ? Le père de Monsieur Canh ?

— C'est ça, acquiesça le chef du marché. Monsieur Tho, ancien militaire, aujourd'hui reconverti en conseiller des guildes de la ville. Il n'y a pas à dire, ma famille est pleine de ressources.

Inconsciemment, le jeune homme fit sauter dans sa paume les ligatures de sapèques qu'il avait extorquées sans vergogne. Elles tintèrent joyeusement, comme si elles lui appartenaient en toute légalité.

*

Sous le soleil de midi, le tribunal de Faifo était silencieux comme un mausolée. Des ombres noires se détachaient des longaniers qui bordaient l'allée centrale. L'air vibrait de chaleur, dessinant des flaques d'eau sur le sable chauffé à blanc.

Un vieillard faisait les cent pas devant la bâtisse qu'on aurait crue déserte. Son crâne rasé ruisselait de sueur tandis qu'il s'approchait de l'entrée, puis reculait.

Fallait-il entrer ou pas ? se demandait le bonze Pensées Inquiètes, tergiversant au bas des escaliers dont il lorgnait les marches d'un air dubitatif.

Il tournait en rond, se mordant les ongles, irrésolu. Son visage fripé arborait une expression de doute assorti d'une bonne dose de méfiance. Les uniformes des officiers du tribunal lui inspiraient une aversion dont il n'arrivait pas à se départir. Certes, il n'en voyait pas beaucoup, des uniformes, car à part un pied qui dépassait de la porte principale, aucun vigile n'était en vue. Les gardiens de la justice devaient piquer un somme, affalés comme des chiens sur le dallage frais du vestibule.

Pourquoi avoir traîné sa carcasse efflanquée jusque-là, alors qu'il aurait pu se reposer à l'ombre de la grande pagode ? Il se le demandait à présent mais c'était trop tard, il fallait bien se confier à un des escogriffes pour la paix de sa conscience. Ragaillard à cette idée, Pensées Inquiètes gravit quelques marches. Cependant, si on mettait sa parole en doute et venait à le soupçonner ? Bastonnade sans pitié et supplices en tous genres allaient pleuvoir sur sa maigre personne ! Il s'arrêta, tremblotant d'effroi.

Il se retourna et vit un officier avancer vers lui. C'était un grand gaillard à la mine sévère qui devait avoir la main lourde quand il châtiât, à en croire sa poigne musculeuse. Le bonze étouffa un cri de détresse, pris au piège. S'il reculait, il toucherait le pied du gardien assoupi, qui ne manquerait pas de le rosser pour avoir écourté sa sieste. S'il avançait, il tomberait dans les bras de l'officier menaçant qui se rapprochait à grands pas. Pris de panique, Pensées Inquiètes en appelait au Bouddha quand il vit le jeune homme retrousser ses manches et desserrer le col de sa veste.

— Ne me battez pas ! glapit-il, les paumes levées devant son visage.

— Qu'est-ce que vous me chantez là ? demanda l'autre, les sourcils arqués de surprise, en s'essuyant le front. Je n'ai pas l'habitude de malmener de vieux bonzes, à moins qu'ils n'aient commis quelque forfait.

Il scruta Pensées Inquiètes de ses yeux allongés et le moine se recroquevilla dans sa robe. C'était clair, l'officier allait le prendre par la peau du cou pour lui faire avouer un méfait qu'il n'avait jamais commis ! Les boyaux liquéfiés, Pensées Inquiètes se mit à composer mentalement une élégie posthume en son propre honneur.

— Qu'est-ce que vous êtes venu chercher au tribunal ? s'enquit le jeune homme. J'espère que ce n'est pas urgent, car je crains que la plupart de mes collègues ne soient en train de gober les mouches par la gueule grande ouverte. Repassez quand ils seront revenus à eux, les narines chatouillées par l'odeur de la soupe du soir.

Et il le contourna pour pénétrer dans le bâtiment.

Sauvé miraculeusement d'un sort pire que la mort, Pensées Inquiètes le retint par la manche.

— Non, attendez ! Je peux bien vous parler, à vous ! s'écria-t-il, las d'attendre.

Comme son interlocuteur le fixait avec un regard interrogateur, le bonze déballa son sac.

— En fait, je viens signaler une disparition.

Il entraîna son compagnon vers un arbre loin de l'entrée et baissa la voix.

— Il s'agit d'une nonne de ma connaissance. Elle s'appelle Contemplation Retenue, et elle se rendait au monastère du Lotus Parfait. Mais elle n'en a jamais franchi les portes, aux dires des nonnes qui y résident. J'ai peur qu'un grand malheur ne se soit abattu sur elle !

— D'où la connaissez-vous ?

— Elle et moi faisons chemin ensemble vers Faifo. Nous avons dû quitter le Cambodge, que des affrontements armés sont en train de mettre à feu et à sang. Vous êtes au courant de la situation politique là-bas, Officier...?

— Tân, répondit évasivement l'autre en lui faisant signe de continuer.

— Eh bien, Officier Tân, vous ne devez pas ignorer que le Cambodge est dans une situation plutôt précaire depuis des siècles et qu'il y a environ trente ans, les Siamois ont envahi le pays et en ont fait un état vassal. Or, les Khmers ont refusé de plier l'échine, au point de faire récemment appel à des Espagnols de Manille pour les libérer du joug de leurs envahisseurs.

Le bonze secoua sa tête rase avant de préciser :

— Mais ce plan a fait long feu et après des conflits sanglants, les Espagnols ont tous péri tandis que le Siam reprenait le contrôle du

territoire. Toujours est-il que nous, bonzes disciples du Bouddha, nous avons dû fuir le pays qui a sombré dans le chaos. Entre luttes intestines et interventions étrangères, le peuple est en train de vivre des moments plus que difficiles.

— Et c'est pour cela que vous êtes revenus au Dai-Viêt avec votre compagne ? demanda l'officier Tân.

L'autre s'interrompit pour jeter des coups d'œil méfiants autour de lui. Il prit un ton de conspirateur.

— Pour éviter de nous faire étripper, oui, mais aussi pour prévenir nos frères et sœurs dans les monastères viêts.

— Les prévenir de quoi ?

Le vieil homme fit claquer sa langue avant d'énoncer sentencieusement :

— La voie du Bouddha est menacée par des arrivants qui prônent une nouvelle religion, le catholicisme.

— Oui, je suis au courant, intervint le mandarin Tân avec un hochement de la tête. Les jésuites ont déjà mis le pied sur notre territoire.

Le teint de Pensées Inquiètes vira subitement au jaune.

— Je le savais ! Ils sont partout ! Ils finiront par nous tenir par les plis de notre robe pour nous faire avaler les billes de nos colliers ! Justement, aux Philippines, les Espagnols ont commencé à répandre leur croyance parmi une population primitive, qui ne connaissait même pas les préceptes du Bouddha, mais il est à craindre que ces prosélytes ne s'immiscent bientôt dans les régions civilisées où nous avons construit pagodes et temples.

— Bah, il y a peu d'Espagnols dans notre pays. Ce sont les Portugais qui sont venus en masse.

Le bonze eut un hoquet d'effroi.

— Les Portugais ! La pire engeance ! Vous n'avez donc pas entendu dire comment ils se sont établis dans les Moluques, au cœur du fief des musulmans ? Ils affichent des velléités de commerçants, tout en introduisant sournoisement des prêtres qui convertiront le peuple. Ils sont retors, ils sont hypocrites, ils sont vicieux !

Le mandarin Tân agita une main apaisante.

OceanofPDF.com

— Allons, chacun utilise les armes de persuasion qui lui conviennent.

— Mais non ! glapit Pensées Inquiètes. Eux mélangent allègrement négoce, religion et armée. Le roi d'Arakan a déjà fait appel à plusieurs d'entre eux pour combattre le Myanmar et le Siam. Non contents de s'immiscer dans des conflits millénaires, ces étrangers se mêlent de gouverner ! Ne me dites pas que vous ignorez que l'aventurier portugais Felipe de Brito s'est octroyé le port de Syriam au Myanmar ! Catholiques de confession, ils ne jurent que par la valeur de l'or : ils se battent sans discrimination pour les Siamois un jour et pour les Cambodgiens le suivant. J'ignore ce que leur religion leur inculque, mais ils ne reculent pas devant la traite d'esclaves qu'ils vont chercher jusque dans le delta du Gange !

Essoufflé par sa diatribe, le bonze dut s'arrêter.

— Mes frères ne savent pas quel danger les menace ! Il fallait à tout prix que je les avertisse.

Pensées Inquiètes scruta les environs, de peur qu'on ne l'entende. Il avait l'air d'un lapin traqué qui chercherait un bosquet où se terrer.

— Les Portugais ici ne sont que des commerçants, lui assura le mandarin pour le tranquilliser. Ceux qui ont choisi de guerroyer se trouvent plus à l'ouest.

— Ils sont tous pareils, je vous dis ! s'entêta le moine. Le méprisable Felipe de Brito, insignifiant moussaillon qui s'est proclamé régent, a même commis un acte immonde à l'encontre des bouddhistes du Myanmar.

Malgré lui, le vieillard serra les poings de rage.

— Figurez-vous que l'animal a volé l'immense cloche de la pagode de Shwedagon – pagode qui abrite les huit brins de cheveux du Bouddha – dans l'espoir d'en récupérer le cuivre pour fondre des canons. Il voulait aussi mettre la main sur les pierres précieuses incrustées dans la masse.

Le visage de Pensées Inquiètes s'illumina soudain d'un sourire satisfait tandis qu'il concluait :

— Mais le Bouddha ne se laisse pas détrousser aussi facilement. L'abject voleur, qui avait arrimé la cloche sur un radeau attaché à son navire, l'a vu

sombrer dans les eaux du fleuve, entraînant le navire à sa suite. J'ai idée qu'il subira bientôt un sort peu enviable pour ses mauvaises actions.

Pensif, le mandarin Tân observa le bonze qui avait couvert tout ce chemin pour revenir vers les siens, poussé par les rumeurs de guerre et de destruction, tentant de sauvegarder ce qu'il pouvait d'une religion et d'un monde qui lui étaient chers. Chétif et ridé, il avait bravé la fatigue et les dangers du voyage, malgré sa nature peureuse.

— Et votre consœur Contemplation Retenue était également rentrée pour alerter ses compagnes ? demanda-t-il d'une voix radoucie.

— C'est exact. Mais personne ne l'attendait : elle ne faisait pas partie de la congrégation. Aussi suis-je le seul à m'inquiéter de son absence. La pauvre nonne m'avait quitté pour arriver plus rapidement au monastère. Affamée, elle s'était légèrement blessée en se jetant trop vite sur un durian hérissé de piquants et voulait se soigner au plus vite. Entre nous, je pense qu'elle avait l'estomac dans les talons car le voyage était éprouvant, et nous n'avions plus de quoi manger.

Nerveux, Pensées Inquiètes fit rouler les boules de son collier de prière entre ses paumes parcheminées.

— J'espère que les sbires du tribunal parviendront à la retrouver saine et sauve. Pourvu qu'elle n'ait pas servi de repas au seigneur Tigre...

*

Les tympans résonnant des lamentations de Pensées Inquiètes, le mandarin Tân s'enfonça dans les entrailles du tribunal. Il avait fait son devoir et réveillé sans ménagement un scribe pour consigner la plainte du bonze, puis s'était esquivé avant d'avoir une nouvelle fois droit aux jérémiades du moine.

Après une matinée au soleil, l'ombre des geôles lui faisait du bien. Il était temps d'aller prendre des nouvelles de l'ami Dinh, qui devait croupir lamentablement dans sa cellule. Le mandarin fit sauter dans sa paume le gâteau fourré au soja qu'il avait apporté pour le prisonnier accusé de

meurtre. Ce n'était rien, mais cela pouvait lui remonter un peu le moral. Il descendit prestement les marches, mais fut coupé net dans son élan.

— Laissez-vous aller ! Hardi le jet ! disait une voix persuasive qui tremblait d'excitation. Surtout, ne retenez rien !

— Je fais ce que je peux, marmonna le lettré Dinh sur un ton exaspéré. Ça ne vient pas à la commande.

— Voulez-vous un peu d'aide ? susurra l'autre avec empressement.

— Surtout pas ! Bas les pattes !

— Concentrez-vous ! Je n'ai pas tout l'après-midi !

— Je n'y arrive pas, grogna Dinh, obstiné.

— Ah non, pas le coup de la panne ! J'ai des moyens pour vous faire...

— Pas touche !

Après un bruit de tabouret qu'on renverse, il y eut un petit rôle de contentement tandis qu'un rire satisfait se faisait entendre. Intrigué, le mandarin Tân poursuivit son chemin dans cet antre obscur. Qu'est-ce qui se tramait donc dans les profondeurs du tribunal ? Avait-il vraiment envie de le savoir ?

La lumière capricieuse d'une lanterne posée par terre éclairait une scène étrange. Dinh se rajustait à la hâte, alors que son compagnon de geôle, le délateur Postillon Fétide, laissait échapper un sifflement d'admiration.

— Pas mal ! Bonne contenance !

Penché sur un seau, un inconnu hochait la tête avec un contentement non dissimulé.

Tout ce joli monde sursauta quand le mandarin Tân toussota discrètement.

— Ah, c'est toi, bafouilla le lettré, les pommettes écarlates. Imagine-toi que je viens de me faire délester d'une précieuse substance.

— Mon imagination doit avoir des bornes, répliqua son ami, glacial.

— Une petite boisson pour vous rafraîchir ? intervint l'inconnu en lui tendant une tasse immense remplie d'un breuvage verdâtre.

Le mandarin l'examina avec curiosité. Son visage imberbe ne présentait pas le moindre défaut, la peau ayant la douceur d'une pêche lavée par une

pluie nocturne. De petite taille, il avait les attaches fines d'un enfant, ce qui détonnait avec son costume de soie coupé pour un adulte de bonne conformation. Pour ajouter à l'ambiguïté du personnage, les yeux ourlés de cils épais avaient une expression rêveuse et rouée tout à la fois.

— Allez-y, buvez sans retenue, cajola l'inconnu avec un sourire ensorcelant, tandis que le mandarin le fixait, un peu hébété. Vous apprécierez le goût acidulé de la boisson, croyez-moi, Monsieur...

— Officier Tân, répondit le mandarin en sortant de sa transe. Et vous, vous êtes...

— Monsieur Bonheur, laissa tomber l'autre avec modestie. En tant que médecin de ville, je viens dans les geôles du tribunal inspecter l'état des prisonniers.

Il s'inclina devant le mandarin qui lui rendit son salut. Songeur, celui-ci s'apprêtait à tremper ses lèvres dans le breuvage dont les feux couleur émeraude dansaient devant ses yeux.

— A ta place, Tân, je me retiendrais d'ingurgiter cette boisson aux herbes, dit calmement le lettré Dinh. C'est un puissant diurétique qui te videra la vessie plus vite qu'une soupe aux tamarins. Et c'est exactement ce que recherche le bienveillant Monsieur Bonheur.

L'autre eut un signe de dénégation presque sincère.

— Loin de moi l'idée de profiter des réserves naturelles du lettré Tân ! Il me semblait seulement qu'avec la chaleur extérieure, un peu de thé aux racines de mûrier flatterait le palais tout en procurant une sensation de bien-être.

— Cela dit, l'aimable médocastre ne cracherait pas dans le seau qui contient la substance dorée qu'il est venu chercher, précisa Postillon Fétide pour mettre de l'huile sur le feu.

Monsieur Bonheur s'insurgea contre cette remarque qui l'atteignait visiblement dans sa dignité.

— Sachez que j'œuvre pour la grandeur de la science. Un repris de justice comme vous, qui n'a que ses mots trempés dans du fiel pour justifier

son existence de maître chanteur, n'a aucune idée des champs de recherche médicale associés à l'urine humaine.

Il se tourna vers le mandarin Tân qui lui semblait plus apte à saisir la portée de ses propos que Postillon Fétide, adossé négligemment contre le mur couvert de moisissures, le faciès fendu d'un rictus irrespectueux.

— Malgré les apparences, mon but n'est pas de faire une collecte irraisonnée et malsaine de l'urine. En réalité, je suis en train de mettre au point le fameux *mineraï d'automne*, remède chinois de la plus haute importance. Or, il se trouve qu'il faut deux fûts pleins de la hauteur d'un homme pour arriver à obtenir quelques onces de ce mineraï.

— Et vous en êtes réduit à solliciter la coopération des prisonniers ? demanda Dinh, encore marri de sa récente et involontaire contribution à la science.

— Je prends tout ce qui est disponible ! Si la décence me le permettait, je ferais du porte à porte, mais je me suis heurté à beaucoup de résistance de la part des habitants.

— C'est tout de même un acte... disons privé, protesta le lettré.

Monsieur Bonheur secoua la tête.

— Si ce n'était que ça...

— Que voulez-vous dire ? s'enquit le mandarin, étonné.

Mais, exalté, le médocastre poursuivait déjà :

— Les Chinois ont commencé à explorer les vertus de ces cristaux blancs extraits de l'urine voilà presque deux mille ans. Dans un poème vieux de plusieurs siècles, on trouve une allusion à ce produit extraordinaire, mais ce n'est que récemment que des recettes du *mineraï d'automne* ont été publiées.

— Je parie que l'enjeu est d'ordre sexuel, fit remarquer Postillon Fétide en se grattant l'entrejambe. Il n'y a que ça qui motive les médocastres.

La réponse de Monsieur Bonheur était empreinte d'une dignité un peu forcée.

— Le *mineraï d'automne* a vocation à guérir de stérilité, en stimulant le processus physiologique des organes reproducteurs – et non en

aiguillonnant une quelconque pulsion bassement luxurieuse. Je n'essaie pas de mettre au point un vulgaire philtre d'amour ou une potion pour l'accouplement dont sont friandes les personnes que vous avez l'habitude de faire chanter.

— Vous avez parlé de sublimation, intervint le mandarin Tân. Est-ce à dire que ce sont les taoïstes, toujours à leurs fourneaux, qui ont mis au point la méthode de récolte du minerai ?

— Bien sûr, au départ, ce sont eux qui ont commencé les essais. Les alchimistes d'antan étaient de remarquables expérimentateurs qui ont fait avancer la médecine à grands pas, bien que certains persistent à le nier.

— Des magiciens, vous voulez dire, ne put s'empêcher de faire remarquer le mandarin Tân, adversaire de ces esprits libres qui refusaient de s'attacher à l'édifice social.

Tout à son propos, Monsieur Bonheur ne releva pas le jugement de son interlocuteur.

— Vous seriez surpris des utilisations de ce minerai. On y a recours pour traiter la virilité en berne, mais aussi pour les problèmes de changements de sexe, voire les cas d'hermaphrodisme.

— Je n'ai jamais fait chanter d'hermaphrodite, murmura Postillon Fétide, méditatif. Il y aurait des possibilités intéressantes...

Sur sa lancée, Monsieur Bonheur leva un doigt en l'air, très docte.

— On s'en sert également pour stimuler la croissance de la barbe. Saviez-vous que son développement est directement proportionnel à la taille des testicules ?

Ce fait, offert en toute bonne foi, provoqua une pause dans la conversation, tandis que les trois autres hommes contemplaient discrètement les joues glabres du médicastre.

— Tout ceci reste fortement ancré dans le domaine sexuel, dit Dinh pour briser le silence devenu gênant.

— Bien entendu ! reconnut Monsieur Bonheur. Et c'est pour cela que nous faisons une distinction entre l'urine de l'homme et celle de la femme. Toute la recherche est d'ailleurs basée sur cette discrimination.

Il parcourut l'assistance d'un regard enflammé par l'enthousiasme.

— Les meilleurs spécialistes cogitent en ce moment même sur toutes les variations possibles. Un colloque particulièrement important s'ouvrira prochainement en Chine, et les sommités exposeront alors leurs derniers résultats. C'est, après tout, un sujet d'étude riche en promesses au point de vue non seulement médical, mais aussi économique !

— Mais enfin, ce n'est que de l'urine ! jeta le mandarin Tân avec une grimace. Qu'y a-t-il donc de si varié ?

Ravi de l'opposition qui lui permettait de s'étendre sur son thème de prédilection, Monsieur Bonheur expliqua :

— Détrompez-vous ! La composition de l'urine étant primordiale, elle peut avoir des vertus différentes selon qu'elle provient d'un enfant ou d'un chien, par exemple. La qualité du précieux liquide change-t-elle suivant les pays, le Nord et le Sud, la corpulence des sujets qui la produisent ? Ce sont quelques aspects passionnants du problème.

Il caressa à regret son menton lisse.

— Moi-même, j'essaie de me tenir au courant de l'état des recherches. Mais il faut admettre que nous sommes en retard par rapport à la Chine.

Monsieur Bonheur s'interrompit pour jeter un regard accablé dans le seau presque vide.

— La difficulté primordiale reste la collecte, conclut-il non sans tristesse. Il en faut une telle quantité pour mener les expériences...

Comme ses compagnons se tenaient cois, ne voulant pas lui donner de faux espoir, le médocastre, dépité, s'empara avec lenteur du seau et prit congé d'eux.

Sur le pas de la porte qu'il franchissait à contrecœur, il se tourna vers le mandarin Tân et dans un dernier sursaut, lui tendit la tasse de thé aux racines de mûrier.

— Vraiment, Officier Tân, vous ne voulez pas de ce breuvage délicieusement rafraîchissant ?

Quand les pas de Monsieur Bonheur se furent estompés dans les escaliers, le mandarin Tân souffla bruyamment.

— Quelle étrange obsession pour quelqu'un par ailleurs d'assez normal !

— Drôle de bonhomme ! convint Dinh, les yeux levés d'exaspération. Il vient ici avec son breuvage de malheur, et il repart avec ton essence ambrée !

— Mais ses propos ouvrent des perspectives insoupçonnées, marmonna rêveusement Postillon Fétide. Je pourrais tirer profit non seulement des adultères et des déviants sexuels, mais aussi des personnes à la sexualité confuse et changeante... Il y a de l'idée...

Il se frotta l'aine et se cala dans un coin pour réfléchir à ses nouvelles activités potentielles.

Le mandarin tira à lui le tabouret et s'installa face à Dinh, qui mangeait le gâteau au soja avec délectation.

— Pendant que je faisais don de ma personne dans la moiteur obscure d'une geôle, que faisais-tu à l'air libre ? demanda le lettré entre deux bouchées.

— J'ai réussi à questionner le fils de la femme que tu as sauvagement assassinée. C'est une brute qui se fait appeler Monsieur Phi, et qui pratique l'extorsion pure et simple sur le marché. Il croit dur comme fer que c'est toi qui as fait le coup, mais j'ai pu lui soutirer quelques informations. Il paraît que la vieille femme avait été invitée par son frère, le père de Monsieur Canh, à un festin quelques jours avant sa mort.

Il observa son ami en train d'enfourner le gâteau comme s'il n'avait pas mangé depuis deux jours.

— Il faut que tu ailles interroger son frère, alors. Fais vite, car je n'en peux plus de pourrir dans ce lieu infect en douteuse compagnie.

— C'était bien mon intention, répliqua le mandarin en étirant ses jambes. Mais en revenant au tribunal, je me suis fait intercepter par un bonze venu déclarer la disparition d'une nonne avec qui il rentrait du Cambodge.

— C'est sûrement lui qui l'a tuée, décréta Dinh, péremptoire. Le chemin est long et la promiscuité insoutenable, alors il tente de lui faire violence. Elle résiste et il lui dérobe sa vie après sa virginité. Aventure classique du bonze concupiscent qui convoite une nonne aux rondeurs appétissantes, tu peux me croire.

Le mandarin s'esclaffa. Dinh se distinguait invariablement par une tournure d'esprit retorse.

— Sauf que le bonze a près de soixante-dix ans. Avant de violenter une nonne, il faudrait qu'il soit en état de fonctionner.

— Pas sûr, s'entêta Dinh, la bouche pleine. Le *mineral d'automne* de Monsieur Bonheur pourrait réveiller des pulsions qui sommeillent. Nul n'est à l'abri des désirs troubles et inavouables tapis dans son cœur...

Son ami soupira. Mieux valait laisser le lettré ressasser ses hypothèses sordides, si cela pouvait lui faire plaisir.

— Toujours est-il que la vieille nonne manque à l'appel. Enfin, ce ne sera que le cent vingt-cinquième cas non élucidé par les officiers zélés de ce tribunal.

— Une disparition de plus, et elle n'est pas près d'être résolue, allez !

Le mandarin et le lettré se retournèrent. Postillon Fétide avait enfin émergé de sa réflexion professionnelle.

— Comment le savez-vous ? interrogea le mandarin Tân.

— Ils ne sont pas très forts pour les disparitions, vous ne l'avez pas remarqué ? L'année dernière, déjà, un peintre avait disparu sans laisser de traces, et on ne l'a jamais retrouvé. A un moment donné, on s'est même demandé s'il n'avait pas contribué à engraisser le Gourmet.

— Pourquoi donc ?

Postillon Fétide se frictionna le cou.

— Eh bien, le peintre s'était volatilisé quelques jours avant les quatre malheureux adolescents qui ont garni le bol du cannibale.

Le soleil s'était enfoncé derrière des nuages couleur d'étain quand le mandarin émergea de la prison souterraine. Des rafales de vent faisaient claquer les fanions frangés qui marquaient l'entrée du tribunal et avaient dispersé les oiseaux venus se délecter des fourmis rouges dans les arbres de la cour. Ravivé par la fraîcheur, il s'assit un instant sous un longanier tremblotant, dont les feuilles arrachées partaient à la dérive comme des pensées éparses.

Les cheveux fouettés par les bourrasques, le mandarin Tân avait l'impression que son esprit aussi était en plein désarroi. Jamais il ne s'était senti aussi impuissant ! Incapable d'exercer la justice en tant que mandataire de l'Empereur, obligé à la dissimulation dans ce Sud ennemi, pieds et poings liés par ce Dinh irréfléchi qui s'était fourré dans une situation désespérée, il vivait des moments bien pénibles.

Trop de choses étaient venues se rajouter à la mort de Madame Prune. Il savait que cette affaire était prioritaire, car la vie de Dinh en dépendait, mais il ne pouvait s'empêcher d'être intrigué par ces disparitions non élucidées qui semblaient être imputées à un cannibale nommé Le Gourmet. Le magistrat qu'il était admettait difficilement que le mandarin local ait laissé les affaires judiciaires dans un tel état de négligence. Un an sans résultat concluant pour des meurtres pourtant clairement revendiqués ! Certes, les faits étaient déconcertants – des gens qui se volatilisent, des adolescents qui se font dépecer, des vieilles femmes dont on retrouve des membres découpés. Mais c'étaient justement ces aspects étranges qui titillaient la curiosité du mandarin Tân, qui aurait bien voulu prendre à bras-le-corps ces ténébreux mystères. Son intellect friand d'énigmes ne demandait qu'à s'attaquer à ces questions sans réponses, et son sens de la justice le poussait à confondre coûte que coûte le coupable. Si seulement il avait plus de temps !

Mais la pathétique image du lettré Dinh emmené au supplice après une bastonnade collective le ramena à la réalité. Le mandarin Châu, digne représentant du seigneur Nguyễn, avait une notion des châtiments qui déshonorait ses confrères. Incapable de débusquer les véritables malfaiteurs

qui sévissaient en toute impunité, il se rattrapait sans vergogne sur ceux que la délation généralisée avait jetés en prison. Le malheureux Dinh finirait écartelé ou pendu avant la fin de la semaine, torturé pour l'exemple et exhibé comme preuve de la toute-puissance de ce magistrat d'occasion. Le mandarin Tân se tapa sur la cuisse : il fallait œuvrer à toute allure ! S'il parvenait à innocenter rapidement son ami, peut-être pourrait-il débrouiller les autres cas avant le retour du mandarin Châu...

Rasséréné par cette décision, il se focalisa sur les indices qu'il avait récoltés sur Madame Prune. Son fils, l'arrogant et véreux Monsieur Phi, avait parlé d'un repas de famille peu avant son décès. Si des éléments cruciaux transparaissent de cette soirée, ils pourraient apporter un éclairage providentiel à la défense du lettré incriminé. De toute façon, c'était la seule piste qu'il tenait pour l'heure.

Il se leva, cherchant des yeux le bureau du responsable provisoire du tribunal. Dans la pénombre qui tombait, il ne vit pas de lumière dans la pièce que ce dernier occupait. Tant pis, il n'avait pas le temps d'aller l'interroger. Il irait directement à la demeure de son père pour tenter d'y trouver les réponses à ses questions.

*

Transi par un courant d'air qui s'enroulait autour de son cou comme les doigts humides d'un spectre, Monsieur Canh se leva et sortit de son bureau en éteignant la lampe à huile. Il se demanda d'où venait ce souffle si puissant. Certes, le vent s'était levé sur le port mais normalement, au tribunal, on était à l'abri des bourrasques. Les sourcils remontés, il s'engagea dans le couloir désert gardé par une fantomatique et inexistante sentinelle. A mesure qu'il s'approchait de la salle des archives, il sentait décupler la force du vent. Il se planta devant la pièce abandonnée par ses occupants légitimes, et se figea, le visage horrifié.

La fenêtre, ouverte en grand par des officiers négligents, laissait librement s'engouffrer l'air déchaîné. Les feuilles où étaient consignées les

affaires du jour avaient pris leur envol, tout comme le cahier des affaires en cours de traitement – à l'évidence trop léger pour résister à la respiration d'une libellule. Pire, certaines archives avaient été précipitées de l'étagère principale, vomissant leur contenu au milieu d'un fatras de pages où des mains molles avaient aligné des annotations dénuées de passion et dépourvues de sens.

Monsieur Canh blanchit devant cette catastrophe engendrée par l'insouciance des greffiers, dont il entendait les éclats de rire dans la Salle des Délibérations. Il se précipita pour mettre le volet en bois qu'il claqua pour évacuer sa colère. Il n'en pouvait plus de cette incurie perpétuelle. La nonchalance affichée par ses collègues lui donnait la nausée. Comment pouvaient-ils ainsi se gausser de la justice et porter sans ciller l'uniforme du tribunal ? Dans chaque feuille qui retombait figurait un cas de vol ou une disparition, dans chaque page arrachée palpitait l'espoir d'un citoyen de voir son tort redressé. Ecoeuré, Monsieur Canh n'eut pas la force de remettre les choses en ordre. Qu'ils s'en occupent eux-mêmes, ses collègues ivres de paresse, pour que chaque affaire leur saute de nouveau à la figure et fasse irruption encore une fois dans leur existence de fonctionnaires imbus de leur importance !

Irrité, Monsieur Canh se dirigea vers la geôle souterraine. Pour se calmer, il décida d'aller parler au prisonnier que des sbires expéditifs avaient traité avec la plus parfaite ignominie. Tant qu'il n'y aurait pas de preuve tangible de sa culpabilité, le prisonnier méritait des égards. Il se sentait obligé de rectifier les préjudices perpétrés par les brutes de son équipe.

En descendant les escaliers, le jeune homme croisa sa propre image dans un miroir éclairé par une flamme faiblissante. Il fut frappé par la pâleur de ses traits et par les cernes qui lui marquaient les joues. La fatigue et la pression subies par la prise en main du tribunal se lisaient clairement dans ses pommettes exsangues qu'une mèche de cheveux venait barrer comme une longue balafre d'ébène. Il soupira et redressa sa charpente anguleuse qui tremblait d'énervement. Mieux valait afficher une mine calme pour

parler avec le prisonnier et ne pas laisser transparaître le chaos ambiant qui régnait à la surface.

Il le vit assis sur sa couche, les épaules voûtées et la tête basse, l'air d'avoir perdu tout espoir. Dans la lumière virevoltante d'une lampe à huile d'où jaillissaient des ombres fantastiques, il semblait d'une fragilité qui démentait sa morgue affichée. Quelles pensées roulaient dans l'esprit de quelqu'un condamné pour un crime qu'il disait ne pas avoir commis ? A quels démons faisait-on appel dans son désespoir ? A quelles extrémités était-on prêt à aller pour prouver son innocence ?

— Lettré Dinh ? dit-il d'une voix que la pitié avait rendue à peine audible.

Le prisonnier leva la tête et le contempla, une lueur ironique s'allumant dans ses prunelles après un bref instant de surprise. Décidément, le lettré refusait de dévoiler ses faiblesses et se protégeait avec l'instinct des condamnés.

— Pour vous servir, répondit Dinh en s'étirant, comme s'il s'était assoupi. Quoi de neuf ? J'ai ouï dire par mon compagnon Postillon Fétide qu'un cannibale faisait des siennes depuis un an. Il ne lui est pas encore venu à l'idée de consommer quelques brochettes de sbires enragés ?

Monsieur Canh réprima un sourire.

— A mon avis, le Gourmet est friand de cervelles, et tout le monde sait que les sbires en sont totalement dépourvus.

Il jeta un coup d'œil au maître chanteur roulé en boule dans son coin, qui dormait en rêvant à de futurs coups bas lucratifs.

— Votre ami, le lettré Tân, a-t-il fait des progrès dans l'affaire vous concernant ? Je n'ai pas eu l'occasion de le croiser depuis qu'il fait partie du tribunal, mais on m'a dit qu'il s'en était allé faire quelques investigations sur le marché.

— Effectivement, il y a fait un tour pour interroger votre cousin Monsieur Phi. Et en ce moment, si je ne m'abuse, il doit être en train de questionner votre père au sujet d'un repas familial auquel a participé votre tante, que j'ai sauvagement assassinée.

— Ma parole, voilà une enquête rondement menée, déclara Monsieur Canh. Votre ami serait-il spécialiste dans des investigations de ce genre ?

— Tân ? rétorqua Dinh avec jovialité. Loin de là, ce n'est qu'un lettré qui a très bien réussi aux concours triennaux grâce à un esprit on ne peut plus confucéen. Ce garçon ne jure que par le grand Maître, alors forcément, son analyse des Classiques a fait pleurer de joie les examinateurs inféodés.

— Inféodés ? Si je comprends bien, vous ne portez pas dans votre cœur l'immense Confucius ?

Monsieur Canh l'observait avec un intérêt croissant. Un lettré qui reniait son maître à penser, voilà qui était rare !

— L'immense Confucius a vécu et a bien vécu, mais ses pensées obsolètes ne font rien pour pousser notre société à aller de l'avant.

— Allons ! C'est grâce au confucianisme que nous avons hérité d'un système judiciaire équitable, qui oblige les magistrats à se montrer justes envers les citoyens, insista le visiteur. Tout comme le Fils du Ciel se doit d'être exemplaire, mandarins et juges sont tenus à une probité des plus strictes.

— Exactement ! Des centaines d'années après Confucius, nous voilà captifs d'une clique de mandarins corrompus et sans principes, couverts de brocart et d'opprobre.

Monsieur Canh hocha la tête d'un air qu'il voulait offusqué.

— Vous exagérez, Lettré Dinh ! Feu Confucius nous a aussi transmis l'admirable concept de la famille, faite pour perdurer grâce au culte des ancêtres. Génération après génération, notre souvenir restera vivant, sans cesse entretenu par nos descendants mâles !

Dinh avança une lippe railleuse.

— Eh bien, on dirait bien que vous avez trouvé dans la famille la plénitude que nous recherchons tous avec plus ou moins de succès.

Monsieur Canh battit des paupières et répondit simplement :

— J'ai effectivement une femme délicieuse. Nous avons beaucoup d'affinités, mais point de descendants.

— Vous voilà donc irrémédiablement voué à l'oubli, Monsieur Canh !

— C'est ce que je me dis tous les matins. Et vous-même, Lettré Dinh, quand vous serez écartelé ou pendu par le magnanime mandarin Châu, qui donc se fera un devoir de cultiver votre mémoire ?

— Hélas ! Je ne vais pas laisser un souvenir impérissable à l'humanité reconnaissante, force est de l'admettre.

— Allons ! protesta Monsieur Canh. Vos parents éplorés ne manqueront pas de pleurer votre mort !

— Mes parents ? dit Dinh, se mordant les lèvres. Mes parents n'ont plus d'enfant depuis longtemps.

— Alors, le fruit de vos amours ?

Dinh se mit à rire, la tête posée contre le mur.

— Aucune chance ! Mon génie subversif et mon intelligence sans pareille ne sont pas près d'être légués à un marmot né de transactions interlopes et de va-et-vient lubriques !

Ce dernier mot arracha Postillon Fétide à son profond sommeil. Hagard, il se redressa en sursaut sur sa couche, la bave séchant autour des commissures de ses lèvres.

— Lubrique ? Qui a dit « lubrique » ? Une affaire juteuse ? Crachez les sapèques contre mon silence complaisant !

Mais la conversation entre le prisonnier et Monsieur Canh avait pris fin, et l'écho des mots prononcés s'était déjà dissous dans l'air chargé d'humidité.

*

Le catogan en bataille, le mandarin Tân s'approcha de la vaste demeure abritée derrière une petite forêt de bambous. Arc-bouté contre les rafales de vent, il s'engagea dans le sentier de cailloux blancs, polis et ronds comme s'ils avaient roulé au fond d'un torrent. Du coin des yeux, il nota les arbustes taillés en forme de phénix et de lapins, qui jouxtaient le pont en pierre où s'était aventurée une colonie de tortues. La nuit, les lanternes posées au pied des flamboyants devaient les éclairer de manière à les

agrandir, mettant en valeur leurs silhouettes pleines de grâce. Serti dans un écrin de végétation, un kiosque au toit relevé exhibait des colonnes en bois verni et une balustrade enlacée par des vrilles de vigne. Quelque part tintait le son cristallin d'un carillon, emporté par les bourrasques, tel un rire ininterrompu. L'ensemble faisait ressortir une harmonie qu'il lui était rarement donné de voir et laissait flotter une indicible impression de paix. Au fond du terrain, à demi cachée par des feuillages épais, pointait la toiture d'un abri servant sans doute à remiser les outils, à moins que ce ne fût le logis du jardinier.

Il avait demandé aux passants la maison de Monsieur Tho, et ils lui avaient indiqué cette immense propriété bordée par le fleuve qui coulait derrière un bosquet de casuarinas. A l'évidence, l'armée payait bien, à moins que ce ne fussent les guildes de la ville dont le vieil homme s'était fait le conseiller après avoir pris sa retraite. Le mandarin Tân se demandait quels genres de conseils un militaire pouvait bien prodiguer à une assemblée de commerçants. En tout cas, les appointements lui suffisaient pour bâtir une demeure à plusieurs ailes, soulignée par un péristyle d'où l'on pouvait jouir de la vue du jardin. Bien qu'il ne fût pas encore nuit, toutes les fenêtres de l'aile ouest étaient fermées par des volets, lui conférant un étrange air de désolation.

Tout à ses spéculations, le mandarin ne vit pas venir à lui un serviteur impeccablement coiffé qui voulut savoir ce qu'il venait chercher si loin du tribunal. Le magistrat se rendit compte que son uniforme d'officier du greffe l'avait trahi. Il prit un ton martial et demanda à voir le maître des lieux.

— Vous voulez dire Monsieur Tho ou Monsieur Canh ? demanda le serviteur en fixant avec hauteur le catogan défait du visiteur.

Comme le mandarin affichait une mine décontenancée, l'autre lui expliqua avec une patience condescendante :

— Monsieur Tho, le père, vit sous le même toit que son fils et sa femme. Mais vous vous êtes déplacé pour rien, car ni l'un ni l'autre ne sont présents.

Sur ce, il pivota sur ses talons en reniflant avec dédain. Revenu de son étonnement, le mandarin Tàn le héla.

— Attendez ! La femme de Monsieur Canh peut-elle me recevoir ?

Le serviteur eut le temps de lui décocher un regard suintant de suspicion, avant qu'il ne précise :

— Je viens l'interroger sur la fête donnée en l'honneur de Madame Prune, peu avant son décès.

— Madame Prune ! s'exclama l'autre en passant un doigt fébrile dans la raie de ses cheveux. Dites-moi, est-ce vrai que le pervers l'a poignardée avec le manche d'un pinceau, après lui avoir fait avaler les boules de son abaque, comme on le raconte aux cuisines ?

— Ah, mon brave, s'il n'avait fait que ça ! se contenta de dire le mandarin avec un clin d'œil ambigu.

Bouche bée, le serviteur attendait en haletant des détails sanglants qu'il allait rapporter au chef, mais le mandarin le rappela à l'ordre.

— Alors, vous m'annoncez à la maîtresse de céans ?

Visiblement déçu, l'homme le fit pénétrer dans un vestibule de la taille de ses propres appartements dans sa province reculée du Nord. Des chaises aux dossiers travaillés flanquaient une table en bois de rose sur laquelle des porcelaines d'une ravissante finesse étaient disposées avec goût. Aux murs, des peintures chinoises déroulaient leurs paysages de cascades et de brumes, et quelques détails de pivoines aux pétales frémissants éclairaient la pièce de taches cramoisies. Apparemment, on appréciait la peinture dans cette demeure. Au plafond, des luminaires revêtus de soie brodée, spécialité de Faifo, rappelaient le rôle actif du père et du fils dans la communauté de la ville.

Mais le mandarin n'eut pas le loisir d'observer plus longuement les éléments du mobilier, car le serviteur lui faisait signe de le suivre dans un corridor éclairé par des lampions. Contrairement au vestibule, la lumière déclinante du jour ne perçait pas à travers les fenêtres à claustras, masquées par des volets en bois précieux. On devait se trouver dans l'aile ouest, se dit le mandarin en remarquant que la décoration venait, elle aussi, de changer.

Alors que l'entrée était agrémentée d'objets d'inspiration chinoise, le corridor était d'un dépouillement étudié. Les murs clairs étaient appuyés par une bande de marqueterie aux motifs géométriques récurrents qui produisaient un effet d'infini. Les lumignons en soie multicolore avaient cédé la place à des lanternes en cuivre, tendues de papier huilé blanc. On les avait déjà allumées et la lumière chaleureuse qui s'en répandait contribuait à habiller le vide recherché. Accroché au mur, un arc asymétrique plus grand qu'un homme déployait sa structure hybride de bois et de bambou. À côté de lui, un carquois rempli de flèches dont les bouts étaient empennés avec des plumes de rapaces. Une sensation de vélocité et de force contenue se dégageait de cette association, et le mandarin s'arrêta malgré lui pour en admirer l'élégance. Mais un scintillement lui fit tourner la tête.

Sur le mur opposé, captant les lueurs dorées des lanternes, un fourreau en métal marbré portait en son cœur un sabre dont on apercevait la poignée tressée. La garde décorée de grues et de nuages donnait à l'arme une note de poésie qui en rehaussait l'attrait. À sa gauche était placé un coutelas beaucoup plus court dont le fourreau, gainé d'airain ouvragé, laissait imaginer le tracé impeccable de la lame qu'il dissimulait.

— Le *katana* et le *wakizashi*, formant le *daisho*, étaient les armes du samouraï, dit une voix chaude dans son dos.

Tiré de ses pensées, il se retourna précipitamment. Le serviteur s'était esquivé et devant lui se dressait la fine silhouette de la jeune femme qu'il avait sauvée dans une venelle sombre. Le sang battant à ses tempes, il s'inclina.

— Ces armes sont d'une beauté qui m'est inconnue, et jamais celles du Dai-Viêt n'en approcheront la perfection.

Il leva la tête, remué jusqu'aux tréfonds, remarquant pour la première fois l'étrange atmosphère qui émanait de cette femme. Dans le boyau mal éclairé, il avait déjà noté ses traits fins, mais ici, dans cet endroit d'une sobriété voulue, il fut ébranlé par l'indescriptible blancheur de sa peau. Ce n'était pas la poudre de riz qui lui conférait cette texture diaphane, douce et cependant immatérielle. On aurait dit que les rayons de lune, s'y attardant

chaque nuit, y avaient déposé leur transparence glacée. Le nez légèrement busqué accentuait l'étirement de ses paupières ourlées de longs cils. Reflétant les flammes mouvantes, ses cheveux satinés prenaient des tons roux, comme du cuivre fondu qui ruissellerait sur ses épaules. Son corps svelte se devinait sous l'étoffe de sa longue robe bleue, croisée sur sa poitrine et fermée par une large ceinture brodée. De quel rêve s'était donc échappée cette créature irréelle ?

— Les armes du Japon sont réputées pour leur facture sans égale. Mon mari a été séduit par ces quelques pièces et les a fait apporter de mon pays.

Le mandarin se fustigea pour son aveuglement. Bien sûr ! Faifo, port trépidant et ville cosmopolite ! Comme pour confirmer ses réflexions, elle poursuivit :

— Je suis née au Japon, mais mes parents se sont installés ici depuis ma petite enfance. Il y a même une petite communauté japonaise dans la ville, le saviez-vous ?

— J'ai bien remarqué un pont dont l'architecture détonne avec le style habituel, hasarda le mandarin, se remémorant les singes et les chiens qui en gardaient l'accès.

— Vous avez raison, c'est justement un pont japonais, dont la courbure se distingue par sa simplicité. Nous avons une certaine prédilection pour les formes épurées. L'essence réside dans les détails, comme vous pouvez le constater.

Elle fit un pas en avant et, d'un geste ample, libéra le *katana* de son fourreau. La lame sans défaut traça une courbe exquise, scindant l'espace de ses proportions de rêve. Fasciné, le mandarin Tân s'en approcha pour admirer les dessins de vagues qui déferlaient sur l'acier martelé. Travaillé par des maîtres, le sabre avait acquis une perfection qui faisait vibrer le cœur et chavirer l'esprit.

— Ces motifs résultent des trempages successifs de la lame. Associé au *wakizashi* qui sert à la parade, le *katana* devenait une arme mortelle dans les mains du guerrier.

Leurs regards glissèrent sur la surface tranchante qui avait déjà dû goûter au sang ennemi. Malgré lui, le mandarin ne put que remarquer avec quelle aisance la jeune femme tenait à deux mains cette arme d'une impressionnante longueur.

— Mais je me montre impolie, Lettré Tân, dit-elle avec un sourire, tandis que le mandarin tressaillait en entendant son nom. Je m'appelle Kitsune. Pour vous remercier de m'avoir porté secours, l'autre nuit, je vous dois au moins une tasse de thé.

Ce disant, elle ouvrit une porte coulissante et le devança dans une pièce tout aussi austère que le corridor, éclairée par des lampes à huile. Sur une table basse, une théière fumait à côté d'une tasse pleine, comme si la maîtresse de maison avait été interrompue dans sa dégustation. D'ailleurs, le mandarin eut la sensation qu'il venait de rompre un moment de quiétude en faisant irruption dans ce couloir secret. Devant le miroir ovale qui semblait retenir le reflet d'une femme se peignant les cheveux, une boîte à bijoux ouverte laissait échapper un bracelet avec des boules de verre d'un bleu profond qui rappelait l'eau des abysses.

Elle lui tendit un breuvage vert intense, dont le goût était plus rafraîchissant que le thé au lotus auquel il était habitué. Dans cette aile mystérieuse, les choses ressemblaient à ce qu'il connaissait, tout en étant imperceptiblement différentes, et ce léger décalage l'intriguait au plus haut point. L'esprit plein d'interrogations, il voulait questionner Madame Kitsune sur ses origines, sur ses impressions sur le pays d'adoption où elle avait choisi de vivre. Pendant qu'il se tenait face à elle, la mort de Madame Prune lui semblait une affaire lointaine, fantomatique, voire sans intérêt.

— Pardonnez ma curiosité, mais je n'ai jamais eu le plaisir de parler avec quelqu'un venant du Japon. Le port de Faifo se trouve en ce moment au centre de tous les échanges commerciaux avec les autres régions d'Asie. Cependant, il n'y a guère que les Chinois qui s'y soient durablement implantés. Si ce n'est pas indiscret, pourriez-vous me dire ce qui a poussé votre famille à venir au Dai-Viêt ?

Madame Kitsune répondit sans ambages :

— Mes parents, négociants en tissus d'art, ont trouvé plus pratique d'œuvrer directement de votre pays pour importer vers le Japon. Ils peuvent, de cette manière, effectuer des choix directs et peser plus efficacement dans les négociations avec les vendeurs.

— Que pensez-vous de notre pays ? Les coutumes vous paraissent-elles étranges par rapport aux vôtres ?

— Nous avons subi une influence commune, le saviez-vous ? Les Chinois nous ont apporté le confucianisme, ainsi que l'écriture et l'art, entre mille autres choses. Comme vous, nous avons des temples bouddhistes protégés de chaque côté par des statues de gardiens célestes, même si nos divinités portent d'autres noms.

Elle se tourna vers une statuette posée sur un autel dans l'ombre. La forme gracile d'une femme flottait sur des volutes figurant des nuages, une fleur de lotus à la main.

— Notre déesse de la compassion, Kannon, que vous vénerez sous le nom de Quan Am, la Kuan Yin des Chinois.

Le mandarin fronça les sourcils.

— S'ils ne nous avaient légué que le bouddhisme, passe encore. Mais au Dai-Viêt, nous avons à souffrir de la présence d'énergumènes portés sur la magie et le sexe, qui se réclament du taoïsme. Loin de contribuer à la stabilité de la société, ils se retirent devant leurs fourneaux, toujours à la recherche d'une immortalité qu'ils ne sont pas près d'atteindre. Sévissent-ils aussi au Japon ?

— Oui, nous avons notre lot de taoïstes, mais ils ne remportent pas un succès aussi franc qu'ici, dit Madame Kitsune avec une lueur amusée dans ses prunelles. En revanche, notre religion d'origine, le shintô, est très vivace. Nous honorons les *kami*, esprits supérieurs et omniprésents qui peuvent être des forces naturelles comme le soleil et la lune, le typhon, mais aussi les fleuves, les rochers, les animaux sauvages...

— Mais c'est pareil au Dai-Viêt ! s'exclama le mandarin, ravi d'avoir trouvé des références partagées. Chez nous, les esprits sont partout – sous les racines, dans l'eau, au cœur de la nuit – et il faut faire attention à ne pas

froisser leurs personnalités très susceptibles, sans quoi ils nous envoient des maux terribles !

— Exactement ! Il convient d'élever des petits temples pour amadouer les *kami*, qui possèdent un « esprit de violence ». Les redoutables dieux des épidémies, par exemple, peuvent frapper durement à la moindre faute.

Le magistrat hocha la tête avec conviction. A l'évidence, la puissance des esprits n'était plus à démontrer. Leur influence s'étendait au-delà des frontières, franchissait les mers et traversait les âges. Au fond de lui, il se sentait heureux que Madame Kitsune reconnaisse également ce monde surnaturel auquel il avait toujours cru et qu'il avait toujours scrupuleusement respecté. L'ami Dinh, au contraire, ne manquait jamais de se gausser des préceptes qui permettaient de pacifier dieux et démons, les qualifiant avec insolence de superstitions. Le mandarin ricana en lui-même : tout le monde savait où se trouvait le lettré à cet instant, puni sans doute par un esprit qu'il aurait offensé par son effronterie. Enhardi par les similarités entre les deux cultures, il poursuivit :

— Avez-vous, comme nous, la visite de prosélytes européens qui tentent de promulguer leur foi ? Depuis quelque temps, des jésuites ont mis pied sur notre sol et essaient activement de convaincre nos concitoyens d'embrasser leurs étranges croyances.

— Vous n'êtes pas les seuls à subir leurs ardeurs ! répliqua Madame Kitsune avec une petite moue. Il y a soixante ans, le jésuite François Xavier débarquait à Kagoshima, et s'il y reçut un accueil plutôt favorable, il n'en reste pas moins que cinquante ans plus tard, Toyotomi Hideyoshi a ordonné l'exécution de vingt-six chrétiens, de crainte que la nouvelle religion n'ouvre la porte aux armées de l'Occident.

— Ils constituent vraiment une menace pour la cohésion nationale ?

— Je l'ignore. Ils ont réussi à convertir non seulement des chefs locaux, mais aussi des gens du peuple. Au début, leur idéologie semblait pourtant pouvoir contrebalancer l'influence des sectes bouddhistes que le porte-parole de l'Empereur redoutait.

Ses cheveux s'enflammèrent momentanément quand elle se pencha vers son interlocuteur.

— Enfin, cela n'a pas empêché la Compagnie de Jésus de s'installer à Nagasaki et de s'octroyer le monopole du commerce de la soie grège.

— C'est avec eux que vos parents mènent leurs transactions ?

— En effet. C'est pour cela que ces questions de commerce extérieur m'intéressent au plus haut point.

Le mandarin hocha pensivement la tête. Il s'expliquait enfin comment une jeune femme pouvait en savoir aussi long en matière de religion et de politique. Il observa non sans admiration les sourcils qui remontaient vers les tempes en un arc fin, conférant un air sceptique à chacun de ses regards. C'était à l'évidence une femme de tête, dont la détermination n'était pas à prendre à la légère. Avec un pincement au cœur, il se rappela qu'elle était mariée à celui qui lui avait permis de prendre en main l'investigation concernant la mort de Madame Prune.

Il toussa, gêné.

— Madame Kitsune, en vérité, vous devez vous demander ce que je suis venu faire ici...

— Nullement, répondit celle-ci le plus tranquillement du monde. Mon mari m'a raconté ce matin que vous vous étiez proposé pour enquêter sur la mort de sa tante. J'imagine que vous avez l'intention de connaître les détails de la fête donnée ici en son honneur, quelques jours avant son décès.

Le mandarin Tân battit des paupières, décontenancé. En vérité, cette femme avait un esprit hors du commun. Même s'il ressentait une certaine irritation pour avoir été si facilement percé à jour, il n'en éprouva que plus d'intérêt à son égard.

— Effectivement, reprit-il avec une nonchalance de façade, on m'a dit que c'était votre beau-père qui en avait eu l'idée. C'était lui que j'avais l'intention d'interroger à ce propos, mais j'ignorais que vous logiez sous le même toit...

Madame Kitsune laissa échapper un rire qui n'avait rien de joyeux.

— Malgré sa fortune personnelle, le père de mon mari s'obstine en effet à vivre ici.

— C'est souvent le cas au Dai-Viêt, rétorqua sèchement le mandarin. Les parents élisent domicile là où habite leur fils aîné. Celui-ci peut ainsi s'occuper d'eux dans leurs vieux jours – une façon de montrer l'amour filial et de rembourser les sacrifices consentis pour l'élever.

— Vous avez raison, cette notion de dette est effectivement très présente, fit-elle remarquer. Je vous suis redevable pour votre aide l'autre nuit et mon mari a hérité de cette dette, ce qui l'a poussé à vous confier cette enquête. Et votre ami, si vous le sauvez, portera sa dette envers vous jusqu'à la fin de ses jours, puis la passera à ses enfants qui la passeront à leurs enfants...

— Mais non ! s'exclama le mandarin Tân, contrarié. Si j'aide le lettré Dinh, c'est simplement parce que c'est mon ami. Il ne contractera pas de dette envers moi pour autant !

Il s'interrompit, conscient d'être tombé dans le piège tendu par son interlocutrice. Cette femme était une démonsse personnifiée ! Elle venait de lui faire dire que les parents ne devraient pas élever leurs enfants dans le seul but d'être choyés dans leurs vieux jours.

— Prétendez-vous qu'il n'y a pas d'affection entre père et fils ?

Madame Kitsune haussa les épaules.

— Il arrive qu'il n'y ait pas d'affinité entre un père et son fils, c'est tout.

Comme elle ne donnait pas l'air de vouloir s'exprimer davantage sur ce propos, le mandarin revint à sa préoccupation initiale.

— Donc, c'est votre beau-père qui a eu l'idée de cette fête en l'honneur de sa sœur. J'ai entendu dire que c'était pour célébrer le succès de son auberge de *La lune rose* qu'elle avait ouverte, il y a un an.

— C'est vrai. En tant que frère aîné, il pensait devoir encourager par tous les moyens les succès de sa sœur, même si...

Elle s'interrompit, comme si elle en avait trop dit.

— Que voulez-vous dire ? insista le mandarin, intrigué.

— Même si c'était un peu soudain, reprit Madame Kitsune, l'air confuse. Madame Prune était une commerçante dans l'âme, mais elle n'avait pas

toujours l'argent pour concrétiser ses projets. Mais là, elle a su trouver d'elle-même le financement pour son auberge.

Elle reprit une gorgée de thé, et plongea son regard au fond de la tasse pour dissimuler sa gêne.

— Pendant le repas, y a-t-il eu des sujets de conversation inhabituels, qui auraient pu suggérer que Madame Prune était en danger ? Quelquefois l'élément déclencheur d'une catastrophe se cache dans un geste ou une parole, voyez-vous...

Il nageait dans le brouillard, ne sachant pas ce qu'il cherchait exactement.

— Autant que je me souviene, nous avons surtout parlé de son audace et de son sens des affaires, car elle avait multiplié sa mise initiale, déjà assez considérable. Elle se montrait très satisfaite de sa situation, et prétendait même que ce n'était pas fini.

— Comment donc ? Elle avait d'autres projets ?

Madame Kitsune le fixa de ses yeux insondables.

— Je l'ignore. Elle a simplement laissé entendre que la chance était avec elle, mais sans donner de précisions.

— Et son fils, Monsieur Phi ?

A l'évocation du chef du marché, elle fit une petite grimace.

— Monsieur Phi était présent, toujours au rendez-vous des banquets et autres réunions où l'on mange sans payer. Il était un peu éméché à la fin de la soirée, mais il s'est globalement bien comporté.

— De mauvaises langues prétendent qu'il aurait utilisé les sapèques de sa mère pour couvrir ses dettes de jeu, déclara le mandarin en rapportant les paroles de Postillon Fétide.

— C'est normal. De la même manière que sa mère se tourne vers son frère en cas de besoin, le fils se tourne vers sa mère en cas de difficulté. C'est la force de la famille.

Dans la lumière incertaine des lanternes, le mandarin ne sut pas s'il avait discerné un sourire discret de la jeune femme. Apparemment, elle s'amusait à mettre à mal le concept de la famille. Qu'est-ce qui pouvait bien motiver un tel désaveu ?

La tasse de thé terminée, le mandarin ne sut comment prolonger la conversation. Mu par une curiosité toute personnelle, il aurait souhaité lui poser d'autres questions concernant ses relations avec son mari, mais comment aborder un point aussi indiscret ? Dehors, il devait déjà faire nuit et il n'était pas décent de s'attarder chez une femme à une heure si avancée.

Il se levait pour partir quand la porte coulissante s'ouvrit brusquement.

— Maîtresse ! Le soleil est couché. Sortirons-nous cette nuit ?

Déroutée, la vieille femme qu'il avait vue dans le coupe-gorge mit la main devant sa bouche. Rouge d'embarras, elle s'excusa en hâte de son irruption. Le mandarin s'inclina, mais eut le temps d'apercevoir sur le visage de Madame Kitsune une expression irritée plus fugace qu'un battement de cœur.

*

Les lumignons étaient déjà allumés sous la véranda du clan des Yuan quand Monsieur Tho la quitta d'un pas décidé. Après une interminable soirée passée à persuader les chefs de guilde du bienfondé de ses craintes, il n'était pas mécontent de retrouver l'air frais du soir. Contre toute attente, ces derniers s'étaient montrés plus soupçonneux que prévu. Certes, la menace des marchands malais et des navigateurs européens les avait ébranlés, mais dès qu'il avait abordé la question de la cotisation, il avait assisté à une levée de boucliers. Le général à la retraite se remémora la panique qui s'était emparée de l'assistance : à l'idée de se séparer de leurs lingots d'or, les commerçants avaient blêmi comme si on était en train de leur ravir leur maîtresse. Malgré son expérience, il ne s'attendait pas à ce qu'ils s'accrochent à leur pactole telle la syphilis au bas-ventre d'un moine. Monsieur Duy, représentant des exportateurs de bois précieux, s'était arrogé le rôle du meneur d'hommes et avait été particulièrement difficile à convaincre, lui opposant des arguments retors dont le seul but était de le mettre en valeur face à ses pairs.

Monsieur Tho caressa pensivement sa belle barbe blanche, le sourire aux lèvres. Heureusement qu'il avait suffi d'asséner quelques faits avérés, quoique dramatisés, pour leur injecter un doute encore plus insidieux. Ces marchands pusillanimes étaient alarmés à l'idée que dans d'autres contrées il y avait des congrégations comme la leur, luttant pour leurs propres débouchés, avides de profits, qui envoyaient des navires sur les océans à la recherche de nouveaux marchés. Les noms mystérieux, dont les consonances invitaient au rêve tout en promettant des cauchemars, les faisaient trembler de crainte et il n'avait qu'à les citer, déroulant une litanie magique qui achevait de les ensorceler : îles de la Sonde, Lombok, Amboine, Ceram, Aceh, Mexico, Formose... Savamment, il faisait naître les senteurs d'épices, le piquant du poivre et la douceur de la cannelle, puis évoquait le froissement de la soie. Subjugués, les chefs de guildes le suivaient dans les mines d'argent et les gisements de zinc avant d'être éblouis par l'éclat des rubis et des pierres précieuses. Pour augmenter le dépaysement, Monsieur Tho n'avait pas hésité à mentionner des peuplades inconnues dont on avait tout à redouter : Persans, Gujeratis de l'Inde, Khas du Laos, Mons du Myanmar. A ceux qui étaient portés sur la religion, il parlait de Borobudur, de la Bactriane, de l'Inde. Pour ceux qui exportaient des produits de l'agriculture, il invoquait le delta de l'Ayeyarwaddy, la plaine centrale de Siam, la vallée du Fleuve Jaune... Au final, les négociants étaient étourdis par l'immensité d'un monde dans lequel ils n'occupaient qu'une place infime, sans remparts ni défenses. Assurément, il n'était pas superflu de se protéger par tous les moyens, fussent-ils coûteux et à la limite de l'honnêteté. Le montant de la participation provoquait à l'évidence davantage de grincements de dents que le fait qu'elle serve à graisser des pattes, mais poussés dans leurs derniers retranchements par le spectre de la concurrence, les chefs de guildes avaient fini par se faire une raison. Et une fois encore, le vieux général savourait une victoire qu'il ne devait qu'à son ingéniosité et à son sens de la persuasion.

L'esprit fouetté par le vent de la réussite, Monsieur Tho traversa les quartiers populaires où les gargotes avaient fait le plein de clients et se

dirigea tranquillement vers la sortie de la ville. Il se félicitait de l'ascendant pris sur les puissantes corporations de la région, car les vieux singes des guildes n'étaient pas nés de la dernière pluie, et pour les impressionner, il fallait plus que de vains mots jetés en l'air. S'il n'avait pas embrassé la carrière de soldat, il aurait aussi bien pu se distinguer en tant qu'acteur ou conteur, se dit Monsieur Tho, guilleret. Mais il se rappela les campagnes militaires, où la violence des hommes se dévoilait au grand jour, si bestiale et primitive qu'il suffisait d'un peu d'intelligence pour la canaliser et s'en servir à ses propres fins. Dans sa jeunesse, il avait démontré son habileté et était rapidement monté en grade, se hissant au sommet de l'état-major du seigneur Nguyễn, qu'il avait suivi dans le Sud. Depuis longtemps, il savait où allait sa loyauté : à celui qui avait le moins de scrupules et le plus d'ambition, à celui qui n'hésiterait pas à déferler sur les terres méridionales, quitte à massacrer les populations pour étendre les frontières de l'Empire. Monsieur Tho avait toujours aimé l'action et le goût métallique du sang. Contrairement au seigneur Trinh du Nord, un pleutre qui se contentait de repousser les assaillants chinois d'antan, le seigneur Nguyễn se délectait dans l'attaque. La conquête du Sud allait prouver sa suprématie et sans doute le mettre à la tête de l'Empire, une fois le pouvoir central décapité. Et alors, se dit Monsieur Tho en se frottant les mains, tous ceux qui l'auraient épaulé dans ses projets seraient portés par la vague montante de la gloire, qui ne mourrait que sur les marches du palais.

Il ne serait pas dit que l'âge l'empêcherait d'accéder aux plus hautes fonctions quand sonnerait l'heure de la victoire. Lui, qu'un classement médiocre aux concours triennaux avait écarté des rangs des lettrés, avait dû se tourner vers la carrière militaire. Mais bientôt il se vengerait de ces bureaucrates du Nord en leur infligeant une défaite dont il goûterait chaque instant. Monsieur Tho se redressa de toute sa taille, sa barbe flottant au vent comme une bannière triomphante.

Avec un claquement de la langue, le général s'engagea dans une ruelle qui menait à l'avenue principale. Des rêves plein les yeux, il sursauta quand un bras lui encercla rudement le cou.

— Ah, voilà un vieillard qui m’a l’air lesté de sapèques ! susurra une voix canaille à ses oreilles. Visez-moi cette tunique de soie coupée à la mode de Nankin ! Ce n’est pas le paysan du coin qui peut se draper avec une telle élégance !

Monsieur Tho entendit son agresseur rire désagréablement. Malgré ses efforts, il ne pouvait distinguer son visage car l’autre se tenait dans son dos et menaçait de lui couper la respiration par son étreinte brutale. Sa voix aux intonations des bas-fonds était étouffée par le bandeau de tissu qui lui masquait la bouche.

— Lâche-moi, sale mendiant ! grogna le général en se tortillant dans tous les sens. Laisse tranquilles les citoyens honnêtes et rentre chez toi, là où la fange est épaisse ! Franchement, on ne devrait pas donner aux porcs le droit de trotter dans les rues de Faifo !

— Par ici les piécettes, d’abord ! Tu ne crois pas que je te serre dans mes bras pour le simple plaisir de palper ta maigre carcasse !

Le vieillard aurait voulu lui décocher un coup de pied castrateur, comme il l’avait vu faire par ses soldats, mais force lui était de constater qu’il avait été seulement général et non pas homme de terrain.

— Imbécile ! Tu ne sais donc pas qui je suis ?

— Qu’est-ce que tu veux que ça me fasse ? Du moment que tu as les orteils à l’aise dans des souliers à sequins, voilà tout ce qui m’importe. Tu pues la richesse, et les sapèques doivent sortir à la queue leu leu de tous tes orifices, alors aboule !

Le scélérat éclata d’un rire gras qui sentait l’alcool de piètre qualité. Peut-être était-il si saoul qu’il ne pourrait le poursuivre ? Monsieur Tho se débattit de toutes ses forces, mais l’autre ne fit que resserrer sa prise.

— Pas si vite ! Je t’ai demandé quelque chose, il me semble. Fais vite, sinon...

— Sinon quoi ? glapit Monsieur Tho avec frénésie.

Pour toute réponse, une lame se glissa en travers de son cou tandis que son assaillant lui soufflait de nouveau une haleine avinée.

— Ça te suffit ? Je commence à perdre patience. Tu vas m'obliger à te toucher intimement, si tu continues.

Fébrile, il se mit à fouiller dans les plis de la tunique du général, tirant ici et là des pans de peau flapie, cherchant sans honte les ligatures de sapèques là où elles n'étaient pas.

— Ah, tu les caches donc sous tes aisselles de bouc ? s'énervait-il en ne parvenant pas à trouver les pièces. A moins que ce ne soit entre tes fesses rabougries ?

Monsieur Tho fulminait. Il ne se prêtait pas de bon gré aux attouchements de ce truand aux pattes huileuses.

— Les sbires ne vont pas tarder à faire leur ronde ! Tu es cuit ! lança-t-il, furieux.

— Compte sur ton incapable de fils et tu crèveras les tripes à l'air !

Le général se raidit. Son agresseur savait donc qui il était ! Un soupçon l'effleura soudain. Il laissa glisser son regard vers le couteau appliqué contre sa gorge. C'était bien ce qu'il pensait : le tranchant de la lame n'était pas directement posé contre sa peau. L'assaillant l'immobilisait avec le côté émoussé du coutelas.

— Pitié ! bêla Monsieur Tho avec des trémolos dans la voix. Ne me faites pas de mal ! Je ne suis qu'un pauvre homme qui a une famille ! Mon fils est en effet un incompetent, mais j'ai un neveu que j'affectionne. Le malheureux a des problèmes d'argent et j'allais de ce pas lui remettre quelques ligatures de sapèques pour le soulager de ses dettes...

— Vraiment ? s'exclama la brute en s'écartant de lui, la face épanouie. Ça alors, quelle bonne nouvelle !

Mais Monsieur Tho s'était retourné et avait arraché d'un geste brusque le tissu qui dévoilait un sourire béat.

— Crétin ! cria-t-il en frappant son agresseur de ses poings fermés. Tu as cru m'avoir avec tes arnaques à la petite semaine ? Ça ne te suffit pas de déshonorer la famille avec tes dettes de jeu !

L'autre faisait le dos rond, malgré sa haute stature, tandis que le général faisait pleuvoir des coups en pagaille.

— Ta pauvre mère n'est même pas enterrée que tu commences déjà à faire des tiennes, espèce de gredin sans imagination ! Voleur à la noix, brigand d'opérette, tu vas apprendre comment on traite son oncle !

Ce disant, il lui attrapa les lobes de l'oreille et se mit à les tirer avec acharnement.

— Tu oses me tripoter comme la première prostituée venue, hein ? Qu'est-ce que tu disais donc ? Des sapèques plein les orifices ? Tu veux parler d'orifices ?

Hors de lui, il lui enfonça deux doigts dans les narines tout en appliquant une torsion vicieuse qui tira un beuglement au chef du marché. Celui-ci recula, penaud, les mains plaquées sur son nez qui commençait à saigner.

— Mon oncle ! s'écria Monsieur Phi, les coudes levés pour parer les coups. Pardonnez-moi, mais je suis à la dernière extrémité !

— Vraiment ! ahanait le vieux en lui griffant le cou de ses ongles de rapace. Tu es bien le fils de ton abruti de père ! S'il n'avait pas péri écrasé par un buffle en rut, il aurait vendu ta mère pour couvrir tous ses emprunts !

Excédé par ce coquin insolent qui avait tenté de le délester, le général retrouvait toute sa vigueur et s'abandonna à une rancœur qu'il avait jusqu'alors endiguée.

— Tu peux jouer au caïd avec les minables du marché, mais ne t'avise surtout pas de te frotter à moi ! Les vermines comme toi, j'en écrase tous les jours sous mes souliers à sequins !

— Prêtez-moi juste une ligature de sapèques, vénérable oncle ! J'ai les créanciers chinois à mes basques, et ils me menacent des pires tortures si je ne les paie pas dans les plus brefs délais.

Monsieur Tho leva des sourcils pleins d'arrogance.

— Je ne prête jamais qu'à des taux d'usurier, tiens-le-toi pour dit.

Le visage illuminé, Monsieur Phi joignit les paumes en signe de reconnaissance.

— Rien qu'une ligature ! Dans quatre jours, je vous la rendrai sans faute !

— Dans quatre jours ? hennit l'autre, hilare. Tu comptes arnaquer les marchands de volaille et voler les bonzes ?

Monsieur Tho considéra le grand escogriffe qui ne faisait plus le faraud et sortit dédaigneusement quelques piécettes de sa manche. Avec condescendance, il les fit tinter devant lui, puis allongea la main. Au moment où le jeune homme s'apprêtait à s'en saisir, il les jeta en l'air, les dispersant comme des fétus au vent.

— Va ! Tu peux bien fouiller dans la poussière pour les retrouver. Les chiens en font autant pour dénicher des bouts de gras qu'on leur lance.

Sur ce, il s'éloigna d'un pas léger, tandis que Monsieur Phi le suivait de ses yeux injectés de haine.

*

Le regard errant sur l'eau qui plissait comme une étoffe transparente, le mandarin Tân, débarrassé de son uniforme de sbire, avala une gorgée de nouilles. En l'absence du lettré Dinh aux goûts raffinés et coûteux, il avait opté pour une gargote dont les portions lui semblaient généreuses, et il n'avait pas été déçu de son choix. *Les baguettes en bambou* était un établissement sans fioritures qui proposait des plats robustes. Issu du milieu paysan, le mandarin avait toujours eu un faible pour la nourriture qui tenait au corps. La friture de poissons, sentant le sel et la mer, ne le rebutait pas et les nouilles plates, luisantes de sauce d'huître et d'huile de sésame, le satisfaisaient davantage qu'une soupe aux ailerons de requins, mets de riches qui se laissait boire comme de l'eau aromatisée. La quantité lui importait, contrairement aux fonctionnaires de l'Empire qui se contentaient de picorer ici et là, laissant des miettes pour montrer leur retenue et leur prospérité. Particulièrement sensibilisé aux inondations et aux sécheresses depuis son enfance, il connaissait la valeur de chaque grain de riz, le coût du moindre œuf, et se faisait un devoir de nettoyer son bol comme s'il ne devait pas y avoir de repas le lendemain.

Le poulet au cumin terminé, il eut une pensée émue pour le lettré qui devait déguster un consommé au chou dans l'intimité de sa cellule. Combien de bols de bouillon lui restait-il à siffler avant le retour de l'infâme mandarin Châu ? Il soupira devant le peu d'indices qu'il avait récoltés dans l'affaire du meurtre de Madame Prune. La visite chez le général n'avait pratiquement rien donné, à part le plaisir de revoir la belle Madame Kitsune.

Le mandarin allongea ses jambes et cala ses mains derrière la nuque. Un léger sourire éclaira son visage. Quel agréable moment il avait passé dans l'aile ouest à l'élégance dépouillée ! Non seulement il s'était aperçu qu'il existait des similarités culturelles entre le Japon et le Dai-Viêt, mais il avait aussi appris que la situation religieuse là-bas n'était pas si éloignée de ce qu'il rencontrait ici. Cependant, Madame Kitsune n'avait pas fini de l'intriguer. Il avait cru un instant pouvoir l'appréhender, car elle était comme lui sensible aux esprits qui sous-tendent le monde, mais elle s'était aussitôt échappée en affichant un cynisme digne de l'ami Dinh. Visiblement, les liens sacrés de la famille n'avaient pas de valeur pour elle. N'avait-elle pas dénigré les relations entre parents et enfants ? Était-ce une façon de suggérer qu'elle n'éprouvait pas de sympathie pour son beau-père ? Il plissa les paupières. Il ne fallait pas sous-estimer cette femme. Ses connaissances étaient vastes et son sang-froid exemplaire, pourtant elle avait semblé troublée d'en avoir trop dit sur le compte de Madame Prune. L'air gênée, elle avait avoué que cette dernière avait subitement trouvé des fonds au moment d'ouvrir l'auberge de *La lune rose*. Qu'entendait-elle par là ?

Il battit des cils. Une amertume qu'il avait tenté de ravalier venait de remonter à la surface de sa conscience. Il se remémora les cheveux de bronze contre la peau diaphane, et son esprit fut cinglé par les vents du doute. Elle dégageait une maîtrise de soi presque irréaliste. La seule émotion vive qu'il avait pu lui voir était l'irritation qui avait enflammé son regard à l'entrée de sa dame de compagnie. Qu'est-ce qui avait motivé une réaction si violente ?

— Hé, beau gosse, tu veux faire un tour avec moi ?

Tiré de ses réflexions, le mandarin Tân sursauta. Une jolie fille aux cheveux relevés tendait vers lui un cou gracie, tout en arborant un sourire d'enchanteresse. Elle approcha une chaise et s'installa tout près de lui, de sorte que son parfum entêtant vint lui chatouiller les narines.

— Tu dois faire erreur, répliqua le mandarin, soupçonneux. Je ne te connais pas.

— Pas encore, fit-elle avec un clin d'œil. Mais quand la nuit sera finie, tu ne demanderas qu'à me revoir.

Pour prouver ses dires, elle se pencha vers lui, laissant voir les rondeurs éblouissantes de ses seins. Le magistrat soupira en examinant ses paupières rehaussées par un trait de khôl et ses lèvres carmin. Elle devait avoir à peine quinze ans, et semblait déjà versée dans ce rôle d'entraîneuse. Il secoua la tête sans mot dire.

— Allons, mon petit coquin, dis-moi que tu me trouves belle ! roucoula-t-elle en passant sa main le long des hanches que sa robe moulait de façon suggestive.

Certes, il concédait que ses formes étaient ravissantes, faites de courbes galbées et de douceur lascive, et que son minois de gamine fardée n'était pas sans charmes. Son travail n'avait pas eu le temps d'altérer la fraîcheur de ses joues qui se devinait sous la poudre de riz. Mais le jour n'était pas encore venu où il céderait à l'appel de l'amour vénal.

— Tu n'es pas désagréable à contempler, mais j'en ai connu des plus sophistiquées, dit le mandarin sur un ton égal. Dans dix ans, tu vas en faire vingt de plus, si tu continues ce petit jeu.

— Regarde qui parle ! s'exclama la jeune fille, le rouge lui venant au front. Un péquenot comme toi qui manges dans la gargote la plus grasse de la ville et qui oses me donner des conseils ! Retourne à tes buffles, puisque tu ne sais pas apprécier les jolies demoiselles !

— Et toi, tu ferais mieux de garder les oies au lieu de monnayer bêtement tes charmes !

Les bras croisés sur la poitrine, la fille le toisa.

— Au moins, avec le travail que je fais, je n'ai pas besoin d'ingurgiter des nouilles trempées dans de l'huile. A ce rythme-là, tu vas avoir la bedaine d'une femme enceinte et ton buffle refusera de te porter.

Pour toute réponse, le mandarin se mit à boire tranquillement son thé.

Elle se mit à chercher des yeux d'autres clients potentiels, mais dans l'auberge il n'y avait qu'un vieillard en train de sucer une seiche indestructible et un homme avec une tête de déterré. Revenue à des sentiments moins mercantiles, elle s'accouda à la table.

— Moi, c'est Aube Violette, et toi ?

— Tân, répondit laconiquement le mandarin.

— Tu viens de quel village ? C'est la première fois que je te vois ici.

Le magistrat fit un signe vague de la main.

— Je suis de passage. Je viens voir un cousin à moi qui habite dans le coin.

— C'est qui ?

Pris de court, le mandarin prononça le premier nom qui lui vint à l'esprit.

— Monsieur Bonheur – mais tu ne dois pas le connaître.

Aube Violette partit d'un rire joyeux.

— Le médocastre qui ressemble à un enfant ! Bien sûr que je le connais ! En fait tout le monde le connaît, on le voit partout et à toute heure. Il va et vient, du matin au soir, car il n'y a que lui qui exerce dans la ville.

Elle jaugea, sceptique, les épaules larges et les longues jambes du mandarin.

— Pour son cousin, tu ne lui ressembles guère...

— Euh, c'est que mon père était un militaire, bredouilla le mandarin, s'embourbant dans ses mensonges. Très grand et très fort, tu vois...

— En tout cas, je peux te confier que ton cousin a vraiment l'apparence d'un gamin, poursuivit Aube Violette en baissant la voix.

— Comment ça ?

— Eh bien, disons que son nez est son plus long appendice – mais c'est un secret professionnel.

Elle mit un doigt devant sa bouche qui ne demandait qu'à éclater de rire.

Le mandarin fit celui qui n'avait pas entendu et lui renvoya prestement une question.

— Et toi, pourquoi avoir choisi ce métier ? Tu ferais bien de te chercher un mari honnête au lieu de traîner dans les rues du port.

— Arrête donc de me sermonner ! On croirait entendre un représentant de la loi ! Sache qu'avec tous ces marins, l'endroit est idéal pour se faire une petite fortune.

— Mais ce sont des étrangers ! ne put s'empêcher de s'exclamer le mandarin.

— Oui, et alors ? rétorqua Aube Violette en se rejetant en arrière pour cambrer ses reins aguichants. Ils sont plus inventifs que les Viêts, crois-moi.

— Je ne vois pas ce que tu veux dire. Les Viêts sont des gens très bien.

— Bien bornés ! s'esclaffa la jeune fille. Tu veux que je te dise ? Les Viêts n'ont aucune imagination quand il s'agit d'honorer leurs femmes.

— Garde tes théories pour toi, grommela le mandarin, qui ne voulait pas se laisser entraîner sur un terrain glissant.

— Ce n'est pas une théorie. Elle est étayée par des faits. Le Viêt classique a autant d'allant qu'un verrat dans toute sa splendeur.

Elle croisa et décroisa ses jambes minces.

— Il va vite en besogne puis repart en trotinant avec sa queue en tire-bouchon.

— Le verrat.

— Le Viêt.

— L'addition ! cria le mandarin au serveur qui somnolait au comptoir.

Aube Violette secoua la tête, une fossette se creusant dans ses joues.

— Et le mieux, vois-tu, c'est que les étrangers sont généreux. Quand ils se passionnent pour toi, ils n'en veulent plus d'autre et là, ils sont prêts à payer.

Elle se leva comme le serveur arrivait en bâillant.

— D'ailleurs, il est temps que j'aille voir mon petit capitaine portugais qui m'attend depuis hier soir. Ravie d'avoir bavardé avec toi.

Elle s'éloigna en exhibant un dos admirable, puis se retourna sur le seuil avec un sourire.

— Mes amitiés à ton cousin. Dis-lui que je jouerai à la patiente incontinent quand il veut.

*

— Arrêtez de me lécher les orteils, c'est obscène, marmotta le lettré Dinh en se recroquevillant dans sa couverture. Je ne joue pas à ce jeu-là avec n'importe qui.

— Qu'est-ce que vous me chantez là ? se rebiffa Postillon Fétide d'une voix rogomme. J'ai des goûts parfaitement normaux, moi !

Dans la geôle plongée dans le noir, Dinh sursauta. Il venait de sentir un frôlement au niveau de son ventre, et son compagnon était de l'autre côté de la pièce.

— Des rats ! s'exclama le lettré, bondissant de sa couche. Ils sont partout, ils vont nous dévorer tout crus !

Postillon Fétide se mit sur son séant et alluma une lanterne. Une pelisse grise s'échappa par les barreaux.

— N'ayez pas peur, ce n'est qu'un gros rat de rivière qui a l'habitude de venir ici de temps à autre. Il a des dents pointues et des griffes affûtées, mais il ne tire pas le sang, allez ! Ce n'est pas comme les tiques qui infestent les couvertures.

— Comment ! s'écria Dinh, en se grattant furieusement. Où va l'argent du contribuable si ce n'est pas dans la désinfection des couvertures ?

— Bah ! Le mandarin Châu se dit que pour des gens destinés au gibet, quelques morsures inesthétiques n'y changeront rien, et il n'a pas tout à fait tort.

Dinh se rassit, les bras autour des genoux, et fit la grimace.

— Ce mandarin mérite qu'une horde d'éléphants lui passe sur le corps. Vous n'avez rien de juteux dans vos archives pour le faire tomber avant qu'il ne m'envoie dans l'au-delà ? Allons, l'ignoble personnage doit bien avoir

quelques maîtresses déjà mariées, ou bien un faible pour les animaux visqueux, ou encore une disgrâce physique qu'il ne souhaite pas dévoiler ?

— Une disgrâce physique ? s'étonna Postillon Fétide, soudain intéressé. De quel ordre ?

— Je ne sais pas, moi... Des pieds palmés ? Des épaules velues ? Trois sexes ?

— Désolé, je ne suis pas au courant, répondit le délateur, déçu.

Il se gratta les tempes en considérant le lettré dont la mine allongée faisait pitié.

— En revanche, peut-être que j'aurais une information sur Monsieur Canh...

— Monsieur Canh ? Ça ne m'intéresse pas, répliqua Dinh, c'est le seul qui a l'air d'être à peu près correct dans cette affaire.

Mais emporté par ses mauvaises habitudes, l'autre se pencha vers lui et chuchota sur un ton confidentiel :

— Je crois qu'il bat sa femme.

— Vous dites n'importe quoi ! Je l'ai vue, sa femme, et elle n'avait pas l'air d'avoir été battue.

— Ah ? Vous l'avez vue quand exactement ?

— Eh bien, il y a quelques nuits de cela.

— Et où ça ?

— Elle se trouvait dans une ruelle mal éclairée...

Postillon Fétide se tapa sur la cuisse, surexcité.

— Voilà ! Il faisait trop sombre pour distinguer les marques.

Incrédule, Dinh se tourna vers lui. Son compagnon avait le regard fixe, comme s'il venait de lui confirmer une réalité qu'il avait toujours soupçonnée.

— Pourquoi pensez-vous que Monsieur Canh bat sa femme ?

— Mais parce qu'on ne la voit jamais de jour... Si ça se trouve, il a peur qu'on remarque les traces de sa violence. Oui, ça doit être ça... Il la fouette la nuit et l'empêche de sortir en journée.

Englué dans ses pensées, il remuait la tête à mesure que sa théorie prenait corps.

— Mais oui ! C'est logique ! Monsieur Canh est dominé par un père despotique, un général qui croit que sa famille doit être menée par une poigne de fer, et à son tour, il se défoule sur sa femme. Madame Kitsune est japonaise, vous le saviez ?

— Non. Mais quel rapport ?

— Elle est ici en terre étrangère, donc très vulnérable. Sans doute qu'elle n'ose pas se plaindre. Oui, elle se trouve piégée dans les griffes de son monstre de mari !

Dinh leva les mains pour l'apaiser.

— Allons, calmez-vous ! Je suis sûr que vous vous imaginez des choses à propos du responsable du tribunal. Il m'a l'air d'un homme tout à fait équilibré.

— C'est souvent l'apanage des monstres, le saviez-vous ? reprit Postillon Fétide. Ils semblent tout à fait bénins comme vous et moi, mais ce sont des erreurs de la nature, ils sont privés de cœur et de sentiments !

Il cogita intensément, les cheveux ébouriffés et le souffle court. Au bout d'un moment, la conclusion tomba, imparable :

— La preuve, c'est qu'ils n'ont pas d'enfants !

Malgré lui, Dinh laissa échapper un sourire.

— Alors là, vous me tenez ! Que peut-on bien opposer à ça ?

Vexé, Postillon Fétide souffla la flamme, et décréta dans l'obscurité de la geôle :

— Gaussez-vous ! Il y a toujours quelque chose qui cloche dans un couple qui n'a pas d'enfants !

*

Dans la lumière cendrée qui tombait d'un quartier de lune, une forme filait, un trait flou entre les rizières endormies. Les plis de sa robe touchaient à peine terre tant elle se déplaçait avec vélocité. Les oreilles aux

aguets, un observateur n'aurait pas décelé le frôlement de ses pas dans l'herbe du sentier, car elle se mouvait comme l'ombre des nuages passant sur les collines. Madame Kitsune n'avait pas seulement l'agilité du renard dont elle portait le nom, elle avait aussi son sens de la précision. Elle se repérait par rapport à la déclinaison de la lune et à la danse des étoiles, comme les félins de jadis quand ils franchissaient la barrière entre le monde des animaux et l'univers des hommes. Ils suivaient alors l'odeur de l'herbe mouillée, le tremblement de l'air à l'approche d'un cours d'eau, la senteur intense de la peur. Naguère, ils se terraient dans les replis des arbres et sous le moutonnement des graminées, sous la forme d'une ombre rousse qui détalait sous le vent. Et quand, à la nuit tombée, ils réapparaissent métamorphosés, on aurait dit des jeunes femmes à la chevelure de feu et au visage de marbre.

Madame Kitsune leva les yeux vers le ciel, laissant couler cette lumière qui glissait sur sa peau comme une onde glacée. Autour d'elle, la campagne bruissait de mille voix dont elle connaissait toutes les variations. La rainette tapie dans la vase lâchait un petit soupir spasmodique, le rat des champs vagabondait sur la digue de la rizièrre, tandis que le hibou insomniaque hululait jusqu'à la fin de la nuit. En tendant l'oreille, elle aurait pu saisir le plus infime battement de leur cœur et sentir le sang qui martelait leur poitrine.

De nuit, sa vision était parfaite. Ses pupilles élargies distinguaient sans faille les teintes infinies de gris que revêtait le monde dans cette obscurité à peine diluée par un rayon d'argent. Le gris solide des tuiles immobiles contre le gris flottant du ciel, le gris perlé de l'eau où s'était incrusté le gris marbré d'un reflet de pierre. Le gris tour à tour mouvant, déformé, recomposé des silhouettes qu'elle voyait passer dans son champ de vision, le gris mercuriel des gouttes de pluie happé par le gris sans épaisseur des nappes de brume. Elle voyait tout cela quand elle détectait le mouvement, anticipant la fuite au moment de se mettre en chasse.

Mais c'étaient les odeurs qui laissaient une impression inaltérable sur la toile de sa conscience. L'odeur verte d'une carapace de tortue, la senteur

dorée d'une papaye sur le point de tomber, le parfum brillant des gouttes de rosée épinglées sur les pousses de bambou. Ces odeurs miroitaient, étincelaient, illuminant son environnement nocturne comme des feux d'artifice explosant en silence. Nez au vent, elle humait le monde et accueillait en elle les pigmentations olfactives de chaque chose, les nuances colorées de chaque émotion – le vermillon de la peur, le vert céladon du contentement, le pourpre profond de l'amour.

Toutes les nuits, quand elle sillonnait ainsi la plaine, elle se sentait libérée de son fardeau, pour un temps délivrée de cette malédiction qui la talonnerait jusque dans la tombe. Les tempes battantes, elle renaissait aux sensations primitives de la chasseresse lancée à la poursuite d'une proie qui s'affole. Le fumet de la terreur, la vitesse de la traque, la précision de l'attaque – elle s'enivrait de cet équilibre si fragile entre la vie et la mort comme on s'enivre d'un alcool qui vous plonge dans l'oubli. Dans ses veines coulait alors le sang impétueux des renards d'antan, vif et sans entraves, qui pulsait à l'affût du danger et se délectait de la prochaine tuerie.

Après une nuit agitée par des cauchemars dans lesquels il se faisait courser par une troupe de verrats à l'imagination réduite et cependant évidente, le mandarin Tân s'habilla à la hâte. Une idée s'était imposée à lui alors qu'il s'était réveillé en nage avant la fin de l'horrible cavalcade. C'était à propos de la mort de Madame Prune, et il entendait vérifier son hypothèse auprès d'un spécialiste.

L'uniforme fripé d'officier du tribunal le serrant aux entournures, il se fraya un chemin à travers plusieurs groupes de citadins qui se dirigeaient vers l'ouest de la ville. Les hommes portaient des tuniques en soie et les femmes des robes aux cols brodés. Etonné, le mandarin se demanda ce qui motivait une si belle mise. Mais il n'eut pas le temps d'approfondir la chose qu'il arrivait déjà à la rue dans laquelle il devait s'engager. Un apothicaire était en train d'enlever les volets en bois de son officine. Le magistrat se détourna vivement du panneau qui vantait des aphrodisiaques fabriqués à partir des testicules de porc, et poursuivit son chemin jusqu'à une porte entrebâillée. Comme la pièce principale était déserte, il s'approcha du cabinet qui la jouxtait.

— Vas-y, mon petit, penche-toi en avant. Dis-moi si je te fais trop mal.

— Là oui, vous me faites mal.

— Je me disais aussi... Tu n'es guère rembourré pour un garçon de ton âge.

Le mandarin toussota pour signaler sa présence, et Monsieur Bonheur se retourna avec effarement. Devant lui, un gamin d'une dizaine d'années, maigre à l'extrême et nu jusqu'à la ceinture, affichait une moue de douleur.

— Ah, c'est vous, Lettré Tân ! Juste un petit instant, et je suis à vous. J'étais en train d'examiner ce jeune garçon qui présente des symptômes inquiétants. Visez-moi ça !

Il pinça la peau de son patient qui gémit bruyamment.

— Vous avez déjà vu un garnement aussi décharné ? Et ces yeux ! On dirait qu'ils ont été maquillés !

En effet, de grands cernes se creusaient sous les orbites du garçon, lui donnant un air sépulcral.

— Tu dors, la nuit ? fit-il s’adressant à lui d’une voix douce.

— Oui, mais le matin, je ne sais pas pourquoi je suis si fatigué... se plaignit le gamin.

Pris de vertige, il commençait à perdre l’équilibre et se rattrapa au rebord de la table.

— Tu manges suffisamment ?

— Pour sûr, je n’arrête pas de manger et de boire, tellement que mes parents s’en montrent mécontents ! Ils disent que c’est du gâchis et qu’ils n’ont pas besoin d’une bouche goulue qui avale gâteau sur gâteau.

Monsieur Bonheur hocha la tête et fit pivoter le jeune patient sur ses talons. Il lui fit lever les bras afin de palper ses aisselles, enfonça un doigt dans l’abdomen, puis tâta des boutons disséminés sur sa peau.

— Hum, présence de furoncles, nota-t-il.

Le mandarin suivait avec attention les manipulations du médecin. Parfaitement absorbé, il avait l’air de réfléchir intensément. Soudain, le garçon se tortilla sur place, le corps crispé de nervosité.

— Dites, Monsieur Bonheur, je peux ? Ça devient pressant.

— Déjà ? Ça ne fait pas longtemps que tu y es allé...

Comme le gamin le suppliait du regard, les jambes entortillées, le médocastre avança prestement un seau dans lequel il se soulagea en se détournant. Le jet était clair et fort copieux. Quand ce fut fini, le médecin se pencha sur la production.

— Bien. C’est aussi transparent que la dernière fois. Combien de fois dois-tu te soulager par jour ?

— Je ne compte plus ! Et ça arrive aussi la nuit, ce qui est plus gênant.

Monsieur Bonheur acquiesça d’un mouvement du menton.

— C’est bon, tu peux te rhabiller maintenant.

Il se tourna vers le mandarin.

— Intéressant, n’est-ce pas ? Avec toute cette urine, je vais pouvoir avancer dans mes recherches sur le *mineral d’automne*. Si les résultats sont

probants, peut-être qu'on m'invitera au colloque qui se tiendra sous peu à Macao !

— C'est une quantité assez importante pour un si petit corps... fit remarquer le magistrat.

— Mais oui, c'est là tout l'intérêt de l'affaire ! Ce petit souffre d'une maladie que les Chinois avaient déjà identifiée il y a des centaines d'années, et qui fait produire une urine sucrée en abondance – plusieurs seaux en une journée. C'est exactement ce qu'il me faut pour les sublimations.

S'étant rajusté, le gamin tira sur la tunique du médicastre et tendit la main. Avec un soupir, celui-ci lui donna quelques sapèques pour le faire déguerpir.

— N'oublie pas de m'envoyer ton petit frère un de ces jours, s'il a envie de se faire un peu d'argent, ajouta-t-il pendant que l'autre s'en allait en sautillant.

Demeuré seul avec le mandarin, il soupira, l'air abattu.

— N'est-ce pas malheureux ! J'en suis réduit à examiner des patients et à les payer pour leurs sécrétions ! Ce n'est pas demain que je serai l'homme le plus riche de la rue.

Navré, Monsieur Bonheur passa une main sur ses joues lisses comme celles d'un enfant.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il soudain en battant des cils.

Le mandarin Tân qui, malgré lui, regardait intensément le nez du médicastre, fut tiré de ses déductions. Maudite Aube Violette et ses allégations perverses ! Il rougit d'embarras et toussota pour se donner une contenance.

— Excusez-moi, je rêvassais... En fait, je suis venu vous voir au sujet de Madame Prune. Est-il possible de connaître la cause du décès ?

— Oh, vous savez que je n'ai pas eu le droit de pratiquer une autopsie, interrompit Monsieur Bonheur. Il faut attendre le retour du mandarin Châu, qui exige d'être présent dans ces occasions.

— Ah ? Il a bien du courage, malgré ce qu'on dit sur lui, dit le mandarin Tân que la vue des cadavres indisposait au plus haut point.

— C'est surtout parce qu'il aime assister à l'ouverture du corps et contempler les incisions qu'on peut effectuer sur les divers organes. Très impressionnant pour un spectateur, quoique assez routinier pour celui qui s'y connaît. Il n'y a que l'odeur qui devient gênante au bout de quelques jours...

Le mandarin leva la main pour endiguer le flot de paroles qui commençaient à lui donner la nausée.

— En réalité, ma question est d'ordre plutôt théorique. J'ai appris que Madame Prune avait assisté à un banquet quelques jours avant sa mort. Serait-il possible d'envisager un empoisonnement – fortuit ou voulu ?

Le médocastre se tâta pensivement.

— Il faudrait que ce soit un poison lent, qui ne fasse son effet qu'une fois dans l'intestin... Ce n'est pas hors de question, effectivement. Mais pour pouvoir identifier ce poison, il serait nécessaire de connaître les circonstances de la mort. Or, si je ne m'abuse, le seul témoin est votre ami, accusé justement de meurtre. C'est une situation assez gênante, vous en conviendrez.

— Oublions pour l'instant que le lettré Dinh est un suspect et focalisons-nous simplement sur son témoignage. D'après lui, Madame Prune aurait happé de l'air comme si elle était en train d'étouffer.

— C'est un peu mince comme indice. N'y avait-il pas d'autres symptômes ?

— Le lettré m'a dit qu'il avait tenté de la ranimer, mais que ses prunelles ne réagissaient plus à la lumière.

Monsieur Bonheur réfléchit longuement avant de répondre.

— Oui, ces signes sont compatibles avec une intoxication alimentaire : il arrive en effet que l'ingestion de mets mal préparés ou insuffisamment cuits, à base de porc notamment, ait des conséquences mortelles.

Il leva vers le mandarin Tân son visage poupin devenu grave.

— Cependant, si l'un des plats du banquet était contaminé, il y aurait sans doute eu d'autres morts...

— Reste donc l’hypothèse d’un empoisonnement prémédité, conclut le magistrat d’une voix sombre.

*

La tête pleine de nouvelles questions, le mandarin Tân se dirigea vers le tribunal. Le soleil du matin était agréable et la brise légère qui soufflait du port lui fit du bien. Même s’il n’avait pas été catégorique, Monsieur Bonheur venait de lui ouvrir un passage dans lequel il allait s’engouffrer, car c’était la seule voie qui lui restait s’il ne voulait pas s’engager dans l’avenue menant à la strangulation de l’ami Dinh. Si quelqu’un avait voulu empoisonner Madame Prune lors du banquet, alors la présence du lettré pendant son agonie n’avait été qu’un fort malheureux concours de circonstances. Cela changeait notablement la donne : il s’agissait maintenant non pas d’agiter les manches pour essayer de disculper le lettré imprévoyant, mais bien d’enquêter sur un meurtre. L’essentiel revenait donc à trouver un mobile et un coupable. Peut-être existait-il des plaintes concernant Madame Prune dans les archives. Une commerçante qui a soudainement du succès ne doit pas être d’une honnêteté scrupuleuse... Le mandarin n’était pas satisfait pour autant car le facteur temps restait identique, la date butoir étant toujours le retour de son affreux collègue.

L’esprit en ébullition, le mandarin monta prestement les marches du tribunal et entra dans la salle des archives. Une trentaine d’officiers étaient agglutinés autour de la table, visiblement surexcités.

— A moi l’honneur d’ouvrir le paquet ! glapissait le doyen de l’équipe en jouant des coudes. C’est moi qui ai eu l’idée de commander de nouvelles cartes à la Capitale !

— Qui dit qu’en les tripotant, tu ne vas pas les truquer ? riposta un collègue soupçonneux.

— Oui, c’est vrai ! On a vite fait de corner une carte pour pouvoir la reconnaître plus tard !

— Raison de plus pour ne pas te laisser déballer le paquet, le Doyen ! résuma un autre. Il faut demander à un employé neutre, qui ne joue pas aux *nids de crevettes*...

Perplexes, ils s'entre-regardèrent devant l'absurdité de la phrase.

— Ah, tiens ! Tân, tu tombes à point ! s'exclama le jeune Quynh. Tu vas pouvoir nous aider à ouvrir le paquet, puisque tu ne participes pas au tournoi.

— Une autre fois, répliqua le mandarin. J'ai des affaires à régler.

Et il se dirigea vers les étagères.

— Le colis, le colis ! commencèrent à scander les officiers en martelant le sol de leurs souliers.

Ils fixaient le mandarin de leurs yeux de joueurs invétérés, striés de rouge et sortant des orbites. La troupe de morts-vivants convergeait sur lui, prête à le lyncher s'il n'obtempérait pas. Avec un soupir, il s'approcha de la boîte, tandis que les autres l'encerclaient pour avoir une bonne vue sur les précieuses cartes fabriquées à la Capitale.

Gêné par la respiration saccadée dans son cou et les mouvements désordonnés des officiers, le mandarin dénoua la ficelle. A peine eut-il soulevé le couvercle que la marée humaine déferla.

Mais comme un ressac violent, elle se retira tout aussi vite.

— Mes aïeux ! s'écria le doyen, qui avait déjà fourré son nez dans le colis. Ils m'ont trompé !

En fait de cartes à jouer, un pied droit et une main gauche reposaient, imperturbables, dans un papier de soie du plus bel effet.

— Ah, l'arnaque ! se lamentait le commanditaire, abattu. J'avais déjà envoyé les sous !

— Ça ne m'étonne pas de ces voleurs du Nord ! renchérit un greffier. Ils sont prompts à encaisser les sapèques, mais après, ils vous expédient n'importe quoi.

— Détrompez-vous, intervint le jeune Quynh, plus vif d'esprit. C'est un nouvel envoi du Gourmet.

Le nom eut pour effet de calmer les esprits, et on se souvint avec effroi de ce cannibale qui sévissait depuis un an dans la région.

— Comment ? lui demanda le mandarin, surpris. Y a-t-il eu de nouvelles disparitions ?

Un des officiers se frappa le front du plat de la main.

— Maintenant que tu m'y fais penser... Tôt ce matin, deux familles de villageois sont passées pour signaler l'absence de leurs aïeules, Madame Sable et Madame Jade. Elles auraient disparu hier. Apparemment, elles avaient l'habitude de traîner du côté de la rivière à la nuit tombée, si bien qu'avant ce matin, personne ne s'était aperçu qu'elles n'étaient même pas rentrées.

— Aucun de vous n'a cru bon de relier cette plainte au cas précédent ?

Le magistrat tombait des nues en contemplant ses collègues subitement intéressés qui par un dossier de chaise, qui par une mouche de passage.

— Poussez-vous ! ordonna le mandarin, exaspéré par leur incompetence. Il faut immédiatement examiner ces membres. C'est de la plus haute importance !

Les narines protégées par un linge, il se pencha sur les membres sectionnés qui présentaient des flétrissures marquées, ainsi qu'une décoloration peu ragoûtante.

— Le Gourmet nous envoie la suite de son festin ! déclara-t-il d'une voix grave. Dans quel but ?

Comme on ne lui offrait pas la moindre réponse, il s'empara de deux pinceaux avec lesquels il fouilla dans le carton dans l'espoir de trouver un mot de l'expéditeur. Effectivement, nichés dans les plis, un papier clamait : *Les ancêtres avaient beau être fluettes, je n'ai pas pu tout terminer. Il faut dire que cela fait un moment que je ne mange que de la viande de petites vieilles. La chair faisandée est indigeste et peut occasionner des ballonnements. Plutôt que de risquer la dysenterie, je vous offre la main de Madame Jade et le pied de Madame Sable. Signé : Le Gourmet.*

Le mandarin Tân fulminait. A peine inquiété par des sbires incapables, le cannibale se payait encore leur tête, tout en se curant les dents et en faisant

des rots !

— Ce criminel se croit tout à fait à l’abri, ma parole ! gronda-t-il, en étudiant la missive. Si vraiment il était incapable de tout manger, pourquoi ne pas avoir simplement jeté ces restes au lieu de nous les faire parvenir ? A quoi joue-t-il ?

Il croisa les bras, les yeux rivés sur le macabre colis, faisant mentalement la comparaison avec le premier envoi. Au bout d’un moment, il énonça :

— Autre point singulier : pourquoi avoir choisi de restituer chaque fois des mains et des pieds ? A-t-il pour eux une aversion spéciale ?

Le mandarin avait beau réfléchir, il ne comprenait pas. Il fallait absolument examiner le premier colis. Par un heureux hasard, sous une montagne de paperasses devant lui, il aperçut la boîte qui aurait dû être rangée sur une étagère. Il la prit et l’ouvrit.

Les membres coupés du premier envoi étaient dans le même état que ceux du deuxième, mêmes signes de décomposition et même coloration morbide. A l’aide des pinceaux, il repêcha la première lettre. Les yeux écarquillés de saisissement, il dut y regarder à deux fois. Ce n’était pas possible. Il devait y avoir une erreur.

— Vous avez vu ? demanda-t-il à la cantonade, le cœur battant. Les deux écritures sont différentes ! La deuxième est beaucoup plus malhabile que la première. Pourquoi ?

La question plana, irrésolue.

Le mandarin se retourna. La salle était déserte.

*

Devant la glace, Monsieur Canh posait le turban de cérémonie sur ses cheveux qu’il avait noués. Ses traits tirés exprimaient une tristesse qu’il ne tentait pas de cacher. Les prunelles happées par le souvenir, il revoyait des scènes passées qui ne le quitteraient plus, des sourires évanouis et des mots envolés, tout un pan de sa vie dont il avait fait le deuil. Il vivotait entre le présent et l’au-delà, toujours à la recherche de quelque chose qui avait

disparu sans qu'il sût exactement pourquoi. Quelque chose dont l'absence le laissait transi, comme si on lui avait arraché le cœur et les tripes, tout en gardant la peau intacte. Vidé de son essence, emprisonné dans la normalité, il menait une existence rangée tandis que dans sa tête, il poursuivait des conversations inachevées et nourrissait des rêves sans lendemains. Dans la solitude de la nuit et le brouhaha des matins, son être hurlait de désespoir, écartelé entre l'indicible réalité et la respectable façade.

Quelquefois, au tribunal, une vague d'angoisse le saisissait par surprise, le précipitait dans ses remous et lui dévoilait les terreurs qui se cachaient dans les abysses. Alors, les pieds sur terre, il se noyait dans l'épouvante et le désarroi. Dans ces moments-là, ayant entraperçu les profondeurs et goûté au vide, il aurait voulu ne jamais refaire surface, il aurait voulu mourir sur place pour ne jamais refaire le plongeon. De ces transes il émergeait tremblant et blême, un spectre rejeté sur les rives du monde des vivants. Et dans la bouche, toujours ce goût de sel qui provenait de l'abîme, des larmes ou du sang.

Derrière la porte coulissante, il entendait sa femme se retourner sur sa couche et un sourire effleura ses lèvres. Kitsune, sans laquelle il n'aurait pas pu supporter son existence ! Kitsune aux cheveux de bronze et au visage lointain, qui l'abandonnait à son chagrin, captive de ses propres songes, une fois le soleil levé ! Epoux improbables, couple de monstres, chimères enchaînées – ils n'étaient donc que cela...

Monsieur Canh ajusta le col de sa tunique bleue aux reflets nocturnes et ferma les yeux. Avec douleur, il s'extirpa du passé, implora l'oubli et se recomposa une figure sereine. Aujourd'hui, plus qu'aucun jour, il fallait qu'il se montre digne.

*

— La nuit fut-elle bonne ? demanda le mandarin Tân en voyant la mine défaite de Dinh qui arpentait sa cellule comme une âme en peine.

— Impossible de dormir avec cette vermine ! répondit celui-ci du bout des lèvres. Une langue humide est plutôt désagréable quand on ne s’y attend pas.

— Comment ! Postillon Fétide... fit le mandarin, scandalisé, en se tournant vers le maître chanteur qui ronflait encore, roulé en boule sur sa couche.

— Non, ce n’était pas de lui que je parlais, mais des rats qui infestent la geôle. Il y en a un qui m’a mordillé les orteils cette nuit. Vivement que tu me sortes de là ! Dis-moi que ton enquête, comme toujours, avance à pas de géant !

Le mandarin s’absorba dans la contemplation de la paille humide et des couvertures miteuses.

— A pas de géant, n’exagérons rien ! En revanche, j’ai une idée sur la façon dont Madame Prune est morte : il est fort possible qu’elle ait été empoisonnée...

— Par qui ? s’exclama Dinh, reprenant espoir. Par son frère qui lui aurait servi de la viande avariée pendant le banquet ?

— Ce n’est pas si simple, car personne d’autre n’est mort après ce repas. Cependant, les symptômes que tu m’as décrits correspondent d’assez près à un empoisonnement alimentaire avec une substance toxique qui agit à retardement – c’est ce que m’a confirmé Monsieur Bonheur. Reste à trouver le mobile de ce meurtre.

Le mandarin se frictionna les tempes.

— Le problème, c’est que je ne trouve rien dans les archives concernant la tenancière.

— C’est une commerçante ; par définition, elle ne devait pas être honnête, rétorqua le lettré.

— C’est ce que je me suis dit, mais tout à l’heure, impossible de mettre la main sur la moindre plainte ou le plus petit procès-verbal.

Le lettré secoua la tête, sceptique.

— Un passé vierge pour la vieille rouée ?

— Pas nécessairement. Les archives sont sens dessus dessous : on dirait qu'un coup de vent a tout balayé et que les greffiers se sont contentés de fourrer les documents sur les étagères au petit bonheur.

— Apparemment, c'est une pratique courante chez les archivistes, commenta Dinh qui savait de quoi il parlait. Donc, en somme, rien de probant. Tu as questionné les proches ?

— Oui. Madame Kitsune n'a pas l'air de porter la tante dans son cœur. Dinh siffla avec un sourire entendu.

— Madame Kitsune ! Tiens donc ! Tu l'as revue, la créature de tes rêves !

— Forcément, le général Tho, le frère de la victime, partage le même toit que Monsieur Canh et sa femme. C'est elle que j'ai interrogée en allant chez lui.

Le lettré s'appuya nonchalamment contre le mur.

— C'était donc une visite toute professionnelle.

— Cela va de soi.

Le souvenir de la jeune femme s'empara vivement de l'esprit du mandarin, qui se débattit un moment avant de poursuivre :

— D'après elle, rien de particulier ne s'est passé lors de la fête. En revanche, Madame Prune se vantait avoir un nouveau projet, ce qui aurait peut-être pu lui attirer des inimitiés.

— Oui, mais il faudrait que son ennemi ait eu accès à son repas pour y instiller le poison, objecta Dinh. Il aurait donc fait partie de la fête.

— Cependant, cela peut être n'importe qui. Son frère, son neveu, son fils... Il nous faut un mobile !

Un silence s'installa dans la cellule.

— Tu as eu de la chance d'avoir pu parler avec Madame Kitsune, dit Dinh au bout d'un moment.

— Elle était charmante, fit le mandarin, rêveur. Plus belle encore que la nuit où nous l'avons rencontrée.

— Je n'en doute pas un seul instant. Mais je voulais dire qu'elle n'a pas l'habitude de se montrer en public.

Au ton de sa voix, le mandarin redressa la tête.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Eh bien, l'honnête homme que voici, fit Dinh en désignant Postillon Fétide qui bavait dans son sommeil, m'a glissé dans l'oreille que la jolie femme vivait en recluse, et que les gens ne la voyaient que rarement.

— Et alors ? repartit le mandarin Tân, agacé.

— La raison en serait que son mari la bat.

Le magistrat leva des sourcils exaspérés.

— Tu me vois rassuré par le niveau d'inanités que débite l'immonde personnage. Je peux te certifier que Madame Kitsune ne porte pas de traces de coups.

— Au visage, peut-être. Mais ailleurs ?

— Je n'y suis pas allé voir, dit sèchement le mandarin.

— C'est bien ce que je pensais. Au final, tu ne peux pas en être certain.

— Elle a l'air de savoir se défendre. Rappelle-toi les cinq hommes qu'elle a mis hors de combat l'autre soir.

Comme Dinh le fixait avec insistance, il soupira :

— C'est ici que tu vas me déballer une de tes théories qui s'avèrent toujours fausses. Mais pour te prouver que je suis de bonne composition, je t'écoute.

— Fort bien ! s'exclama le lettré, bondissant sur l'occasion. Voilà ce que je pense : Monsieur Canh bat sa femme, qui se venge en empoisonnant sa tante.

— Elle ne tient pas debout, ta théorie grotesque ! Quel serait le mobile ?

— Imagine : la séduisante Japonaise n'aime pas son mari qui, bien que mince et élégant, a la main lourde. Elle préfère son cousin, Monsieur Phi, bâti comme un lutteur...

— Comment sais-tu qu'il est fort ?

— C'est le chef du marché, non ? Ce n'est pas un gringalet qui peut se permettre de faire régner l'ordre.

Le magistrat se contenta d'acquiescer en silence.

— Donc, pérorait Dinh, Madame Kitsune convoite le cousin, mais la mère, Madame Prune, ne l'entend pas de cette oreille.

— C'est en effet immoral, concéda le mandarin distraitemment.

— Pas du tout ! C'est parce qu'elle-même entretient avec son fils des relations ignominieuses et qu'elle se sent menacée par sa rivale. Du coup, pour la dégager de son chemin, Madame Kitsune lui verse du poison dans son bol de riz.

— Mais enfin ! s'insurgea le mandarin Tân, incrédule. Tu es complètement fou ! Tu n'as pas l'ombre d'une preuve.

— Ah non ? Et à ton avis, pourquoi la belle se trouvait-elle nuitamment dans les rues mal famées de Faifo, si ce n'est pas parce qu'elle rentrait de chez son amant ?

L'argument fit dresser l'oreille au mandarin étonné. Effectivement, cette remarque n'était pas dénuée de sens, d'autant plus que la dame de compagnie de Madame Kitsune avait parlé d'une promenade nocturne...

— Figure-toi que le Gourmet a encore frappé, déclara-t-il pour changer de sujet.

— Il a fait de nouvelles victimes ?

— Oui, deux nouvelles aïeules. Mais apparemment, notre homme n'en peut plus de manger des petites vieilles. Ce matin, il a renvoyé une main et un pied qu'il était incapable de finir.

— Quel gâchis, fit Dinh. Les yeux plus grands que le ventre... Il aurait mieux fait de choisir des enfançons.

Un froissement les interrompit. C'était Postillon Fétide qui se redressait sur son séant en se frottant les paupières.

— Oh, mais j'ai trop dormi ! Dommage que je sois derrière les barreaux ! Dans d'autres circonstances, je serais déjà au monastère en train d'écouter les doléances des familles.

— Pourquoi donc ? demanda le mandarin, interdit.

— Vous avez oublié qu'aujourd'hui c'est la fête de Vu Lan ? On vient offrir de la nourriture et des vêtements aux morts qui n'ont pas eu de

sépulture ou à ceux qui ne connaissent pas de répit dans l'au-delà pour avoir commis trop de fautes en cette vie.

— Vos ancêtres doivent souffrir le martyre, avança Dinh, perfide.

— Ce n'était pas pour eux que je me rendais au monastère, protesta Postillon Fétide. J'y allais pour tenter d'entendre les péchés commis par les défunts. Il y a toujours une possibilité de faire chanter le descendant d'un voleur ou d'un meurtrier.

*

Son catogan lui martelant le dos, le mandarin Tân suivait les groupes de fidèles qui se rendaient au monastère de la Tortue Noire, portant des plateaux qui dégageaient une odeur apte à réveiller les morts. Il se demanda combien de poulets avaient été sacrifiés pour nourrir les bouches d'outre-tombe, et comment ils avaient été apprêtés, car les fumets étaient fort alléchants, surtout pour un vivant qui avait déjà un petit creux à force de courir à droite et à gauche.

Après avoir écouté la théorie fantaisiste de l'ami Dinh, le mandarin avait cherché sans succès Monsieur Canh, qui aurait pu l'éclairer sur la personnalité de sa tante et peut-être donner des précisions sur le banquet. Puis les paroles de Postillon Fétide lui avaient donné l'idée d'aller au monastère, où il aurait peut-être la chance de rencontrer le général Tho venu prier pour sa sœur décédée.

Chemin faisant, le mandarin Tân s'abandonna à ses réflexions. Plus le temps passait, plus les affaires se compliquaient. Certes, il avait un début de piste concernant l'empoisonnement potentiel de Madame Prune, mais pas le moindre mobile. En même temps, voilà que le Gourmet s'attaquait à deux nouvelles victimes dont il s'était mis à régurgiter les restes, comme pour narguer la justice incapable. Consterné, le mandarin se demandait pourquoi l'écriture des missives avait changé. Cela signifiait qu'il n'y avait pas qu'une seule personne en cause. Le Gourmet serait donc le nom collectif d'une

bande de cannibales en vadrouille ? Mais alors, qui se cachait derrière cette appellation ?

Il dépassa une femme qui calait son plateau contre sa poitrine. Il lui semblait sentir le parfum de champignons et de viande grillée. Qu'est-ce que son ancêtre avait fait pour mériter pareil festin ?

Revenu à ses esprits, il s'ébroua. Dans sa tête, une petite voix sournoise ne cessait de ressasser une insinuation qui le mettait mal à l'aise. Cela avait à voir avec Madame Kitsune. Fidèle à ses principes, Dinh avait échafaudé une hypothèse pour le moins extravagante concernant son rôle dans l'empoisonnement de Madame Prune, mais ce n'était pas ce détail qui l'incommodait. C'était la remarque sur les agissements nocturnes de la jeune femme. Il est vrai que l'existence d'un amant justifierait des sorties relativement fréquentes, mais était-ce la seule possibilité ?

Un vieillard, qui se traînait sur la route avec une corbeille mystérieuse libérant des odeurs de porc cuit au feu de bois, fit tomber une mangue mûre qui roula aux pieds du mandarin. Il la ramassa et la tendit à l'aïeul, lequel l'empocha sans un remerciement.

Non, se dit le mandarin, revenant à ses pensées. Il y avait une autre éventualité qui la liait non pas au meurtre de Madame Prune, mais aux disparitions imputées au Gourmet. Une femme qui se déplace la nuit aurait-elle des motifs avouables ? Que signifiait l'étrange question de sa dame de compagnie ? N'avait-elle pas laissé entendre que toutes les nuits sa maîtresse effectuait des sorties ? Il se remémora l'expression de mécontentement qu'il avait surprise sur le beau visage de Madame Kitsune, comme si la suivante avait laissé échapper un secret qui n'aurait pas dû filtrer...

Le magistrat se renfrogna. Son cœur ému par la personnalité de Madame Kitsune se rebellait à l'idée de sa culpabilité, mais par expérience, il savait à quel point il pouvait être aveuglé par le charme d'une jolie femme.

Entre-temps, il était arrivé devant le portail du monastère, sous lequel s'engouffraient les fidèles qui maintenant épiaient les mets apportés par les uns et les autres. Nul doute que leurs propres défunts seraient vexés s'ils

n'obtenaient pas les meilleurs morceaux ! Il se laissa porter par le flot, tout en cherchant des yeux un moine pour le renseigner sur la présence du général Tho. La foule se dirigeait vers deux grands bâtiments parallèles, le sanctuaire principal et la grande salle des prières, reliés par un hall où l'on faisait brûler des bâtons d'encens dans des crédences en bronze. La cour inondée par leur fumée prenait des allures mystérieuses, et le mandarin eut l'impression de suivre des ombres à travers un brouillard bleuté.

Il s'approcha lentement du sanctuaire principal, contemplant au passage le double toit recourbé où des licornes faisaient face à des dragons cambrés. En tant que confucéen bon teint, il ne fréquentait pas les communautés bouddhistes dont le principe de renoncement allait à l'encontre de la doctrine de Confucius. Non seulement les bonzes se retiraient de la vie politique, tout comme les taoïstes irresponsables, mais ils tournaient le dos à la vie familiale, chose tout à fait incompréhensible – pour ne pas dire répréhensible. Cependant, il ne pouvait qu'admirer la sérénité des lieux, avec les frangipaniers aux branches lisses qui surplombaient un bassin de nénuphars, où des carpes nageaient entre l'ombre des feuilles. Dans la grande salle, des fidèles en nage déchargeaient leurs victuailles sous le regard bienveillant de trois Bouddhas de taille moyenne, assis en position du lotus.

— Vous admirez les représentants des Bouddhas du passé, du présent et de l'avenir, Officier Tân ? dit une voix à ses côtés.

Le mandarin se rendit soudain compte que le bonze Pensées Inquiètes s'était matérialisé près de lui avec un sourire détendu. Immergé dans son environnement, côtoyant les siens, il avait perdu l'air apeuré de la veille et arborait une face épanouie.

— En effet, convint le magistrat en s'inclinant devant le vieillard. Mais je suis assez ignare en ce domaine.

— Eh bien, permettez-moi de vous faire visiter notre communauté, proposa le bonze.

Avant que le mandarin n'ait eu le temps de protester, il enchaîna :

— Voyez-vous les statues au second rang ? Au milieu, la plus grande est celle du Bouddha Amitabha – que nous, les Viêts, appelons A Di Da Phât – qui règne sur le paradis de l’ouest, ou « Terre pure ». A l’origine, c’était le moine Dharmakara qui s’était arrêté sur le chemin de l’illumination pour aider ses semblables. A ses côtés se tiennent deux bodhisattvas – des Bouddhas en devenir –, Avalokitesvara, que nous connaissons sous le nom de Quan Am, qui est...

— La déesse de la compassion, compléta nonchalamment le mandarin, en se souvenant des paroles de Madame Kitsune.

— Ah, mais vous êtes plus renseigné que vous ne le prétendez ! s’exclama le bonze, ravi.

Il désigna respectueusement la troisième statue du groupe.

— Et voici le bodhisattva Mahasthanaprata, notre Dai The Chi, qui a atteint son état de sainteté par la pratique d’une forme de yoga. C’est parce qu’il a promis d’assister ceux qui voulaient renaître dans la Terre pure qu’il occupe ici sa place près du Bouddha Amitabha.

Le mandarin hochait la tête pour montrer son assentiment, mais il se demandait secrètement comment les bouddhistes faisaient pour retenir les noms sanskrits et viêts en même temps.

Cependant Pensées Inquiètes l’entraînait déjà plus loin, poursuivant avec zèle sa visite guidée.

Ils passèrent devant deux grandes figures de guerriers, dûment cuirassés et écrasant de leur pied un lion vaincu. Visiblement, c’étaient d’intraitables défenseurs de la religion, destinés à insuffler le respect.

— Je vous présente Monsieur Charitable – que les gens appellent Ông Thiên – dont le visage serein respire la bonté malgré son impressionnante armure. Face à lui se tient Monsieur Méchant – Ông Ac. Ne vous fiez pas à sa face rouge et menaçante ! Il nous protège contre les mauvais esprits et terrorise les enfants quand ils viennent au temple.

Le magistrat voulait examiner de près les détails du plastron où se détachaient, en quinconce, des fleurs à huit pétales et des motifs de vagues. Mais déjà Pensées Inquiètes s’était élancé vers les bâtiments annexes.

— Non, vraiment, ne vous donnez pas cette peine... protesta en vain le mandarin. Vous devez avoir mille choses à faire en ce jour de fête...

— Justement ! C'est l'occasion idéale pour vous faire connaître nos rites !

A l'extérieur, un vent humide s'était levé, emportant les prières des fidèles recueillis. Dans la cour, nombreux étaient ceux qui brûlaient en offrande des vêtements et des souliers miniatures en papier, car la fumée était le seul pont entre le monde des vivants et le royaume des morts. Combien de souvenirs douloureux devaient se réveiller en ce jour de commémoration !

— Au monastère, vous avez l'air de réserver un bon accueil à vos visiteurs, fit remarquer le mandarin Tân en désignant des gens buvant à l'ombre d'un banian, sous l'égide bienveillante d'un bonze. Je suppose que c'est un thé de votre spécialité que vous faites goûter aux fidèles.

Pensées Inquiètes se mit à rire et héla le bonze.

— Mansuétude Inénarrable, notre jeune visiteur veut savoir si ton thé est bon !

L'autre s'approcha, un large sourire édenté éclairant sa face froissée comme du parchemin.

— Détrompez-vous ! fit-il en s'adressant au mandarin. Il ne s'agit pas d'une dégustation amicale et cette boisson ne sort pas d'une théière !

Comme son interlocuteur semblait perplexe, il poursuivit, débonnaire :

— C'est simplement de l'urine !

Le mandarin ne put réprimer une moue de dégoût.

— Vous vous moquez ?

— Pas du tout ! s'exclama Mansuétude Inénarrable. En réalité, ce que vous voyez est un traitement issu de l'*ayurveda*, la médecine indienne. Ces pratiques médicales ont suivi la propagation du bouddhisme, et c'est ainsi que nous bénéficions de la *science de la vie* venue de l'Inde.

— En quoi consiste ce remède ? Je dois avouer que je ne vois pas immédiatement les bienfaits de boire sa propre urine... Rassurez-moi, chacun boit sa propre production, et non celle d'un autre ?

— Ceux-là dégustent ce qui leur appartient, mais ce n'est pas forcément le cas, répondit le bonze avec le plus grand sérieux. Pour ce qui est des bienfaits, ils sont pléthore : sachez que le fait de boire son urine peut permettre de prolonger sa vie.

Le mandarin n'en croyait pas ses oreilles.

— La recherche d'immortalité n'est donc pas l'apanage de ces fous de taoïstes, qui s'exaltent devant leurs alambics ?

— Bien sûr que non ! Cette pratique est mentionnée dans un texte vieux de mille trois cents ans, le *Shivambu Kalpa Vidhi*. *Shivambu* signifie d'ailleurs *eau de Shiva*, un nectar divin qui peut neutraliser les effets du vieillissement.

Pensées Inquiètes intervint, le doigt en l'air :

— Outre cela, l'urine guérit des maladies de peau, ainsi que des infections buccales. Les yogis rincent même leurs narines avec ce précieux fluide, pour lutter contre les rhumes et clarifier leur esprit.

— D'aucuns préconisent de laver les testicules avec de l'urine de femme pour vaincre la stérilité, renchérit son compagnon, levant plusieurs fois les sourcils en signe de jovialité.

— J'ignorais que toute la médecine indienne était fondée sur les vertus de l'urine, murmura le mandarin, vaguement mal à l'aise.

Mansuétude Inénarrable protesta avec véhémence.

— N'en croyez rien ! En réalité, comme chez les taoïstes, l'accent est mis sur le souffle – ou le « vent » : il assure non seulement le rôle respiratoire, mais véhicule aussi les liquides à travers le corps, tout en diffusant les sensations à l'esprit. Pour l'*ayurveda*, le corps est sujet à la triple influence du souffle, de la bile et de la pituite.

— Le tout est de maintenir l'équilibre, ajouta Pensées Inquiètes. C'est le dysfonctionnement de l'un des trois éléments qui engendre les maladies.

Son compagnon opina du bonnet et précisa :

— Par exemple, une paralysie sera imputée à une perturbation des souffles moteurs, et une indigestion sera causée par un souffle qui ne parvient pas à chauffer la bile pour cuire les aliments.

Comme le mandarin affichait une mine sceptique, Pensées Inquiètes vint à la rescousse de son ami.

— L'influence de l'*ayurveda* s'est étendue jusqu'en Chine, et l'on en trouve des références dans les prescriptions du célèbre médecin Sun Ssumiao. Au Japon, des plantes médicinales indiennes ont été conservées dans le trésor du Shoso-in, un grand temple près de Nara.

— C'est peut-être une belle théorie, mais qu'en est-il dans la pratique ? s'obstinait le mandarin, toujours pas convaincu.

Mais Mansuétude Inénarrable avait déjà une parade.

— Une preuve de ce que j'avance est l'existence d'un poison indien agissant sur la dégradation du souffle. On fait sécher des boyaux de mouton remplis de sang de taureau, puis on les réduit en poudre. Dans ces boyaux, puisqu'il n'y a pas d'air, la putréfaction se poursuit en l'absence de « vent ». Et c'est justement cette corruption qui génère le poison : l'ingestion d'aliments contenant la poudre obtenue provoque la mort sous quelques jours.

— La victime, qui subit une paralysie au niveau de l'œil, devient incapable de parler et meurt en cherchant son souffle car elle n'arrive plus à respirer, compléta son compère. C'est une mort très désagréable.

Le mandarin avait blêmi. D'une voix qu'il tentait de contrôler, il dit :

— Fort intéressant, mais je suppose que c'est un poison connu seulement des habitants de l'Inde et peut-être de bonzes comme vous ?

— Hélas, oui ! se lamenta Mansuétude Inénarrable. La médecine indienne est surtout pratiquée dans les dispensaires bouddhistes. En dehors des monastères, ce sont plutôt les remèdes taoïstes qui ont la faveur du peuple. Dans le temps, pourtant, j'en discutais volontiers avec un jeune homme qui se montrait très curieux de toutes ces pratiques médicales.

— Je suppose qu'il revient de temps à autre s'entretenir avec vous ? hasarda le mandarin Tân, le sang battant aux tempes. Peut-être même est-il là aujourd'hui, en ce jour de fête...

Un voile de tristesse tomba sur les traits du vieux bonze qui secoua sa tête rase.

— J'aurais bien aimé le revoir, en vérité. Mais il a disparu voilà un an de cela.

Le mandarin sentit sa gorge se nouer tandis que le bonze expliquait :

— C'était un peintre guère talentueux mais à l'esprit ouvert, qui s'est volatilisé un jour, comme emporté par des démons de l'enfer.

*

Dans les herbes effilées, le nez au vent, elle humait l'odeur verte de l'eau toute proche – le torrent qui dévalait les rochers en cascades brisées, et les lambeaux de brume qui traînaient encore dans le vallon. Cette odeur, tranchante de pureté, lui aiguïsa l'appétit et fit tressaillir les muscles tendus sous sa robe couleur d'automne. Elle aimait ressentir ce tremblement imperceptible qui précédait toujours l'action, cette chaleur diffuse qui se répandait dans son corps, ravivant les articulations et réveillant les sensations de prédateur. Le pas souple, elle se mit à trotter le long du cours d'eau alors que, tout autour d'elle, le vent faisait tomber une pluie de soie. Il pleuvait des pétales de cerisiers, plus doux qu'un songe et plus drus qu'une nuée de libellules. Emmerveillée, elle s'arrêta, le visage levé vers le ciel, tandis qu'une fleur se posait sur son front.

C'est alors qu'elle l'entendit. Un trille frémissant, porté par l'air cristallin. Sur une branche, un merle saluait l'arrivée du jour, le bec grand ouvert et les plumes frissonnantes. Une bête ailée, une proie de rêve... Elle découvrit ses dents, sentant l'éclair qui lui déchirait le corps entier et l'appelait à la tuerie. C'étaient ces moments de sauvagerie impulsive qu'elle adorait, l'exaltation sans nom devant le défi, l'instinct pur, glacial, meurtrier. L'oiseau s'interrompit, soudain conscient de sa présence. La respiration affolée, il ouvrit les ailes pour prendre son envol. L'air vibra quand il s'éleva de la branche en fleurs. Mais à cet instant, elle s'était déjà détachée du sol, le flanc étiré, les pattes en extension – une flèche mordorée qui fendait le vent. Le merle n'eut pas le temps de sentir les griffes se

planter dans son cœur que déjà le sang coulait, enivrant et visqueux, une sève exquise où se mêlaient la vie et la mort.

Madame Kitsune ouvrit les yeux et passa la langue sur ses lèvres. Il lui sembla y détecter la saveur douceâtre et salée du sang. Ses jambes, sous la couverture froissée, étaient tendues et elle crut déceler un fin voile de sueur sur sa peau. Elle s'ébroua. Un pétale blanc glissa de ses cheveux sur le sol. L'orchidée avait perdu une fleur pendant la nuit.

Depuis quelques jours, ce genre de rêve venait la hanter, comme pour libérer une énergie qu'elle gardait muselée en elle. La renarde reprenait vie quand la femme s'abandonnait au sommeil, tirant le sang et semant la mort. Cette férocité primaire et amoralité la délivrait de toutes ses entraves, balayant la raison qui régulait son état de veille. Dans les replis de son inconscience, l'animalité originelle n'attendait que l'assoupissement pour jaillir, une étincelle émeraude entre des paupières allongées.

A la vue des volets clos, elle savait qu'il faisait jour et que son sommeil avait été brusquement interrompu. Seul un sentiment de danger imminent pouvait provoquer un tel sursaut, et elle se rendait compte d'où venait le péril.

Dans l'obscurité de sa chambre, elle repensa au visage déterminé de l'homme qui l'avait sauvée dans une ruelle mal famée. Il était venu la presser de questions sur le festin qui avait précédé la mort de Madame Prune. Eprouvait-il des soupçons ? D'après son mari, il s'était proposé de prouver l'innocence de son ami incarcéré au tribunal, mais en si peu de temps, parviendrait-il à ses fins ? Une décharge d'inquiétude la traversa de part en part, crispant ses muscles comme le ferait une menace subite. Dans ses yeux acérés, elle avait reconnu une intelligence singulière, de celles qui illuminent le regard des chasseurs sur le départ. En fin de compte, tous deux étaient de la même race – mais lui traquait une vérité faite de violence et baignée de sang.

Avait-elle eu tort de dégainer l'admirable *katana* devant lui ? Elle n'avait pas anticipé l'éclair qui avait fusé de ses prunelles lorsqu'il l'avait vue

manier avec aisance le sabre effilé. Le lettré Tân n'avait pas cessé de l'interroger sur les coutumes de son pays. Elle se demanda si cette curiosité lui était naturelle, ou si cela avait un rapport avec son enquête.

Un détail la fit réfléchir. Le jeune homme s'était montré très attaché aux traditions confucéennes, comme la plupart des gens du pays. Avait-elle surestimé sa tolérance, après tout ? Ses préjugés l'empêcheraient-ils de distinguer l'essentiel du contingent ? Les battements de son cœur s'accéléraient. Le danger venait de là. Les esprits bornés représentaient toujours un risque qu'il ne fallait pas négliger.

Sur sa couche, Madame Kitsune fit la moue. Qu'est-ce que le lettré Tân avait bien pu déduire de la question malvenue de sa dame de compagnie ?

La réponse ne venant pas, elle s'allongea de nouveau. Comme le font les félins, elle s'étira voluptueusement, les bras levés au-dessus de sa tête. Le soleil était encore haut dans le ciel. Il fallait dormir pour reprendre des forces.

*

L'esprit bouillonnant, le mandarin Tân gravissait en hâte les marches du monastère. Dans son cœur, il sentait que le meurtre de Madame Prune prenait une nouvelle tournure. Si vraiment on avait usé du poison indien pour se débarrasser de la tenancière – ce qui semblait concevable, au vu des symptômes rapportés par Dinh – alors le fait avait deux conséquences. D'abord, que le meurtrier connaissait l'existence d'un tel poison, ce qui restreignait considérablement le nombre de suspects. Ensuite, que la mort de Madame Prune était, d'une manière ou d'une autre, associée aux différentes disparitions dans la région. C'était ce point qui titillait le mandarin. Quel lien étrange pouvait rapprocher ces événements ? Il se frotta le menton. Etonnante hypothèse, et pourtant...

Un groupe de fidèles, tasse en main, descendait l'escalier, et il s'écarta prudemment de leur chemin pour ne pas être éclaboussé par le breuvage jaunâtre. Les fidèles s'empressèrent de rejoindre le bonze Mansuétude

Inénarrable pour une dégustation collective. Quand ils furent à une distance respectable, le mandarin reprit le cours de ses pensées. Oui, le personnage central de ces affaires semblait bien être l'insaisissable peintre. Non seulement il était au courant de la composition du poison, mais il avait disparu peu avant les premières victimes. Les mots de Postillon Fétide lui revinrent en mémoire. *On s'est même demandé s'il n'avait pas contribué à engraisser le Gourmet.* Le mandarin se rembrunit. C'était une possibilité, car c'était à ce moment-là que le cannibale avait commencé ses agissements. Pourtant, si les restes des quatre adolescents avaient été expédiés au tribunal, on n'avait pas reçu de membre appartenant au peintre. Où était-il donc passé ?

Les bâtons d'encens saturaient l'air de senteurs lourdes de benjoin et de bois de calambac, tandis que la fumée drapait les silhouettes des pèlerins d'un voile sans consistance qui se transformait avec le vent. Du hall des prières lui parvenaient les incantations de bonzes qui psalmodiaient le nom du Bouddha de leurs voix monocordes accompagnées du martèlement des gongs. Les narines emplies d'odeurs du culte, les tympanes résonnant d'un chant à la limite du supportable, le mandarin sentit la tête lui tourner. Dans les volutes tourbillonnantes, il crut apercevoir des formes étranges à tête de cheval qui se mouvaient avec lenteur. Puis la fumée se disloqua pour dévoiler le scintillement d'une hache s'abattant en silence. Il se détourna et vit, émergeant d'un bosquet de bambous, toute une procession qui se déplaçait au ralenti, de sorte qu'il pouvait en décomposer les moindres mouvements. En tête venait le prêtre principal, le front fripé et les lèvres très rouges. Sa tête couverte d'un bonnet dodelinait tandis qu'il passait d'un pas égal, les pans de sa robe frôlant à peine le sol. Le suivaient des femmes dont le regard de braise brillait dans leur figure toute blanche. Les mains levées, elles jetaient des pétales couleur de sang qui s'envolaient vers les nuées avant de retomber lentement en une pluie écarlate. Le cortège infernal était complété par des gens de tous âges, à la peau grise et tendue, qui suivaient, hagards, les prêtresses semant le sang. Et pendant ce temps, un

orchestre invisible rythmait le défilé de la complainte d'instruments à vent et de carillons démoniaques.

A bout de forces, le mandarin s'appuya contre le tronc d'un jacquier, heureux de sentir l'écorce rugueuse dans cette mer de nuages. Il tenta de calmer les battements de son cœur, mis à mal par ces effluves trop chargés, et s'efforça de se concentrer sur son raisonnement. L'ombre du peintre disparu planait donc sur les deux affaires, mais la question demeurerait toujours : qu'était-il devenu ? S'il n'avait pas été mangé par le Gourmet, une autre possibilité se profilait, tout aussi inquiétante et cependant fort plausible. Le mandarin, surexcité, ne savait pas par quel bout commencer. Il n'eut pas le loisir d'approfondir ses hypothèses car soudain, une silhouette connue sortit de la fumée odorante, nimbée d'un halo bleuté.

— Monsieur Canh ! héla le mandarin. Je vous cherchais ce matin au tribunal, mais j'ignorais que vous étiez au monastère.

L'autre cligna des yeux et s'approcha vivement quand il le reconnut.

— Lettré Tân ! Que faites-vous donc ici ? Je ne pensais pas que vous fréquentiez les pagodes.

— Ce n'est pas dans mes habitudes, effectivement, se défendit le mandarin. En vérité, j'étais venu ici pour parler à votre père, car je pensais qu'en ce jour de Vu Lan, il serait ici pour honorer l'esprit de sa sœur défunte. J'avais quelques questions à lui poser.

Monsieur Canh secoua la tête.

— Ma tante repose encore dans la salle froide du tribunal, car nous attendons le retour du mandarin Châu pour savoir s'il faut pratiquer une autopsie. Tant qu'elle n'a pas reçu de funérailles convenables, on ne peut pas prier pour elle, donc vous ne risquez pas de rencontrer mon père en ces lieux. J'imagine qu'il doit être fourré à la maison du clan des Yuan, qui est le lieu de tous les débats avec les guildes.

Etonné par son ton un peu distant, le mandarin insista :

— C'est somme toute assez normal pour un consultant en négoce, ne croyez-vous pas ?

— Certes, concéda le responsable du tribunal. Cependant, il a beau déclarer soutenir les valeurs de la famille, il se montre surtout accaparé par ses activités d'ordre économique.

— Votre père est plein de ressources. Changer un militaire en homme d'affaires n'est pas chose aisée.

— Vous avez raison : mon père n'est pas homme à rester inactif, une fois à la retraite. Il est intelligent et ambitieux, comme tous ceux qui aspirent à jouer un rôle dans la société ou dans l'histoire.

Le mandarin observa le jeune homme, dont les traits fins semblaient imperceptiblement contrariés, malgré un air qui se voulait détaché.

— Et vous-même, vous n'avez pas aspiré à une carrière militaire ?

— Jamais de la vie ! s'écria son interlocuteur, en éclatant de rire. Loin de moi l'idée de manier les armes et de commander à des troupes ! J'ai toujours préféré la douceur du pinceau et la beauté de la pierre à encre, au grand dam de mon père qui a tiré profit de ses relations avec le mandarin Châu pour me faire entrer au tribunal. Il préférerait avoir un fils officier de la justice que poète sans avenir !

Monsieur Canh passa une main dans sa mèche et dit avec tristesse :

— Je ne sais pas si vous avez jamais ressenti tout le poids des espoirs paternels, mais je peux vous assurer qu'ils deviennent insoutenables quand on n'est pas à même de les exaucer.

— Vous exagérez ! protesta le mandarin. Votre position au tribunal est plus qu'honorable. Sinon, pourquoi le mandarin Châu vous aurait-il nommé responsable en son absence ?

— C'est vrai. Néanmoins, tous les honneurs du monde n'effaceront jamais le manquement au devoir de fils.

Comme le mandarin Tân le fixait sans comprendre, il enchaîna :

— Vous connaissez certainement ces mots de Mencius : *De tous les crimes commis par celui qui ne pratique pas la piété filiale, le plus grand est de demeurer sans progéniture.*

En entendant ces mots, une idée traversa l'esprit du mandarin. Il aurait dû y penser ! Sans doute Monsieur Canh était-il venu au monastère pour suivre

une cure de *shivambu* préconisée par le bonze Mansuétude Inénarrable. Pour rompre un silence devenu gênant, il changea de sujet :

— Hum ! Figurez-vous que j'ai une piste intéressante concernant la mort de Madame Prune !

Le visage de Monsieur Canh s'éclaira.

— Bonne nouvelle ! Le lettré Dinh en dirait de même, je crois ! En quoi consiste la nouvelle avancée ?

— Je crois savoir comment elle a été tuée.

Il décrivit les effets du poison indien mélangé à des aliments.

— Vous voulez dire que quelqu'un aurait pu empoisonner ma tante durant le banquet et que le poison aurait agi seulement quelques jours plus tard ?

— Exact. Cependant tout ceci pose la question du mobile. Qui aurait eu intérêt à se débarrasser d'elle ?

Monsieur Canh sourit sans détour.

— Question intéressante ! Je crois que nous avons tous des rancœurs à son égard. Ce n'était pas une femme agréable, je dois l'admettre. Rapace, intéressée, égoïste, elle n'hésitait pas à faire jouer les liens du sang pour extorquer mon père. Avec ma femme et moi, elle se montrait assez hautaine : elle n'a jamais considéré Kitsune comme un membre de la famille et lui a toujours parlé comme à une étrangère. Quant à son fils, elle le couvait, certes, mais elle ne se privait pas de le tancer quand il fallait éponger ses dettes de jeu. Ses employés la surnommaient « le tyran à chignon ». En résumé, la moitié de la ville devait la détester !

— Et savez-vous qui connaissait la recette de ce fameux poison ?

— J'imagine que tous les bonzes intéressés par la médecine indienne seraient à même de le fabriquer. Mais pourquoi en voudraient-ils à Madame Prune ?

— Bonne remarque. Je ne pensais pas à eux, mais à un peintre qui s'est volatilisé un beau jour, l'année dernière.

— Monsieur Kim ?

— Je suppose que c'est lui. D'après les bonzes, il n'avait aucun talent artistique, mais était passionné par l'*ayurveda*.

— Non, il savait très bien manier le pinceau au contraire, protesta Monsieur Canh. J'appréciais beaucoup son style. Toutefois, vous l'avez dit, il a disparu, alors comment aurait-il pu empoisonner Madame Prune ?

Le mandarin Tân leva la main en signe de dénégation.

— C'est là que je vais formuler une théorie assez audacieuse.

Il fit une pause avant de hausser les sourcils d'un air de conspirateur.

— Et si le peintre était le Gourmet ?

— Vous n'y pensez pas ! s'exclama Monsieur Canh, tombant des nues. Le malheureux est porté disparu et vous voulez lui coller des crimes sur le dos ?

— Croyez-moi, ce n'est pas le but recherché. Néanmoins, examinez un peu les faits : Monsieur Kim disparaît quelques jours avant les adolescents dont il renvoie les restes. Avouez qu'on n'a jamais retrouvé ses traces...

Le responsable du tribunal réfléchit longuement avant d'acquiescer.

— Je saisis votre point de vue. C'est osé, mais pas impossible. Que Monsieur Kim soit ou non le Gourmet, il reste à trouver le lien entre lui et Madame Prune pour élucider la mort de cette dernière.

Il fit une pause puis avança :

— Voici la seule connexion entre les deux que je connaisse : Monsieur Kim occupait une chambre qu'il louait à ma tante...

— Ah, voilà un bon début ! fit le mandarin, satisfait. Je vais essayer de creuser la question, car l'ami Dinh commence à se sentir à l'étroit dans sa geôle.

Il se détourna, puis se souvint soudain de la dernière grande nouvelle.

— Mais j'oubliais ! Ce matin, deux familles de paysans sont venues signaler la disparition de leurs aïeules, et peu après, le Gourmet a fait parvenir au greffe le pied de l'une et la main de l'autre. Il paraît qu'il n'en pouvait plus de consommer de la chair de vieilles femmes.

— Comment ! Le criminel fait encore des siennes ! Nous n'avons que trop tardé dans cette affaire, regretta Monsieur Canh. Les officiers que j'ai

mis sur l'enquête méritent un blâme !

— Dites-moi, dans le cas des disparitions de l'année dernière, est-ce que le Gourmet envoyait aussi les restes des victimes dans cet ordre ? Main droite, pied gauche, puis pied droit, main gauche ?

— Oui, je m'étais d'ailleurs demandé pourquoi il dédaignait les pieds et les mains, comme s'il ne trouvait aucun plaisir à les consommer...

Il réfléchissait à ces nouveaux développements quand on le tira par les pans de sa tunique.

— Monsieur Canh ! s'écria une femme aux paupières rougies. Cela fait un an que nos pauvres enfants sont morts, et nous sommes ici pour prier pour eux. Pourtant, les officiers du tribunal n'ont toujours pas trouvé le meurtrier, qui vient de refaire surface.

— Quand justice sera-t-elle faite ? surenchérit sa compagne, l'œil humide.

Elles se lamentaient, deux mères agrippées à son habit comme à leur dernier espoir. Les cheveux défaits, elles pleuraient les adolescents victimes du Gourmet.

— J'ai la conviction que nous allons finir par le coincer, dit Monsieur Canh d'une voix douce. Nous faisons tout notre possible pour traquer le cannibale.

— Chaque nuit, je vois la silhouette décharnée de mes garçons qui me demandent à boire, renifla la première. Et tout ce que je peux leur donner, ce sont mes larmes !

— Ils étaient si maigres, ces enfants ! poursuivit l'autre, la voix brisée. Pourquoi le monstre s'est-il acharné sur eux ? Il n'y avait rien à manger – que la peau sur les os !

Le dos courbé, elles répandaient leurs larmes, sous le regard apitoyé de Monsieur Canh et du mandarin Tân.

Le soleil était caché derrière des nuages de pluie quand le mandarin parvint devant la maison du clan des Yuan. Il s'était dépêché d'arriver avant midi et avait couvert la distance entre le monastère et la ville en un temps fort honorable. Du coup, son uniforme d'officier taché de sueur était aussi barbouillé d'une bonne couche de poussière. Sa veste mal coupée lui serrait le cou et plissait désagréablement aux coudes. C'était déjà assez honteux d'endosser un vêtement sudiste, et en plus il fallait suer comme un cochon qui perdait toute son eau ! En son for intérieur, il maudit le lettré Dinh, bien au frais dans sa geôle souterraine. Nul doute qu'en ce moment même, le prisonnier faisait la sieste, les bras en croix sur sa couche de paille.

La maison du clan avait toutes les dorures typiques d'une demeure de Chinois nantis. Les colonnes en bois de teck s'ornaient d'arabesques dorées et le toit recourbé était soutenu par des statuettes de singes aux griffes d'or. Même la lanterne en forme de citrouille, suspendue au-dessus de l'entrée, était ceinte de bandes de métal nervuré qui rutilaient tels des bijoux. Deux licornes de pierre, à la chevelure bouclée et aux naseaux énormes, gardaient l'accès du lieu, comme si le clan descendait en lignée directe de quelque obscure divinité. Le mandarin fit la moue. Les marchands qui avaient réussi dans les affaires étaient décidément les gens les plus ostentatoires qu'il connût.

Le magistrat voulut entrer dans le bâtiment présomptueux, mais nota que la porte massive était fermée. Une réunion était sans doute en cours, et les visiteurs n'étaient pas les bienvenus. C'est alors qu'il remarqua la présence d'un homme qui attendait à l'ombre d'un pilier. Vêtu à la manière d'un notable, il dégageait une certaine distinction dans sa tunique de soie à motifs de damiers. La cinquantaine élégante, il avait des lèvres sensuelles et des paupières lourdes de séducteur. Un parfum musqué, savamment distillé, flottait autour de sa personne, raffiné comme une œillade olfactive. Il était si absorbé par la lecture d'un livre qui semblait le tenir en haleine, qu'il sursauta quand le mandarin Tân lui adressa la parole.

— Savez-vous quand la session sera terminée ?

— Bientôt, si je ne me trompe, répondit l'autre avec l'ombre d'un accent. J'ai raté le début, aussi me voilà obligé de patienter jusqu'à l'ouverture des portes. Monsieur Tho n'aime pas les retardataires et la consigne est de refouler tous les traînants !

Il referma l'ouvrage, mais pas assez rapidement, car le mandarin eut le temps d'y distinguer des silhouettes enchevêtrées caractéristiques des manuels du sexe ou des romans érotiques. C'était bien la première fois qu'il voyait quelqu'un les compulser en plein jour et dans un lieu public.

— C'est précisément Monsieur Tho que j'étais venu voir. Je vais faire comme vous et attendre la fin du conseil.

— Vous travaillez au tribunal, si je ne m'abuse, enchaîna l'homme en désignant l'uniforme disgracieux qu'il portait sur le dos. Rassurez-moi, vous ne venez pas ici pour enquêter sur quelque transaction véreuse de Monsieur Tho ?

Comme le mandarin le regardait avec effarement, il sourit, goguenard, et poursuivit :

— Parce que je fais justement du commerce avec lui, et j'aimerais savoir s'il se trouve sous le chef d'une quelconque accusation...

— Non, je ne suis pas venu le rouer de coups afin de l'obliger à avouer ses malversations. Du moins, pas encore. Mais dites-moi, j'ignorais que le général à la retraite s'occupait de négoce. Je pensais qu'il assumait le rôle de consultant pour les chefs de guildes. Vous êtes donc un de ses partenaires commerciaux, si je comprends bien, Monsieur...

— Hiro, compléta son interlocuteur. Enchanté de faire votre connaissance, Officier...

— Officier Tân, marmonna le mandarin, honteux de son titre. Laissez-moi deviner, vous êtes négociant en livres rares.

Monsieur Hiro s'esclaffa avec distinction.

— Nullement ! Je sers d'intermédiaire entre Monsieur Tho et les vendeurs japonais qui lui cèdent des vieilles pièces de monnaie de leur pays.

— Monsieur Tho serait donc collectionneur ?

— Vous n’y êtes pas ! En fait, il faut que je vous explique la situation monétaire au Japon pour que vous compreniez ce que fait mon associé.

Il s’adossa au pilier et commença son exposé.

— Au Japon, nous disposons de ressources minières importantes en cuivre, or et argent, qui ont servi à fondre des pièces pendant près d’un millénaire. Mais il y a cinq cents ans, nous avons arrêté de les frapper, et avons importé directement les pièces en cuivre de la Chine. Comme vous pouvez vous en douter, ces pièces sont maintenant en piètre état, de sorte que les Japonais ont commencé à sélectionner les pièces tout en refusant de les prendre à la valeur nominale. Ceci pose des problèmes évidents. Les *bitasen*, ces pièces de monnaie dont personne ne veut, embarrassent fort le shôgun Tokugawa Ieyasu, qui a décidé il y a quelques années d’en interdire complètement la circulation, afin d’unifier le système monétaire du pays en frappant de nouvelles pièces.

Le mandarin compléta :

— Par conséquent, il reste une abondante quantité de pièces inutilisables...

— Parfaitement ! Or, les marchands japonais ne sont pas plus bêtes que les négociants chinois : ils ont eu l’excellente idée de racheter à vil prix ces pièces inutilisables et de les revendre en gros à l’étranger, où la demande en cuivre est forte.

— Les profits doivent être colossaux ! fit remarquer le mandarin, songeur.

Monsieur Hiro acquiesça non sans satisfaction.

— Pour les vendeurs, c’est sûr. Mais pour les intermédiaires comme moi, la transaction n’est pas mauvaise non plus.

— Donc, Monsieur Tho importe en masse cette monnaie obsolète. Mais à quelles fins ?

— Je ne sais pas, moi, fit le Japonais en haussant les épaules. Peut-être a-t-il l’intention de les transformer en pièces nationales.

— Mais enfin ! Le Dai-Viêt est jusqu’à nouvel ordre sous le contrôle de l’Empereur Lê, qui siège au Nord. En quoi un petit conseiller commercial

du Sud aurait-il à voir avec la création d'une nouvelle monnaie ?

— Ce ne sont pas mes affaires, rétorqua Monsieur Hiro en fermant symboliquement les yeux. Mais il me semble que le pouvoir de votre pays est en passe de tomber aux mains du noble seigneur Nguyễn...

— En passe, en passe... gronda le mandarin. Le jour de son usurpation n'est pas encore venu, croyez-moi.

Comme l'intermédiaire le fixait avec curiosité, il rectifia :

— Je veux dire que la lutte sera âpre, car renverser une dynastie n'est pas chose aisée.

— En tout cas, le seigneur Nguyễn a l'air de bien se débrouiller. Et il est en bons termes avec notre shôgun, ce qui n'est pas le cas de son homologue du Nord.

— Comment donc ? questionna le mandarin, perplexe. Votre gouvernement a noué des relations diplomatiques avec le Sud ?

— Diplomatiques, pas vraiment, mais commerciales, c'est certain. En fait, le shôgun a instauré un principe d'autorisation pour le commerce extérieur, le *shuinsen* : seuls les navires japonais portant le sceau rouge officiel ont le droit d'effectuer des échanges avec d'autres pays. C'est ainsi que les licences de négoce ont été accordées à une poignée de familles influentes au Japon pour commercer avec certaines nations, dont la vôtre.

— Bonne mesure, qui permet d'écouler des stocks périmés de monnaie, laissa tomber le mandarin non sans dédain.

— Détrompez-vous ! objecta Monsieur Hiro. En ces temps troublés, un appui extérieur est loin d'être superflu...

En son for intérieur, le mandarin se dit que les traîtres s'appuyaient sur qui ils pouvaient, n'ayant aucune rectitude morale personnelle.

— Mais vous avez l'air de très bien posséder le sujet, dit-il sur un ton égal. Nul doute que vous avez vécu longtemps chez nous pour connaître le dessous des cartes.

— Cela fait bien vingt ans que je vis à Faifo : je connais ainsi Monsieur Tho de longue date, ainsi que toute sa famille d'ailleurs. Vous savez que son fils est marié à une Japonaise ?

Le visage altier de Madame Kitsune fit irruption dans la mémoire du mandarin, qui fut de nouveau remué par la grâce de ses traits. Il fit un signe d'assentiment.

— Eh bien, sachez que c'est moi qui ai servi d'entremetteur dans la rencontre des deux jeunes gens.

— Intermédiaire un jour, intermédiaire toujours, ne put s'empêcher de dire le magistrat.

— N'est-ce pas ? fit l'autre, enchanté. Je connaissais bien la famille de la jeune Kitsune et Monsieur Tho avait hâte de marier son fils, aussi ai-je mis en œuvre mes talents naturels.

— J'imagine que Monsieur Canh doit vous remercier dans toutes ses prières. Sa femme est effectivement très belle.

Monsieur Hiro leva modestement la main.

— Je dois admettre que les choses n'étaient pas si faciles. J'avais l'impression que le fils n'était pas décidé à se marier, malgré l'insistance du père. D'autant plus qu'il n'avait jamais vu sa promise.

— Comment donc ? Ils ne s'étaient jamais rencontrés ? Pourtant, Faifo n'est pas une si grande ville.

— Mademoiselle Kitsune ne se montrait guère en public. Moi-même, qui fréquentais pourtant ses parents, je n'avais pas eu l'occasion de la rencontrer avant sa vingtième année.

Son regard se drapa dans les voiles romantiques du souvenir et il murmura :

— Les feux mouvants des lanternes enflammaient sa chevelure lâchée dans son dos. On aurait dit des rivières incandescentes de cuivre. La pâleur de sa peau faisait ressortir l'intensité de son expression et le rouge brillant de ses lèvres. Ses sourcils comme des antennes de papillon accentuaient son air impénétrable, tandis qu'elle se tenait debout, le dos droit, si fine dans sa robe couleur d'eau. Que n'aurais-je pas donné pour avoir vingt ans de moins !

La paupière humide, Monsieur Hiro se débattait dans un songe éveillé où il aurait pris la place avantageuse du fiancé.

— Ils se sont mariés une nuit de pleine lune. Les flambeaux illuminaient le parc, jetant des ombres fantasmagoriques contre les magnolias en fleurs. Des bougies flottantes dérivait sur l'étang, telles des larmes d'or, éclairant les nénuphars et les jacinthes d'eau. Tous les notables étaient là pour témoigner de l'union de ces jeunes gens.

Il passa ses doigts dans sa coiffure impeccable, alors que les images de la fête défilaient encore comme un rêve étincelant.

— C'était il y a huit ans...

Il n'eut pas le temps de continuer, car la porte d'entrée s'ouvrit avec fracas et un flot de notables s'échappa du bâtiment, plus désordonné qu'une troupe de cafards en déroute.

— Franchement, je ne sais pas comment faire pour fournir les trois lingots d'or requis – et en un délai aussi court, se lamentait l'un des chefs de guilde. Je sens que je vais me faire lyncher par ma base.

— Il faudra bien apporter ton pécule ! intervint un autre. Monsieur Tho a été péremptoire : pas de cotisation, pas de défense contre les marchands étrangers. L'ennemi est à nos portes ! Il faut sauvegarder notre monopole !

— Oui, mais trois lingots, c'est la ruine de la guilde ! Pour demain, qui plus est !

— Vous n'imaginez pas qu'on graisse des pattes avec de l'huile de palme, tout de même !

Le mandarin Tân les laissa passer avec leurs mines déconfites de pleure-misère. Apparemment, la cotisation préconisée par le consultant ès commerce ne provoquait pas l'enthousiasme. Il se tourna vers Monsieur Hiro.

— Vous attendez sans doute Monsieur Tho pour discuter affaires ? Je vais patienter un peu.

L'autre, ayant escamoté son livre sensuel dans ses effets, sourit avec amabilité.

— Rien ne presse de ce côté-là, je me renseignerai sur la teneur du conseil une autre fois. J'ai une visite plus urgente à faire...

Il s'inclina et se dépêcha d'entrer dans la vaste demeure, où une femme d'âge mûr, mais encore bien conservée, venait de faire son apparition.

— Madame Yuan ! s'écria le Japonais sur un ton charmeur. Je suis là ! Vous avez bien un peu de temps à me consacrer ?

Le mandarin les vit monter à l'étage, happés par les ombres complices d'un escalier qui ne devait pas mener à une salle de travail.

— Monsieur Tho ! s'exclama une voix près de lui. Accordez une petite faveur à ma guilde ! Est-ce que vous ne pourriez pas baisser exceptionnellement la cotisation pour les pauvres artisans ébénistes ?

— Vous plaisantez ! Si j'acceptais, j'aurais les autres guildes à mes basques ! Les pauvres artisans ébénistes font bien quelques incrustations d'or dans leurs meubles, non ? Qu'ils les remplacent par des éclats de bronze, ça les aidera à faire des économies !

— Cependant, vous avez avancé la remise de la cotisation d'un jour. C'est vraiment trop dur pour nous, les petits artisans. Comment rassembler en si peu de temps plusieurs lingots d'or ?

— Allons, je suis certain que vous et vos collègues trouverez bien quelques économies cachées, qu'il serait temps d'utiliser ? En tout cas, si vous n'apportez pas votre quote-part demain, vous pouvez vous considérer comme exclus de la protection commerciale dont bénéficieront les autres guildes.

Le chef des ébénistes s'en alla, la tête basse, tandis que l'homme qui venait de parler se lissait pensivement la barbe.

— Monsieur Tho ? intervint le mandarin Tân. J'aimerais vous poser quelques questions.

Le vieillard, élégant dans sa tunique fendue de soie damassée, jeta un coup d'œil sans aménité à la veste étriquée de son interlocuteur.

— Ah, vous travaillez pour mon fils au tribunal. Il faudra qu'il fasse un effort sur la coupe des uniformes. Vous êtes une disgrâce pour la justice !

— Je ne savais pas que vous étiez également conseiller en matière vestimentaire, rétorqua le mandarin.

Le général à la retraite se mordit la lèvre. Ce jeune officier affichait un culot inhabituel qui froissait sa superbe.

— Eh bien, que me voulez-vous exactement ?

— J'ai pour mission d'enquêter sur la mort de votre sœur, et il me manque des informations à son sujet.

— Qu'est-ce qu'il y a à savoir, enfin ? s'impatienta Monsieur Tho. Elle a été tuée par cet énergumène qui n'attend plus que le retour du mandarin Châu pour subir une décollation bien méritée.

Il regarda de haut le mandarin, qui sentit sa patience s'évanouir devant ce vaniteux à barbe blanche.

— C'est mon fils qui vous envoie sur cette mission pitoyable ? ricana le vieillard. Il ferait mieux de chercher les pires supplices pour écourter la vie de ce meurtrier.

— Votre fils remplit son rôle de responsable du tribunal et moi, j'aimerais que vous me racontiez en détail ce qui s'est passé pendant le banquet que vous avez organisé pour Madame Prune.

Monsieur Tho se renfroigna, visiblement peu habitué à ce qu'on lui parle sur ce ton. Cependant, son interlocuteur portait non seulement l'uniforme mais également un gourdin de taille honorable, qui devait pouvoir casser quelques côtes au besoin.

— Fort bien. Apparemment, vous savez que j'ai invité ma sœur à une fête à l'occasion du premier anniversaire de son auberge de *La lune rose*. J'ai confié à ma bru, Madame Kitsune, la tâche d'établir le menu et de s'occuper des musiciens et des danseuses. Le repas s'est fort bien déroulé et je crois que ma sœur a apprécié l'honneur qui lui avait été fait.

— J'ai cru comprendre que Madame Prune n'avait pas toujours connu le succès dans les affaires ?

— Qu'est-ce qui vous permet de l'insinuer ? Elle s'était débrouillée toute seule pour assurer la mise à flot de sa gargote. C'est d'ailleurs pour cela que je tenais à la féliciter.

— J'ai aussi entendu dire qu'elle avait des chambres à louer, ce qui devait lui assurer des revenus réguliers, avança le mandarin.

— Oui, nous avons hérité de quelques biens immobiliers dans le temps. Mais de nos jours, il faut bien plus que des loyers ici et là pour mettre sur pied une entreprise digne de ce nom.

— Pourtant, les chambres étaient louées. Il me semble qu'un peintre occupait l'une d'elles.

— Ce bon à rien de Kim ? Il avait une influence néfaste sur mon fils...

— Comment ? demanda le mandarin, intéressé. Ils se connaissaient ?

— Ils faisaient partie d'un cercle de soi-disant artistes : des musiciens sans oreille, des peintres manchots, des poètes illettrés.

— Pas de danseurs éclopés ? s'enquit le magistrat d'un air détaché.

L'autre lui jeta un regard noir.

— J'aurais préféré que mon fils embrasse la carrière militaire, comme moi. Il n'y a que la force qui suscite le respect. Forger l'histoire de la nation, influencer sur le cours du pouvoir, mener une lutte sans merci aux ennemis de tout poil, voilà la destinée d'un vrai homme !

— Pourtant, vous voilà général à la retraite et obligé de travailler en tant que simple consultant pour de vulgaires négociants... glissa le mandarin Tân, perfide.

Monsieur Tho se rebiffa, la face rubiconde.

— Qui vous dit que je n'ai pas encore un rôle à jouer dans le destin du pays ? Au cours de mes campagnes, j'ai acquis plus de connaissance du terrain que n'importe quel autre officier. Je sais exactement comment gérer les ressources et les hommes.

— Mais alors, pourquoi l'Empereur n'a-t-il pas souhaité vous retenir à ses côtés ? fit le mandarin, l'œil parfaitement innocent. Parce que tout de même, filer dans le Sud, c'était somme toute accepter l'exil...

Le général hennit de dédain et secoua sa crinière blanche.

— L'exil ? Vous osez appeler exil mon ralliement aux forces du noble seigneur Nguyễn ? Vous qui n'êtes qu'un sous-fifre du système, vous ignorez la puissance du Sud, et le jour viendra où vous serez heureux de

faire partie du camp sudiste au lieu de subir une défaite sans nom, comme cette racaille du Nord !

— Bah ! La confrontation n’aura pas lieu de sitôt, grand-père. Je serai mort et enterré avant que cela n’arrive. Quant à vous...

— Impertinent ! siffla le vieillard, postillonnant aux quatre points cardinaux. Quand le mandarin Châu reviendra, vous verrez bien si le général Tho ne fait plus partie de la scène politique !

*

La journée était à peine commencée que Monsieur Phi se sentait déjà de mauvaise humeur. Au marché, il avait passé sa colère sur un marchand de poissons qui n’avait pas dégainé assez vite ses sapèques. Du coup, le panier de seiches était allé rouler contre le mur adjacent, à la grande joie d’un chat qui passait. Le vendeur de canne à sucre, que la mésaventure de son voisin faisait glousser un peu trop fort, avait eu le malheur d’attirer l’attention du jeune homme qui vint lui extorquer une ligature contre un dos en bon état.

Cependant Monsieur Phi, tyranneau de l’univers miniature du marché, reconnaissait à contrecœur ses limites. Ce n’était pas en semant la panique chez des vendeurs de choux qu’il allait trouver de quoi payer ce chien de Tang à qui il devait une somme déjà coquette. Le malin, à force de truquer les cartes, tenait la moitié de la ville sous sa coupe. Il n’y avait pas un seul père de famille qui ne lui devait quelques ligatures perdues au détour d’une partie amicale. Si cela n’avait tenu qu’à lui, Monsieur Phi aurait déjà acculé le Chinois dans un coupe-gorge pour lui faire goûter à une bastonnade de son cru. Seulement voilà. Le sinistre individu ne se déplaçait jamais sans sa garde rapprochée, triée sur le volet et issue de bas-fonds où le sang coulait plus volontiers que l’eau. Monsieur Phi, tout bravache qu’il fût, n’éprouvait pas une envie folle de tâter des pectoraux du Malabar qui serrait de près son maître, ni de se frotter au coutelas du Javanais borgne dont on disait qu’il visait toujours le cœur, mais transperçait invariablement les roustons. L’heure n’était d’ailleurs pas aux morceaux de bravoure, car ordre avait été

donné de harceler toute personne qui n'avait pas payé Monsieur Tang dans la semaine. C'était hélas le cas de Monsieur Phi. Plus que tout, il redoutait de s'aventurer à l'air libre, une fois la nuit tombée. Le danger était partout. Ces brutes sanguinaires se fondaient dans l'obscurité, ne faisant qu'un avec les flaques de boue dont elles étaient sorties, et attendaient qu'un innocent passe par là pour lui chatouiller les côtes avec un objet contondant choisi selon l'inspiration du moment. Ainsi, il savait que le marchand de spiritueux avait eu une jambe cassée et le maître d'école un bras presque arraché, tandis que l'apothicaire s'en était sorti avec trois bosses sur le crâne. Telles étaient les mesures prises pour accélérer les remboursements de dettes poussifs et qui, pour sûr, motivaient fortement les retardataires.

Alors qu'il ruminait sa mauvaise fortune en déambulant entre les auvents du marché, Monsieur Phi se prit à regretter son existence passée. Quand elle était encore en vie, sa mère n'avait jamais manqué de lui filer de quoi le préserver des hommes de main du Chinois. Elle renâclait, certes, l'insultant dans les cas extrêmes, lui tirant les oreilles quand elle ne se contrôlait plus – mais au fond, c'était une bonne bougresse, une mère comme il faut. Il aurait pu continuer à vivre sans problème à ses crochets, d'autant qu'elle avait trouvé une juteuse combine avant que la mort ne l'emporte dans des conditions cruelles. Ensemble, ils auraient pu couler des jours tranquilles, elle avec sa gargote et lui enfin libéré de ses dettes. Le visage maigre du lettré qui croupissait dans la geôle le mit hors de lui. Qu'est-ce qu'il lui avait pris d'écourter la vie de cette sainte femme pourvoyeuse de fonds, maligne comme un singe et roublarde comme deux ? A cause de cette mauviette, voilà qu'il se retrouvait orphelin et sans le sou, obligé de frapper sur des vieillards pour leur faire cracher des sapèques en même temps que leurs dernières dents. S'il y avait une justice sur terre, ce lettré finirait pendu aux portes de la ville ou étripé sur la place publique. Monsieur Phi ricana. Le retour imminent du mandarin Châu, estimé des bourreaux et adulé des tortionnaires, allait marquer la fin de l'existence de ce pleutre en veste de soie.

Les nuages passant devant le soleil ne firent rien pour calmer l'esprit du jeune homme qui tira rageusement sur ses rouflaquettes. Il pensa avec haine à son cousin, responsable provisoire du tribunal. En voilà un qui était un incapable notoire ! S'il avait eu la moindre dignité, il aurait vengé la mort de sa tante bien-aimée en décapitant l'assassin au moment de son arrestation. Le geste, noble et expéditif, aurait eu le mérite de la simplicité et le panache de la conviction. Mais non, ce couard n'avait fait qu'hésiter, tremblant de doute dans ses escarpins brodés, mettant au frais le coupable sans même le torturer. Monsieur Phi n'avait jamais porté son cousin dans son cœur. Il faut dire que le lascar avait eu une chance imméritée. Car comment expliquer sinon qu'une femme aussi sophistiquée que Madame Kitsune ait accepté de l'épouser ? Le jeune homme avança des lèvres méprisantes. C'était bien la peine d'avoir une déesse dans son lit si on ne pouvait pas la satisfaire. Peureux devant ses pairs, impuissant devant sa femme, quelle bonne situation !

Emporté par ses réflexions amères sur sa famille, Monsieur Phi finit par arriver à celui qu'il détestait le plus : l'oncle Tho, couvert de décorations et farci de sapèques, qui refusait de le tirer de la fosse à purin où il était tombé. Le vieux était aussi pingre qu'il était riche, et s'il avait autrefois aidé sa sœur, sa générosité semblait tarie quand il s'agissait du neveu. Non sans délectation, le chef du marché ressassa les histoires sordides qui entouraient l'ascension militaire de son oncle. Des langues de vipère prétendaient qu'il avait sacrifié des régiments entiers pour couvrir sa fuite pendant les échauffourées avec les Chams. Certains susurraient qu'il avait profité de sa beauté d'autrefois pour grimper les échelons du pouvoir, tandis que les plus perfides soutenaient qu'il s'était simplement fait grimper dessus par le pouvoir. Le passé jetait sur les événements un voile pudique qu'il était malséant de lever. Pour sa part, il aurait sans hésitation mis en pièces ce voile, pour peu que cela nuise à son méchant oncle. Il se souvenait de ses moqueries condescendantes quand il avait tenté de le détrousser la veille. Jamais on ne l'avait traité de cette manière, l'obligeant à fouiller dans la poussière pour ramasser une misérable poignée de sapèques ! Les yeux de

Monsieur Phi jetèrent des éclairs et ses traits se tordirent de haine. Un jour ou l'autre, il finirait par avoir la peau de ce vieux rapiat !

Il contourna un étalage de pastèques et sursauta. Est-ce qu'il n'avait pas aperçu la silhouette pansue du Javanais dans l'ombre de l'allée ? Malgré lui, il se mit à suer. Si ces escogriffes se mettaient à sortir en plein jour, c'est que le Chinois était aux abois. Plus personne n'était à l'abri. Monsieur Phi fit sauter les quelques pièces qu'il avait réussi à extorquer ce matin, et dut se rendre à l'évidence : c'était largement insuffisant pour assurer l'intégrité de sa personne face à ces fauves lâchés dans la nature. Il commençait à croire qu'il ne vivrait pas pour voir le coucher du soleil sur le fleuve quand une idée lumineuse lui traversa l'esprit.

*

La chaleur moite de l'après-midi eut raison du mandarin. Il se sentait fort las, comme abruti par l'air lourd et suffocant. Il fit un crochet à son auberge au modeste nom de *Repos céleste* et s'affala sur sa natte de jonc. Le regard errant au plafond, il s'efforça d'oublier les paroles pompeuses du général Tho qui lui martelaient les tempes. Depuis toujours, le mandarin Tân avait une aversion viscérale pour ce genre de personnage qui rotait plus haut que son gosier. En vain il tenta d'oblitérer le visage orgueilleux de ce militaire à la retraite qui passait son temps à farcir le crâne de marchands avec des balivernes qui allaient leur coûter une fortune. Autant Monsieur Canh était sensible et sans prétention, autant son père était l'arrogance personnifiée. Ce n'était donc pas étonnant qu'ils n'aient pas l'air de bien s'entendre. A l'évidence, le paternel se montrait déçu de la carrière administrative de son fils et aurait voulu l'arracher au giron des arts pour le projeter en première ligne de bataille. Avec ses décorations de pacotille, il s'imaginait que l'histoire se forgeait à la force des jarrets, alors que tous les éminents stratèges du pays avaient été des hommes d'armes doublés d'hommes de lettres. Aux combattants, il avait fallu fournir plus que des sabres et des piques : ces généraux légendaires avaient su leur insuffler le courage et la

détermination, et ceci grâce à des harangues d'anthologie. Ce n'était pas un seigneur Nguyễn, traître en fuite, acculé dans les terres du Sud, qui pouvait rivaliser avec les Ly Thuong Kiet et les Trân Hung Dao des temps mythiques ! Le général Tho s'imaginait que les militaires faisaient partie de la classe dominante, alors qu'il suffisait de regarder les résultats des concours triennaux. Les meilleurs obtenaient une charge administrative en devenant des mandarins civils, tandis que ceux qui étaient reçus de justesse étaient relégués au rang de mandarins militaires. Vieil imbécile en bottes de cuir !

Le mandarin Tân cala les bras derrière sa nuque et se laissa aller à une douce torpeur. Etrange famille que celle-là ! Entre le patriarche ambitieux et le fils mesuré, il y avait aussi le neveu dénaturé, une brute qui méritait le bâton. Sans compter, bien entendu, la tante sans doute aussi honnête en affaires que son frère était modeste en société. D'après Monsieur Canh, ceux qui la tenaient en estime étaient plus rares que les cheveux sur la tête d'un bonze, et il n'avait aucune difficulté à le croire. L'utilisation du poison indien était somme toute très astucieuse, provoquant la mort avec un délai suffisant pour que le coupable ne soit pas inquiété. Le magistrat ne put réprimer une moue d'énervement. Pour l'heure, il ignorait toujours qui avait pu empoisonner la tenancière – d'ailleurs, il n'était même pas certain que l'acte criminel ait été perpétré pendant le banquet. C'était là où le bât blessait. Tant qu'il ne mettrait pas la main sur le meurtrier, l'ami Dinh resterait derrière les barreaux. Et le temps pressait cruellement.

Une mouche bourdonnant contre l'armoire le berçait insensiblement. Les paupières fermées, il revit avec un pincement au cœur le visage impérieux de Madame Kitsune. Pauvre femme ! Son destin en amour semblait pour le moins pitoyable... Alors qu'il somnait doucement dans le sommeil, le mandarin sentit quelque chose remuer dans les recoins de sa conscience, un petit détail qui l'intriguait mais qu'il était trop fatigué pour expliciter.

Dans la touffeur de l'après-midi, vaincu par les émanations d'aloès de la pagode, harassé par des affaires qui s'enchevêtraient sans espoir de résolution, le mandarin Tân s'endormit d'un bloc. Et dans ses rêves, il vit

passer une renarde à la robe de cuivre qui le fixa de ses yeux allongés avant de disparaître dans un bosquet de bambous. Quand il se retourna, un homme s'approchait de lui dans un nuage d'encens, les traits cachés derrière des volutes bleues. Il sentit plus qu'il ne le sut que c'était le peintre qui venait de franchir les limites de sa conscience et qui marchait dans ses songes.

*

Dans le quartier aisé qui donnait sur le fleuve, les maisons avaient belle allure, des bâtisses faites pour affronter le vent qui remontait de la mer, dont on avait repeint les façades en ocre et bleu. Les portes solides, soulignées de ferronnerie, préservaient l'intimité de la demeure quand, pendant les jours de typhon, des rafales de vent poussant des nappes de pluie venaient marteler les panneaux comme si les éléments déchaînés voulaient engloutir le port. Sous les portiques poussaient des fleurs couleur de grenade, égrenées sur des tiges si souples qu'elles dansaient sur le passage d'un papillon. Le soleil, momentanément sorti des nuages, joua sur la soie qui recouvrait les lanternes suspendues dans l'entrée.

Le dos collé contre une colonne après sa petite course, Monsieur Phi reprit son souffle et calma les battements de son cœur. Il cracha dans sa paume pour lisser ses rouflaquettes rebelles et s'efforça de paraître détendu. D'une main experte, il secoua les jambes de son pantalon pour en déloger la poussière et referma le col de sa veste. Quand il s'estima présentable, il gravit doucement les marches de l'escalier, admirant au passage le vase d'orchidées posé sur un guéridon. Il se dégageait de l'endroit une sophistication qui démentait la simplicité du mobilier.

Arrivé sur le palier, il inspira lentement et se dirigea vers la porte du fond. Là, il se tint immobile comme pour se concentrer avant de frapper trois coups brefs.

Dans la chambre, il y eut le grincement d'un lit qui bouge, puis une voix mécontente s'éleva :

— Qui va là ?

— C'est Monsieur Phi, fils de Madame Prune, dit le jeune homme avec une politesse inhabituelle. Pourrais-je vous voler quelques instants ?

Aussitôt ces mots prononcés, il fit une grimace.

Quel imbécile il était ! Il ne fallait surtout pas parler de vol ! Il crut que l'autre le renverrait sur-le-champ, car un silence pesant s'installa avant qu'on ne lui dise d'entrer.

La pièce étant plongée dans l'obscurité, il dut s'attarder sur le seuil. Les volets clos laissaient à peine filtrer quelques grains de poussière blonde enfilés sur un rayon de soleil oblique. Quelle poisse ! Tomber juste au moment de la sieste !

— Fermez la porte ! lui intima-t-on des profondeurs du lit.

Il obéit en clignant des yeux. Peu à peu, il distingua une forme assise sur son séant, qui l'épiait sans bouger. Les narines dilatées de nervosité, il sentit un léger parfum de femme.

— Pardonnez-moi de vous déranger, commença Monsieur Phi d'une voix rendue aiguë par l'anxiété, mais j'aurais une requête à vous faire.

Comme le silence lui répondit, il poursuivit, en se balançant sur ses pieds :

— Eh bien, je me disais qu'étant donné notre marché, vous pourriez me faire une petite avance...

Il y eut de l'agitation du côté du lit, et Monsieur Phi se dit que c'était décidément mal parti.

— Vous vous moquez de moi ?

— Bien sûr que non ! Je connais les termes de l'accord, mais j'ai pour ma part rempli mes obligations, alors ne pourriez-vous pas faire un geste ?

La silhouette bougea vivement, et le jeune homme s'imagina le geste qui venait d'être fait. Nonobstant, il continua sa plaidoirie sur un ton plein de pathos.

— Parce que c'est vrai que service a été rendu. La livraison est faite, vous en conviendrez.

Il se figea sur place en entendant un étrange bruit de succion qu'il ne s'expliquait pas.

— Nous avons décidé que le paiement serait effectué le jour de mon départ. Je ne crois pas qu'il y ait d'ambiguïté sur ce point !

— Aucune ambiguïté, on est bien d'accord ! s'empressa de certifier le chef du marché. Cependant, une avance ne ferait pas de mal...

Il y eut un gloussement qu'il jugea malvenu. C'était bien assez dégradant de venir mendier de l'argent, s'il fallait en plus essuyer le mépris et les moqueries ! Mais son indignation fut vite muselée par le souvenir du Javanais borgne armé d'un coutelas qui ratait invariablement sa cible.

— Un peu d'humanité ! implora-t-il, obligeant son larynx à vibrer de douleur contenue. Ayez à l'esprit que ma pauvre mère vient d'être sauvagement assassinée, et que je suis seul à supporter le fardeau du deuil. Il ne me reste même plus de quoi acheter les bâtons d'encens à brûler en l'honneur des morts.

L'oreille tendue, Monsieur Phi distingua le bruissement d'étoffes. La pitié devait faire son effet, c'était bon signe. Il s'efforça de renifler bruyamment pour plus de véracité. La combine avait des chances de marcher, car il y avait des indications d'activité dans la pénombre.

Monsieur Phi se frotta vivement les mains : bientôt il repartirait avec de lourdes ligatures de sapèques – voire même des sacs entiers. Alors, il les balancerait aux pieds difformes du Chinois, s'affranchissant pour un temps de son emprise, libéré provisoirement de la menace javanaise et de la férocité malabar.

Cependant, malgré ses attentes, aucune besace remplie de pièces ne vint atterrir devant lui. Quand enfin il distingua vaguement un mouvement de bras, il crut qu'on lui lançait son dû et se fendit d'un grand sourire. Mais seule une maigre pièce alla buter contre sa savate tandis qu'on le congédiait comme un gueux.

Les premières lanternes venaient d'être allumées autour de l'étang aux carpes quand Monsieur Canh pénétra dans l'aile ouest. Ses traits, marqués par des cernes violacés, trahissaient une grande fatigue en cette fin de journée, aussi n'était-il pas mécontent de rentrer chez lui. Cette année, la fête de Vu Lan avait pris une importance toute particulière à ses yeux et il ressentait enfin une légère paix en son cœur. Était-ce toute la liturgie bouddhiste, en laquelle il ne croyait que mollement, qui avait opéré ce semblant de calme ? Jamais les gongs frappés en cadence n'avaient réussi à réduire le martèlement du sang à ses tempes de cette façon. Il avait aspiré goulûment les effluves d'encens, se perdant dans les tourbillons de fumée, car on disait que c'était là le seul lien entre les morts et les vivants. Les oreilles emplies des incantations monotones des bonzes, il s'était laissé aller à une douce rêverie, teintée de tristesse maintenant que l'espoir était enterré. Le vent avait apporté des bribes de conversation, sans doute des paroles de pèlerins, et il s'était imaginé que les esprits s'étaient finalement rassemblés là, à l'ombre des banians, pour converser avec leurs proches. En ce jour de Vu Lan, le portail entre les deux mondes était entrebâillé par la volonté du Bouddha, et le souvenir de choses passées revenait vous prendre à la gorge, vous serrant dans leur étreinte, alors que sous vos pieds s'ouvrait l'abîme d'où l'on ne revient pas. Il avait ainsi attendu, le corps suspendu au-dessus de la mer des nuages, guettant le moment où un mot s'échapperait des ténèbres et rappellerait à lui la mémoire de ce qui n'était plus. Dans le ciel, la course du soleil s'était infléchie et avec les ombres qui s'allongeaient tout doucement, il lui avait semblé percevoir une silhouette connue. Il n'y avait rien eu d'autre que cette trace fugace contre les pierres jaunes du monastère, une forme transparente happée l'instant d'après par le flamboiement d'une crédence en cuivre. Mais cela avait suffi, il n'en espérait pas tant, et ce soir, tandis que l'air était agité par les rafales d'un prochain typhon, il se sentait en paix.

Il poussa lentement la porte de la chambre et huma le parfum de jasmin qui embaumait la pièce.

— Déjà de retour ? dit une voix ensommeillée encore drapée des voiles ténus du rêve.

— Pas encore levée ? répliqua Monsieur Canh en s'approchant de la couche où il distinguait confusément une forme longiligne lovée comme un félin au repos.

Rompu aux moindres vibrations de leur intimité, il sentit Madame Kitsune sourire dans l'obscurité. Elle leva vers lui une main aux senteurs d'herbe foulée et d'écume des torrents, et lui frôla légèrement la joue. Il la tint contre son front et ce fut comme si toute fatigue se dissipait sous la fraîcheur de ses doigts. Au bout d'un moment, il alluma une lampe à huile qui éclaboussa le plafond d'ombres irréelles.

— La journée a-t-elle été bonne ? s'enquit Madame Kitsune en déployant son corps, les reins cambrés.

— La prière à la pagode m'a apporté un peu de tranquillité d'esprit. Je n'aurais jamais cru que des bâtons d'encens se consumant peu à peu pouvaient transporter les pensées vers des lieux insoupçonnés.

— Vous y avez donc trouvé ce que vous êtes venu chercher...

Il acquiesça avant de poursuivre :

— J'y ai rencontré par hasard le lettré Tân.

— Tiens ? demanda sa femme en se redressant sur son coude.

Dans la lumière ambrée, ses prunelles s'allumèrent comme deux agates. Monsieur Canh nota une imperceptible rougeur en haut de ses pommettes et précisa non sans un certain amusement :

— Je l'ai croisé alors qu'il remontait de chez le bonze Mansuétude Inénarrable.

— Non ! s'étonna Madame Kitsune, les sourcils arqués. Pas celui qui prône l'ingestion de sa propre urine ?

— Celui-là même ! Le chef incontesté de l'*ayurveda* au monastère de la Tortue Noire a dû l'initier à ces pratiques douteuses.

— Etrange, je ne le voyais pas y succomber. D'après ce que j'aie pu en juger, il serait plutôt du genre circonspect en matière d'expériences nouvelles.

Son mari l'observa avec un pétillement au fond des yeux.

— Vous savez que les fidèles viennent nombreux pour faire une cure chez les moines ?

— Pour guérir quels types de maux ?

— Oh, les maladies habituelles, répondit-il sur un ton léger. Problèmes de peau, aphtes... Pour réveiller aussi une vigueur moribonde et pallier à une stérilité de mauvais aloi.

— Vous m'en direz tant ! fit sa femme, le sourire dans la voix. Pourtant, il avait l'air bien constitué, notre jeune lettré !

Ils se turent, vaguement égayés par le constat. Puis Monsieur Canh retrouva son sérieux.

— Le lettré Tân m'a fait savoir que le Gourmet venait de faire un nouvel envoi macabre, les restes de deux vieilles femmes qu'il a consommées.

Les paupières de Madame Kitsune s'allongèrent jusqu'à devenir des fentes.

— Vraiment ? C'est une malheureuse affaire que celle-là ! Avez-vous un suspect en vue ?

— Vous savez comment ils travaillent au tribunal. Les greffiers ouvrent un dossier que personne ne referme jamais car il n'y a aucune véritable investigation.

Elle hocha la tête, mesurant l'incompétence des officiers de la justice.

— Avec des fonctionnaires aussi ineptes, le cannibale n'est pas près d'être démasqué, on dirait...

— Cependant, continua Monsieur Canh, le lettré Tân a proposé une théorie assez originale.

Sa femme tressaillit, visiblement intriguée.

— Comment ! Il s'occupe également de cette affaire en plus du meurtre de Madame Prune ?

— Il m'a suggéré qu'il y avait peut-être un lien entre les deux.

Il laissa passer un instant pour attiser la curiosité de son épouse, qui était maintenant assise sur sa couche, le visage tendu vers lui. Sa peau devenue encore plus pâle semblait presque diaphane.

— D’après lui, le meurtrier de ma tante serait le cannibale.

Madame Kitsune partit d’un rire nerveux.

— Notre homme a de l’imagination ! Comment justifie-t-il son hypothèse ?

— Selon lui, elle aurait été tuée par un poison indien, connu seulement par de rares adeptes de l’*ayurveda*. Il paraît que le bonze spécialiste de la question lui a donné un nom.

La jeune femme retenait sa respiration, plus livide qu’un spectre. Il se détourna avant de répondre.

— Monsieur Kim.

Madame Kitsune fit une grimace.

— Monsieur Kim a disparu il y a un an, il devrait le savoir.

— Justement, c’est parce qu’il s’est volatilisé juste avant les quatre adolescents que le lettré Tân le soupçonne d’être le Gourmet.

Monsieur Canh marqua un arrêt.

— D’autant qu’on n’a jamais retrouvé son corps.

Un silence lourd s’ensuivit. Comme des esprits courant sur la poutre faîtière, les ombres projetées au plafond se tordirent dans le vent qui s’était levé.

— Le lettré Tân n’a aucune chance de vérifier sa supposition, fit remarquer Madame Kitsune en ramenant ses jambes sur le côté. Le mandarin Châu sera bientôt de retour, et s’il veut innocenter son ami emprisonné, il devra se concentrer sur une seule affaire.

— Il choisira évidemment le meurtre de Madame Prune pour lequel le lettré Dinh a été accusé, fit lentement le responsable provisoire du tribunal.

Il s’assit près d’elle et lui tourna le dos. Madame Kitsune mit ses mains sur les épaules de son mari et commença à les masser avec douceur.

— Je suis désolée que, par ma faute, vous ayez contracté une dette envers le lettré Tân, fit-elle en détachant ses mots. C’est à cause de moi que vous lui avez confié l’enquête. Dommage qu’il ait un esprit aussi fantaisiste.

Monsieur Canh ne dit rien, se contentant de retenir la sensation des doigts de sa femme à travers l’étoffe de la veste. Il en appréciait la

délicatesse et la force, s'abandonnant à un bien-être qu'il savait précieux.

Quand un souffle de vent éteignit soudain la flamme, il se leva et ouvrit les volets. Dehors, les nuages défilaient devant le gris plomb du ciel, charriant l'odeur métallique d'une pluie qui ne tarderait pas à tomber. Son regard glissa sur la silhouette immobile de sa femme, toujours assise sur sa couche. Dans la pénombre, il lui sourit. Puis d'un pas décidé, il se retira dans ses quartiers.

*

Les premières gouttes de pluie rebondissant sur le toit réveillèrent le mandarin Tân, qui se redressa en sursaut. Un coup d'œil à l'extérieur lui apprit que la nuit venait de tomber, ce qui lui arracha un juron. Il avait passé tout l'après-midi à faire la sieste ! Maudits bonzes qui embaumaient le cerveau aussi sûrement que des préparateurs de momies ! Englué dans l'odeur sucrée du bois de calambac, il avait sombré dans un sommeil lourd et poisseux. Il se releva en tanguant, la bouche pâteuse, et se dit que l'ami Dinh devait se faire du mauvais sang dans sa geôle depuis le matin. Il aspergea sa figure d'un peu d'eau fraîche et but une gorgée de thé froid pour se requinquer. Puis il sauta les marches quatre à quatre pour filer vers le tribunal.

Dehors, la pluie qui tombait dru l'obligea à se hâter. Le typhon avait fini par arriver avec ses bourrasques de vent, et les rues étaient étrangement désertes. Le front ruisselant, il passa en trombe sous la rangée de longaniers malmenés par les rafales, évitant les flaques à grands bonds. Malgré la veste trempée plaquée sur son dos, il prenait plaisir à se dépenser ainsi pour dégourdir son cerveau et ses muscles.

Le tribunal, illuminé comme un autel de Vu Lan, n'abritait que quelques sbires en peine que la pluie avait privés de friandises du soir. Par un temps pareil, aucune marchande de soupe ambulante ne mettait sa palanche dehors, et les fonctionnaires sentaient déjà les signes insidieux d'une famine qui s'annonçait.

Le mandarin dévala l'escalier menant à la prison, éclaboussant un greffier au passage.

— C'est à cette heure qu'on arrive ? s'exclama Dinh, agrippé aux barreaux. Je suppose que tu as été retenu dans quelque pince-fesses en ville pendant que je me morfondais dans cette cellule putride.

— Rassure-toi, je n'ai fait que dormir tout l'après-midi, rétorqua le mandarin en essorant sa veste.

— Pas étonnant pour un soi-disant défenseur de la justice, pseudo-officier du tribunal et enquêteur d'occasion ! Ce n'est pas demain que je vais recouvrer la liberté !

— En réalité, j'ai été assommé par les effluves d'encens du monastère de la Tortue Noire. Tu sais que j'y ai rencontré Monsieur Canh ce matin ? Il ne m'en a pas parlé, mais je crois bien qu'il y fait une cure d'urine pour la fertilité.

Le lettré Dinh le dévisagea étrangement avant d'éclater de rire.

— Toi et tes théories, tu m'étonneras toujours !

Revenu de son hilarité, il afficha une mine aigre et laissa tomber :

— Bon, j'imagine que tu as rappliqué ventre à terre à cause de la dernière nouvelle...

— Quelle nouvelle ? fit le mandarin en endossant son habit froissé.

Dinh leva les yeux au plafond et se tourna vers Postillon Fétide pour le prendre à témoin.

— Non mais franchement, à quel incompetent ai-je confié ma vie ? Dites-lui ce qui est arrivé à l'instant au tribunal.

— Une lettre, marmotta le délateur, occupé à grignoter un beignet suintant d'huile. C'est un sbire qui nous en a parlé.

Le mandarin s'approcha de Dinh, intrigué.

— Qu'est-ce que vous me chantez là ? Le Gourmet a encore envoyé quelque chose ?

— Pfft ! s'écria le lettré avec hauteur. S'il ne s'agissait que de lui !

Il fit une pause pour impatienter le mandarin, avant de poursuivre :

— On vient de recevoir ici un message de première importance. Tu ferais bien d'aller voir de quoi il retourne.

Le magistrat lui jeta un regard noir avant de remonter les marches au pas de charge. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Si ce n'était pas le Gourmet, alors qui ?

Un sbire dont le ventre gargouillait de faim l'écouta à peine quand il lui posa la question. Oui, une lettre avait été glissée sous la porte du tribunal avant l'arrivée de la pluie. Non, il ne savait pas ce qu'on en avait fait. Est-ce que par hasard il n'aurait pas des graines de melon ou un gâteau aux amandes sur lui ?

Le mandarin fonça vers la salle des archives, en espérant que les fonctionnaires n'avaient pas déjà jeté le papier en question.

Les lampes brûlaient joyeusement dans la pièce vide. Contrairement à l'habitude, la grande table était complètement dégagée des paperasses. Les étagères, elles, fourmillaient de livres et cahiers, dont certains étaient rangés à l'envers. Si par malheur un officier méticuleux avait fourré la lettre dans ces volumes, il n'y aurait plus d'espoir de la retrouver. Le mandarin Tân fulminait. Cette bande de bras cassés n'était même pas capable de classer une feuille correctement. D'après Dinh, c'était une missive cruciale. La poitrine serrée de frustration, le mandarin s'assit rageusement sur une chaise. Il lui fallait réfléchir. Où donc les greffiers avaient-ils pu mettre cette fameuse lettre ?

Il eut beau imaginer les pires éventualités, il n'avancait pas. Avait-elle servi à allumer les lanternes ou à envelopper une galette au sésame ? L'avait-on utilisée pour éponger du thé répandu près des cartes à jouer ? En plus, le siège qu'il avait choisi bringuebalait comme la tête d'un vieillard ! Il se prit à haïr ces parasites en uniforme qui ne savaient même pas réparer une chaise branlante. Un coup d'œil lui apprit qu'elle avait un pied plus court que les autres. C'est alors qu'il avisa un bout de papier servant à caler la table. Il s'en empara et le déplia avec empressement. Ce qu'il lut lui coupa le souffle.

Cette vieille rouée de Madame Prune n'a eu que ce qu'elle méritait. Périr étouffée par le poids de ses crimes, voilà une fin digne d'une femme vorace et sans pitié. Dommage que je n'aie pu assister à son agonie !

C'était signé : Monsieur Kim.

OceanofPDF.com

*

La chauve-souris sur le point de fondre sur une musaraigne effectua un piqué élégant, tombant du ciel comme une étoile filante, diaboliquement sûre malgré les bourrasques de vent et les nappes de pluie. Elle piqua, toute à sa proie, se fiant uniquement à son instinct et à ses instruments de navigation internes.

La flèche qui fusa dans la nuit faillit couper sa trajectoire et l'obligea à dévier au dernier moment. La musaraigne, sauvée par une main invisible, échappa pour l'heure à son destin, tandis que la flèche allait se ficher dans la cible clouée à un banian.

A deux cents pas de là, Madame Kitsune esquissa l'ombre d'un sourire. L'eau ruisselait sur son visage, épousant la courbe de ses joues, suivant l'arrête de son nez pour descendre le long de son menton volontaire. Immobile, les jambes encore légèrement écartées sous sa longue jupe plissée, elle regardait, sans le voir, le papier transpercé en son centre. Doucement, elle abaissa son arc pour qu'il repose sur son genou gauche et d'un geste plein d'amour caressa la structure asymétrique en bois de sumac et en bambou. *Vérité*, *Bonté* et *Beauté*, les trois valeurs essentielles du maniement de l'arme : l'esprit du *kyudo*, la voie de l'arc, venu droit de l'éthique des samouraïs, c'était cela qu'elle tentait de garder dans sa tête et dans son cœur quand elle armait. La concentration et la tranquillité de l'âme l'habitaient alors entièrement, bannissant toute trace d'orgueil et d'ambition.

Sous la pluie battante, elle s'assura que les manches de sa chemise étaient bien relevées par un ruban couleur de brume. Le corps à l'affût, elle sentait les sautes du vent et voyait pratiquement les arabesques dessinées par les rafales, comme une calligraphie tracée dans l'air. C'étaient des moments comme ceux-là qu'elle affectionnait tout particulièrement, quand les éléments en furie repoussaient les limites de l'homme, le défiant dans une joute sans récompense et sans fin en soi. Elle vivait alors un instant presque

mystique, vidée de sa substance, faisant corps avec l'arc, la flèche et la cible. Ses instincts de chasserresse, qui la prenaient à la gorge dans le plus profond de ses rêves, se trouvaient soudain sublimés par cette expression pure de vitesse et de précision, faite de rectitude et d'honneur. L'esprit de la renarde se confondait avec le cœur du guerrier, plus dépouillé qu'un mur blanc où court l'ombre des nuages.

Pendant les nuits sans sommeil, quand son sang ne la poussait pas à parcourir la plaine, elle s'exerçait ainsi dans le jardin silencieux, pour trouver la meilleure, la plus esthétique, la plus lumineuse des trajectoires, comme un moine zen chercherait à polir la plus fine des poussières. Tout bien pesé, c'était dans l'obscurité absolue que s'exprimait sa sensibilité, et quand la flèche s'envolait, elle emportait avec elle toutes les entraves et toute la pesanteur associées à son existence.

Un tir, une vie, c'était ce qu'on disait de cette discipline. Chaque fois que le trait de bambou jaillissait de l'arc, tournant sur lui-même et porté par les plumes d'aigle fixées à son extrémité, elle renaissait, elle, la renarde prête pour l'envol. Dans la rigueur des entraînements, dans la solitude des nuits, elle avait trouvé l'exutoire pour ces pulsions de traque et d'esquive qui faisaient bouillonner son sang. Petit à petit, elle avait surmonté cette soif des grands espaces dont elle était privée et qu'elle n'explorait que dans les plus débridés de ses songes.

Elle se remémora fugacement le pays de montagnes qu'elle avait quitté, où le moindre souffle de vent laissait une empreinte sur la neige fraîchement tombée, où l'eau glacée des torrents emportait, le printemps venu, des pétales de cerisiers sauvages qui se dissolvaient en chemin. Ici, le soleil incendiait le ciel, brûlait la terre et enflammait les esprits. La clarté aveuglante des journées d'été transperçait les prunelles comme des échardes de feu ou des épines d'acier, et labourait sa peau de mille crevasses gorgées de sang, plus profondes que les fissures dans un sol dévasté.

Elle leva le visage vers les nuages qui défilaient à vive allure, goûtant avec délice l'eau scintillante qui tombait en de longues traînées argentées. *Le tir est comme l'eau en mouvement*. Elle inspira et s'apprêta mentalement

à décocher la flèche suivante. Cachée par les rideaux de pluie, la deuxième cible attendait sous les frondaisons.

Au plus fort de la tempête, elle leva son arc, les épaules parfaitement d'aplomb. Elle poussa vers la gauche la flèche posée sur le côté droit de l'arc, tout en pliant son bras au niveau du coude. Puis elle banda l'arme avec la flèche un peu plus haut que sa tête. Là, elle resta en position et ferma les yeux. *Le meilleur tir n'est pas celui qui atteint la cible ; c'est celui où la flèche existe déjà dans la cible avant de s'envoler.*

La flèche partit, un trait qu'elle ne vit pas. Le son de la pointe traversant le papier fit vibrer son être entier, la ravissant des ténèbres pour la propulser, radieuse et libérée, vers un autre niveau de conscience où brillait un soleil noir.

*

— Alors, qu'en dis-tu ? demanda le lettré Dinh, rayonnant. Une belle confession qui tombe à pic, tu ne crois pas ? Avec une telle lettre, mon innocence éclate au grand jour.

La tête coincée entre les barreaux de sa geôle, il regardait le mandarin Tân avec un sourire radieux.

— Vas-y, appelle Monsieur Canh pour qu'il me délivre de mon sort injuste.

Le magistrat le scrutait avec une moue sceptique qui ne présageait rien de bon.

— C'est une missive extrêmement intéressante, qui a l'air d'indiquer que Monsieur Kim est le meurtrier de Madame Prune.

— C'est un aveu on ne peut plus clair ! s'insurgea Dinh, les poings sur les hanches. S'il est coupable, je n'ai pas à moisir ici avec la lie de l'humanité.

Postillon Fétide essuya une tache d'huile du revers de sa manche et braqua un menton hargneux sur son compagnon de cellule.

— Qu'on me délivre aussi de ce pédant assassin.

— Bon, ce que j’essaie de dire, c’est qu’il y a plusieurs choses qui me tracassent dans cette affaire, intervint le mandarin en levant la main pour couper court à ces jérémiades. D’abord, le fait que la missive soit signée de la main d’un peintre qui a disparu l’an dernier.

— Et alors ? se rebiffa Dinh. Il aurait pu mijoter son coup dans l’ombre pour frapper au moment opportun.

Le mandarin Tân se tourna vers Postillon Fétide.

— Est-ce que vous vous souvenez si le peintre avait laissé un message avant de se volatiliser ?

— Non, sa disparition est restée inexpliquée. Je m’étais même mis sur le coup, pour tenter de voir s’il n’y avait pas de fortune à faire dans cette histoire. Souvent, il y a des secrets sordides qui remontent à la surface quand quelqu’un prend la fuite, et dans ce cas, les possibilités de chantage sont pléthore.

— Et qui avez-vous extorqué dans ce cas ?

— Personne, reconnut le délateur en se grattant la tête, visiblement désolé. Je n’ai même pas trouvé de parents proches à qui soutirer des renseignements ! Il se trouvait seul à Faifo, et il était difficile de connaître ses origines.

Le mandarin s’étonna de ces propos :

— Cependant, il avait un cercle d’amis dans la ville, d’après ce que j’ai compris.

— Oui, il était entouré d’une clique de jeunes gens qui se targuaient d’être artistes. Mais entre nous, leurs œuvres étaient pour le moins étranges. Monsieur Kim peignait des paysages qui devaient être noyés dans la brume, parce qu’on n’y reconnaissait rien. Il y avait le fils de l’apothicaire, dont les poteries ressemblaient à des courges difformes ; le frère du maréchal-ferrant, qui faisait une musique à casser les oreilles à un sourd ; et même notre respectable Monsieur Canh, poète à ses heures, dont les productions sont restées tout à fait confidentielles.

— Ah, tiens ? fit Dinh, titillé. J’ignorais la fibre artistique du responsable du tribunal.

— Elles n'ont pas fait long feu ! assura Postillon Fétide. Le général Tho a tout mis en œuvre pour museler les vellétés poétiques de son fils, pour le plus grand soulagement de l'humanité.

— En tout cas, on peut facilement imaginer que Monsieur Kim ait eu une dent contre la vieille tenancière. Trop souvent les âmes sensibles sont malmenées par des gens grossiers et sans éducation.

Le mandarin hocha la tête, frappé par la remarque de son ami.

— Tu as peut-être raison. Il se pourrait que Madame Prune lui ait causé un tort qu'il n'a pu lui pardonner. On m'a d'ailleurs dit qu'elle lui louait une chambre en ville, donc ils se connaissaient forcément.

Comme le lettré se réjouissait de la tournure des choses, le magistrat se rembrunit.

— Attends avant de crier victoire, ce n'est pas gagné d'avance. Il n'est pas certain que Monsieur Canh ait le droit de te libérer sur cette simple confession, car il y a des gens qui exigent un châtement. De tête, je pourrais te citer le fils de la tenancière, et son frère, le général. Ils crient vengeance et feront tout pour te garder en prison.

— Sans compter tous les sbires qui veulent avoir un peu d'action et la population très friande de spectacles d'écartèlement ou de pendaison, renchérit Postillon Fétide avec un sourire rancunier. Le bourreau, notamment, se plaint régulièrement de ne pas étreindre assez souvent sa hache qui commence à rouiller, et dit craindre de perdre la main. Non, ils tiennent un coupable en votre aimable personne, alors pour les faire lâcher, il faut au moins retrouver le peintre et l'exécuter à votre place !

Déconfit, Dinh se renfroga, les bras croisés sur sa poitrine.

— Cette ville est un vrai repaire de bandits, tous plus sanguinaires les uns que les autres.

Il s'adressa à son ami d'un air belliqueux.

— Tu as entendu, Tân ! Le maître chanteur nous a donné une piste. Il n'y a qu'à arrêter ce peintre qui a tout avoué !

Le mandarin lui retourna une grimace. Vues sous cet angle, les choses étaient simples. Seulement, où fallait-il chercher l'insaisissable

personnage ?

*

La pluie qui tombait sans discontinuer avait incité les gens à s'abriter dans les tavernes de la ville, et le mandarin Tân en faisait partie. Les lampions multicolores donnaient un air accueillant à la gargote des *Baguettes en bambou*, qu'il avait appréciée pour la générosité des portions. La pièce sentait la nourriture bien grasse qui couvrait un peu le remugle des vêtements mouillés des clients. Toutes les tables étant occupées par des convives en train de siffler des soupes, le mandarin s'assit à côté d'un homme habillé d'une veste croisée et aux cheveux relevés en chignon. C'était sans nul doute un étranger, ce qui le rassura. Au moins, il n'aurait pas à souffrir du bavardage intempestif d'un compatriote en mal de conversation.

Il commanda une soupe de nouilles plates avec des lamelles de porc laqué. En attendant de manger, il se cala sur sa chaise pour observer la salle. Les locaux qui mangeaient bruyamment en se divertissant de la dernière histoire drôle côtoyaient des étrangers venus goûter aux spécialités moins coûteuses qu'au restaurant du *Héron d'or*. Nul doute que le patron de cet établissement huppé devait voir filer sa clientèle qui avait enfin compris qu'on la détroussait à chaque coup de baguettes. Le mandarin Tân remarqua la mise hétéroclite des gens : vestes marron des paysans, tuniques brodées des commerçants, vareuses élimées de marins aux biceps plus gros qu'une courge bien mûre, soutane sombre de jésuites aventureux qui considéraient la soupe au sang caillé avec circonspection. Ils étaient dotés de physionomies si différentes que le mandarin ne put s'empêcher de les détailler. Au teint basané des coolies chinois s'opposait la peau diaphane des ecclésiastiques italiens, plus habitués à la lueur des cierges qu'au grand air. Le nez busqué et la chevelure frisée des matelots portugais contrastaient avec le visage rond aux lèvres charnues de son voisin. Il y avait là un mélange excitant qui avivait la curiosité du mandarin pour les peuples

inconnus et les terres lointaines. Il se mit à rêver à ce qui se trouvait au-delà des mers, à des villes perchées sur des sommets et à des havres aux portes du désert.

Son repas arriva enfin et il s'y attaqua avec appétit. La journée, pleine de surprises, lui avait creusé le ventre et il entendait bien reprendre des forces.

— On s'octroie un moment de plaisir au lieu de mener son enquête ? susurra une voix gouailleuse à ses côtés.

Le mandarin Tân leva le nez et vit la silhouette massive du chef de marché campé sur ses jambes de lutteur. Il grogna, car les nouilles étaient plus savoureuses que la rude conversation de Monsieur Phi.

— Et vous-même, vous venez ici dépenser vos sapèques dûment volées aux vendeurs du marché, j'imagine ? répliqua le mandarin en avalant un morceau de viande.

L'autre le foudroya du regard avant de tirer à lui une chaise sur laquelle il s'assit à califourchon.

— Alors, comment avance votre prétendue investigation, Monsieur l'officier ? Est-ce qu'on va bientôt châtier l'assassin de ma pauvre mère ?

Le magistrat mastiqua longuement sa nourriture en étudiant la figure de son interlocuteur, dont les traits réguliers étaient gâchés par une brutalité de vaurien.

— Quand je l'aurai attrapé, oui.

— Tout le monde sait que c'est ce gringalet de lettré qui a écourté son existence !

Monsieur Phi s'agrippa aux montants de la chaise, visiblement énervé. Il lorgnait le repas du mandarin comme s'il voulait s'arroger un bout de porc.

— Vous y allez un peu vite ! fit le mandarin entre deux bouchées. Le coupable vient justement de passer aux aveux.

— Qu'est-ce que je disais ! Il n'y a plus qu'à lui ouvrir la bedaine pour le punir. Je vous prêterai un couteau s'il le faut.

— Ce n'est pas le lettré qui a avoué, dit le mandarin en saisissant de ses baguettes une tranche croustillante de porc. C'est un certain Monsieur Kim qui a reconnu être responsable du crime.

Monsieur Phi, penché en avant, faillit tomber de sa chaise.

— Le peintre ? s'esclaffa-t-il, incrédule. Impossible !

— Il a signé la confession de sa propre main.

— Ce n'est pas parce qu'il l'a écrite que c'est lui le coupable ! N'importe quel idiot de village sait ça !

Le magistrat le fixa, glacial.

— Pour moi, c'est tout vu. Le peintre est l'assassin qu'on recherche, et quand on l'aura arrêté, il subira le châtement qui lui revient. Par conséquent, vous pouvez dormir tranquille. Votre mère sera vengée.

— Mais puisque je vous dis que ça ne peut pas être ce gribouilleur de Kim ! s'obstinait Monsieur Phi, rouge de courroux. C'est le lettré qu'il faut étripier !

Il s'agitait sur sa chaise, en proie à une colère grandissante, tandis que le mandarin prenait une gorgée de thé.

— Il me semble que vous connaissiez bien ce peintre bourré de talent...

— Bourré de talent ! ricana le chef du marché, la bouche de travers. S'il l'avait été, il aurait vendu assez de barbouillages pour payer le loyer, c'est moi qui vous le dis ! Ma mère, qui lui louait une chambre à un prix dérisoire, était toujours à le houspiller pour qu'il aboule les sapèques à la fin du mois.

Le mandarin Tân braqua vers lui des baguettes chargées de nouilles appétissantes.

— Voilà un motif de rancune évident : le peintre déteste votre mère qui le harcèle comme une mégère et il la tue pour la punir.

— Il ne peut pas l'avoir assassinée, parce que cela fait un an qu'il a disparu ! s'insurgea le jeune homme, perdant patience.

— Qui sait s'il ne s'est pas caché pour préparer son coup et frapper au moment où votre mère s'y attendait le moins ? Souvent la vengeance prend des voies détournées qu'on ne soupçonne pas.

Il déglutit sentencieusement, avec un hochement de tête qui mit Monsieur Phi hors de lui.

— Ecoutez-moi ! gronda ce dernier en pointant sur le mandarin un doigt menaçant. Je vous conseille fortement de vous occuper du lettré qui a été pris en flagrant délit. Il n’y a aucune chance que vous mettiez la main au collet de ce peintre. Il a dû prendre la poudre d’escampette pour ne pas payer ses dettes et est sûrement en train de massacrer des paysages lointains avec son pinceau grotesque !

N’y tenant plus, il se leva et sortit de la gargote d’un pas rageur, tandis que le mandarin Tân avalait placidement la dernière bouchée de nouilles.

— Pourriez-vous me passer le nuoc-mam ? demanda son voisin d’une voix polie.

Le mandarin se retourna, stupéfait, et lui tendit la petite fiole en faïence bleu et blanc.

— Ah, mais vous parlez parfaitement notre langue !

— Tous les étrangers ne sont pas des ignares, repartit l’autre, imperturbable. J’ai passé pas mal de temps loin de mon pays, le Japon, et j’ai eu tout le loisir de me familiariser avec les idiomes barbares du Sud.

La quarantaine bien entamée, il avait une poigne solide et une carrure que sa veste ne parvenait pas à dissimuler. Sous ses sourcils touffus brillaient des yeux intelligents et vifs, ce qui n’était pas pour déplaire au mandarin lassé du faciès sans subtilité de Monsieur Phi. Un parfum d’aventures mêlé à la poussière des chemins se dégageait de sa personne, comme une respiration qu’on retiendrait en vain.

— Si ce n’est pas indiscret, qu’est-ce qui vous amène dans notre belle contrée ?

— En fait, je ne suis que de passage ici. Je compte prendre le prochain bateau pour rentrer chez moi. L’époque est favorable pour la remontée des côtes, et j’ai envie de revoir les lieux de mon passé avant que les portes du pays ne se referment...

— Je croyais que votre pays faisait du commerce avec le nôtre, au contraire, s’étonna le mandarin Tân. Je ne pensais pas qu’il y avait des risques de fermeture des frontières.

— D'après la tendance actuelle, il semble que le Japon se dirige vers un isolement progressif qui entraînera une diminution des échanges avec l'extérieur.

— Vous voulez dire que les restrictions ont déjà commencé avec l'instauration du système des navires à sceau rouge ?

L'autre le dévisagea, médusé.

— Effectivement, le shôgun a en tête d'exercer un contrôle plus strict du commerce extérieur. Mais pour quelqu'un qui n'est pas négociant, vous semblez être assez au fait des relations commerciales avec le Japon.

— Vous avez raison, je suis officier du tribunal de Faifo, mais j'ai eu l'occasion de discuter avec l'un de vos compatriotes qui est très au courant de ces choses. Je m'appelle Tân.

Il s'inclina, tandis que l'autre se présentait également.

— Je suis Sakai, pour l'heure sans attache réelle. J'ai quitté mon pays il y a une quinzaine d'années, avec d'autres soldats japonais qui se rendaient au Siam pour appuyer les forces du roi Naresuan, alors en conflit avec son rival du Myanmar.

Son expression devint rêveuse quand il évoqua cette période de sa vie.

— Nous étions cinq cents à ses côtés pendant cette fameuse bataille. Après la victoire du roi de Siam, je suis rentré à son service en tant que garde.

— J'ignorais que les Japonais étaient présents également dans cette partie du monde, déclara le mandarin. Ici, à Faifo, se sont installées de nombreuses familles japonaises, vous devez le savoir.

— Bien sûr, acquiesça son compagnon en enfournant un morceau de poisson. Pour tout vous dire, nous sommes un peuple qui bouge pas mal. A Ayuthaya, on comptait aussi un quartier japonais. Souvent, ce sont des marchands ambitieux ou des *rônin* comme moi.

Comme le mandarin l'interrogeait du regard, il expliqua :

— Au Japon, j'étais vassal d'un clan féodal qui a été décimé par la guerre civile. Alors, l'idée m'est venue de chercher un meilleur destin hors

de mon pays. La vie errante est riche d'enseignements et d'aventures, et il y a des expériences qui ne s'acquièrent que loin de ses racines.

— Vous êtes en quelque sorte un mercenaire, résuma le mandarin Tàn sans ambages.

L'autre hocha la tête.

— Ce n'est pas faux, je loue mes services et le fil de mon sabre. Mais il faut admettre que j'ai frôlé la mort de plus près que la fortune. La preuve, c'est que je reviens les poches quasiment vides !

Il désigna du menton le poisson frit accompagné de riz blanc, un mets de pêcheur sans le sou.

— Cependant, en général, un mercenaire est plutôt appâté par le gain, et prêt à se battre dans les rangs du plus offrant. C'était d'ailleurs le cas des Portugais, qu'on trouvait à la fois dans l'armée siamoise et dans le camp adverse. Ils ont la réputation de s'immiscer dans les affaires du pays pour tenter d'en tirer le plus grand profit, ceci au détriment de la population locale.

Le *rônin* Sakai prit une gorgée d'alcool de riz puis s'essuya la lèvre. Ses pupilles se rétrécirent à l'évocation de ces soldats achetés.

— Dès qu'ils sont de la partie, cela sent le roussi. J'ai d'ailleurs fait un bout de chemin avec un groupe de mercenaires portugais aussi bruyants que hautains. J'ai pressé le pas pour les semer, c'est pour cela que je suis à Faifo ce soir.

— On m'a dit qu'ils étaient assez prosélytes de surcroît, ajouta le mandarin, se rappelant les paroles du bonze Pensées Inquiètes. D'aucuns craignent même un affaiblissement du bouddhisme.

— On ne vous a pas menti. Récemment, une troupe de jésuites portugais a fait son entrée à Ayuthaya, et leurs frères se sont déjà implantés à Nagasaki, ainsi qu'en Chine. Le nombre de convertis ne cesse d'augmenter, ce qui commence à susciter des inquiétudes chez le shôgun. Le Japon ne saurait être une exception, et j'imagine aisément qu'une fois dans la place, les catholiques trouveront dans n'importe quel pays des gens assez crédules pour les suivre.

— Mais les valeurs confucéennes seront toujours là pour garantir l'intégrité du pays, assura le mandarin avec une conviction qu'il était loin de ressentir.

Le *rônin* le considéra d'un air pensif.

— Le confucianisme est prôné par les lettrés ; le catholicisme s'engouffre dans les brèches commerciales. Qui, des lettrés ou des négociants, tiendra les rênes du destin ?

La question resta en suspens, planant dans l'air comme une annonce de choses à venir.

— Je vous avoue qu'après toutes ces années, j'ai hâte de tremper ma vieille carcasse dans les eaux chaudes d'une source de montagne, murmura le *rônin* Sakai en allongeant ses jambes. Quelquefois, au crépuscule, au moment où tombent les premiers flocons de neige, on peut voir passer l'ombre d'une renarde avant qu'elle ne devienne femme...

— Qu'est-ce que vous dites ? interrompit le mandarin, déconcerté.

Le sourire aux lèvres, l'autre poursuivit :

— Chez nous, les *kitsune* sont des esprits maléfiques, des renardes capables de se transformer en femmes. Elles sont si belles que je me laisserais bien séduire un soir...

Troublé, le mandarin Tân se remémora les contes chinois peuplés de femmes renardes ensorceleuses et malfaisantes, des figures fantastiques évoluant à la marge de la nuit et à la lisière du rêve. Et soudain, devant ses yeux ouverts, passa une silhouette longiligne à la crinière de cuivre.

Prenant une dernière gorgée d'alcool, le *rônin* Sakai se leva et s'inclina.

— Ce fut un plaisir pour moi de faire votre connaissance, Officier Tân. Mais il se fait tard, et je tombe de sommeil après cette longue journée.

Le mandarin se leva pour le saluer, puis le regarda s'éloigner avec sa dégaine de guerrier tranquille. Il soupira. Tant de changements étaient en train de bouleverser le monde. Des courants religieux et politiques opposés avaient déjà commencé à s'affronter, créant des tourbillons dans les affaires des hommes. Le confucianisme, garant de la stabilité sociale, saurait-il

préserver un état des choses où le courage et la vertu auraient toujours droit d'asile ?

— Encore seul ce soir ? chuchota une voix à ses oreilles, tandis qu'un bras fin s'enroulait autour de son cou.

Surpris, il huma un parfum de fleurs qui lui tourna la tête et reconnut la jolie frimousse d'Aube Violette. Il se dégagea sans ménagement de son étreinte.

— Toujours seul et toujours aussi désargenté. Je n'ai pas de quoi payer tes baisers, ma mignonne.

Malgré son ton distant, son cœur était tout remué, car la jeune fille arborait une veste cintrée savamment fendue, qui laissa deviner la naissance des seins, tandis qu'elle se coulait à ses côtés.

— Qui te parle de payer cette fois-ci ? rétorqua la belle, en le détaillant effrontément de ses yeux pétillants. Il m'arrive d'être généreuse à mes heures, pourvu que je tombe sur un gars assez bien achalandé.

D'un geste désinvolte, elle appliqua sa paume sur la cuisse du mandarin qui tressaillit.

— Je connais les péronnelles de ton espèce, va ! dit-il en remettant sa main bien en vue sur la table. Elles promettent monts et merveilles, avant de partir avec tes dernières sapèques.

— Mauvaise langue ! Crois-moi, il y a des gens qui voudraient bien être à ta place, à commencer par ce lubrique Monsieur Hiro, qui me tanne depuis des années pour avoir une nuit câline en ma compagnie.

— Tiens donc, ce bon Monsieur Hiro gaspillerait ses charmes sur des gamines comme toi ? demanda le mandarin, stupéfait.

Aube Violette le gratifia d'un sourire séducteur, tout en passant son doigt le long de sa joue.

— Gaspiller est bien le mot. Car le Japonais qui se dit aimé des femmes n'est jamais arrivé à ses fins avec moi !

— Trop inexpérimentée pour un tel étalon de l'amour, je présume, insinua le mandarin, narquois.

La jeune fille se rebiffa, une rougeur colorant joliment le haut de ses pommettes.

— Pfft ! Je pourrais lui en montrer, des positions hardies et des caresses profondes, tiens ! Avec ses maîtresses sur le retour, il ne risque pas d'apprendre grand-chose. C'est toute une bibliothèque de manuels du sexe qu'il lui faut !

— Mais alors pourquoi refuser ses assiduités, toi qui confesses un penchant contestable pour les étrangers ?

— Parce que le vieux bouc avide de plaisir est plus enclin à payer de sa personne qu'à payer de sa poche, si tu vois ce que je veux dire. Et moi, passé un certain âge, les hommes ne m'intéressent que par leur vigueur pécuniaire.

Pour confirmer ses dires, sous la table, sa jambe déliée s'enroula autour de celle du mandarin.

— Toi, en revanche, tu peux compenser ton manque de puissance financière par une robustesse anatomique...

Le magistrat secoua la tête à regret.

— On dirait qu'il est temps de te trouver un honnête garçon pour te servir de mari. La ville doit en grouiller, pourtant.

Aube Violette haussa les épaules avec mépris.

— Tous des niais. Et tu crois vraiment que j'ai envie d'épouser un homme pour servir de domestique à sa mère ?

— Allons, ce n'est pas comme cela qu'il faut voir les choses. Dis-toi que tu seras chaleureusement accueillie dans la famille de ton mari, avec laquelle tu vivras en bonne entente. C'est ça, la tradition de chez nous.

La jeune fille le toisa, un éclair dans ses prunelles.

— Mais tu sors d'où, toi ? Tu ne sais pas qu'à la campagne, une épouse sert à faire la cuisine pour ses beaux-parents ? Tu as beau coucher avec le fils, tu restes la servante de la mère.

Excédé par tant de mauvaise volonté, le mandarin Tân lui lança :

— Eh bien, puisque tu es incapable de montrer du respect aux géniteurs de ton mari, prends un pauvre gars qui n'a pas de famille dans la région !

Ça devrait soulager tes envies de rébellion.

— Cite-moi un nom et j'y cours, railla Aube Violette, la poitrine soulevée de colère.

Le magistrat, énervé par un affront aussi évident à la morale confucéenne, bouleversé par les rondeurs accortes qui s'agitaient devant son nez, finit par lâcher le premier nom qui lui passait par la tête.

— Monsieur Kim, par exemple !

Sa proposition n'eut pas l'effet escompté. L'irritation de sa voisine tomba d'un coup, cédant la place à une hilarité qu'elle ne parvenait pas à endiguer. Elle se mit à rire, la gorge déployée, jusqu'à avoir des larmes aux yeux. Le mandarin, vexé par sa propre maladresse, se renfrogna en attendant la fin de la crise.

— Bon, ça va, je sais que le peintre sans famille a disparu, grommela-t-il. Mais il aurait pu faire un bon parti pour une fille de peu.

Aube Violette s'essuya les paupières puis l'attira à elle.

— Ce n'est pas la seule raison, mon chou ! Je pourrais t'en dire, dans l'intimité de ma chambre, sur ce charmant peintre disparu !

Là, le magistrat hésita. La chair douce de sa compagne se pressait contre son torse, se soulevant à chaque inspiration qu'elle prenait. Son parfum entêtant s'entortillait autour de sa conscience, telle une invitation au plaisir. Son esprit tenta vainement de résister, alors que son corps avait déjà succombé. La démonsse avait parlé de renseignements sur le coupable présumé d'un crime odieux, n'est-ce pas ? En tant qu'enquêteur, il lui fallait bien écouter ce qu'elle avait à raconter.

*

Elle commença par lui arracher sa veste, puis le plaqua sur sa couche. Aube Violette ne faisait pas dans la dentelle, c'était le moins qu'on puisse dire. Le mandarin Tân eut à peine le temps d'apprécier la chambre minuscule, mais propre, où la belle l'avait entraîné. Elle bondit sur son corps étendu, lui mordillant le cou et le griffant au torse. Non ! Elle n'allait

tout de même pas tenter l'acrobatique mouvement du *Baiser foudroyant de la Licorne* !

Vaillamment, il tenta de faire face à cette furie aux jambes de déesse.

— Alors, qu'est-ce que tu avais d'intéressant à me dire au sujet de Monsieur Kim ? lança le mandarin en esquivant une morsure.

Aube Violette, manquant son attaque, lui suça l'épaule. Il voyait ses dents parfaites entre le carmin de ses lèvres.

— Qui ça ? grogna la jeune fille, la tête enfouie dans le creux de ses bras.

— Monsieur Kim, le peintre !

Elle fit celle qui n'entendait pas et passa la main le long de son abdomen, palpant de ses doigts les muscles contractés, sinueux comme des serpents. Le contact sensuel ne manqua pas de perturber le magistrat qui dut faire un effort sur lui-même pour continuer l'interrogatoire.

— Le jeune homme sans famille que tu comptais épouser, lui rappela-t-il, tandis qu'elle s'étendait de tout son long sur lui, comme pour amorcer la position du *Poisson frétilant dans la Grotte vermeille*.

Même avec l'étoffe de ses vêtements, il sentait la courbe de ses reins et la danse perverse qu'elle effectuait, étirée comme une jeune chatte.

— Son seul attrait, c'était le fait qu'il n'ait pas de mère, murmura Aube Violette en se redressant lentement sur ses bras.

Malgré lui, le mandarin fixa le buste admirable de sa compagne, moulé dans un corsage qui révélait les boutons de ses seins. Elle glissa un doigt dans l'échancrure du col pour les chatouiller doucement.

— Je n'ai pas toute la nuit ! articula le magistrat d'une voix rauque. Qu'est-ce que tu sais sur lui ?

Elle le gratifia d'un sourire provocateur et ouvrit la bouche pour parler. Mais elle se ravisa et, soudain, se cambra en arrière. D'un mouvement gracieux, elle passa son vêtement au-dessus de sa tête, libérant une poitrine parfaite qui arracha un râle au mandarin. Oserait-elle donc le mouvement lascif de l'*Orchidée doucement retournée* ?

— Monsieur Kim, hélas, n'aurait pas apprécié mes seins, déclara-t-elle en se penchant sur lui jusqu'à le frôler de ses mamelons.

Hypnotisé, il regarda devant lui, le souffle court. Cette fille était le démon de la volupté incarné. Contre son gré, il contempla le ventre menu de la jeune fille, une étendue de peau satinée qui brisait la raison et incendiait les sens.

— Il avait peut-être mauvais goût, admit le mandarin en déglutissant. Mais j'ai besoin d'en savoir plus sur lui.

Pour toute réponse, Aube Violette se mit à califourchon sur le magistrat, les reins arqués, exécutant le prélude notoire des *Goules chevauchant le Vent*. Puis elle eut un demi-sourire.

— Monsieur Kim n'aurait même pas aimé le velouté de mes cuisses.

Elle lui saisit abruptement la main et l'introduisit dans les profondeurs de sa jupe. Des gouttes de sueur coulèrent sur le front du mandarin, qui reconnaissait sous ses doigts le tracé de sa jambe nue.

— Mais encore ? parvint-il à balbutier, pendant que sa logique était au bord de l'explosion.

Aube Violette, cette infernale créature, le poussait à remonter le long de sa cuisse, vers l'intérieur, là où il sentait une chaleur diffuse et moite. La Porte de la Chambre l'attendait, palpitant dans la pénombre.

— Il ne m'aurait pas caressée, là où tu es, affirma-t-elle au moment où il atteignit un vallon de douceur, un abîme de velours, où se tapissait l'exquise Bouche de Poisson.

Il sursauta, transi. Cet interrogatoire ne prenait décidément pas le chemin escompté !

— Qu'est-ce que tu sais de plus ? demanda-t-il, les lèvres sèches.

Faisant la sourde oreille, elle se renversa, les reins creusés, puis écarta les jambes. Mais les pans de la jupe dissimulaient la mystérieuse caverne dont il avait découvert l'entrée. C'est alors que la démone souleva l'étoffe, petit à petit, dénudant la peau au-dessus du genou, avec une lenteur exaspérante qui lui brûlait le gosier. Au bout d'une éternité, le tissu dépassa le haut des cuisses et dévoila le duvet sombre qu'il avait effleuré plus tôt. Les yeux rivés sur l'ancre du désir, le mandarin tressaillit quand elle chuchota :

— Tu vois pourquoi Monsieur Kim n’aurait pas sondé les profondeurs de ma Porte de Jade ?

A ce stade, le mandarin était à mille lieues de vouloir comprendre pourquoi le peintre se détournait des charmes indéniables de sa compagne. Il n’avait qu’une envie, c’était d’entamer une exploration détaillée de son Ravin miellé, pour lui faire oublier Monsieur Kim et ses goûts contestables.

Mais Aube Violette saisit tout à coup son Sceptre de Jade, lui arrachant un cri de surprise.

— Voilà tout ce qui intéressait le peintre sans famille, mon nigaud ! fit-elle en éclatant de rire, tandis que la vérité éclatait aux yeux du mandarin.

La jeune fille se délectait de sa déconvenue, la main serrant sans vergogne son Trésor viril et les cuisses ouvertes sur l’ombre accueillante de son ventre.

Le mandarin allait formuler une autre question quand trois coups secs frappés à la porte lui imposèrent silence. Aube Violette affecta une moue désolée et rabattit aussitôt sa jupe. Elle enfila son cache-seins, occultant les aimables rondeurs de sa poitrine.

— Quel dommage, mon petit Tân ! s’exclama-t-elle en le poussant hors du lit. Il te faut partir à présent, car le capitaine Aquilino Lopes de Oliveira attend son tour. Il ne lui reste plus que trois nuits pour me serrer dans ses bras avant de voguer vers Macao, alors tu peux comprendre son impatience !

*

La rage aux tripes, le mandarin dévala les escaliers pour ne pas entendre les roucoulements de cette péronnelle d’Aube Violette qui accueillait son client étranger avec des rires. Que le démon des maladies honteuses les emporte tous les deux ! Il voulait effacer de sa mémoire l’entrevue désastreuse avec la jeune fille qui l’avait attiré dans ses bras pour mieux le faire déguerpir. C’était déjà assez humiliant de subir le dédain ironique de la belle, mais se retrouver nez à nez avec un Portugais à la moustache vicieuse,

qui attendait impatiemment sur le palier, la main tripotant déjà sa ceinture – voilà ce qui avait fait déborder le vase. Il voyait encore la lippe condescendante de l'individu, qui avait claqué la langue en le détaillant de la tête aux pieds, avec l'air de vouloir vérifier la théorie d'anatomie comparée issue de la cervelle de cette fille de mauvaise vie. Une odeur musquée s'échappait par vagues de ses aisselles comme s'il avait frotté le dessous de ses bras avec une civette morte. Le mandarin ne s'était pas attardé pour admirer sa mise de caboteur prétentieux, mais il avait eu le temps de noter la touffe de poils frisés que vomissait l'échancrure de sa vareuse savamment déboutonnée. Le capitaine à la peau bistre, interceptant son regard, l'avait gratifié d'un sourire goguenard en bombant le torse, croyant que le magistrat lui envoyait sa bestialité. Reflétant la lumière d'une lampe à huile, un brillant scintillait à son oreille gauche d'où sortait toute une gerbe de poils du plus mauvais effet. A son tour, le mandarin avait reniflé bruyamment en s'imaginant des orteils velus et des fesses hirsutes que seule une perverse comme Aube Violette pouvait apprécier.

Dehors, il pleuvait à verse et le mandarin reçut de plein fouet les gouttes grosses comme des mouches. Au bout de quelques pas, ses vêtements étaient aussi mouillés que s'il avait sauté dans le fleuve Thu Bon à la suite des rats qui s'ébattaient dans l'intimité des quais. Charmante soirée, s'il en était. Il décida d'emprunter une venelle qui le mènerait plus rapidement au havre de paix qu'était son auberge. L'eau s'écoulait en ruisselets autour de ses pieds, et il dut sauter des flaques pour ménager ses chaussures détrempées. Il ne ferait pas bon perdre une semelle dans une ville où tout coûtait les yeux de la tête. Le quartier était calme, avec de la lumière seulement à l'étage des habitations aux façades éclaboussées de pluie. Maisons de passe ou maisons de jeu, pas facile à déterminer. Il se demanda, amer, combien de jeunes filles de son pays avaient décidé de vendre leurs charmes à des marins de passage, habillés de poils et fleurant la civette.

Tout à ses pensées, il ne s'aperçut pas que le boyau s'était rétréci et que la rue principale était déjà loin.

— C'est lui ! gronda une voix dans la pénombre, tandis qu'un bras épais le ceinturait par-derrière.

— On va lui faire sa fête, à ce fils de truie ! acquiesça une autre avec une joie évidente.

Le mandarin, pris en étau, effectua une torsion du buste pour tenter de se dégager de l'étreinte qui menaçait de lui broyer les côtes. Mais son agresseur devait peser le poids d'un taurillon et ses avant-bras avaient la taille d'une cuisse de femme.

— Te voilà enfin ! ricana son compagnon qui sortit de l'ombre et s'approcha du magistrat. Aboule les sapèques que tu nous dois !

— Je ne paie pas pour des embrassades grossières et un spectacle aussi peu esthétique, répliqua le mandarin Tân en fixant l'homme qui arborait un bandeau sale sur l'œil gauche.

L'autre, voyant qu'on se moquait de son physique, plissa les lèvres et dénuda une rangée de dents mal implantées.

— Tu vois ça ? demanda-t-il en dégainant un coutelas effilé. Je crois que je vais te transpercer le cœur avec, puis je le hacherai menu pour le donner aux chiens.

Le colosse qui l'immobilisait se trémoussa dans son dos, et le mandarin sentit des vagues de muscles se soulever d'hilarité.

— C'est ça, le Javanais, vise bien le cœur ! fit-il pour encourager son complice. Il fera moins le malin quand il nagera dans son sang.

L'autre se contenta de fermer à demi sa paupière droite et effectua des arabesques compliquées avec sa lame.

— Pour la dernière fois, tu vas cracher les piécettes que le maître attend depuis des lustres ?

— J'ignore de quoi vous parlez ! s'obstina le mandarin en se tordant de plus belle. Il y a erreur sur la personne !

Un rire gras l'interrompit. Le colosse soufflait une haleine de pourceau dans sa nuque.

— Tu joues à quoi, espèce de minable ? Tu crois qu'on ne sait pas que tu passes ton temps à voler les vendeurs de navets au marché ? On

reconnaîtrait ton faciès de malandrin dans le noir le plus total !

— Et ton croupion de poulet castré, et tes épaules de fillette aussi ! Pas vrai, le Malabar ?

Son comparse se contenta de donner un coup de poing dans les reins du mandarin, qui chancela de douleur.

— Allez ! Allonge !

— Attendez ! s'écria le magistrat dans un râle.

— Attendre ? Tu nous serines ça depuis des semaines ! Tu nous prends pour des prêteurs sur gages ?

— « Dans cinq jours, je serai riche aux as, et vous rentrerez dans votre argent ! » glapit le Malabar d'une voix de tête.

Et il le cogna brutalement dans les côtes avant d'éclater de rire.

Le Javanais, qui devait en avoir assez de dessiner des arabesques avec son couteau, se mit à courir vers le mandarin Tân, la lame levée. Les gouttes de pluie, tombant en rideau, semblaient se mouvoir au ralenti, pendant que ses pas martelaient le sol. Le magistrat, effaré, se demanda comment le borgne faisait pour viser, car sa paupière droite était à présent complètement fermée.

— Vise le cœur ! rappela le Malabar en resserrant sa prise.

Inquiet, le magistrat se rendit compte que l'arme du Javanais commençait déjà à dévier, piquant vers une région qui n'était pas vraiment celle du cœur. Il n'y avait pas de temps à perdre, s'il voulait rester mâle.

Alors, il contracta ses muscles de l'abdomen et ramena à lui ses genoux. Il attendit que le borgne arrivât à la bonne distance et se détendit, plus rapide que l'éclair. De son pied gauche, il écarta la lame et de l'autre, frappa le Javanais au niveau du cou. Le souffle coupé, l'homme se cabra, tandis que la lame détournée allait lacérer la cuisse du Malabar très près des renflements jumeaux qui n'eurent pas le temps de se rétracter d'effroi. Le sang jaillit, une fontaine noire qui se dilua dans la pluie.

— Mes boules ! hurla le géant, d'une voix que la situation rendait suraiguë. Regarde ce que tu m'as fait, espèce d'incapable !

De ses deux mains, il agrippa les précieuses noix pour s'assurer qu'elles n'étaient point tombées. Le mandarin, enfin libéré, se tourna vers le Javanais qui se tenait encore la gorge en râlant.

— Observe-moi bien, fit-il en le prenant par les cheveux. Est-ce que j'ai un croupion de poulet castré ?

L'autre écarquilla son unique œil et dit dans un souffle :

— Pas du tout ! C'est une croupe d'étalon dans toute sa splendeur !

— J'aime mieux ça ! rétorqua le magistrat en le relâchant sans ménagement.

Il ajusta sa veste et se détourna. Mais le Javanais ne s'était pas encore avoué vaincu. Profitant que son adversaire avait le dos tourné, il se saisit d'un petit couteau caché dans sa botte et le lança avec la détermination du désespoir.

La lame fendant les gouttes d'eau serait venue se ficher entre les omoplates du mandarin Tân, mais celui-ci avait prévu un coup bas du basané. Le sifflement de la lame l'avertit, et il fit un tour sur lui-même. Il se baissa pour esquiver l'arme puis pivota sur ses talons, acquérant une vitesse de rotation qu'il transféra à son pied en extension. Percuté à la mâchoire, le Javanais s'écroula sans un mot.

Mis hors de combat, les deux blessés ne purent que contempler le mandarin qui s'éloignait tranquillement sous les nappes de pluie.

*

Le mandarin Tân se débarrassa de sa veste trempée et se laissa tomber sur sa couche. La soirée avait été plus mouvementée qu'il ne l'avait souhaité. A l'évidence, ces deux lascars l'avaient pris pour Monsieur Phi, qui devait sûrement une jolie somme à leur maître. Ils avaient à peu près la même carrure, le chef du marché et lui, et avec trois yeux pour une cervelle et demi, les coupe-jarrets s'étaient bêtement trompés de cible.

Dans sa chambre aux murs suintant d'humidité, le mandarin tenta de se ressaisir. Il fallait mettre de l'ordre dans ses idées, sinon l'enquête n'avait

aucune chance d'avancer. Au moins, cette petite bagarre lui avait fait oublier momentanément l'entrevue avec Aube Violette, catastrophique pour le moral, mais qui avait néanmoins apporté de précieuses indications sur la personnalité évasive de Monsieur Kim. Jusqu'à présent, la seule chose attestée chez ce dernier semblait être l'absence de talent pour la peinture. Mais ce soir, Aube Violette avait affirmé que le peintre avait un penchant pour les hommes, ce qui éclairait un peu mieux le personnage. Le mandarin se fustigea de ne pas y avoir songé plus tôt. Pourtant, il n'était pas rare que les gens qui se disaient dotés de la fibre artistique fussent en fait des créatures stériles, branches mortes tant redoutées par la bonne société confucéenne, qui laissaient leurs ancêtres errer dans l'au-delà, oubliés et affamés, comme les derniers des manants.

Les gouttes de pluie tombaient sur le toit avec une monotonie qui énerva le magistrat. Le vent avait redoublé de force, charriant les odeurs du large. Tel un poisson pris dans une nasse, il se sentait englué dans une situation sans issue. Pressé par le temps, incapable de mettre bout à bout des éléments qui se présentaient à lui par bribes, il piétinait de façon lamentable. Trop de choses étaient arrivées ces derniers jours, qui paraissaient, au premier abord, déconnectées. Mais au fond de lui, il sentait confusément qu'il y avait, derrière tout ce fatras de détails, une logique qui était en train d'émerger. L'important était de saisir le motif sur le point de se cristalliser avant que la tête de l'ami Dinh ne soit brutalement séparée de son corps.

Il huma l'air frais pour essayer de trouver un raisonnement cohérent et cala les bras derrière sa tête. Pour commencer, la lettre de confession du peintre avait semé le trouble dans son esprit quant à la mort de Madame Prune. Pourquoi tout à coup celui-ci s'était-il manifesté ? Qu'avait-il à y gagner ? Il arrive quelquefois que les criminels se montrent irrités quand leur forfait est attribué à un autre. Était-ce le cas ici ? Ou bien, au contraire, des menteurs en mal de notoriété s'arrogent des délits qu'ils n'ont pas commis. Le mandarin se renfroga. Non, dans cette missive, le peintre parlait d'étouffement. Or, peu de gens savaient dans quelles circonstances

Madame Prune était passée de vie à trépas, ce qui confortait plutôt la véracité de l'aveu. Effectivement, d'après le bonze Mansuétude Inénarrable, Monsieur Kim faisait partie des rares personnes à connaître la composition du poison indien. Sa culpabilité semblait donc plus que crédible...

A ce stade de sa réflexion, le mandarin s'agita sur sa couche, désorienté. Il ne s'expliquait toujours pas la manœuvre. Dans quel but le peintre s'était-il dévoilé ? Pourquoi avoir disparu pendant un an pour refaire ainsi surface ? S'il avait continué à garder le silence, il n'aurait jamais attiré l'attention sur lui, car pour la majorité des gens, il ne faisait plus partie du décor. En se démasquant, Monsieur Kim s'exposait sans faillir au châtement réservé à un assassin, d'autant que sa victime était la tante du responsable du tribunal. Non, décidément, cette affaire de confession le déroutait.

Irrité, il tenta d'imaginer l'objectif d'un tel acte. Le peintre se dénonçait comme le meurtrier de la tenancière dont il étalait au grand jour les mauvaises actions – n'avait-il pas carrément parlé de crimes ? A quels méfaits faisait-il allusion ? Jusqu'alors, la vieille femme était apparue comme une commerçante indélicate, mais l'accuser de crimes consistait à franchir un cap important. Le magistrat tressaillit. Le résultat de la lettre, c'était de faire passer Madame Prune du statut de victime à celui de coupable. Fort intéressant, ce changement de perspective...

Excité, le mandarin se redressa sur son séant. Oui, l'un des effets de la missive était le nouvel éclairage sur la mort de la tenancière. Il faudrait examiner davantage les actions de cette femme sans scrupules. Mais une nouvelle pensée lui traversa l'esprit. Une deuxième conséquence se profilait, tout aussi déconcertante : si les autorités prenaient la confession au sérieux, elles ne manqueraient pas de relâcher Dinh. Toutefois, à qui pouvait importer la libération du lettré, qui était simplement de passage dans ce port ? Cela n'avait aucun sens.

Il avait beau examiner l'affaire sous différents angles, il ne parvenait pas à saisir la véritable intention de la lettre. La pluie n'en finissait pas de tomber, mettant ses nerfs à vif. Il ne trouvait pas le sommeil, les tempes bourdonnant et le ventre contracté d'appréhension.

De dépit, il décida de passer à l'affaire du Gourmet qui ne semblait pas aboutir non plus. Sa belle hypothèse selon laquelle Monsieur Kim serait le cannibale s'était effondrée d'elle-même. Car pourquoi celui-ci se serait-il accusé du meurtre de Madame Prune seulement ce soir, alors qu'il avait envoyé les macabres paquets dès la disparition des vieilles femmes ? D'autre part, les écritures ne se ressemblaient pas... Le mandarin esquissa une grimace. Dans l'affaire du Gourmet, il avait constaté – puis oublié – le fait que les deux lettres accompagnant les sinistres envois avaient été écrites par deux personnes différentes. Maintenant que ce détail lui revenait en mémoire, il se demanda de nouveau quelle en était la signification. Au début, il avait pensé qu'en réalité derrière l'identité du Gourmet se cachaient plusieurs personnes. C'était envisageable, mais pourquoi ne pas avoir dissimulé ce fait d'importance ? Donner gratuitement des informations aux enquêteurs était une maladresse que même le malfaiteur le plus stupide aurait tenté d'éviter. Il y avait nécessairement une autre explication...

Une théorie qui l'avait effleuré lui revint à l'esprit et sa gorge se noua. Cela concernait Madame Kitsune. Il se demandait pourquoi elle se mouvait toujours dans les ténèbres. Que faisait-elle, la nuit où il l'avait tirée d'un mauvais pas ? Plus tard, Monsieur Hiro avait décrit ses noces qui s'étaient déroulées à la lumière des lanternes, précisant également qu'il ne l'avait pas vue avant de servir d'intermédiaire au mariage. Lui-même l'avait surprise dans l'aile ouest de sa demeure, en train de se réveiller alors que le soir venait de tomber. Le magistrat sentit ses entrailles se flétrir. Comment expliquer ces agissements étranges ? Que faisait la jeune femme la nuit ? L'éventualité de plusieurs coupables dans l'affaire du Gourmet renforçait son malaise. Se pouvait-il qu'elle soit une sorte de prédatrice nocturne qui se repaissait de la chair et du sang des hommes ? Même son prénom, Kitsune, chargé de mythes et d'anciennes terreurs, résonnait comme un écho maléfique. Quelqu'un lui servirait-il de rabatteur pour qu'elle assouvise ses instincts sanguinaires ?

De toutes ses forces, le mandarin Tân voulait repousser cette hypothèse qui impliquait cette femme à la beauté déconcertante. Pourtant, les faits étaient là, jusque dans la périodicité des meurtres. Les adolescents avaient été tués l'année d'avant, et les vieilles femmes subissaient le même sort à la même époque, un an plus tard. Or, il avait entendu que les femmes renardes étaient des créatures associées à la lune, des goules changeantes qui fluctuaient avec les lunaisons, comme des marées qu'on ne pouvait pas entraver. Un an, douze cycles...

Etendu sur le dos, le mandarin ferma les yeux. La silhouette énigmatique de Madame Kitsune lui apparut, accroupie comme un chat à l'affût. Eclairée par les rayons blafards tombant du ciel, elle semblait guetter quelque chose dans les hautes herbes. Un vent d'est soulevait les mèches qui se déployèrent tels de longs rubans autour de sa tête. Elle lui tournait le dos, mais il sentait une tension dans son corps pendant qu'elle scrutait la plaine. Soudain, elle étendit la main, plus rapide qu'un battement de cœur. Comme si elle se rendait compte qu'on l'observait, elle se retourna lentement et fixa le mandarin de ses yeux qui ne pouvaient pas le voir. Alors, elle passa sa main sur ses lèvres et il vit avec horreur une traînée de sang dégouliner le long des commissures pour retomber en fines gouttes sur sa poitrine.

Le crâne lancinant de douleur, le mandarin Tân se redressa péniblement sur sa couche. Il s'était endormi la veille en pensant à Madame Kitsune, et son sommeil avait été peuplé de cauchemars dans lesquels la jeune femme le traquait à travers des étendues herbeuses, suivant ses traces comme une chasseresse et l'obligeant à filer plus vite que le vent. Au réveil, cette course impitoyable lui octroyait des courbatures dans les jambes et les reins, comme s'il avait vraiment passé la nuit à fuir devant une renarde assoiffée de sang. Il se massa les mollets en se disant que c'était toujours mieux que de rêver d'Aube Violette : plutôt avoir le corps meurtri que la virilité mise à mal, cela allait sans dire.

Le soleil se hissait avec peine au-dessus des toits vernissés par la pluie nocturne, mais le vent avait balayé les nuages de la veille avec la promesse d'une journée plus clémente. Il mit doucement le pied par terre et effectua quelques mouvements d'assouplissement pour étirer ses muscles endoloris. Autour de son torse, une zone rougeâtre lui fit penser aux fausses caresses de cette fille de petite vertu avant qu'il ne se souvienne de l'étreinte sans tendresse du Malabar. Maussade, il jeta sur son dos sa veste qui avait enfin séché, et se rendit au tribunal.

En chemin, il ne put s'empêcher de s'installer sur une minuscule chaise dans la rue, pour se faire servir une soupe aux nouilles dont une jeune vendeuse ambulante vantait l'incomparable saveur. L'acidité du citron et le parfum des brins de coriandre le rabibochèrent avec la nouvelle journée qui commençait, tandis qu'il avalait le bouillon clair en faisant la causette à la jolie fille.

Il s'engagea dans l'allée des sophoras qui menait vers le bâtiment officiel. Les feuilles ourlées de gouttes cristallines étincelaient, rendant l'ombre plus lumineuse, aussi sa mauvaise humeur se dissipa-t-elle peu à peu. Il fit craquer ses phalanges, bien décidé à avancer dans ses enquêtes en cette journée radieuse. Les réflexions de la veille l'avaient persuadé qu'il était sur la bonne voie, même si rien de très concret n'avait émergé des éléments

récoltés. Mais il lui restait encore deux jours avant le retour du mandarin Châu, et d'ici là, un motif rationnel finirait bien par émerger. Peut-être qu'il s'embrouillait dans les différentes affaires parce que, tel un étudiant pris de panique à l'heure de rendre sa copie, il s'affolait au lieu de prendre le temps de tout mettre à plat. Le mandarin Tân hocha la tête. C'était certainement le cas. Souvent, avec du recul, une réflexion saine et calme apportait des réponses limpides à des problèmes qui semblaient inextricables. Il savait qu'il parviendrait à trouver la solution à temps pour libérer son ami, pourvu qu'il empêche son esprit de s'emballer comme un cheval fou. Il ne fallait surtout pas se laisser distraire par les plaintes du lettré. Rasséréné, le magistrat pénétra dans la cour du tribunal, le cœur presque léger et le moral fortement remonté.

La première chose qui le frappa, ce fut l'intense activité qui régnait dans l'enceinte. Alors que d'ordinaire il fallait chercher les fonctionnaires dans des endroits impossibles – généralement à l'ombre d'un jacquier derrière la bâtisse – ce matin, l'ensemble du personnel semblait sur le pied de guerre. D'une fenêtre ouverte, il apercevait le responsable des archives, un plumeau à la main, qui s'agitait devant des étagères, à l'évidence très motivé par l'éradication de la poussière. Le jeune Quynh, qu'on envoyait souvent acheter des friandises au coin de la rue, était armé d'un balai et s'employait à nettoyer le corridor avec un zèle inconnu. Décontenancé, le mandarin avisa soudain un sbire qui aiguisait une hache d'un geste plein de fougue.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il, abasourdi.

Le sbire leva vers lui une figure épanouie où se lisait un enthousiasme sans limite.

— Cette petite beauté va enfin servir ! Cela fait tellement longtemps qu'elle a été remisee qu'elle est tout émoussée. C'est un vrai bonheur de lui redonner son tranchant d'antan. Ecoute-moi ça !

Il fit glisser la pierre à affûter contre la lame qui crissa longuement.

— Je vois bien que tu t'escrimes à la mettre en état de service, mais à quelle fin ? Vous avez organisé un festin où il faudra débiter un porcelet ?

— Pas du tout ! pouffa l'autre, hilare. Tu ne connais pas la nouvelle ? Le mandarin Châu revient demain !

Un coup de poing dans le ventre n'aurait pas coupé le souffle au mandarin comme cette information qui l'assomma proprement.

— Tu dois te tromper ! Il ne sera là que dans deux jours, balbutia-t-il, pris de vertige.

— C'était ce qui était prévu, oui. Mais ce matin, un messenger est arrivé pour nous prévenir de préparer ses quartiers, car il sera de retour un peu plus tôt.

Il effleura la hache avant de laisser tomber un brin d'herbe sur la lame, qui la fendit avec une gracieuse facilité.

— Ah, une véritable petite merveille ! roucoula le sbire, le regard attendri.

— Et elle servira à quoi, ta jolie hache ? Au défilé en l'honneur du mandarin Châu ?

L'homme sourit, le torse bombé de fierté.

— Bien sûr que non ! Aussitôt qu'il sera là, le chef va ordonner l'exécution du meurtrier de Madame Prune.

Il allait ajouter que le rôle du bourreau lui revenait de droit, mais le mandarin Tân avait déjà tourné les talons et courait vers l'entrée comme un forcené.

Hagard, il monta quatre à quatre les marches, bousculant l'officier qui astiquait une urne en cuivre, renversant le seau qu'un employé venait de remplir. Il enfila le couloir à une vitesse digne d'un athlète et ne s'arrêta que lorsqu'il fut arrivé devant la salle des archives dont il dégonda presque la porte.

— Dites-moi que ce n'est pas vrai ! hurla-t-il à Monsieur Canh, qui lisait un rapport vieux de trois ans qu'il avait trouvé sur la grande table. Le mandarin Châu ne devait revenir que dans deux jours !

L'autre reposa le papier et se tourna vers lui, la mine défaite.

— Je sais. J'ignore pourquoi il a avancé son retour, mais cela tombe vraiment très mal.

— Très mal ! Vous avez une façon de minimiser les choses ! Je me suis bêtement calé sur la date prévue, et me voilà pris au dépourvu pour l'enquête sur la mort de Madame Prune. Je n'ai pas encore trouvé de solution, je n'ai pas encore arrêté le coupable. Dans ces conditions, autant étripier l'ami Dinh sur-le-champ !

Le mandarin fulminait, se fustigeant de sa propre lenteur, maudissant toutes les circonstances malencontreuses qui allaient culminer dans un désastre humain. Pourquoi s'était-il emberlificoté dans des détails sans queue ni tête qui ne semblaient mener nulle part ? Pourquoi s'était-il persuadé que les méfaits du Gourmet avaient un lien avec l'empoisonnement de la tenancière ? Poussé par un instinct obscur, il s'était lui-même piégé dans un enchevêtrement de pistes et d'indices qui l'avaient empêché d'enquêter à fond sur la mort de Madame Prune. Il n'était aidé de personne, entouré de manchots et desservi par des archives fantômes. Il haïssait ce tribunal dirigé par des incapables, avec des sous-fifres juste bons à jouer aux cartes et à faire le ménage – un vaste travestissement de la justice qui faisait honte à qui la servait réellement. Ecœuré par le laisser-aller ambiant et furieux de son manque de jugement, le mandarin se dit qu'après tout, il n'y avait aucune raison de s'attacher aux règles d'une institution qui vivait sur la délation, les dénonciations, les châtiments distribués gratuitement sans l'ombre d'un procès. Pourquoi vouloir raisonner avec des valeurs comme la droiture et la probité, alors que l'ambiance était à la corruption et à la tyrannie ?

Il se tourna vers Monsieur Canh et lui demanda de but en blanc :

— Signez-moi une décharge pour le lettré Dinh. Vous savez bien qu'une lettre de confession est parvenue hier au tribunal, signée de la main de Monsieur Kim, qui avoue être le meurtrier de Madame Prune. Le lettré est par conséquent innocent. Laissez-le partir.

Le chef provisoire du tribunal battit des paupières, indécis. Une expression ambiguë, entre réflexion et hésitation, passa dans ses yeux et le mandarin crut qu'il allait avoir gain de cause.

— Vous n’avez pas tort, concéda-t-il au bout d’un instant. Le peintre se dit coupable. Cependant, il n’en reste pas moins que l’homme a mystérieusement disparu l’an dernier, alors faut-il croire cette missive ? Qui me dit que ce n’est pas vous qui l’avez écrite pour tenter de disculper votre ami ?

Il déambula dans la pièce, les bras derrière le dos, visiblement embarrassé par la nouvelle tournure des choses.

— A quoi rime cette mascarade de justice ? s’insurgea le mandarin, le feu aux joues. Cela fait un an que Monsieur Kim s’est évanoui dans la nature et aujourd’hui, vous vous posez enfin la question de sa disparition ? Il vous suffit d’apposer votre sceau sur un papier pour que le lettré reparte d’ici en homme libre. Personne ne pourra contester votre autorité, tant que le mandarin Châu n’aura pas repris les rênes du tribunal.

— J’aurais pu le faire, admit l’autre avec une moue irrésolue. Mais voyez-vous, le mandarin Châu a commandité expressément une petite fête pour l’exécution du prisonnier. Il faut donc un coupable à châtier. Mettez la main sur le peintre, et votre ami sera libéré.

Le magistrat le fixa avec une irritation qu’il ne tentait pas de dissimuler. Il lui aurait fait une répartie cinglante si quelque chose dans ses paroles ne l’avait interpellé, déclenchant dans son esprit une idée qu’il décida de suivre jusqu’au bout.

*

La geôle résonnait d’imprécations lorsque le mandarin Tân arriva sur place. A l’évidence, quelqu’un était hors de lui.

— Qu’est-ce que c’est que ce tribunal de pacotille ? Qui est en charge de la justice locale ? C’est quoi cette population de timorés qui laisse un mandarin corrompu jusqu’à la moelle lui dicter ses volontés ? Des gens honnêtes auraient depuis longtemps renversé ce tyranneau et fait traîner son corps dans la rue par un pourceau de ses cousins ! Dis-moi, le délateur, toi

qui es enfant de cette ville pourrie, tu n'as jamais souhaité t'extirper de cette fange où les tiens se vautrent à l'envi ?

Dinh donna un coup de pied dans le seau, heureusement vide, qui alla rebondir contre le mur. Pris à parti, Postillon Fétide faisait le dos rond, face à son compagnon qui n'avait cessé de l'invectiver depuis l'annonce du retour inopiné du mandarin Châu.

— Faifo, qui grouille de voleurs et de coupe-jarrets, qui fourmille de margoulins et de maquereles, mérite bien de servir le seigneur Nguyễn ! Je mettrai ma main au feu que, dans les siècles à venir, la génération de vos fils et petits-fils continuera votre glorieuse lignée d'escrocs à la petite semaine, de chapardeurs à la sauvette et de crapules sans talent.

Le mandarin crut bon d'intervenir avant que le lettré ne dévoile ses affinités pour le Nord.

— Eh bien, Dinh, on dirait que tu prends la nouvelle avec un flegme digne d'un moine zen.

La voix gouailleuse de son ami calma momentanément le lettré, qui lui opposa un visage maussade.

— Non, mais tu as entendu ça ? Le vieil incapable ramène avant l'heure son faciès de despote local, au lieu de continuer à comploter contre le pouvoir impérial avec ses petits camarades. Qu'est-ce qui lui a pris de rappliquer ici avant que tu n'aies eu le temps de me tirer de ce trou putride ?

— Va savoir, répondit le mandarin, soucieux. Il a écourté son voyage sans doute parce qu'ils étaient à court de gingembre confit ou de nids d'hirondelles.

Dinh demanda sur un ton faussement détaché :

— Dis-moi que tu as presque résolu l'énigme de la mort de Madame Prune, et que je n'ai plus qu'à me préparer pour une sortie triomphale.

— Hum ! C'est presque ça. Il ne me manque plus que d'infimes détails et des vérifications de routine.

— Naturellement, convint le lettré d'une voix où perçait une amère ironie. Monsieur Canh n'a pas souhaité se prévaloir de sa qualité de responsable pour me relaxer, compte tenu de l'aveu de Monsieur Kim ?

Le magistrat se gratta la tête, perplexe.

— Non, cela m’a étonné. Lors de ton arrestation, il n’avait pas l’air de vouloir te donner en pâture aux sbires du tribunal et maintenant, alors que l’occasion de te remettre en liberté se présente, il semble tergiverser.

— C’est décevant de la part de quelqu’un qui me paraissait plutôt éclairé, asséna Dinh, cachant mal son désenchantement.

Postillon Fétide, profitant de la présence du mandarin, demanda avec enthousiasme :

— C’est vrai que le mandarin Châu a expressément commandé une fête pour l’exécution du prisonnier ici présent ? J’ai cru comprendre que les sbires étaient en train d’astiquer les locaux et de préparer les instruments de torture pour l’événement qui promet d’être haut en couleur. La population ne retiendra pas sa joie : cela fait trop longtemps qu’elle n’a pas pu assister à un châtiment public. Les places au premier rang vont être chères !

Dinh posa sur le délateur un regard chargé de mépris.

— Si tu crois que je vais me laisser tripoter par des bourreaux indéliçats, tu te trompes. Il y a mille façons plus nobles de passer de vie à trépas, et je ne compte pas rendre l’âme sur le sol sudiste. J’ai l’intention, le moment venu, d’offrir mon corps à la science et mon cerveau à la postérité.

Le mandarin, qui suivait distraitement l’échange, sursauta. Il venait de penser à quelque chose qui lui ouvrait de nouvelles perspectives, un pivot qui pourrait faire basculer l’une des affaires dans la lumière. Mais Dinh l’apostrophait de nouveau.

— Ce mauvais plaisant se demande s’il va pouvoir assister à ma mise à mort. Il est évident qu’il ne connaît pas la puissance de ton esprit, n’est-ce pas, Tân ? Car je suppose que demain à l’aube, nous aurons relégué cette misérable ville loin derrière nous, comme on se débarrasse d’un sous-vêtement nauséabond ?

Le magistrat le fixa, déterminé à tenir sa promesse.

— Tu as ma parole, Dinh.

Et il remonta vers la lumière.

*

Malgré l'optimisme qu'il avait affiché devant Dinh, le mandarin Tân était loin de ressentir une quelconque sérénité. Plus que jamais, il était pressé par le temps, lui qui croyait en disposer suffisamment pour arriver à bout des différentes énigmes. Son cœur s'emballait à l'idée qu'il ne lui restait qu'un jour pour tout tirer au clair et soustraire Dinh à un sort qui n'avait rien de joyeux. Cependant, de façon étrange, il n'était pas en proie à un abattement qui n'aurait pas manqué de le paralyser. Au contraire, ce contretemps avait arraché les entraves qui l'immobilisaient auparavant. Acculé dans ses derniers retranchements, obligé de trouver des solutions, il avait enfin décidé d'explorer les voies les plus audacieuses, ne se fiant plus à une logique timorée qui le vouerait à l'échec. Il n'avait pas œuvré en vain pendant les derniers jours, et sa conscience lui murmurait que de la moisson d'informations qu'il avait récoltée, il pouvait faire naître des hypothèses non seulement viables, mais aussi bien fondées.

Pour se concentrer, il choisit un endroit calme sur la jetée, à l'écart du va-et-vient des coolies et des marins, mais qui permettait à son regard d'errer sur l'eau. C'était ainsi qu'il réfléchissait le mieux, écoutant le clapotis de l'eau, l'esprit porté par les remous, comme pour voguer vers des conjectures téméraires qu'il n'avait fait qu'entrevoir.

Jouant le tout pour le tout, il s'appuya sur la théorie hardie selon laquelle l'affaire du Gourmet était reliée à la mort de Madame Prune. Si c'était effectivement le cas, il fallait commencer par comprendre les actions du cannibale. Les morts passées et les enlèvements récents devaient présenter une similitude qu'il était nécessaire de faire ressortir. Comment le cannibale choisissait-il ses victimes ? D'un côté, il y avait quatre adolescents, et de l'autre, deux paires de vieilles femmes. A première vue, aucun point commun. Pourtant, le Gourmet avait fini par les consommer, renonçant à chaque fois aux mains et aux pieds. Il avait d'abord envoyé la main gauche de l'un et le pied droit de l'autre, puis le pied gauche de la troisième victime

et la main droite de la dernière. Le mandarin appuya la tête contre une caisse en bois. Qu'est-ce que le cannibale avait fait des pieds et des mains restants ? S'était-il forcé à les grignoter ? Les avait-il jetés ?

Il ne trouva pas de réponse et se résolut à se concentrer sur les victimes. Toujours au nombre de quatre. S'il n'y avait pas de lien entre les deux groupes, on pouvait au moins dégager des ressemblances au sein de chaque groupe. Quatre femmes âgées et quatre jeunes garçons. Le magistrat plissa le front. Un détail lui revenait en mémoire, en rapport avec les lamentations des mères à la pagode : non seulement les adolescents étaient extrêmement maigres, mais deux d'entre eux étaient frères. Mais comme l'avait fait remarquer une mère en pleurs, pourquoi un cannibale s'attaquerait-il à des victimes sur lesquelles il n'y avait pratiquement rien à manger ? Et pourquoi s'en prendre à deux frères ?

Quelque part, s'extirpant des replis de sa mémoire, une bribe de conversation refit surface. Où avait-il entendu ces paroles ? Dans quelles circonstances ? Comme des ombres, des visages flous passaient en flottant sur la toile de fond de sa mémoire, aussi insaisissables que les chuchotements et les intonations qu'il tentait en vain d'identifier... Il se tortura les méninges, essayant de se focaliser sur les mots et les voix, mais dut s'avouer vaincu pour l'heure.

Il savait mieux que quiconque qu'il fallait laisser la solution se présenter d'elle-même. Son esprit, sans qu'il en saisisse le mécanisme, finissait toujours par ramener l'information à un moment où il ne s'y attendait pas, unissant soudain des faits sans connexion évidente, exhumant de l'oubli quelque fragment de conversation enfouie, pour faire affleurer un motif cohérent qui représentait la clé de l'énigme.

Du coup, il passa au mobile. Pourquoi le Gourmet effectuait-il ces envois macabres ? Quelquefois, le meurtrier se mettait en avant pour se faire connaître du public, afin d'instiller la peur ou de forcer le respect. Dans le cas présent, il transmettait systématiquement des restes, comme pour convaincre les autorités de la mort de la victime. Le magistrat sentit une lumière aveuglante traverser son cerveau. Surexcité, il se mit à réfléchir sur

l'éventualité d'une feinte de la part du criminel. Si vraiment le Gourmet se donnait tout ce mal pour faire croire à la mort des victimes, était-ce parce que, justement, elles étaient encore en vie ? C'était insensé ! Une mise en scène pour détourner l'attention des gens, alors qu'il y avait autre chose en jeu ? L'hypothèse était plus qu'osée, elle était carrément séduisante.

Le mandarin Tân s'efforça de se calmer. Son regard, glissant sur les flots, trouva dans les oscillations des vagues un semblant de tranquillité et un rythme apte à ralentir toutes les pensées qui se bouscullaient dans son crâne. Certes, la possibilité qu'il s'agisse d'enlèvements plutôt que de meurtres ouvrait la porte aux suppositions les plus folles, mais subsistait la question des membres découpés qui, eux, appartenaient bel et bien à des morts. Il se tapa sur la cuisse. Bien sûr ! Deux mains et deux pieds à chaque fois. Jamais deux mains droites ou deux pieds gauches. Il suffisait d'un mort pour faire croire à quatre victimes dévorées par le cannibale.

Le cœur battant à tout rompre, le mandarin inspira profondément et ferma les yeux. A ce stade, il fallait réfléchir en toute quiétude, sinon sa logique allait se désintégrer sous l'effet de l'excitation. Il se laissa bercer par le clapotis de l'onde venant frapper les pilotis, comme un chant ancien sans paroles. Le problème se résumait donc à trouver les cadavres qui avaient fourni si gracieusement les membres. C'était trop simple. Il suffisait de faire un parallèle entre les deux séries de meurtres. La chronologie était la même, la façon d'opérer aussi. Il n'y avait plus de doute, le mandarin savait comment les choses s'étaient passées.

Néanmoins, s'il avait compris les différents pans du mystère, l'essentiel manquait, c'est-à-dire l'identité du Gourmet. Qui pouvait tirer parti de la disparition d'un groupe d'adolescents et de vieilles femmes ? L'ami Dinh aurait suggéré, avec son imagination douteuse, qu'on enlevait des gens soit pour percevoir une rançon, soit pour les vendre comme esclaves – sous-entendu sexuels. Mais il fallait une sensualité bien vicieuse pour se repaître de jeunes garçons faméliques et de vieilles dames édentées. A moins que...

Le mandarin bondit sur ses pieds, en proie à une agitation grandissante. Les paroles qui lui échappaient plus tôt se précisèrent, et il reconnut la voix

qui les avait prononcées. Au même moment, il se souvint de quelques mots venant de Dinh, et il leva le poing. Tout concordait. Il n'y avait plus qu'à arrêter le coupable.

*

— Où courez-vous donc comme ça, Officier Tân ?

Le mandarin s'arrêta en pleine course. Absorbé dans ses réflexions, il traversait comme un éclair la place de Faifo, sans regarder alentour, ombre véloce survolant les pavés lisses.

C'était Monsieur Hiro qui l'avait apostrophé d'une voix suave, en lui faisant un signe de la main.

— Il fait trop chaud pour se dépenser de la sorte, voyons ! Venez nous rejoindre pour un petit jus d'herbes rafraîchissantes !

Assis à la terrasse d'une gargote, très élégant dans sa veste moirée qui mettait en valeur sa personne, l'intermédiaire japonais dégustait une boisson verdâtre en compagnie du *rônin* Sakai, dont la tasse était encore pleine. Les jambes étendues, il ressemblait à un guerrier fourbu content de chauffer ses os au soleil. Etonné, le mandarin Tân fit demi-tour et vint les saluer.

— J'ignorais que vous vous connaissiez, commença-t-il en s'inclinant.

— Entre compatriotes, vous savez, les liens se nouent très vite ! dit le négociant avec un sourire charmeur. En fait, nous nous sommes rencontrés par hasard hier matin, comme le *rônin* franchissait les portes de la ville. Nous avons même pris une petite collation en compagnie de Monsieur Tho, juste avant son conseil avec les chefs de guilde.

— Vous avez des boissons très intéressantes dans ce pays, marmonna le *rônin* Sakai en examinant, soupçonneux, le liquide épais où nageaient des herbes pilées.

Le mandarin s'installa à leurs côtés et encouragea le consommateur réticent.

— Ce n'est pas aussi mauvais que cela en a l'air ! Ce ne sont que des plantes qui poussent près de la rivière, pas des algues !

— Justement ! répliqua le Japonais. Les algues doivent avoir meilleur goût !

Pour prouver ses dires, le mandarin s'empara de la tasse que venait d'apporter la serveuse et vida son contenu d'un trait. D'un revers de la main, il essuya la moustache verte qui lui ourlait la lèvre et souffla d'aise.

— Eh bien, vous devez avoir bien des choses à vous raconter, entre compatriotes !

— Nous comparons les mœurs des Viêts, des Siamois et des Japonais, reconnut le *rônin*, une moue amusée sur ses lèvres.

— Les mœurs, et surtout les femmes, ne put s'empêcher de glisser Monsieur Hiro en levant les sourcils d'un air de conspirateur. Leurs attraits sont universels, mais ce sont leurs spécificités qui font tout leur charme.

Le *rônin* se dépêcha de clarifier :

— Ne croyez pas que tous les Japonais sont aussi facilement ensorcelés par les femmes. Monsieur Hiro, ici présent, semble avoir une faiblesse pour les sens qui le perdra un jour.

— Allons donc ! Vous qui avez roulé votre bosse, vous ne devez pas ignorer que les femmes adorent l'exotisme, surtout lorsqu'il prend les traits bourrus et mystérieux d'un Japonais de passage...

Le mandarin, qui connaissait les avances manquées de l'entrepreneur séducteur auprès de la jeune Aube Violette, l'écouta parler, non sans un certain amusement. Le *rônin*, quant à lui, le laissait pérorer avec la mine blasée de ceux qui ont entendu mille fois les fanfaronnades de mâles sur le retour. Il se contentait de caresser distraitement la fine cicatrice sur son menton, témoignage de batailles passées et de faits d'armes dans la touffeur d'une jungle lointaine.

Après avoir fait le tour des appas de plusieurs femmes de la ville, dont il garda par courtoisie l'anonymat, Monsieur Hiro se mit en devoir de les comparer avec telle ou telle Japonaise qu'il avait connue dans sa jeunesse. A l'en croire, la moitié de l'humanité avait pu apprécier la robustesse de sa constitution, au grand dam des époux légitimes. Il en était à se demander combien de jeunes gens disséminés sur la surface du globe pouvaient

s'enorgueillir d'une filiation avec lui, quand il nota que le *rônin* piquait discrètement du nez tandis que l'officier s'agitait sur son siège avec nervosité.

— Ah, mais je digresse ! fit-il, penaud. Vous devez être fort occupés au tribunal aujourd'hui, avec l'arrivée imminente du mandarin Châu.

— Tiens, j'ai l'impression que toute la ville est au courant de son retour inopiné, fit le mandarin.

— En réalité, je tiens cette information de Monsieur Tho, qui m'a prévenu qu'il aurait trop à faire demain pour pouvoir présider le conseil. Du coup, la réunion avec les chefs de guilde a été reportée jusqu'à nouvel ordre.

— Les veinards ont donc obtenu un petit sursis pour leur cotisation, dit le mandarin avec un sourire en coin.

Monsieur Hiro partit d'un éclat de rire.

— Point du tout ! C'était aujourd'hui le dernier délai pour la remise des quotes-parts. Mon collaborateur est très pointilleux sur le règlement !

— D'ailleurs, le voilà qui arrive, dit soudain le *rônin* en ouvrant un œil.

Le mandarin se retourna. Le vieux général se dirigeait en effet vers eux, l'air très content de lui. Le torse bombé, il marchait comme s'il avait un balai dans le pantalon et se frottait les mains, la face épanouie. Sa joie tomba d'un coup quand il avisa la présence du mandarin Tân.

— Vous ici ? Je croyais qu'il était interdit de boire pendant le service, insinua le vieillard en désignant du doigt la tasse vide du mandarin.

Le magistrat se leva lentement, en faisant craquer ses phalanges.

— Vous avez raison. Il est temps de s'occuper de choses sérieuses. Le mandarin Châu revient demain, et il faut qu'il soit accueilli comme il se doit.

Il salua la compagnie et s'éloigna d'un pas décidé. C'est vrai, il n'allait pas gaspiller la matinée en bavardages. Il y avait quelqu'un qu'il devait voir de toute urgence.

Le soleil était déjà bas sur l'horizon quand Monsieur Phi émergea de l'étroite ruelle, la satisfaction se lisant sur son visage de coquin. Dans sa main, il faisait sauter quelques sapèques facilement gagnées. Il se demanda pourquoi il avait négligé si longtemps une telle manne. Pour la première fois de sa vie, il serrait des piécettes honnêtement acquises, sans qu'il y ait eu besoin d'employer la menace, le bâton ou des insultes. C'en était presque gênant de n'avoir pas eu à cogner un petit commerçant ou à battre un aïeul pour rentrer dans ses sous. Il se sentait vaguement lésé, comme s'il avait fait l'impasse sur une partie de plaisir. Certes, il avait payé de sa personne, façon de parler, mais tant qu'à faire, autant que ça serve.

Il fit un calcul plutôt laborieux pour savoir combien de sapèques il était capable de gagner de cette manière en attendant de toucher le salaire royal qu'on lui avait promis. Deux jours à raison de dix collectes par jour, ça ne rapportait pas gros, mais ça permettrait de faire patienter le Chinois et ses sicaires. Il fit la moue. Monsieur Bonheur, passé son enthousiasme initial, commençait déjà à vouloir négocier un prix de gros, rechignant à déboursier à chaque prise la somme forfaitaire. Maudits médicastres, plus pingres que des commerçants de la pire espèce ! Si le Chinois faisait montre de brutalité et lâchait ses chiens enragés, il n'aurait qu'à avaler des théières entières pour augmenter la production. Le médecin payait au détail, et ne s'embarrassait pas de la qualité.

Après s'être assuré que le Malabar, flanqué du Javanais borgne, n'était pas dans les parages, le chef du marché tourna dans la rue qui menait à la place. Ce serait dommage de se faire amocher si près du but. Il passa devant la gargote *Les baguettes en bambou* et le souvenir de l'officier Tàn amena un rictus sur ses lèvres. Le cuistre avait prétendu la veille avoir trouvé l'identité du meurtrier de sa mère et lui avait sorti, la bouche en cœur, le nom du peintre disparu. Sa sainte mère devait se retourner sur la pierre froide qui lui servait de couche. A ce compte-là, elle n'était pas près d'être vengée ! Il ricana. Avec le retour du mandarin Châu, il ferait en sorte qu'on démette cet incapable de ses fonctions. Une petite lettre de délation ferait

bien l'affaire, puisque c'était un système au demeurant très prisé par les habitants de cette ville.

Il se dirigea vers les auvents du marché, oscillant du bassin et roulant les biceps. Les bras légèrement écartés, il s'approcha de son lieu de chasse, là où s'exprimait toute sa puissance.

— Hé toi ! s'exclama-t-il en voyant un bonze assis à un coin réservé aux marchands de poissons. Pousse tes vénérables fesses de là ! C'est un emplacement payant !

L'autre, un vieillard ratatiné, leva vers lui des paupières enflées par les larmes.

— Laisse-moi ! Je pleure l'absence d'une compagne, une femme admirable dont j'ai perdu la trace.

— Eh bien, va pleurer son absence plus loin, sinon je vais te faire sangloter de douleur ici et maintenant ! répliqua Monsieur Phi en dégainant son bâton.

Le bonze s'essuya les paupières du revers de la main, étirant les sillons de ses rides.

— Quel malheur ! se lamenta-t-il en se levant. Dire qu'on était ensemble sur le chemin de Faifo, et que maintenant j'ignore où elle se trouve, elle et son petit trésor...

D'un geste las, il ramena autour de lui les pans de sa robe et entreprit de s'en aller.

— Un instant ! s'écria Monsieur Phi, en le retenant par le coude. De quel trésor parles-tu ?

— Ça ne te regarde pas, toi qui es aussi mécréant qu'un sauvage de la jungle !

— Qu'est-ce que tu en sais ? Il m'arrive de passer au monastère pendant les jours de fête, moi aussi ! Le Bouddha nous apprend qu'il ne faut pas juger les gens sur leur apparence, tu dois le savoir.

Le bonze renifla et passa une main devant son nez qui coulait.

— De toute façon, il n'y a plus de trésor, maintenant que la nonne Contemplation Retenue a disparu.

— Une nonne qui transportait un trésor ? répéta Monsieur Phi, se caressant le menton. Allons, tu me fais marcher.

— Un moine ne ment pas ! s'insurgea l'autre, la lippe querelleuse. Sache que ma compagne avait en sa possession une précieuse relique du Bouddha – une dent qui vaut toutes les richesses du monde. Elle devait la remettre à ses consœurs pour qu'elles l'enchâssent dans un autel spécial.

Le chef du marché hésitait. Le vieux se payait-il de sa tête ?

— Une dent du Bouddha, voyez-vous ça ! Comment une vulgaire dent peut-elle avoir tant de valeur ?

— Nous, les croyants, nous donnerions notre vie pour contempler une telle relique ! D'ailleurs, les nonnes m'ont dit qu'elles étaient prêtes à payer quiconque trouverait cette dent inestimable.

— Et elles comptent déboursier combien de ligatures de sapèques, ces vieilles dévotes ? demanda Monsieur Phi sur un ton dégagé.

Le bonze éclata d'un rire amer.

— Des ligatures de sapèques ? Tu n'y es pas, espèce d'ignorant. Elles m'ont parlé de plusieurs dizaines de lingots d'or, tellement elles sont désespérées.

Il s'éloigna à pas lents, comme s'il portait tout le malheur du monde sur ses frêles épaules.

— Dis-moi, la nonne en question se promenait donc avec une grosse malle ?

— Pour transporter une dent du Bouddha ? Pas du tout ! Autant rameuter tous les bandits qui infestent la région ! Non, la maligne l'avait cousue dans l'ourlet de sa robe.

*

Assis en tailleur sur sa couche, Dinh écoutait d'une oreille irritée les cris affairés des officiers qui lui parvenaient, amortis par la distance. Ces maraudeurs se réjouissaient du retour de leur chef, un mandarin plus pourri qu'une vieille mangue abandonnée deux mois au soleil. Les sbires

entonnaient des chants martiaux, comme s'ils allaient partir à la guerre, armés de leurs seaux et leurs balais. Jamais des hommes en uniforme ne lui avaient inspiré autant de dégoût. Enclins à la paresse intellectuelle et dépourvus d'honneur, ils avaient rejoint le camp sudiste, nid de traîtres et de magouilleurs, repaire de brigands en mal de coups bas. C'étaient des sous-fifres d'un pouvoir usurpé qui fleurait bon la corruption. Pour une fois, il se ralliait au mandarin Tân, pour qui l'Empereur restait la figure emblématique, quoique contestée, du pays. Certes, le monarque était loin d'être parfait, ni même bon, mais pour ce qui était de l'ambition et de l'incompétence, il se trouvait battu à plates coutures par les conspirateurs du Sud qui avaient élevé l'art de la délation à des sommets insoupçonnés.

Dinh grinça des dents. N'était-il pas confiné depuis plusieurs jours avec un maître chanteur à la langue fourchue ? Sans compter le vénal Monsieur Joli, poète fictif et diffamateur avéré, qui l'avait dénoncé pour une somme rondelette apte à acheter le peu de conscience qu'il possédait. Même le responsable du tribunal, pourtant éclairé et d'une sensibilité proche de la sienne, s'était rétracté au dernier moment, alors qu'il suffisait d'un mot de sa main pour qu'on libère un prisonnier innocent. Oui, Monsieur Canh l'avait profondément déçu en renonçant ainsi à exercer son autorité quand la situation l'exigeait. Il revoyait toujours sa mine un peu triste, camouflant une rébellion intérieure contre la société dans laquelle il était obligé de vivre, masqué et vaincu. A la seule expression de ses yeux, Dinh avait senti le poids de cette mascarade et l'humiliation de cette défaite. Dans un monde érigé sur le socle intransigeant du confucianisme, le manque de tolérance finissait par vous broyer, écrasant votre personnalité et ruinant vos rêves. Dinh savait ce qu'il en coûtait de vivre à la frontière de cet univers monolithique, jonglant perpétuellement avec les zones d'ombre et les recoins flous, où l'on pouvait, l'espace d'un instant, retrouver son véritable visage avant de revenir dans la lumière, dissimulé sous un fard de circonstance. Plus que quiconque, il avait plié sous le joug des préceptes intraitables établis par des fonctionnaires bien-pensants, surtout dans sa jeunesse, où son identité le fuyait encore comme un fantôme en devenir.

Mais, les années passant, il avait appris à jouer avec les règles d'un jeu qu'il méprisait, les tordant sans pitié pour en prendre avantage, avant qu'elles ne fassent de lui un perdant pour la vie.

Le lettré ferma les yeux et tenta de calmer le tremblement insidieux qui s'était emparé de son corps. Il aurait voulu mettre ces frissons sur le compte de la nervosité, mais au fond de lui-même, il sentait bien qu'il avait peur. Lui qui avait jusque-là vécu dans une insouciance narquoise, tenté par des plaisirs sans lendemains qui miroitaient tels des soleils fugaces, il n'avait jamais songé que tout cela aurait une fin. Pour lui, l'instant était éternel, un monde en soi que le temps ne pouvait qu'épargner. Entraîné de lueur en scintillement, il papillonnait après l'exaltation de ses sens. Aussi, l'imminence d'une obscurité totale et définitive venait-elle perturber des certitudes qu'il tenait pour inébranlables. Il craignait la mort, non pas parce qu'elle était irrévocable, mais parce qu'elle mettait un terme à la réjouissance, faisait taire les mélodies, annihilait l'esprit. Il ne comptait pas sur une quelconque immortalité, n'espérait pas qu'on se souvînt de son passage sur cette terre. Ce qu'il regretterait quand il aurait exhalé son dernier souffle, c'était tout ce qu'il n'aurait pas eu le temps d'accomplir ou d'apprendre, tout le chemin intellectuel et sensuel qu'il n'aurait pas pu couvrir, faute de temps ou de moyens. Il aurait souhaité maîtriser un jour le sanskrit pour pouvoir lire le *Kama Sûtra*, il aurait aimé compulser le fameux *Chin P'ing Mei*. Il aurait voulu savoir si les seigneurs Nguyễn allaient se faire écraser par le pouvoir impérial, si le confucianisme allait voler en éclats, si les Européens laisseraient en paix le petit pays qui était le sien. Il se demandait si les étoiles étaient brûlantes ou froides, si les alchimistes étaient des fous, s'il existait une explication aux sentiments comme l'amour, la joie, la terreur. S'il mourait demain, jamais il ne saurait.

Il soupira. La vie était trop courte pour se laisser abattre par des brutes sans cervelle, inféodées à des tyrans corrompus jusqu'à la moelle. Le mandarin Tân avait choisi de respecter cette maudite loi du Sud, quitte à mener son enquête contre vents et marées, privé de tout appui extérieur. Dinh savait à quel point il lui en coûtait d'endosser l'uniforme honteux,

mais cela faisait partie de son pari risqué de faire triompher la justice là où elle était quotidiennement bafouée. Cependant, s'il gardait une confiance indéfectible dans son ami, le lettré Dinh n'en commençait pas moins à douter de la bonne tournure des événements. Plus le temps passait, moins il voyait une solution à cet imbroglio juridique. Par quel tour de magie le mandarin Tân allait-il mettre la main sur le meurtrier de Madame Prune ? Quelles puissances infernales lui faudrait-il invoquer pour obtenir des indices et des preuves ?

Et maintenant, avec le retour inopiné du mandarin Châu, tout se précipitait. Jamais l'ami Tân ne pourrait sauver sa tête, même avec la meilleure volonté du monde. Il avait le temps et la population contre lui. Dinh frissonna en pensant au public assoiffé de sang, se repaissant de membres déchiquetés et de corps écartelés, qui réclamait son exécution comme on réclame un spectacle. Les sbires se feraient une joie de le mener au bourreau, sous les huées des citadins, des vauriens en veste de soie accourus pour passer un agréable moment. Il devinait sans peine la vague d'excitation fouettant les figures épanouies quand la mort, si palpable, rôdait autour de la potence comme un animal affamé. Préféraient-ils une pendaison brutale, mais trop rapide, ou une décollation tout aussi expéditive, mais bien plus impressionnante ? Peut-être avaient-ils un faible pour des supplices plus imaginatifs telle l'immersion du coupable dans de l'huile bouillante, voire l'écartèlement lent et méthodique qui permettait de saisir tout l'émoi du supplicié ? Il pouvait pratiquement les reconnaître tandis qu'ils jouaient des coudes pour avoir une bonne place, l'apothicaire cocu, la couturière dévote, le marchand de spiritueux dévoyé.

Dinh s'ébroua. Qu'ils viennent donc, ces pitoyables voyeurs ! Il ne comptait pas se laisser étripper dans la joie et la bonne humeur. Et il allait la vendre cher, très cher, la délicate peau de ses testicules.

Adossé contre un muret non loin de la place du marché, le mandarin Tân réfléchissait intensément. Le soleil déclinant teintait d'ocre le ciel immense au-dessus de l'eau, semant à la surface du fleuve des pépites d'or qui dérivait avec l'onde. La lumière rasante accentuait les traits tirés de son visage, épurant la ligne de sa mâchoire et creusant ses joues. Les choses commençaient lentement à tourner en sa faveur, il le sentait. Maintenant qu'il avait compris les tenants et les aboutissants de l'affaire du Gourmet, il savait qu'il finirait par piéger le coupable.

Cependant, un nouveau souci venait de se greffer à la situation générale. Cela avait un rapport avec le retour du mandarin Châu. Ce changement de plan qui l'avait désarçonné l'avait obligé à faire face de façon désespérée. Jusqu'alors, il pouvait imaginer une infinité de raisons pour que son collègue rejoigne Faifo un jour plus tôt que prévu. Seulement, depuis peu, un doute terrible s'était abattu sur lui et il avait senti tous ses sens se mettre en alerte, comme pour le prévenir d'un danger imminent. Ce profond malaise avait commencé quand il avait vu le *rônin* Sakai en compagnie de Monsieur Hiro. Quelque part dans sa tête un signal était parti, plus lancinant que le bruit du tocsin. Les battements de son cœur s'étaient accélérés, mettant ses muscles sous tension. Comme arraché d'un sommeil latent, tout son être réagissait à l'approche d'une menace. Laquelle ?

Les bras croisés, le mandarin Tân s'efforça de récapituler les événements des derniers jours pour analyser cette étrange sensation. Jusqu'à ce matin, tout lui avait semblé normal et voilà que soudainement on annonçait l'arrivée imminente du responsable du tribunal. En supposant que l'élément déclencheur soit issu de Faifo, il aurait fallu au moins un jour pour qu'un messenger le transmette au mandarin Châu, en réunion à Phu Xuân. De même, un coursier devait revenir au port pour confirmer la nouvelle de son retour. Ce qui laissait un créneau étroit : la journée de la veille, au cours de laquelle une information importante était tombée. Mais quelle était cette information ? Et en quoi était-elle assez cruciale pour écourter ainsi le voyage du mandarin Châu ?

Le mandarin Tân sentit ses entrailles se flétrir d'appréhension. Un magistrat ne désertait une session avec ses pairs que dans les cas extrêmes, qui avaient souvent rapport avec la politique du pays. Or, dans un Empire aussi proche de l'éclatement que le Dai-Viêt, seule une situation critique pouvait motiver une telle réaction de la part d'un haut responsable. Et en ces temps incertains, où le pouvoir était âprement disputé par les seigneurs Trinh et Nguyễn, il n'y avait guère que la perspective d'un conflit armé qui atteignît ce degré d'urgence. Le mandarin se mit à trembler. Etant donné qu'il ne connaissait pas de projets d'offensive de la part du Nord, cela ne pouvait signifier qu'une chose : que le Sud préparait un coup fourré.

Si le mandarin Châu se hâtait de rentrer, ce ne pouvait être qu'à l'instigation d'un de ses proches. Or, qui était capable de tenir ce rôle d'informateur et de conseiller, au fait à la fois des tactiques politiques et des stratégies militaires ? Un seul nom se présenta à lui. Pourtant, Monsieur Tho avait pris sa retraite et ne s'occupait plus que d'affaires de négoce. Dans ses vieux jours, il se contentait de terroriser des chefs de guilde, petits commerçants apeurés par la concurrence, qui n'avaient pas la fibre belliqueuse. Il avait eu beau se vanter l'autre jour de pouvoir refaire surface pour épauler le seigneur Nguyễn, le mandarin doutait de la véracité de ses dires, simples vantardises dans la bouche édentée d'un ancien général nostalgique. Car de quels moyens disposait ce vieillard pour revenir sur le devant de la scène ? Monsieur Tho avait fait valoir ses relations avec le mandarin Châu pour caser son fils au tribunal, mais pour autant, avait-il assez d'influence pour agir sur les affaires du pays ?

Le magistrat se rembrunit. A l'évidence, il se perdait en conjectures stériles. Ce qu'il fallait, c'étaient des faits. Si vraiment Monsieur Tho avait joué un rôle dans le retour anticipé du mandarin Châu, il fallait que quelque chose l'ait perturbé récemment, quelque chose d'inattendu, de fortuit... Comme la rencontre avec le *rônin* Sakai.

Des tambours se mirent à battre dans la tête du mandarin Tân, un roulement qui enflait comme une vague irrépressible nourrie de craintes larvées et de pressentiments funestes. La bête infâme tant redoutée, faite de

sacrifices futurs et de trahisons sans fin, avait commencé sa marche. Et derrière elle, la suivant comme une ombre, le spectre de la guerre civile qui avançait à visage découvert.

Le mandarin frémit. Ce n'était pas la première fois que se fomentait une révolte visant à déstabiliser le pouvoir central, mais il savait que l'ambition grandissante du chef du Sud le pousserait un jour à mettre sur pied une offensive si colossale qu'elle n'aurait qu'un seul but : celle de renverser la dynastie des Lê. S'il venait à réussir, il plongerait le pays dans un bain de sang, engageant le peuple dans une lutte fratricide qui ne servirait qu'à l'avènement de sa propre lignée. En tant que fonctionnaire impérial, le mandarin Tân redoutait ce moment plus que tout et il s'était juré de combattre jusqu'à son dernier souffle les moindres velléités des usurpateurs.

Et maintenant, alors que ses instincts étaient douloureusement en éveil, aiguisés comme à la veille d'une bataille, il ne doutait pas que l'heure était venue de tenir sa parole.

*

La nuit venait de tomber sur le port, estompant les contours et effaçant les couleurs. Des nuages de pluie traversaient le ciel comme autant de chevaux furieux lâchés sur la plaine. Les lumignons des gargotes dansaient furieusement dans le vent, une nuée de lucioles colorées prêtes à prendre leur envol. A cause du temps inclément, les habitants se cantonnaient chez eux, tapis derrière les murs de leurs demeures à raconter les dernières histoires de la journée en savourant un thé chaud.

Les rues calmes profitaient donc à Monsieur Phi, qui s'était précautionneusement glissé hors de sa maison, habillé de noir pour mieux se fondre dans l'obscurité. Après un regard alentour pour s'assurer que les tueurs à gages du Chinois ne se tenaient pas en embuscade, il se coula dans la venelle qui partait vers le nord. Il rasait les murs, à l'affût du moindre bruit, vérifiant constamment qu'il n'était pas suivi. C'est ainsi qu'il évita la place du marché, trop exposée, et les quais du port où s'alignaient les

restaurants illuminés. Ce n'était pas le moment de se faire alpaguer par une connaissance, car il avait à faire.

Quand il eut franchi les portes de la ville, il se permit d'exhaler un soupir de contentement. Les affaires s'annonçaient plutôt bien pour lui. Non seulement il allait prochainement rentrer dans ses fonds, mais une nouvelle opportunité venait de se présenter, qui allait décupler sa fortune. Jamais de sa vie il n'avait connu une telle réussite. Au contraire, depuis longtemps, il était persuadé que la guigne lui collait à la peau, comme les pustules sur un lépreux. Aussi malin que malhonnête, il avait renoncé à ses études pour entamer une belle carrière de crapule, profitant de ses doigts lestes et de ses biceps d'acier. Ce n'était que grâce à l'intercession de sa mère auprès de son frère qu'il avait évité à plusieurs reprises de tâter du fouet et de moisir en geôle. Las de terroriser ses camarades d'école, il était passé à la vitesse supérieure en tourmentant les vendeurs du marché, opération bien plus lucrative où s'exprimait son talent naturel de brute. Mais, malgré tout, la richesse se faisait cruellement désirer et ce n'étaient pas quelques sapèques extorquées ici et là qui allaient lui permettre de vivre comme un roi. Heureusement, les choses allaient changer, et sous peu, on s'adresserait à lui avec autant de déférence et d'humilité qu'à un notable.

La vie était pleine de surprises, se dit-il, pour une fois philosophe. Né sans le sou, il allait mourir plus riche que les marchands qu'il détroussait. Si quelqu'un lui avait dit qu'une rencontre fortuite avec un bonze allait à ce point transformer son existence, il lui aurait ri au nez avant de le passer à tabac. Sa vieille mère aurait été fière de lui, elle qui avait été un modèle de persévérance et d'ingéniosité. C'était elle qui lui avait appris que la fin justifiait les moyens, et qu'honnêteté rimait avec pauvreté. Subitement assailli par la piété filiale, il se promit de lui ériger une tombe si somptueuse qu'elle en oublierait sa triste fin.

Qu'allait-il faire ensuite ? Acheter une vaste demeure et entretenir des maîtresses ? Recruter des truands pour escroquer les nantis ? Suborner le Javanais et le Malabar pour qu'ils se retournent contre leur maître ? Les projets étaient illimités.

Mais il verrait les détails plus tard. Pour l'heure, il trotta, allègre, vers son rendez-vous avec la fortune, si enchanté par ces excellentes perspectives qu'il ne vit pas les deux ombres qui s'étaient glissées à sa suite.

*

— Tiens, voilà ton dernier festin, l'assassin ! commenta le sbire en déposant une gamelle devant les barreaux. Profites-en, car demain, tu n'auras plus de gosier pour avaler !

— Ta mère est décidément une piètre cuisinière, répondit le lettré Dinh. Même un chien ne voudrait pas de ce riz infect.

L'autre l'injuria avec conviction, les pommettes rouges de colère.

— Cause toujours ! On verra si tu fais le fanfaron devant le bourreau. Je vais d'ailleurs lui toucher deux mots pour qu'il ne t'achève pas du premier coup de hache, histoire de faire durer le plaisir.

Furieux, il partit en agitant le poing.

Dinh esquissa une grimace. Les spectateurs devaient déjà faire la queue sur la place, attendant impatiemment le spectacle. Prévoyant, Postillon Fétide s'était couché tôt pour pouvoir assister, frais et dispos, à son exécution.

— Ce sera un jour inoubliable, avait-il dit, pensif. Non seulement pour toi, mais aussi pour la population. La dernière mise à mort remonte à plusieurs années. Le bourreau, qui s'était saoulé la veille, n'a réussi qu'à estropier le condamné et il a fallu le finir à la matraque.

Les lèvres plissées de dégoût, Dinh contempla son compagnon roulé en boule. Encore une belle racaille issue de cette ville perdue, florissant sur les faiblesses humaines comme une mouche se repaissant d'une bouse. S'il n'avait pas été maître chanteur, il aurait été espion ou prêteur sur gages, un de ces traîtres qui vous tendent la main pour vous poignarder dans le dos.

Soudain, le lettré sentit la nausée l'envahir. Il avait passé trop de temps à l'ombre, confiné dans une cellule avec la lie de l'humanité, malmené par

des sbires sans cervelle. Il voulait voir une figure honnête, il voulait sentir le vent dans ses cheveux, il voulait repartir vers le Nord.

Il s'empara de sa couverture et la soupesa. Trop légère – il n'y arriverait jamais. Il lui fallait du lest pour avoir une chance d'atteindre son but. Que prendre ? La gamelle ne ferait pas le poids non plus. Il commençait à désespérer quand un grattement lui fit dresser l'oreille. Dans le coin de la geôle, le rat énorme venait de faire son apparition, dodu comme un porcelet et aussi lourd que trois pierres. Un sourire éclaira les traits du lettré tandis qu'il se glissait lentement vers la bête, couverture déployée. Le rat crut qu'on s'apprêtait à lui lancer des miettes et se dressa sur son séant, la mine gourmande. D'un geste brusque, Dinh l'emprisonna dans la toile et s'approcha des barreaux.

La lampe à huile, toujours allumée, se trouvait de l'autre côté de la grille. Dinh passa le précieux paquet à l'extérieur et de toutes ses forces, visa la flamme. Le rat, tournoyant dans l'air, donna un coup de patte affolé, ce qui le libéra temporairement, mais au même moment, il heurta de plein fouet la lanterne qui se renversa.

L'obscurité se fit, aussitôt effacée par la flamme qui jaillit du sol. La paille venait de prendre feu, répandant une épaisse fumée par-dessus des étincelles dorées. Dans cette lumière fantasmagorique, le rat glapit, Postillon Fétide se redressa et Dinh cria à tue-tête :

— Au feu !

*

Dans sa chambre de l'aile est, Monsieur Tho faisait les cent pas, en proie à une grande excitation. Il se demandait s'il allait pouvoir fermer l'œil de la nuit, tant son cœur palpitait d'impatience. Son costume d'apparat, exhumé en grande pompe de la vieille malle, reposait sur sa couche, une merveille de soie et de velours qui n'avait pas vu la lumière depuis au moins une dizaine d'années. Des broderies en fils dorés couraient le long des manches et au bas du vêtement, un moutonnement de motifs nuageux qui suggéraient

une grandeur presque céleste. Le nez dans les manches, il avait humé le tissu, pour inhaler l'odeur de sueur et de poussière de ces temps glorieux, quand il fréquentait encore les champs de bataille, un peu en retrait pour observer ses troupes dans la mêlée. Les yeux errant sur l'habit, il se revoyait plus jeune, les épaules tendant l'étoffe, bien droit dans ses bottes. A ses oreilles résonnait encore la clameur des guerriers par-dessus le claquement des bannières et le cliquetis des armes.

C'était un passé magnifique qui allait renaître avec les premières lueurs de l'aube. Après trop de temps à œuvrer dans l'ombre, voilà qu'il était prêt à revenir au premier plan, dans son habit de lumière. Dans ses mains qui avaient su manipuler les hommes et tirer les ficelles, il tenait le destin du pays. Seul un esprit capable d'anticiper et de négocier avait pu réaliser ce vieux rêve de domination. Mandarins et seigneurs le porteraient, triomphant, jusqu'à la nouvelle Capitale qui s'érigerait sur les cendres de l'ancien Empire.

Le souffle court, Monsieur Tho jeta un coup d'œil dans le miroir de bronze accroché au mur. Sa longue barbe lui conférait un air sévère qui allait de pair avec les pommettes décharnées propres aux meneurs. L'éclat de ses iris n'avait pas faibli, toujours aussi aiguisé malgré son âge. Il dénuda ses dents, longues comme les crocs d'un loup. Il allait en imposer à cette génération insolente qui croyait que la jeunesse pouvait surpasser l'expérience.

Il grommela en se remémorant l'expression impertinente de cet officier du tribunal qui s'était permis de douter de ses capacités. Il se demanda où son incapable de fils avait trouvé ce garçon qui portait si mal l'uniforme. Sans doute quelque part dans la campagne, un rejeton d'illettré venu chercher fortune en ville, un bouseux sans avenir comme il en existait des milliers. Il fallait qu'il lui en parle un de ces jours. C'était un déshonneur pour le tribunal de compter un tel effronté dans ses rangs.

Le général Tho inspira vigoureusement, se dressant de toute sa taille. Il devait essayer de trouver le sommeil pour être à la hauteur demain. Il

s'apprêtait à replier son habit quand un mouvement dans le jardin le fit sursauter. Intrigué, il s'approcha de la fenêtre, le cou tendu.

Le vent faisait rage, tourmentant les jacuiers, tirant des bruissements des casuarinas qui bordaient la rivière. Il eut beau inspecter les environs, il ne put rien distinguer dans le gris incertain de la nuit. Sans doute un chat ou un renard en train de chasser, se dit-il, rasséréiné. Mais il avait mieux à faire que de scruter l'obscurité. Demain, il allait enfin entrer dans la lumière.

*

Filant sur le vent, Monsieur Phi ne s'arrêta que quand il eut atteint sa destination. Il avança avec précaution, se gardant de passer dans les zones éclairées. A un moment donné, un bruit le surprit et il s'accroupit vivement dans les herbes. Il ne reprit sa progression que quand tout risque fut écarté. De toute façon, il n'était plus très loin. L'odeur de l'eau le guidait sans faillir, tandis qu'il se repérait par rapport au toit de la bâtisse qui se découpait contre les nuages. A mesure qu'il se rapprochait de la ligne des casuarinas, il se sentait envahi par une ivresse incontrôlée qui le saisissait aux tripes et faisait trembler ses mains. Dire qu'il avait failli la jeter dans la rivière quand il en avait eu fini avec elle !

La silhouette des jarres se dressait devant lui et il dut se refréner de courir comme un fou.

Il s'arc-bouta pour les déplacer, soufflant bruyamment pour se donner du courage. Puis il s'empara de la pelle posée à côté de la porte et se mit à dégager la terre tassée par les récipients. Il avait de bons muscles et ses mouvements aisés dénotaient une certaine habitude, aussi trouva-t-il assez rapidement ce qu'il était venu chercher.

Le chef du marché grogna de plaisir quand il sentit sous sa pelle une protubérance qui signalait la fin de ses peines. Il s'accroupit et se mit à fouiller la terre de ses mains. Il dégagea ainsi un morceau de tissu sale qu'il tâta de ses doigts fébriles. Le vieux avait bien dit l'ourlet... Cependant, il eut beau palper l'étoffe, il ne trouva pas la moindre dent. Il laissa échapper

un juron, mais n'eut pas le temps d'achever son blasphème car une voix venait de crier :

— Maintenant !

Tout à coup, il sentit le bout d'une savate lui frapper la mâchoire, tandis qu'une silhouette se penchait sur lui.

— Je le tiens ! s'exclama le jeune Quynh, stupéfait de sa victoire rapide.

Il détourna les yeux, ce qui permit au chef du marché de le faucher d'un brusque mouvement de jambes. Le sbire, déséquilibré, tomba à la renverse, momentanément sonné.

— A nous ! dit le mandarin Tân, émergeant des ténèbres.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ? demanda Monsieur Phi, la bouche mauvaise. Je croyais que les officiers du tribunal quittaient leur poste en début d'après-midi. Pas la peine de faire du zèle, vous ne toucherez pas de prime supplémentaire, allez !

— Je vais peut-être gagner gros en envoyant le fameux Gourmet aux galères. A moins qu'on ne décide de l'écarteler demain pour fêter le retour du mandarin Châu.

Le jeune Quynh se redressa sur son séant en se frottant le crâne.

— Comment ? C'est lui, le Gourmet ?

— Ferme-la ! interrompit Monsieur Phi en lui décochant un coup de poing.

Il se leva lentement et vint se planter devant le mandarin.

— On va enfin s'expliquer, tous les deux !

Et il empoigna la pelle qu'il brandit comme une arme. Avec un ricanement, il tenta d'entailler l'abdomen du mandarin du bout rouillé. L'outil siffla dans l'air tandis que le magistrat se jetait vivement en arrière. Un peu plus, et ses tripes se répandaient à terre. L'autre continuait à attaquer méchamment, par à-coups, poussant et feintant, cherchant la tête puis les jambes du mandarin qui esquivait comme il pouvait. Le magistrat savait qu'à ce jeu-là, il ne pouvait que perdre, car si Monsieur Phi avait l'allonge nécessaire pour lui infliger une blessure, lui ne disposait que de son agilité.

Impossible d'atteindre l'adversaire à mains nues. Il scruta les alentours, alors que la pelle lui entaillait le bras, creusant un sillon de sang.

— Ah ! Tu veux me couper la main, comme à cette pauvre nonne ? gronda le mandarin en se saisissant d'une bêche providentielle.

— Les deux mains et les deux pieds, tant que j'y suis ! répliqua l'autre, riant aux éclats.

Il lança en avant la pelle et lui aurait troué le thorax si le mandarin n'avait pas paré avec la bêche. Une étincelle jaillit, un frisson parcourut les membres des combattants. A son tour, le magistrat riposta, heurtant la cuisse de Monsieur Phi qui hurla de douleur.

— Et quand j'aurai fini avec tes membres, je te couperai le nez ! cria celui-ci en visant les yeux. Puis je t'arracherai une dent que je vendrai aux bonzesses du monastère !

— Ta cupidité t'a perdu, crapule ! La nonne que tu as assassinée n'avait sur elle que les dents avec lesquelles elle était née.

Conscient d'avoir été floué, Monsieur Phi émit un grognement sauvage et décupla la force de ses frappes. Il n'était plus là pour blesser – il cherchait bel et bien à tuer. Mais le mandarin s'était entraîné avec les meilleurs maîtres. Chaque coup porté par la pelle était paré par la bêche, ce qui augmenta la colère de Monsieur Phi.

— Tu as été berné par un pauvre bonze ! poursuivit le mandarin, en se fendant avec élégance. Si tu t'étais contenté de ton salaire, tu aurais pu t'en sortir. Le Gourmet était trop gourmand !

— Et toi, tu es moins sot que tu n'en as l'air. Dommage que tu finisses à côté de la nonne qui est en train de se décomposer sous le fondement de ton collègue !

A ces mots, le jeune Quynh sursauta et s'aperçut avec horreur qu'il était assis sur un bras coupé, surgissant du sol comme pour le toucher. Il fit un bond de côté et crut qu'il allait rendre le contenu de son estomac.

— Donne-moi le nom de ton complice, et tu bénéficieras peut-être d'une remise de peine, conseilla le mandarin au forcené.

— Quoi ? interrompit Quynh, éberlué. Le Gourmet n'agissait pas seul ?

Le mandarin évita de justesse un coup en biais de Monsieur Phi, qui avait pris la pelle à deux mains et tapait aveuglément mais non sans une certaine précision. Une lueur étrange brilla dans ses prunelles, une pointe d'hésitation qui n'échappa pas au magistrat.

— Dis-lui comment vous étiez deux à œuvrer ! poursuivit le mandarin, en bloquant la pelle. Deux écritures sur les lettres envoyées, donc deux criminels.

L'autre fit une pause en l'épiant sous ses sourcils ébouriffés.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Allons, pas la peine de nier. Tu n'as qu'à livrer ton acolyte et le jeune Quynh ici présent témoignera de ta bonne volonté.

Il vint chatouiller le torse de son adversaire avec le bout de la bêche, comme pour le cajoler.

— Mais comment...

— Vite, sinon je vais perdre patience, soupira le mandarin Tân, une note de menace dans la voix.

Quynh était tout ouïe, haletant tel un chiot à qui on va lancer un os à ronger. Son collègue, qui l'avait emmené presque de force sur cette mission nocturne, ne l'avait pas préparé à de telles révélations. C'était renversant, ce dénouement d'un mystère que personne n'avait réussi à débrouiller, et il en était le témoin capital !

Désorienté, le chef du marché allongea un peu trop mollement la pelle, qui passa très loin du ventre de son adversaire.

— Je ne peux quand même pas accuser...

— Arrête de tergiverser ! ordonna le mandarin, l'agaçant sous le menton avec la bêche. Le nom ! Saisis ta chance !

— Le nom ! répéta le jeune Quynh, opiniâtre.

— Eh bien... commença Monsieur Phi, en fixant le mandarin Tân.

Le Gourmet, son expression fautive envolée, affichait une indécision qui irritait le jeune sbire. Quand allait-il cracher le morceau ?

— Allons, l'identité de ton complice est évidente ! articula le mandarin sur un ton sans réplique. Tu crois que j'ignore chez qui nous nous

trouvons ?

Un éclair traversa le regard confus de Monsieur Phi, comme s'il venait de se rendre compte de ce qui se jouait à cet instant. Il jeta un coup d'œil sur le cadavre de la nonne, l'air de soupeser le pour et le contre. Soudain, il se fendit d'un grand sourire.

— Bien sûr ! répondit-il, goguenard. Celui qui m'a aidé dans tous ces crimes, c'est mon oncle, le général Tho !

— Voilà ! laissa tomber le mandarin Tân, levant les yeux au ciel. On y est !

A ses mots, il lâcha sa bêche, fit un tour sur lui-même pour prendre de la vitesse et vint percuter l'assassin au niveau de l'occiput de sa jambe tendue. L'autre s'écroula sans un mot, tandis que le jeune Quynh levait le poing en signe de victoire.

*

— Mais pourquoi ne pas avoir arrêté le général Tho, puisque nous étions dans sa propriété ? demanda le sbire Quynh, le bras passé sous l'épaule de Monsieur Phi qui, à peine conscient, traînait les pieds dans la poussière.

Son compagnon le dévisagea avec une patience infinie.

— Regarde-nous ! Nous ne sommes que deux pour trimballer ce gros tas de muscles jusqu'en ville. Tu crois que le vieux général se serait laissé emmener sans résistance ? Non, il est bien là où il est pour ce soir. Il ne sait pas que son complice vient de le dénoncer et ne risque pas de prendre la fuite, va !

Il resserra sa prise autour du chef du marché, dont le poids approchait celui d'un éléphantau.

— Demain, reprit le magistrat, il faudra envoyer des hommes pour le neutraliser. Le mandarin Châu sera content qu'on ait enfin attrapé le Gourmet.

— *Les Gourmets*, précisa Quynh, le front inondé de sueur. J'ai bien compris qu'ils étaient deux dans le coup. Mais je dois dire que tu as fait

fort ! Faire craquer cet immonde assassin n'était pas chose facile !

Le mandarin Tân sourit vaguement en accélérant le pas.

— Tu sais, quelquefois, les criminels ne demandent qu'à dire la vérité. Ce qui leur reste de conscience doit les tourmenter et il suffit de les forcer un peu.

— Cette pauvre nonne qu'il a tuée ! On ne savait même pas qu'elle avait disparu !

Le petit sbire semblait navré.

— Mais alors, pourquoi ne l'a-t-il pas mangée ?

— Tu as vu l'état dans lequel elle se trouvait ? énonça le mandarin, péremptoire. Tu aurais envie de manger un corps aussi peu frais ?

L'image du cadavre suffit à couper court à toute nouvelle question de la part du sbire, au grand soulagement du mandarin Tân. Il n'avait pas le temps d'éclairer la lanterne du jeune curieux. Il fallait mettre ce volumineux prisonnier dans une cellule avant son réveil.

— Dépêche-toi ! lui intima le magistrat. On n'a pas toute la nuit ! Au tribunal, tu diras aux collègues de l'enfermer et demain, tu feras ta déposition. C'est clair ?

— Pas de problème ! Je suis le témoin principal de cette affaire, tu l'as dit.

Pas peu fier de sa position clé, Quynh pressa l'allure et ils arrivèrent sous peu devant le bâtiment officiel.

— Que se passe-t-il ? s'écria le mandarin, l'inquiétude le saisissant aux tripes.

Il se mit à courir en tirant le corps inerte du prisonnier et son compagnon qui tentait de le suivre. Des sbires affolés s'éparpillaient dans tous les sens, tandis qu'une épaisse fumée s'échappait d'une fenêtre du rez-de-chaussée.

— Le feu a pris dans les geôles au sous-sol ! expliqua un officier aux tempes noires de suie. On a maîtrisé les flammes, mais tout le monde est un peu sous le choc.

Le mandarin Tân blêmit.

— Et les prisonniers ?

— On en a retrouvé un. Il a eu vraiment chaud.

— Lequel ? demanda le magistrat d'une voix rauque.

Par-dessus l'épaule du sbire, il vit Postillon Fétide assis dans l'herbe, qui contemplait sans broncher l'agitation autour de lui. Il se précipita vers lui, en abandonnant Monsieur Phi dans les bras de son collègue.

— Où est le lettré Dinh ? cria-t-il en saisissant le maître chanteur par le col.

— Aucune idée, repartit l'autre, profondément désolé. Je me suis réveillé alors que les flammes commençaient à monter et je l'ai entendu hurler : « Au feu ! » Les sbires ont aussitôt débarqué, mais il y avait tellement de fumée que je ne pouvais pas voir ce qui se passait.

Il s'étira en regardant les officiers courir de-ci de-là.

— J'espère qu'on le retrouvera.

Il se massa la nuque avant d'énoncer :

— Tout le monde s'attend à avoir une exécution en règle, alors ce serait dommage qu'il manque à la fête.

Le mandarin pensait à l'assommer d'un coup de poing quand un officier s'approcha de lui, l'air penaud.

— On vient de retrouver un corps calciné dans la prison... Complètement grillé et à peine reconnaissable...

Le sang du magistrat ne fit qu'un tour. Il se sentait défaillir à la nouvelle.

— Un rat énorme qui a fini rôti dans l'aventure ! s'esclaffa l'autre en se tapant sur les cuisses.

Mais le mandarin Tân était déjà sur ses pieds, revigoré par l'annonce. Ce malin de Dinh avait réussi à s'évader, ce qui n'était pas plus mal ! Quant à lui, il n'était pas encore au bout de ses peines.

— Quynh ! appela-t-il. Viens avec moi ! On a encore du travail sur les bras !

— Belle pioche, mais je gagne, dit tranquillement Francisco da Silva en abattant ses cartes.

Joaquim dos Santos, un marin dont les sourcils auraient pu garnir facilement deux pinceaux, soupira sans faire d'histoires. Malgré la carte qu'il avait escamotée dans sa manche, son collègue avait toujours une veine qui dépassait ses prévisions.

— Ça ne fait jamais que quinze parties en ta faveur, fit-il remarquer en tentant de remettre discrètement la carte dans la pile. Je propose une trêve.

— Accordée, répondit da Silva en grand seigneur.

Il se versa un verre de rhum, se gratta les poils du torse et déclara :

— Je commence à en avoir assez d'être ici. Les nouilles me sortent par les trous de nez.

— Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour de la morue séchée... Le poisson fermenté des sauvages du coin est franchement infect.

Dos Santos cracha dans ses paumes pour donner une courbe élégante à ses sourcils indisciplinés.

— Plus que deux jours avant de lever l'ancre. Il me tarde d'arriver en Chine.

— C'est plus excitant que ce trou, c'est sûr. Il n'y a que le capitaine qui tire son épingle du jeu, avec la poule qu'il s'est offerte, le veinard.

Francisco da Silva n'était pas homme à critiquer ses supérieurs, mais il y avait des injustices qu'il avait du mal à avaler.

— Bah ! rétorqua son compagnon, tricheur mais philosophe. Quand on est chef, on peut se permettre des privautés avec la plus mignonne des filles du port.

— Privautés payantes, tout de même ! Je ne vois pas la belle se laisser caresser gratis par le capitaine. En plus de sa semence, notre beau commandant doit y lâcher une bonne partie de sa solde.

Les sourcils de dos Santos se trémoussèrent d'hilarité.

— Heureusement que les Chinois le payent bien pour sa marchandise. Sinon il serait réduit, comme nous, à se frotter, toute lumière éteinte, à des filles sur le retour.

— Chanceux, tout de même, le chef, insista da Silva, plein d'envie. En ce moment, alors qu'on est là à croupir sur le bateau, il doit essayer de tirer le maximum de ses sapèques.

— Autant faire travailler les bourses avant de devoir déboursier ! asséna son compagnon avec prosaïsme.

OceanofPDF.com

Il déboucha une bouteille d'hydromel épicé qu'il but au goulot.

— A nos collègues qui sont en train de s'amuser au port ! La prochaine fois, c'est nous qui gagnerons au tirage au sort.

Dehors, des vaguelettes se jetaient contre la coque du navire, poussées par un vent qui soufflait en rafales. Les deux hommes, un moment silencieux, écoutaient ce bruit qui allait, sous peu, emplir leurs oreilles quand ils auraient repris la mer vers leur prochaine destination.

Joaquim dos Santos commençait à ramasser les cartes éparpillées quand deux coups brefs frappés à la porte de la cabine l'interrompirent. Ils s'entre-regardèrent.

— Bonsoir, Messieurs, dit un grand gaillard en s'avancant dans la lumière.

Habillé de l'uniforme des sbires, il devait se tenir un peu courbé pour ne pas toucher le plafond. Les pommettes hautes et les yeux étirés détonnaient dans ce corps bien charpenté, que les Portugais n'avaient pas l'habitude de voir chez les locaux fluets. Derrière les épaules découplées du premier, se profilait un autre sbire, dont le visage de gamin trahissait une grande excitation et une curiosité qu'il avait du mal à maîtriser.

Francisco da Silva, qui baragouinait un peu le langage des autochtones, demanda d'une voix rogue :

— Qu'est-ce que vous venez faire sur notre bateau ?

— Eh bien, expliqua le premier sbire, nous sommes à la recherche d'un prisonnier qui s'est évadé cette nuit, et ordre nous a été donné de fouiller tous les navires à quai.

Comme les marins le scrutaient avec scepticisme, il poursuivit :

— L'homme en cavale est un assassin...

— Il a étripé une vieille femme après l'avoir étranglée, interrompit son assistant, dont le timbre haut perché dénotait un enthousiasme fébrile.

L'autre lui fit signe de se taire avant de continuer :

— Il est de notre devoir de vous prévenir également que ce fauve est sans pitié. Il est armé et dangereux.

Les marins délibérèrent un moment. Ces sauvages étaient décidément des bons à rien pour laisser fuir un malfaiteur de cette envergure. Da Silva fut amadoué par leur mine sérieuse et haussa les épaules.

— Bon allez-y, vous pouvez fouiller le bateau.

— Mais si vous vous faites étripier, soyez sûrs qu'on vous jettera par-dessus bord pour ne pas avoir d'ennuis, hein ?

Dos Santos fit danser ironiquement ses sourcils aussi épais que des chenilles obèses et indiqua le chemin aux sbires. Il reprit une rasade de rhum tandis que da Silva se calait contre le mur, imaginant les prouesses techniques de leur capitaine.

*

— Tiens, comment tu savais que le fugitif se cachait dans les environs ? demanda ingénument le jeune Quynh, encore sous le choc de l'équipée nocturne.

Le mandarin Tân mit un doigt sur ses lèvres.

— Pas le temps de t'expliquer. Suis-moi, il faut fouiller la cale de fond en comble, et au pas de charge, avant que les matelots ne reviennent sur leur décision.

Il s'engagea à grandes enjambées dans le ventre du navire, cherchant des recoins sombres susceptibles d'abriter un homme. Sur ses talons, le petit sbire contemplait les immenses caissons en bois qui s'empilaient sur le côté, renfermant sans doute des porcelaines bleu et blanc de la région ou des sculptures en ivoire dont les collectionneurs étrangers étaient si friands. Plus loin, des troncs de bois sombre libéraient l'odeur sucrée de résine qui allait bientôt embaumer l'intérieur d'un riche Chinois sous forme d'un paravent ajouré. Bouche bée, Quynh s'émerveillait dans cet antre où des trésors s'entassaient pêle-mêle, recouverts de bâches comme de vulgaires objets remisés.

Le mandarin avait pris de l'avance, sondant les moindres renforcements, soulevant les toiles, tâtant les balles de soie. Rien ! Se serait-il fourvoyé ? Il

sentit une vague de sueur inonder son dos. Si c'était le cas, la situation était sans espoir. Il entendait les chaises s'agiter dans la cabine en haut, comme si les marins s'étaient soudain ravisés. L'anxiété lui noua la gorge, il se hâta vers le fond de la cale. C'était sa dernière chance.

Une petite porte était encastrée dans la cloison. Un très mince faisceau de lumière s'échappait des interstices. Le cœur battant, il tenta de tourner la poignée. En vain. Qu'est-ce qu'il y avait là qu'il faille mettre sous clé ? Il secoua la poignée, dépité, et se détournait pour réfléchir quand des voix s'élevèrent, amorties par l'épaisseur du bois :

— Allez-vous-en ! Vous avez vu l'heure ?

— Qu'est-ce que c'est ? chuchota Quynh, arrivé à sa hauteur.

Pour toute réponse, le mandarin recula de trois pas et prit de l'élan. D'un coup d'épaule, il défonça la porte et se trouva devant un spectacle qui stupéfia le petit sbire à ses côtés.

*

Dans la cabine, Francisco da Silva en était à hésiter mentalement entre la position du jésuite et celle du crapaud. Laquelle allait choisir le capitaine en ce moment décisif où il fallait concrétiser ? Il allait pencher pour le premier, car le chef ne cachait pas son admiration pour les missionnaires, quand Joaquim dos Santos s'écria, la bouteille à la main :

— Sainte Mère ! Il ne faut pas qu'ils trouvent la cargaison !

*

— Fichez le camp ! Vous voyez bien qu'on est occupées ! dit une voix aigrette.

Le sbire Quynh fixa sans comprendre les quatre vieilles accroupies autour d'une caisse en bois, en train de jouer aux cartes. Assises sur leurs talons, elles tournaient vers lui des bouilles ridées où se lisait une irritation sans bornes.

— Allez ! Du vent ! s'exclama l'une d'elles. Je suis en train de gagner, alors pas question d'interrompre la partie !

Abasourdi, le jeune homme se tourna vers son collègue, mais celui-ci avait déjà fait un pas en avant.

— Debout, Mesdames ! Nous sommes venus pour vous libérer !

S'il attendait des remerciements de la part des ancêtres, il en fut pour ses frais, car la meneuse s'esclaffa :

— On n'a pas besoin d'être libérées ! On attend de passer de l'autre côté de la mer, au pays de la jeunesse éternelle, n'est-ce pas, Jonc chérie ?

— Pour sûr, Roseau ! Je n'ai pas envie de rester dans cette enveloppe flapie qui n'attend que le suaire.

— Nous non plus ! s'écrièrent en chœur les deux autres femmes, fripées comme des noix. On nous a promis la beauté et des prétendants en Chine, alors, vous pensez, on n'a pas l'intention de moisir ici !

Devant une telle ingratitude, le mandarin Tân commençait à s'énerver.

— Je ne plaisante pas, Mesdames. Si vous ne venez pas avec nous de votre plein gré, je vais devoir employer les grands moyens.

— Comment donc ! s'exclama Quynh malgré lui. Ce sont Mesdames Jonc et Roseau, avec les deux autres disparues ? Je croyais qu'elles étaient mortes et digérées !

— Jeunes vauriens ! siffla Madame Roseau, hargneuse. Du respect devant vos aînées ! J'ai dit qu'on restait ici, alors on reste ici.

Et elle se leva, campée sur des jambes maigrelettes, tandis que ses amies se mettaient péniblement debout, tout aussi déterminées à garder leur position. Le mandarin Tân n'en revenait pas. Devant lui, une bande de petites vieilles s'apprêtait à lui tenir tête, toutes griffes dehors.

— Dis-moi que je rêve !

— C'est un vrai cauchemar, tu veux dire ! souffla le jeune Quynh, épouvanté par l'horreur de la situation.

Ils s'approchèrent lentement des prétendues captives quand Madame Roseau lança l'attaque.

— Allez, les filles, montrons-leur de quoi nous sommes capables !

Donnant l'exemple, elle se précipita sur le mandarin sur ses jambes qui flageolaient. Il crut un moment qu'elle allait se casser le fémur en chemin, mais elle fit un bond et vint lui lacérer le visage de ses ongles acérés. Attaqué par surprise, le magistrat ne savait que faire. Le sang coulait le long de son cou et ses oreilles résonnaient des piailllements insupportables de la vieille. Il se contorsionna à droite et à gauche pour la faire tomber, mais elle tenait bon, les serres solidement plantées dans sa peau. Excédé, les pommettes en feu, il se résolut à lui allonger une gifle qui l'envoya à terre.

— Pas de quartier ! ordonna le mandarin à son collègue qui avait assisté à la scène, muet de saisissement.

A peine eut-il donné cette directive que les autres ancêtres entamèrent la charge, ulcérées par le traitement que venait de subir leur meneuse.

— En avant ! cria Madame Jonc, se lançant sur le jeune Quynh dont elle arracha une touffe de cheveux.

Le crâne lancinant, le sbire se débattit, mais les mèches pleuvaient, plus drues qu'une tonte de forçat, tandis que Madame Jonc s'en donnait à cœur joie. N'y tenant plus, Quynh la prit violemment par les épaules et l'envoya bouler dans un coin de la cabine.

Entre-temps, Madame Sable n'était pas restée les bras croisés. Voyant Madame Roseau hors de combat, elle fonça, tête baissée, pour assaillir le mandarin par-derrière. Un tabouret opportun lui servit de tremplin comme elle prenait son élan pour s'accrocher au dos du magistrat tel un morpion à l'aine d'un abbé.

— Petit voyou ! glapit-elle, en lui plantant ses gencives dans le cou. Comment oses-tu traiter de la sorte une aïeule ?

Si le contact humide des gencives eut d'abord pour effet de le chatouiller, le rire du mandarin Tân mourut dans sa gorge quand une dent solitaire, inexplicablement rescapée d'une chute irrémédiable, vint se fiche dans sa nuque. Il hurla de douleur et, enterrant à jamais tout respect pour les vieilles femmes, recula à toute vitesse pour aller heurter le mur, écrasant impitoyablement Madame Sable contre la paroi. Mais elle se montra indestructible et se mit à beugler de plus belle en continuant à le mordre.

— Espèce de crapule ! J’aurai ta peau !

Encouragée par la démonstration de son amie, Madame Jade s’était jetée à corps perdu contre le jeune Quynh, qui s’était débarrassé de Madame Jonc de brutale façon.

— Tiens ! Prends ça ! siffla-t-elle, en le pinçant perversement au torse et au bas du dos.

Choqué par tant d’agressivité, le sbire décida de ne pas se laisser tripoter aussi féroce­ment par des doigts crochus. Du coup, il la ceintura pour se dégager de son étreinte et ne résista pas au plaisir de la secouer rudement pour lui remettre les vertèbres en place. Comme elle tendait le bras au hasard pour tenter de s’agripper, elle atteignit fortuitement une partie innommable de son individu, sonn­ant par là son quasi-arrêt de mort. Le sbire, meurtri dans sa chair et blessé dans sa virilité, lui fit faire un tour sur elle-même avant de la projeter contre une balle de tissus qui amortit sa chute.

Cependant, si elles avaient perdu une bataille, elles étaient loin d’avoir perdu la guerre, car pour une ancêtre tombée à terre, une autre se levait et prenait sa place. Et c’est ainsi qu’au bout d’un moment, elles revinrent toutes à la charge, assaillant le mandarin et son coéquipier à quatre contre deux.

A cet instant, la porte s’ouvrit brutalement.

Francisco da Silva et Joaquim dos Santos, bouteille de rhum à la main, se tenaient sur le seuil, la mâchoire pendant d’effarement.

— Par tous les diables ! gronda da Silva, n’en croyant pas ses yeux.

Le mandarin Tân, avec Madame Jonc sur son dos et Madame Sable accrochée à son abdomen, n’en menait pas large, pendant que Quynh était immobilisé par Madame Jade qui lui mordait une cheville et Madame Roseau qui tirait sur son pantalon.

Le magistrat profita de l’effet de surprise pour tourner plusieurs fois sur ses talons, acquérant une vitesse suffisante pour décramponner Madame Roseau. Vaincue par la rotation, elle lâcha prise et tournoya dans l’air avant de frapper da Silva de plein fouet. La bouteille de rhum éclata en morceaux,

répandant une forte odeur d'alcool qui exalta les aïeules. Tombé à la renverse, le marin se trouva lascivement chevauché par Madame Roseau qui, à l'évidence très émoustillée par les poils, lui arracha quelques poignées de sa toison pectorale.

— Sainte Vierge ! vociféra le marin en effectuant des ruades dans tous les sens. Vieille peau, je vais t'expédier en enfer !

Il leva un bras pour la frapper, mais plus lesté, elle le devança en déracinant une touffe de poils sous les aisselles, ce qui lui tira des larmes de douleur.

Quynh, voyant le succès de son compagnon, effectua un mouvement de ciseau des jambes et décrocha Madame Jade qui effectua un vol plané de toute beauté avant de s'écrouler sur dos Santos, dont la bouteille d'alcool se brisa dans l'action. Tombé à quatre pattes, il voulut se relever mais l'ancêtre l'enserrait dans une prise de lutteuse qui frôlait désagréablement ses parties intimes.

— Foutredieu ! s'écria dos Santos.

Mais l'autre se contenta de rire en palpant à l'aveuglette, pendant que le matelot se démenait comme un beau diable.

Le combat était devenu plus équilibré, mais il ne fallait pas sous-estimer la motivation des aïeules à qui le miroitement d'une jeunesse éternelle insufflait des forces surhumaines. Biceps d'acier contre péronés de porcelaine, cuisses massives contrecarrées par des poignets friables, l'issue restait incertaine, quand une voix s'éleva, péremptoire :

— Pas un geste, ou je vous fais sauter la cervelle !

Ils se figèrent, qui le poing en l'air, qui la bouche ouverte, glacés par la menace. Dans l'encadrement de la porte, drapé dans sa cape aux plis majestueux, se tenait le maître du navire, le capitaine Aquilino Lopes de Oliveira. Et à son poing, plus dangereux encore que ses paroles, brillait le canon d'un pistolet.

— Tiens, te voilà donc, le convoyeur de vieilles ! dit le mandarin en se redressant lentement. Je viens t'arrêter pour ton trafic illicite qui a coûté la vie à deux personnes déjà.

— Ah ! Mais c'est le sbire viêt expulsé par Aube Violette l'autre soir ! répliqua le Portugais avec morgue. Peut-être la fille était-elle trop chère pour ta solde ?

— Je n'ai pas besoin de payer pour des caresses, moi. Toi, en revanche, tu vas payer de ta personne pour recel de prisonniers et commerce illégal. Les quatre grands-mères ici présentes ne figurent pas sur la liste officielle des marchandises, je me trompe ?

L'autre passa un doigt affecté dans sa moustache en l'observant avec condescendance.

— Bien sûr que non ! Sous quelle rubrique aurait-il fallu les déclarer ? Viande avariée ? Esclaves sexuelles ?

S'entendant ainsi décrites, les aïeules se rebiffèrent bruyamment.

— Espèce de polisson !

— Coquin sans envergure !

— Fils de guenon !

— Bâtard de verrat !

Le sourire suave, le Portugais les laissa s'époumoner.

— Bon, finissons-en ! Toi, le sbire en manque, je vais te trouver la peau. Et ensuite, ce sera le tour de ton mignon. Dans quelques jours, on retrouvera vos corps bouffis dans la rivière, mais moi et mon équipage, on sera déjà en route vers Macao !

Il pointa son pistolet vers le mandarin Tân, furieux de s'être fait si bêtement prendre, et proclama, théâtral :

— Adieu !

— Pas si vite ! riposta une voix froide derrière lui. Bouge un doigt et ton bateau part en fumée !

Les regards convergèrent vers la silhouette qui venait de se profiler à l'entrée, maigre mais déterminée.

Le lettré Dinh se tenait appuyé contre le montant de la porte, la main négligemment tendue au-dessus de la grosse flaque de rhum, une lanterne se balançant au bout de l'index.

— Tu n'oserais pas ! grommela le capitaine avec beaucoup moins de superbe.

— Détrompe-toi. Ce soir, j'ai déjà mis le feu au tribunal, alors un navire...

— C'est vrai ! intervint Quynh. Il a brûlé le rez-de-chaussée sans la moindre hésitation.

Tandis que le Portugais tergiversait, pris de court, le mandarin s'élança, plus vif que l'éclair. Il enjamba le corps prostré de dos Santos, écrasa au passage la main de Madame Roseau, et plia le coude en faisant pivoter son torse. Effectuant une virevolte en l'air, il arriva au niveau du capitaine et détendit violemment son bras. Percuté au front, l'homme s'écroula sans piper mot, tandis que son pistolet s'envolait dans les airs. Le mandarin, qui avait atterri avec un genou à terre, allongea la main et le rattrapa avec élégance.

— Joli, dit simplement le lettré en posant la lanterne sur une table.

Il contempla les marins effondrés et les vieilles qui le fixaient, les gencives rougies de bétel.

— Drôles d'esclaves sexuelles, fit-il en tendant la main à son ami.

*

— Bon, je suppose que c'est maintenant que tu me dis de faire mon balluchon pour partir, dit Dinh, guilleret, en posant pied à terre.

— Effectivement, convint le magistrat en essuyant une traînée de sang à son cou. Va chercher tes soieries et tiens-toi prêt pour le départ.

Ils longèrent le quai en direction du centre ville. Les rafales de vent arrachaient les feuilles de flamboyants par poignées et soulevaient des nuages de poussière. Ils avaient posté le jeune Quynh sur le navire pour surveiller les Portugais et garder un œil sur les aïeules, qu'ils avaient dû enfermer de peur qu'elles ne fomentent une révolte en dernière extrémité.

— Attends-moi ici, intima soudain le mandarin Tân en s'éloignant à grands pas.

Devant une gargote, un groupe de sbires étaient en train de se dégourdir les jambes après un repas copieux. A l'évidence, l'incendie qui avait ravagé une partie du tribunal avait déjà été relégué au rang d'anecdote.

— Hé, vous là-bas ! s'écria le magistrat en s'approchant d'eux. J'ai du travail pour vous.

A ces mots, les hommes en uniforme tentèrent de se disperser, faisant mine de n'avoir rien entendu.

— Je n'ai pas été assez clair ? gronda le mandarin, se campant devant eux. Sur le bateau du Portugais Aquilino Lopes de Oliveira, vous trouverez le sbire Quynh en train de garder quatre femmes superbes. Je crains qu'elles ne se montrent un peu trop ardentes pour lui, aussi vaudrait-il mieux que vous alliez l'aider à les mater, si vous voyez ce que je veux dire.

— Quatre femmes superbes ? s'écrièrent les sbires à l'unisson, leurs gestes immédiatement suspendus.

— C'est sûr que le petit Quynh va se faire déborder ! dit l'un d'eux, tournant déjà les talons.

— Il leur faut des vrais mâles, pas un gamin !

— Allez, les gars ! On va renforcer la surveillance de ces femelles insoumises !

Ils s'en furent en courant, ravis d'une telle mission.

— Bon, voilà une bonne chose de faite, dit le magistrat en revenant vers Dinh.

— Pourquoi ne pas partir sur-le-champ ? demanda Dinh, piaffant d'impatience. Me voilà enfin libre de toute entrave, après avoir roulé les officiers du tribunal dans la cendre. Nous pouvons galoper, toi et moi, jusqu'au bout de la nuit et laisser derrière nous cette racaille sans honneur. Tu me remercieras demain, moi ton héros, qui t'ai sauvé in extremis d'une mort atroce.

Le mandarin l'étudia longuement. Il avait encore maigri en captivité, mais son regard brillait d'excitation.

— Ta proposition m'émeut, mais il faut que tu prennes des forces ce soir, car demain nous aurons une longue journée devant nous.

Il reprit sa marche.

— D'ailleurs, j'ai une dernière visite à faire.

Le lettré roula des yeux exaspérés.

— Comme tu veux, mais n'oublie pas de te réveiller avant le chant du coq, ou le retour du mari.

*

Le catogan en bataille, le mandarin Tàn s'engagea dans l'allée qui menait à la vaste demeure plongée dans l'obscurité. La nuit était déjà fort avancée, mais il lui restait une personne à voir.

Le cœur serré, il contempla les nuages qui traversaient le gris du ciel comme une cavalerie de brume aux formes sans cesse changeantes, des chevaux nés du vent et montés par des silhouettes fugitives. L'aventure allait se terminer là, en ce soir de tempête, où les bourrasques se déchaînaient, annonçant un typhon imminent. Dans ces tourbillons d'air qui fouettaient les ténèbres, quel poids avait donc le destin d'un homme ? Pendant ces derniers jours, le mandarin avait souffert, tourmenté par le doute, sapé par le désespoir, aux prises avec des mystères qui lui échappaient aussi sûrement qu'un songe à la frontière du réveil. Et maintenant qu'il avait tout compris, tenant dans ses mains la solution, il se sentait plus incertain que jamais, comme si un vide s'était creusé au fond de son être.

A pas lents, il avança dans le jardin où des hérons en pierre nichaient au pied d'arbres fruitiers. Les lanternes, disséminées sur le domaine telles des lucioles égarées, avaient été soufflées par la tempête et il se mouvait avec circonspection en attendant de s'habituer à la pénombre.

Arrivé près de l'étang où dérivait des nénuphars, il s'arrêta.

Sur le pont, une silhouette se détachait contre le miroitement brisé de l'eau, une forme penchée sur la surface, tendue vers une figure que brouillait le vent.

— Belle nuit pour une promenade, dit une voix dénuée d'émotion, si neutre qu'elle paraissait désincarnée.

— Je venais vous apporter des nouvelles, répondit le mandarin en s'approchant. Le lettré Dinh s'est évadé cette nuit.

Monsieur Canh posa sur lui des yeux où se noyait le soupçon d'un sourire.

— Voilà qui évitera une exécution injuste, en fin de compte. J'ai entendu dire que votre ami, dans son enthousiasme, avait réussi à mettre le feu à la moitié du bâtiment.

— Dinh n'a jamais été quelqu'un de mesuré, malgré les apparences. J'imagine qu'inconsciemment il a souhaité détruire un symbole du système qui a jugulé sa sensibilité et étouffé ses aspirations.

Il fixa le profil régulier de Monsieur Canh, qui s'était replongé dans ses pensées. Les tempes tressaillaient légèrement à l'évocation d'images et de sensations connues de lui seul tandis qu'il sondait le reflet des nuages dans l'eau.

— J'ai aussi du nouveau sur l'affaire du Gourmet, annonça le magistrat en changeant de sujet. En début de soirée, nous avons arrêté votre cousin alors qu'il était en train de déterrer les restes d'une nonne disparue sur le chemin de Faifo, il y a quelques jours de cela.

Monsieur Canh se retourna, étonné.

— Mon cousin Phi, arrêté pour meurtre ? J'ignorais que vous enquêtiez sur la disparition d'une nonne...

— En vérité, c'est une affaire qui est venue se greffer sur mon investigation initiale, mais qui a pris de l'importance par la suite.

— Mais je ne comprends pas. Vous êtes en train de me dire que mon cousin était le Gourmet ?

Le magistrat soupira.

— L'histoire est assez compliquée, mais je me dois de vous l'expliquer avant de partir.

Il s'adossa à la rambarde du pont et commença :

— Quand j'ai proposé mes services au tribunal, on venait de recevoir les membres découpés de deux femmes âgées disparues la veille. Dans une

lettre, le Gourmet revendiquait le meurtre doublé d'un repas cannibale. J'ai appris alors que l'assassin n'en était pas à son coup d'essai.

— Effectivement, l'année dernière il avait déjà sévi en consommant quatre adolescents, mais nous n'avons jamais pu l'appréhender.

— Cependant, d'une année sur l'autre, sa façon de procéder restait la même : peu après, il envoyait les restes de deux autres vieilles, accompagnées d'une lettre.

Le mandarin leva l'index pour ponctuer ses propos.

— On semblait bien être en présence d'un tueur se repaissant de chair humaine, toujours à la même époque de l'année. Mais je me suis demandé pourquoi il s'intéressait à des adolescents maigrelets et des femmes décharnées. Pour un festin digne de ce nom, mieux vaut choisir des sujets où il y a de la matière, vous ne croyez pas ?

L'autre acquiesça avec un haussement d'épaules.

— Autre particularité : l'envoi systématique de pieds et de mains, poursuivit le mandarin Tân. Pourquoi rejeter ces membres-là précisément ?

— Peut-être que les orteils et les doigts ne sont pas aussi goûteux que le reste du corps ? proposa Monsieur Canh sans grande conviction.

— Oui, mais le Gourmet avait tout de même dû en consommer quelques-uns, puisqu'il n'envoyait jamais qu'un membre par victime.

Le mandarin Tân se pencha vers son interlocuteur, qui l'écoutait avec attention.

— C'est alors que je me suis dit que l'assassin essayait de nous bernier.

D'une voix mesurée, il enchaîna :

— A cause des membres manquants, on pouvait envisager une tout autre théorie : les quatre victimes n'avaient pas été tuées, mais seulement enlevées.

— Enlevées ? Mais à quelles fins ?

— Là réside le nœud de l'affaire. Trouvez le mobile et vous trouverez le coupable. Souvent, les enlèvements concernent des individus riches pour lesquels on peut demander une rançon. Ou bien, les victimes servent de monnaie d'échange pour effectuer une pression sur un personnage influent.

Mais dans le cas présent, c'étaient des gens qui ne rentraient dans aucune des deux catégories.

Monsieur Canh le scruta avec insistance.

— Donc, votre hypothèse souffre d'une lacune...

— Non, car il y a une autre possibilité. Il se pouvait que les victimes aient été enlevées pour elles-mêmes.

— A quoi serviraient des adolescents et des vieilles femmes ? J'ai déjà entendu parler de traites d'esclaves, mais qui voudrait de vieillards comme serviteurs ?

Le magistrat hocha vivement la tête.

— J'en étais au même point que vous, et c'est là que j'ai abandonné cette ligne de raisonnement. Il fallait examiner d'autres aspects en jeu pour avancer, sinon je me perdais en conjectures sans fin.

Il regarda le ciel qui charriait toujours des nuages de plomb. L'air portait l'odeur de l'eau. La pluie ne tarderait pas à tomber.

— Savez-vous que j'ai rencontré Monsieur Bonheur dans les geôles du tribunal ? demanda le mandarin à brûle-pourpoint.

— Oui, je sais qu'il vient contrôler l'état des prisonniers, répondit Monsieur Canh, étonné de ce changement de sujet.

— Pas seulement ! Il recueille aussi l'urine des détenus.

— Tiens donc ! Il ferait une cure de *shivambu*, comme certains fidèles du monastère ?

Le magistrat fit signe que non, amusé malgré lui par cette éventualité.

— Si c'était le cas, il en ingurgiterait un volume inconsidéré, car il prend tout ce qui tombe dans le seau ! Non, son but est purement scientifique. Il cherche à isoler des cristaux qu'il appelle *mineral d'automne*, un remède chinois très recherché pour ses vertus thérapeutiques. Le problème, c'est que pour obtenir ce mineral, il faut sublimer des tonneaux entiers d'urine.

— Cela doit poser des difficultés pour la recherche médicale. Pas facile d'avoir toujours de la matière première disponible.

— A qui le dites-vous ! C'est justement cet aspect que déplorait Monsieur Bonheur, d'autant plus que notre médocastre tentait de suivre

toutes les avancées en cette matière. Il espérait même pouvoir présenter l'état de ses recherches au colloque de Macao.

— Un colloque ? Ça a l'air sérieux !

— D'après Monsieur Bonheur, à cause des aspects lucratifs qui y sont liés, c'est l'un des domaines principaux de recherche de la médecine chinoise actuelle. Les premières allusions au *mineral d'automne* ont beau dater de plusieurs millénaires, les spécialistes continuent à explorer les variations entre les différents types d'urines.

— Comment donc ? Il y aurait des types d'urines spécifiques ?

— Apparemment. Notre sommité locale prétend que l'urine d'un habitant du Sud pourrait différer, dans son action thérapeutique, de celle d'un habitant du Nord. Et l'urine d'une vieille femme, par exemple, n'aurait pas les mêmes effets que celle d'une jeune fille.

Son interlocuteur médita longuement ses paroles. Au bout d'un moment, il demanda :

— Vous êtes en train de me suggérer qu'on aurait enlevé les adolescents et les aïeules pour servir de sujets d'expérience ?

— Exactement. Si les recherches portent effectivement sur les spécificités géographiques, ces enlèvements trouveraient ainsi leur explication, n'est-ce pas ?

— Pour ce qui est des vieilles femmes, je vous suis. Mais pourquoi les adolescents ?

Le mandarin ne put s'empêcher d'apprécier les questions de son compagnon. A l'évidence, celui-ci suivait sans peine le développement de son argument.

— J'ai eu l'occasion de voir Monsieur Bonheur à l'œuvre. Il faut savoir que le malheureux est obligé de payer des quidams pour recueillir leur urine. Or, avec celui qui fournissait l'échantillon ce jour-là, notre homme en avait largement pour son argent : le gamin en question produisait une quantité phénoménale de liquide, car il était affligé d'une maladie, apparemment présente dans sa famille, qui le poussait à boire à l'excès ainsi qu'à se soulager fréquemment et en abondance.

Le magistrat fit une petite pause avant de terminer.

— Il se trouve aussi que c'était un garçon maigre à l'extrême.

Un silence s'installa entre les deux hommes. Le vent passait en sifflant dans les rameaux, et l'eau clapotait bruyamment sous le petit pont.

— Admettons alors que les adolescents et les vieilles aient été enlevés pour leur urine. Rien ne prouve que mon cousin ait été coupable du rapt.

— C'est là qu'intervient l'autre élément de l'histoire : la périodicité. Si on enlève des gens, c'est qu'il y a une demande. Et les demandeurs se trouvent vraisemblablement là où sont concentrées les recherches...

— Macao.

— Vous avez tout compris. Ce qui signifie que quelqu'un se charge de les convoier – quelqu'un dont le navire s'y rend tous les ans. Cette nuit, le jeune Quynh et moi avons retrouvé les quatre vieilles femmes sur le bateau d'un Portugais nommé Aquilino Lopes de Oliveira. J'ai demandé qu'on mette l'équipage sous les verrous en attendant que l'affaire passe en jugement.

— Beau travail. Je suppose que les aïeules vous ont accueillies en sauveurs ?

— Si c'était le cas, je ne l'ai pas ressenti comme tel, renifla le mandarin Tân, en essuyant une griffure qui s'était rouverte dans son cou. Ces dames croyaient dur comme fer qu'on leur offrait la jeunesse éternelle en Chine. Votre cousin sait convaincre ses victimes.

Monsieur Canh le considéra, le front plissé.

— Je n'ai pas saisi comment vous avez déduit qu'il était en cause.

— J'y viens. Celui qui avait enlevé les femmes devait recevoir beaucoup d'argent pour sa livraison. Il suffisait de chercher quelqu'un qui allait devenir subitement riche pour tenir le coupable.

— Mais le cousin Phi est toujours sans le sou ! Il passe son temps à essayer d'emprunter à droite et à gauche.

— Votre cousin allait en fait toucher la commission après le départ du bateau. Pour son malheur, il devait régler des dettes pressantes, et j'ai appris

assez fortuitement qu'il tentait de faire patienter son créancier quelques jours, le temps de renflouer ses caisses.

Le responsable du tribunal s'abîma dans ses réflexions. Visiblement, il examinait les arguments du mandarin avec minutie.

— D'accord pour cette déduction. Mais expliquez-moi l'affaire de la nonne disparue.

— Bien, déclara le magistrat. Etant donné qu'il fallait travestir ces enlèvements en meurtres – afin que personne n'ait l'idée de rechercher les victimes qui se trouvaient toujours dans le port –, le Gourmet devait disposer d'un corps pouvant fournir les membres sectionnés. Et pour que le crime reste impuni, il était impératif de tuer une personne qui n'avait pas de famille dans la région – une personne de passage, par exemple. Or, il se trouve qu'une nonne se dirigeait vers Faifo, seule. Le Gourmet l'a interceptée en chemin, et ce sont ses membres qu'il a découpés.

Le mandarin repensa à son entretien avec le bonze Pensées Inquiètes.

— C'était un plan de rêve : quelle meilleure victime qu'une nonne sans attaches ? Elle avait dû lui avouer que nul ne l'attendait en ville.

— Comment avez-vous retrouvé sa trace ?

— Ce que j'ai appris, et que le Gourmet ne savait pas, c'est qu'elle était accompagnée par un moine qu'elle avait quitté peu de temps auparavant. Elle s'était fait mal à la main et voulait se soigner au plus vite. J'ai reconnu une blessure à une main envoyée par le Gourmet, et j'ai tendu un piège à Monsieur Phi. C'est ainsi qu'il a été pris sur le fait.

— Fin de l'histoire ? demanda Monsieur Canh, en fixant le mandarin.

— Pratiquement.

Une rafale de vent s'engouffra sous les frondaisons, levant à sa suite une traîne de feuilles qui s'éparpilla telle une nuée de papillons de nuit. A côté de lui, Monsieur Canh ne bougeait pas et pourtant le mandarin, étrangement, le sentait s'éloigner de lui, comme si ses pensées commençaient à se détacher de cette conversation qu'ils tenaient, debout sur le pont.

— Cette année, votre cousin a failli toucher le pactole.

Le mandarin s'interrompt pour scruter la surface hachée de l'eau. Impossible de distinguer leurs propres reflets dans l'étang, tant le vent faisait rage.

— L'année dernière, poursuivit le magistrat, quelqu'un d'autre est inopinément rentré dans son argent.

Comme Monsieur Canh le dévisageait sans un mot, il continua :

— Madame Prune.

— Mais elle est morte !

— Elle est morte, et c'est pour cela que le lettré Dinh a été emprisonné.

Il se tut. Le vent faisait claquer son catogan et des mèches rebelles s'agitèrent devant sa figure comme des bannières noires.

— Cette année, c'est la nonne qui a fait les frais du trafic. Et l'année dernière...

Le magistrat se planta devant le responsable du tribunal, les bras croisés. Son interlocuteur l'étudia avec attention avant de prononcer dans un souffle :

— L'année dernière, c'était quelqu'un que j'aimais.

Il se baissa pour prendre un sac que le mandarin n'avait pas remarqué.

— Et maintenant, je vais vous quitter, dit Monsieur Canh d'une voix désincarnée.

Le mandarin le saisit par la manche, tandis que le vent redoublait de force.

— Comment pourrais-je laisser un meurtre impuni ? Si vous partez, la justice sera bafouée.

— La justice a été bafouée le jour où il est mort.

Monsieur Canh se dégagea doucement, murmurant comme pour lui-même :

— Quelle justice fermerait les yeux sur un acte aussi odieux ? Quelle loi laisserait les cadavres pourrir sur place parce que personne ne vient les réclamer ? Le mandarin Châu, chef incontesté de ce tribunal d'opérette, se drape dans les parures chatoyantes d'un magistrat pour mieux se moquer d'une justice qu'il n'a aucune intention de servir. Pourquoi s'occuper des

errants et des solitaires ? Tant qu'elles ne font pas partie du monolithe social, les victimes sont vouées à l'oubli, abandonnées sur le bord du chemin comme une bête à l'échine brisée, alors que les gens d'une rassurante normalité ont une mort presque enviable. Incapable de générosité et aveugle à la diversité des hommes, notre nation n'a-t-elle que ce triste avenir devant elle ?

— Vous vous trompez, bredouilla le mandarin, ébranlé. La justice est la même pour tous, c'est le principe de notre société.

Le jeune homme tourna vers lui un visage qui commençait à se dissoudre dans les rafales de vent.

— Comment peut-elle l'être, si certains individus sont obligés de se déguiser pour vivre dans la lumière ? Nous ne sommes pas forcément le personnage que nous jouons, Lettré Tân.

Le mandarin, décontenancé, sentit son regard se poser sur l'uniforme sudiste qui pendait sur sa grande carcasse. Mais l'autre poursuivait déjà :

— Quand comprendrez-vous que notre identité ne se limite pas à notre rôle dans cette hiérarchie sclérosée qui paralyse le pays ? Avons-nous, en fin de compte, besoin de nous définir par rapport à notre famille, à nos pairs et supérieurs, pour exister réellement dans le chaos et les tourbillons qui façonnent le monde ?

Etrangement, les traits de Monsieur Canh semblèrent se désagréger dans les sautes du vent, se déchirant à mesure que l'obscurité se faisait plus profonde. Et pendant cette lente désintégration, il continuait à prendre de la distance, sans que le mandarin Tân sût comment.

Pétrifié, il le regardait s'éloigner, sa mince silhouette se recomposant plus loin, mouvante et floue, à la limite de la nuit.

Le cœur meurtri et ses certitudes entamées, le mandarin s'apprêtait à le suivre quand une voix s'éleva derrière lui.

— Restez où vous êtes. Vous n'avez plus le choix.

Il se retourna.

Là-bas, sur le perron, Madame Kitsune le tenait en joue, un arc bandé dans ses mains.

Le magistrat jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, à temps pour voir l'ombre de Monsieur Canh se diluer dans l'air, happée par le vent.

— Ne me faites pas rire, répliqua le mandarin, en se détournant. N'espérez pas m'atteindre dans cette tempête !

Il s'élança à la poursuite de son mari. Et s'arrêta net en poussant un cri.

Une flèche venait de le transpercer à la cuisse, tandis qu'une douleur intense lui incendiait la jambe.

— Je vous avais prévenu, dit tranquillement Madame Kitsune. La prochaine fois, je viserai le cœur.

Elle se trouvait à dix jets de pierre de lui et pourtant sa voix lui parvenait, parfaitement calme, portée sur le dos du vent. Les pans de sa jupe, s'enroulant et se déroulant, claquaient comme des étendards couleur de crépuscule.

— Vous ne comptez pas le soustraire à la justice de ce pays ? demanda le mandarin, la main sur sa blessure.

— Quelle justice ? rétorqua la jeune femme. Celle qui ignore avec complaisance les crimes de ceux que les autorités protègent ?

— Madame Prune n'était pas protégée par les autorités. Elle a seulement échappé aux enquêtes du tribunal.

— Il n'y a pas eu d'enquête ! Qui se soucierait de la disparition d'un peintre sans famille ?

— Personne ne savait qu'il était mort ! objecta le mandarin.

Madame Kitsune partit d'un rire sans joie qui écorcha le cœur du magistrat.

— Personne, sauf celui qui vit un jour la main de son ami au fond d'une boîte.

La voix de la jeune femme se fit soudain plus douce, entre soupir et chuchotement.

— Qui pourrait lui en vouloir d'avoir souhaité la vengeance ?

— Comment pouvait-il être certain de la culpabilité de sa tante ?

— Peu après la disparition du peintre, elle a accroché dans son bureau un tableau qu'elle prétendait avoir acheté chez un artiste de la Capitale. Mon

mari a reconnu une œuvre inachevée de Monsieur Kim. Comme ce dernier ne montrait jamais les peintures sur lesquelles il travaillait encore, il en a déduit que Madame Prune s'était introduite chez lui alors qu'il ne l'attendait pas.

La jambe du mandarin commençait à le lacer, le sang s'écoulait en filets sombres entre ses doigts.

— Pourquoi ne pas l'avoir dénoncée ?

A distance, Madame Kitsune lui lança un regard qui le transperça aussi sûrement que sa flèche.

— Son père, l'influent général Tho, l'a dissuadé – pour ne pas dire empêché – de le faire, au nom de la solidarité familiale.

Elle secoua la tête, troublée par sa propre souffrance, et dans ses yeux se creusa un abîme de doute.

— Quels démons nous poussent donc à épargner ceux qui partagent notre sang ? Que de turpitudes enterrées, que de déshonneurs tus pour sauver la réputation d'un nom !

— Mais vous, comment pouvez-vous défendre un mari qui vous a trompée ?

Dans l'obscurité, il entendit Madame Kitsune sourire.

— Vous croyez vraiment qu'il m'a trompée ?

Abasourdi, le mandarin en oublia presque la flèche qui lui avait tailladé les muscles. Un voile opaque s'abattit devant ses yeux, comme pour l'empêcher de voir la douleur en passe de l'anéantir.

— Ne me dites pas que vous saviez ? demanda-t-il, effondré. Quel genre d'union monstrueuse aviez-vous donc contracté ?

— Le seul genre d'union possible entre deux monstres, figurez-vous, dit-elle froidement. La machine à broyer les êtres que vous révérez tant, ce legs inhumain d'un dénommé Confucius, voilà ce qui nous a forcés dans ce piège sans issue.

Dans sa voix, maintenant, il sentait le fil glacé de la colère :

— Nos parents soumis aux convenances voulaient à tout prix cacher leur progéniture anormale – le fils qui aimait les garçons et la fille que défigurait

le soleil. Ce mariage arrangé était l'artifice idéal pour camoufler nos tares et nos faiblesses. Nous étions jeunes et crédules, et nous avons renié notre identité pour avancer, à jamais masqués, dans les sphères de votre monde.

Elle eut un rire si triste qu'il en perdit la notion du bien et du mal.

— Mais les chimères se sont révoltées, prenant à la gorge ceux qui les ont asservies. Nous ne sommes pas faits pour vivre avec vos lois, et nous marcherons toujours à la lisière de la nuit.

— Il n'y a pas de honte à contribuer à la stabilité de la société, repartit le mandarin. L'individu qui fait don de soi pour fortifier la structure globale ne doit pas regretter son choix.

En dépit de son assurance affichée, ses propres mots sonnaient creux à ses oreilles.

— Vous vous trompez, Lettré Tân. L'uniformité causera la perte de votre système. Ceux qui se sont travestis pour survivre finiront par miner votre bel édifice. Les rêveurs, les fantaisistes, les visionnaires, les invertis, les lépreux, les réprouvés et les rebelles passeront inmanquablement dans votre champ de vision, plus fugaces qu'une étoile filante. Ils franchiront les barrières de vos songes, tapis dans les replis de votre conscience comme une ritournelle que vous oublierez au réveil. Mais ils seront là, je vous le jure, pour vous instiller le doute et vous narguer dans vos convictions.

Malgré la distance, le magistrat savait qu'elle l'observait. Il devinait, comme un halo, les cheveux d'airain éparpillés autour de ses épaules, tandis qu'elle armait l'arc en silence.

— Un jour – au moment de mourir, peut-être – vous nous comprendrez.

La corde se détendit avec un bruit sec. Le mandarin Tân vit jaillir de l'obscurité, glissant sur le vent, une flèche empennée de plumes d'aigle. Elle érafla sa joue, y laissant une marque cuisante qui brûlait comme un baiser.

Quand il se tourna de nouveau vers le perron, Madame Kitsune avait disparu.

Les premières gouttes de pluie commencèrent à tomber.

— Plus vite ! cria Dinh, prenant les devants. Nous n'avons pas toute la matinée !

— Je fais ce que je peux, grommela le mandarin que le pansement à la jambe gênait.

Ils galopèrent à bride abattue vers les collines que les premiers rayons de soleil habillaient d'ombre et de brume. La pluie, qui était tombée toute la nuit, avait transformé les chemins en rubans de boue, et les chevaux avançaient à un rythme heurté qui ne ménageait pas la plaie du mandarin.

Traînant la jambe, il était revenu à l'auberge transi et détrempe, et avait été froidement accueilli par un lettré grognon dont il avait perturbé le sommeil. Quelques heures de repos étaient tout ce qu'il s'était accordé avant de prendre la route, alors que le port dormait encore. Ils avaient franchi les portes de la ville au moment où les derniers nuages se dissipaient et les étoiles perdaient leur éclat au firmament.

La cuisse en sang et le cœur en lambeaux, le magistrat avait laissé derrière lui les maisons ocre dont les fleurs s'ouvraient lentement après la nuit. Les bateaux, tanguant sur l'eau, parlaient de voyages futurs et n'attendaient plus que les vents propices pour prendre le large. Un chapitre était clos, il ne remettrait plus les pieds dans ce port du Sud.

— Eh bien ! jacassait le lettré devant lui. Voilà une belle aventure qui se termine avec brio. Grâce à ma présence d'esprit, nous voilà libres comme l'air, en route vers le Nord où vivent des hommes vaillants et des magistrats intègres.

Il se retourna vers son compagnon dont les traits tirés lui inspirèrent une vague compassion.

— On dirait que la nuit a été rude pour toi. Les adieux ont été plus pénibles que prévu ?

— Si ce n'était que ça, bredouilla le mandarin Tân du bout des lèvres.

Il chevaucha en silence, jusqu'au moment où Dinh, n'y tenant plus, se mit à le presser de questions.

— Dis-moi, c'est bien la première fois où tu n'es pas arrivé au bout d'une enquête, si je ne m'abuse. Sans ma spectaculaire évasion, je serais encore en train de moisir derrière les barreaux. Tu n'as pas résolu le meurtre de Madame Prune, n'est-ce pas ?

— Si, dit laconiquement le magistrat.

— Mais alors ? Qui a trucidé la sainte femme et m'a fait porter le chapeau ? J'espère qu'il prendra ma place sous la hache du bourreau !

Le mandarin Tân secoua la tête.

— Aucune chance. Le coupable se dirige vers l'ouest et doit se trouver maintenant à la frontière du pays.

— Tu l'as laissé filer ?

— Disons que j'y ai été contraint. C'est une longue histoire.

— J'ai tout mon temps ! déclara Dinh en tournant vers son ami un visage placide, ayant oublié sa mauvaise humeur de la nuit.

— Je suis fatigué, répliqua le mandarin. Je vais abréger : c'est Monsieur Canh qui a tué sa tante avec un poison indien.

— Comment ! C'est lui qui a fait le coup et qui m'a laissé me décomposer sur la paille nauséabonde de la prison ? Je ne comprends pas ! Il a pourtant consenti à ce que tu t'occupes du meurtre.

— N'oublie pas que j'avais sauvé sa femme, Madame Kitsune. Il sentait qu'il avait une dette à mon égard. Mais je crois aussi qu'il y avait autre chose...

Dinh, étonné, le relança.

— Mais pourquoi a-t-il tué Madame Prune ?

— L'année dernière, un peintre du nom de Monsieur Kim a disparu, tu t'en souviens ?

— Oui, c'était peu avant les enlèvements des adolescents, c'est ce qu'a prétendu Postillon Fétide.

— Précisément. Ce peintre était le lien que je cherchais entre le meurtre de la tenancière et les crimes du Gourmet.

— Attends ! Monsieur Kim était le Gourmet ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. Le Gourmet s'est servi de Monsieur Kim pour accomplir ses forfaits.

Il expliqua patiemment au lettré la façon d'opérer du Gourmet, et pourquoi il enlevait ses victimes.

— Nous avons réussi à prendre Monsieur Phi en flagrant délit, alors qu'il était en train de déterrer la nonne disparue. Il a tout avoué.

— Si j'ai bien compris, les quatre vieilles avaient été enlevées pour être vendues à des médicastres chinois ?

— Elles faisaient partie de la livraison de cette année. L'an dernier, ce sont les adolescents qui ont été emmenés à Macao. Et c'est le malheureux peintre qui a fourni le corps pour la mise en scène du Gourmet. Sa mort a déclenché la suite des événements.

Dinh se gratta la tête.

— Mais qui pouvait savoir qu'il avait été tué ?

Comme le mandarin ne répondait pas, il réfléchit un instant avant de s'exclamer :

— Bien sûr, Monsieur Canh, qui travaillait au tribunal et qui le connaissait intimement ! Ça a dû lui faire un choc de reconnaître les mains de son ami !

Le mandarin lui raconta comment le jeune homme avait tenté en vain de faire condamner sa tante.

— Devant son échec, il s'est résolu à faire justice lui-même, conclut-il.

— Comment es-tu arrivé à cette conclusion ? Ce n'était pas évident de rattacher les deux affaires.

Le magistrat soupira.

— Au début, mon aveuglement m'a joué des tours. J'imaginai une relation classique entre Monsieur Canh et sa femme. Ce n'est qu'en comprenant pourquoi tu te moquais de moi quand je parlais de la cure de fertilité du responsable du tribunal que j'ai envisagé les choses sous un autre angle.

— Tu vois, tes préjugés ne font qu'entraver la bonne marche de ton esprit, énonça sentencieusement le lettré Dinh, l'index en l'air.

— C'est alors que j'ai deviné la raison pour laquelle Monsieur Canh s'était rendu au monastère, le jour de la fête de Vu Lan. Non pour se soigner, mais pour honorer l'esprit de son ami défunt.

Il secoua la tête, irrité par sa propre lenteur à mener l'enquête.

— A partir de là, le lien s'est imposé logiquement entre l'utilisation du poison indien et notre homme. D'après le moine spécialiste de la médecine indienne, il n'y avait guère que Monsieur Kim qui s'intéressait au sujet. Mais ce dernier a dû en parler à Monsieur Canh, qui en a fait usage pour tuer Madame Prune.

La jument de Dinh évita de justesse une flaque de boue, et le lettré dut se contorsionner sans élégance pour se maintenir en selle. Néanmoins, il revint à la charge avec une autre question.

— Du coup, qui a envoyé la lettre de confession signée Monsieur Kim ?

Le magistrat le regarda en haussant les épaules.

— Mais, c'est évident ! C'était le responsable du tribunal.

— Je ne saisis pas ! Il savait que le peintre était mort ! Pourquoi cette missive ?

— Pour deux choses : d'abord pour essayer de te disculper parce qu'il te savait innocent...

— Sauf qu'il a ensuite refusé de signer la décharge ! objecta le lettré, rancunier.

— Il n'a pas voulu la signer quand il a compris que j'avais une chance d'aboutir dans l'enquête. En s'obstinant à te garder en prison, il m'obligeait à aller jusqu'au bout. Avec le nom du peintre qui s'étalait sur la lettre, j'étais forcé de me pencher sur la disparition de ce dernier.

Le lettré afficha une moue vindicative.

— Notre homme avait plus confiance en toi que ton meilleur ami. N'empêche que j'aurais fini en charpie si tu n'avais pas réussi.

— Sincèrement, je crois que dans ce cas, il aurait fini par apposer son sceau sur la décharge. Je suis certain qu'il ne t'aurait pas laissé mourir à cause de lui.

Les chevaux peinèrent pour monter la côte, et ils durent les guider de la voix pour qu'ils ne s'enlisent pas. Le soleil se faisait plus éclatant à mesure qu'ils gravissaient la colline, et ils ne tardèrent pas à apercevoir les premières vagues coiffées d'écume.

— Tu l'as laissé partir à cause de ça ? demanda Dinh, touché malgré lui.

— Je ne pouvais pas me résoudre à l'arrêter, admit le mandarin, qui revoyait encore ce visage honnête mais torturé par des secrets indicibles. Il faut dire que Madame Kitsune m'a un peu forcé la main.

Il palpa douloureusement son bandage.

— Elle m'a décoché une flèche qui a dû voler sur les ailes d'un démon.

— Elle l'aimait donc ?

Le magistrat soupira, tandis que des cheveux de bronze voletaient autour d'un arc bandé.

— J'en suis sûr.

Un bruit le fit sursauter. Quelque part, dans les herbes folles, une ombre rousse venait de détalier. *Ils seront là, je vous le jure...*

Dinh s'accrocha au cou de sa monture qui avait pris de la vitesse. Il fit un effort pour se retourner et insista :

— Mais dis-moi, comment savais-tu que Madame Prune et Monsieur Phi étaient tous les deux impliqués ?

— D'abord, parce qu'elle avait mystérieusement bénéficié d'une importante somme d'argent il y a un an, pour mettre à flots son auberge de *La lune rose*. Et ensuite, à cause de la deuxième lettre envoyée par le Gourmet.

— Qu'est-ce qu'elle avait de particulier ?

— L'écriture était différente de la première. C'est là que j'ai compris qu'ils étaient plusieurs à œuvrer. Mais pourquoi auraient-ils commis l'erreur de révéler ce détail ? Tout s'expliquait si on pensait qu'après la mort de Madame Prune, le fils avait été obligé d'écrire la lettre à sa place. Il espérait bien que les officiers du tribunal ne s'apercevraient de rien. Le gredin était moins ignare qu'il n'en avait l'air. D'après Postillon Fétide, il avait fait des études avant de se tourner vers le jeu.

— Donc, tu dis que le chef du marché a avoué. Cela n'a pas été trop difficile de lui faire cracher le morceau ? Impliquer sa mère défunte dans un crime odieux...

Le magistrat fit un geste insouciant de la main.

— Pas vraiment, puisqu'il l'a gardée en dehors de l'histoire.

— *Comment ?*

Dinh tira sur la bride de sa jument pour revenir au niveau de son ami.

— Tu l'as laissé faire une fausse déposition ?

— Pas tout à fait. Il a confessé sa participation et a accusé dans la foulée Monsieur Tho.

Le lettré le fixa avec des yeux écarquillés.

— Lui aussi a trempé dans les meurtres ?

— Non, pas du tout, répondit le mandarin, parfaitement serein.

Dinh n'en croyait pas ses oreilles.

— J'ai dû mal comprendre. D'un côté, tu laisses s'échapper un meurtrier, et de l'autre, tu fais inculper un innocent ? Et dans un instant, tu vas me dire que tu as accepté de travailler pour les félons du Sud...

— Tu as toujours une tendance à l'exagération, dit le magistrat avec un petit sourire. J'ai peut-être un peu poussé Monsieur Phi à faire une fausse déposition mais en fait, ça l'arrangeait aussi. Pourquoi accuser sa mère, alors qu'on peut faire tomber son oncle ?

Les pommettes blêmes, le lettré suffoquait à ses côtés tandis que le mandarin, impavide, poursuivait son explication.

— Oui, le neveu dispendieux détestait son oncle avare qui le traitait comme un moins que rien, alors il y a vu un moyen de se venger.

Il contempla les vagues qui se fracassaient en contrebas, charriant des débris de bois sur le blanc de l'écume. L'air avait cette pureté des lendemains de tempête, une sensation de renouveau qui fouettait l'esprit.

Dinh se retint aussi longtemps qu'il put avant de se déclarer vaincu :

— M'est avis que l'oncle paie assez cher son avarice !

— Ne t'en fais pas pour lui, riposta le mandarin. Il n'a que ce qu'il mérite. Tu sais à quel genre d'activité s'adonnait ce vieillard ?

— Non ! Ne me dis pas qu'il aimait les très jeunes enfants ? avança Dinh, faussement scandalisé. Ou peut-être qu'il avait une préférence pour les bêtes à poils longs ?

— J'ignore où ton esprit a acquis une tournure aussi inconvenante, mais tes hypothèses sont toujours désespérément scabreuses.

— Ça doit être les concours triennaux, plaida le lettré avec une grimace.

Après avoir haussé les sourcils pour marquer sa désapprobation, le magistrat consentit à instruire son compagnon.

— Non, le général Tho importait du Japon des pièces en cuivre obsolètes.

— Et alors ? Personne n'est parfait.

— Il les obtenait à vil prix car elles ont été interdites là-bas. Les marchands japonais se sont ainsi débarrassés d'une grande quantité de pièces en empochant une bonne marge. En même temps, notre entrepreneur conseillait les chefs de guilde, soucieux de défendre leur monopole devant la menace commerciale des pays voisins. Il les a même persuadés de déboursier chacun trois lingots d'or pour assurer leur protection.

— D'accord, l'homme a du bagout, mais cela ne justifie pas son emprisonnement.

Soudain, le mandarin Tân sembla changer de sujet.

— Sais-tu que les Portugais se sont immiscés partout à l'Ouest ? Le Siam, le royaume d'Arakan, le Cambodge, le Myanmar abritent des colonies entières de ces hommes qui vendent leurs services au plus offrant.

— Tu parles de mercenaires ?

— Exactement. Des mercenaires sans scrupules qui précèdent souvent les missionnaires. C'est ce qui effraie les moines bouddhistes en ce moment. Le bonze qui voyageait avec la nonne assassinée m'a raconté qu'au Myanmar, un aventurier portugais avait fait main basse sur une énorme cloche d'un temple.

— Une cloche ? Mais pour quoi faire ?

L'esprit en déroute, le lettré se demandait où son ami voulait en venir.

— Attention ! murmura tout à coup le mandarin Tân. Tu ne vois rien à l’horizon ?

Dinh sursauta : émergeant d’un repli du terrain, une procession se dirigeait vers eux, tous fanions dehors. Sous le soleil, les fils d’or des parures jetaient des feux éblouissants, tandis que résonnaient tambours et clochettes. Soutenu par des hommes aux épaules de lutteurs, un palanquin joliment sculpté avançait en cadence, suivi par des porteurs d’éventails géants. Le long de la route, des paysans s’étaient prosternés par déférence.

— Le mandarin Châu ! s’exclama Dinh à voix basse. L’ignoble individu va croiser notre chemin.

— A genoux ! vociféra l’homme qui venait en tête, en les menaçant d’un fouet. On descend de cheval devant l’illustre mandarin Châu !

Ils mirent pied à terre, les joues en feu. Tête baissée, ils lorgnèrent le magnifique convoi payé avec l’argent du peuple. Le palanquin passa avec majesté et ils aperçurent un homme jaune à la bouche veule, qui chiquait du bétel d’un air affecté.

— Voilà ton confrère, chuchota le lettré Dinh. Il va être content d’arriver à Faifo.

Le magistrat se fendit d’un sourire.

— Le tribunal est à moitié détruit, son assistant est en cavale et son ami le général sous les verrous. Bienvenue à la maison !

La superbe procession cheminait dans un chatolement de couleurs. Des étoffes brodées rivalisaient avec des soieries diaphanes. Les banderoles, déployées dans le vent comme pour célébrer une victoire, claquaient en exhibant des motifs de phénix et de fleurs.

L’ordre fut momentanément perturbé quand une motte de boue manqua d’atterrir sur le palanquin. Le mandarin Châu sortit un cou décharné, profondément offensé. Les gardes jetèrent un coup d’œil derrière eux, les hallebardes levées. Ils s’apprêtaient à se jeter sur les deux manants qui se relevaient lentement, quand ils s’aperçurent que leurs chevaux ruaient dans la boue.

— Faites attention à vos canassons ! cria un sbire en colère. La prochaine fois, je les abats !

Le mandarin Tân le laissa s'époumoner et essuya, goguenard, ses mains pleines de boue.

Ils se remirent en route après cette rencontre avec le pouvoir local, en s'imaginant avec délectation l'entrée en ville du vieux despote.

Après quelque temps, Dinh revint vers son ami.

— Nous étions en train de parler de cette fameuse cloche volée par un mercenaire portugais. Alors, qu'est-ce qu'il voulait en faire ?

Les pupilles du mandarin Tân se rétrécirent.

— Il voulait la fondre pour en faire des canons.

Et il s'éloigna au galop, abandonnant Dinh à ces considérations.

Le lettré battit des paupières, éberlué. Si son ami avait raison, ils venaient d'éviter le pire.

— Tân ! cria-t-il en poussant sa monture. La guerre ! L'ennemi est donc à nos portes ?

— Détrompe-toi, Dinh. L'ennemi est partout. Le danger vient de l'intérieur, maintenant je le sais. Il y a des ambitieux prêts à déchirer leur pays pour prendre le pouvoir. Le mandarin Châu, épaulé par le général Tho, était sur le point d'acquérir une armée de mercenaires payée avec les lingots des guildes. La réserve de cuivre était prête à être transformée en armes, et l'offensive n'allait pas tarder à être lancée contre le Nord.

Le lettré Dinh observa le magistrat dont les tempes palpitaient de rage. Ses yeux effilés n'étaient plus qu'une ligne d'acier qui luisait de détermination.

— Comment peux-tu en être sûr ?

— Un Japonais de passage nommé Sakai m'a dit qu'un groupe de mercenaires portugais se dirigeait vers Faifo. Ils devaient arriver plus tôt que prévu, et c'est cela qui a obligé le général Tho à avancer d'un jour la remise de la cotisation. C'est également ce contretemps qui a dicté le retour anticipé du mandarin Châu. S'il n'y avait pas eu ce changement de dernière heure, je n'aurais rien su de ce qui se tramait.

— Avec le général Tho en prison, il n’y a plus de danger ?

Le mandarin secoua la tête.

— Tu peux être certain que les chefs de guilde, voyant qu’il est sous le coup d’une accusation de meurtre, vont réclamer à tue-tête leurs lingots.

— Et les mercenaires ne pourront pas être payés ! s’exclama Dinh, ravi. J’en connais qui vont être furibonds d’avoir fait tout ce chemin pour rien ! J’espère qu’ils finiront ce que j’ai commencé et mettront le tribunal à feu et à sang !

La perspective le réjouissait visiblement et il galopa, le sourire aux lèvres. Il ne pouvait s’empêcher d’admirer l’ami Tân qui, pieds et poings liés en territoire ennemi, avait réussi à déjouer un plan aussi funeste pour l’Empire. Pour la première fois, quoi que cela lui ait coûté, il avait rusé avec la loi, appliquant la justice du cœur et non celle des textes. En l’examinant discrètement, Dinh remarqua néanmoins une nouvelle ride sur son front, née pendant la nuit, comme la réplique d’une fêlure interne. Quelque chose dans son maintien avait changé, un soupçon d’hésitation dans l’allure, faisant écho à des questions demeurées sans réponses. Chacune de leurs aventures contribuait à ternir les brillantes certitudes auxquelles se raccrochait son ami pour pouvoir avancer, la tête haute, dans un monde au bord de la ruine. Et cette fois-ci encore, Dinh n’en doutait pas, le mandarin avait vu mourir des préceptes qu’il avait tenus pour immortels et fait le deuil de certains de ses idéaux.

— Et tout ce cuivre ? voulut savoir le lettré soudain. Ils peuvent toujours essayer d’en faire des canons !

— Plus maintenant, rétorqua le mandarin. Comme le général Tho est accusé du meurtre de la nonne, les moines peuvent réclamer le prix du sang et prendre la réserve. C’est une proposition que j’ai glissée à l’oreille d’un des bonzes, et je ne pense pas qu’il soit frappé de surdité. Ils ont l’intention de construire un stupa pour abriter des reliques du Bouddha, et j’imagine mal comment on pourrait leur refuser un projet aussi saint.

Ils commencèrent à gravir un col enchâssé dans des nuages. Le chemin vers la Capitale se déroulait devant eux, interminable ruban accroché à la

montagne. Il ne fallait pas s'éterniser ainsi, entre ciel et terre, car les typhons allaient se déchaîner, et avec eux des vents qui balaieraient les plaines en même temps que la destinée des hommes.

La conscience douloureusement en éveil, le mandarin Tân écoutait. L'équilibre, si ténu, était en passe de se rompre. Du Sud lui parvenaient des clameurs d'insurrection, attisées par des seigneurs voraces à la main tendue vers le pouvoir. Un jour, il avait cru que le danger arriverait de la mer, avec des flottes aux pavillons étrangers portées par les déferlantes de la mer de Chine. Mais aujourd'hui, il savait que dans l'Ouest des troupes étaient déjà en marche, se déployant aux points stratégiques, n'attendant qu'un signal pour envahir le territoire.

Le chaos et les tourbillons qui façonnent notre monde... La stabilité à laquelle il aspirait n'était déjà plus qu'un songe. Les frontières étaient en train de se redessiner, pendant que les rôles se redistribuaient dans un jeu où les armes dictaient les règles. La splendeur des peuples et la misère des hommes, la poussière rouge des chemins de jungle et le lichen des monastères – qu'est-ce qui resterait, en définitive, une fois la tourmente commencée ?

APPENDICE

Ainsi que le lecteur a pu s'en rendre compte, aux XVI^e et XVII^e siècles, la situation politique en Asie est plus que mouvementée. Les champs de bataille sont investis par des hommes de tous horizons, prêts à en découdre pour des salaires âprement négociés. Les royaumes du Siam, du Cambodge, du Myanmar (connu sous le nom de Birmanie après son annexion par l'Angleterre en 1886) font ainsi appel à une aide extérieure pour régler des conflits internes ou pour gagner des guerres territoriales, ce qui attire un grand nombre de mercenaires portugais, espagnols et japonais. Le Dai-Viêt ne sera pas en reste, et c'est en invoquant l'appui des Français que le seigneur Nguyễn finira par imposer son autorité lors de la guerre civile, fondant ainsi une nouvelle dynastie au XIX^e siècle.

La ville de Faifo est l'actuelle Hôï An. Cet ancien port, aujourd'hui classé patrimoine mondial par l'Unesco, s'efforce de garder l'architecture d'époque, et l'on retrouve nettement les influences chinoises et japonaises des origines – dont le fameux pont japonais qui relie ces deux quartiers. L'implantation massive de ces populations dans ce port du Dai-Viêt s'explique par des raisons non seulement économiques, mais aussi politiques. La chute des Ming en Chine (1644) provoque le départ des opposants à la nouvelle dynastie mandchoue des Ch'ing, et l'isolationnisme du Japon sous le shôgun Tokugawa (1603) pousse les catholiques à l'exil, tout en empêchant le retour des expatriés.

La ville de Phu Xuân deviendra plus tard Huê, capitale de la dynastie des Nguyễn, qui abandonneront Thang Long, l'actuelle Hanoï, fief des anciens empereurs Lê.

Le royaume d'Arakan, où régnèrent des sultans de 1430 jusqu'en 1783, a été intégré dans l'empire du Myanmar à cette date.

Les mercenaires, qui participent aux conflits de la région, ne connaissent pas toujours un sort enviable. Felipe de Brito, après avoir volé la fameuse cloche de Shwedagon, finit par être capturé par des locaux enragés et met plusieurs jours à périr, inconfortablement empalé sur une pique de bambou.

Au ^{xvi}^e siècle, la fin des guerres civiles au Japon voit la destruction de clans féodaux. Les *rônin*, qui sont des *bushi* (ou guerriers) sans maîtres, partent donc à l'aventure et proposent leurs services aux différents monarques d'Asie du Sud.

L'utilisation des pièces de monnaie en cuivre à des fins militaires est attestée, et la boucle des échanges entre le Japon et le Dai-Viêt a favorisé les seigneurs Nguyễn dans la guerre civile qui les opposait aux seigneurs Trinh.

L'extraction des hormones sexuelles et pituitaires à partir de l'urine humaine était connue des taoïstes chinois deux cents ans avant notre ère, ce qui fait d'eux des précurseurs des biochimistes modernes. Le terme *mineral d'automne* fait référence à la couleur blanche du premier gel de la saison. En Europe, il faut attendre 1927 pour qu'Ascheim et Zondek démontrent que l'urine des femmes enceintes est riche en hormones stéroïdes. Ensuite, on y découvrit la présence d'œstrogènes et d'androgènes, ainsi que des hormones gonadotrophines, qui permettent de stimuler les glandes sexuelles. Actuellement, la récupération des hormones à partir de l'urine est une pratique courante en médecine.

Le lecteur aura reconnu que le jeune garçon traité par Monsieur Bonheur souffre du diabète de type 1, ou insulino-dépendant, qui se traduit par une miction fréquente et une soif intense, ainsi qu'un amaigrissement évident. Les Chinois connaissaient cette affection, qu'ils nommaient *la soif dissolvante*, et l'associaient avec la présence de sucre dans l'urine.

Madame Kitsune, confinée dans les ténèbres, souffre de porphyrie cutanée, une affection due à un déficit d'une des enzymes intervenant dans la biosynthèse de l'hème. Sur les régions exposées au soleil, apparaissent

des vésicules ou des bulles douloureuses qui cicatrisent lentement en laissant des zones hyper-pigmentées.

L'effet mortel du poison indien élaboré en l'absence d'air résulte de l'ingestion des neurotoxines produites par la bactérie anaérobie, *Clostridium botulinum*. Ces neurotoxines, qu'on nomme toxines botuliques, inhibent la libération d'acétylcholine au niveau de la jonction neuromusculaire, entraînant ainsi paralysie, troubles visuels et difficultés de déglutition. Elles sont les plus puissants poisons actuellement connus.

La fête bouddhiste de Vu Lan avec le disciple Muc Lien est bien sûr célébrée dans d'autres pays : originellement, cette fête des morts se nomme Ullambana et commémore la quête du moine Mahâmaudgalyâna ; en Chine, on la connaît sous le nom de Yü-lan-p'en, avec le bonze Mulian ; au Japon, elle s'appelle O-bon, avec le bonze Mokuren.

*

Je tiens à remercier Murielle Rambert et Francis Barthélémy pour leur lecture attentive du manuscrit. Comme toujours, je suis redevable à Jo, mon premier lecteur.

OceanofPDF.com

La version papier de cet ouvrage a été achevée d'imprimer par l'imprimerie France Quercy à Mercuès

Dépôt légal : février 2009

La version ePub a été réalisée par [ePagine](#) le 08 novembre 2011, en partenariat avec le [Centre National du Livre](#)

[*OceanofPDF.com*](#)